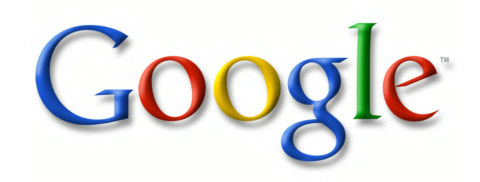
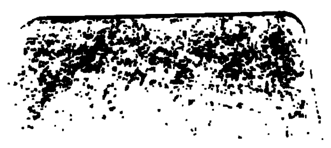


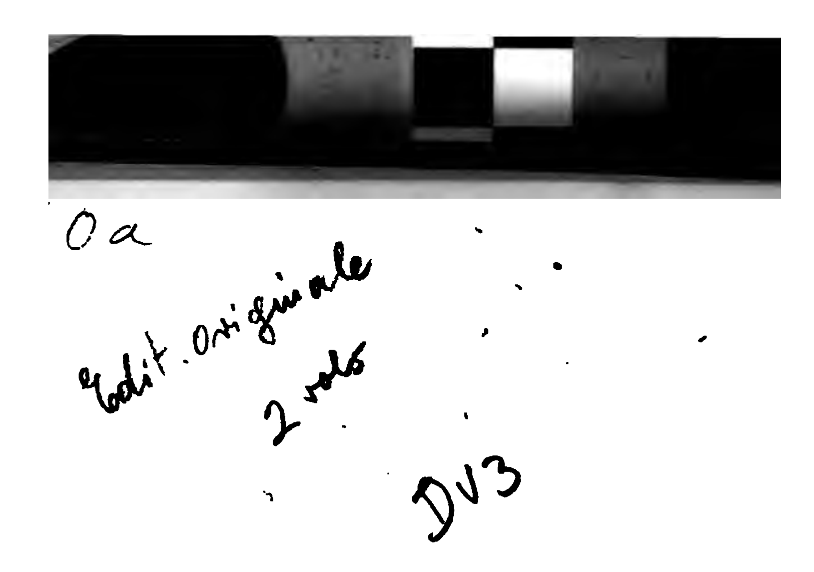






[redacted]




O a
Edit. originale
2 vols
DV3


MARIE LOUISE ROSENBERG
FUND FOR HUMANITIES

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES



GENÈVE. — IMPRIMERIE DE F. RAMBOZ ET Cie.

[redacted]

CAUSERIES

HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES

PAR

E. SOUVESTRE

TOME PREMIER

GENÈVE
JOËL CHERBULIEZ, LIBRAIRE, RUE DE LA CITÉ
PARIS
MÊME MAISON, RUE DE LA MONNAIE, 10

1854



A

MES AUDITEURS

DE LA SUISSE FRANÇAISE

Souvenir respectueux et reconnaissant



PRÉFACE

Ce livre est, à peu de chose près, la reproduction du cours que nous avons eu l'honneur de faire, en 1853, dans les principales villes de la Suisse française. Ce n'est ni un travail d'érudition, ni une étude de haute critique; mais une causerie sur les principaux écrivains de l'antiquité et quelques œuvres capitales du moyen âge.

Nous n'avons point eu la prétention de donner un cours complet d'histoire littéraire; nous avons seulement voulu faire connaître aux femmes et rappeler aux hommes du monde les principales sources de notre littérature classique. Nous avons imité le

musicien, qui, ne pouvant faire exécuter à grand orchestre les symphonies des maîtres, tâcherait de les *raconter au piano* en rappelant les motifs les plus mélodieux.

Si nous avons mêlé l'histoire générale aux études littéraires, c'est qu'elle aide à leur donner un sens plus net. L'écrivain éminent est toujours de son siècle par quelque côté; il le révèle ou il le transforme, et, dans les deux cas, il a besoin de l'histoire pour être bien compris.

Obligé de multiplier les citations, nous avons eu recours à toutes les traductions déjà publiées; nous nous en sommes servis sans nous interdire certaines modifications que nécessitait surtout la nature de nos leçons. C'est ainsi que nous avons mis à contribution les remarquables publications de MM. Artaud, Pierron, Amar, Patin, Damas-Hinard, Magnien, et celles de tous les collaborateurs de la collection publiée par M. Nisard. Nous nous sommes même servis des travaux plus anciens de

M[me] Dacier, de Lévesque, de Larcher, de Bitaubé, de Labarpe, usant toujours de la liberté de prendre tout ou seulement partie, selon notre convenance. Il en résulte que la plupart des traductions citées dans nos *Causeries* n'appartiennent complétement à personne ; nous en assumons la responsabilité sans en avoir le mérite ; ce qu'on pourra y louer doit être rapporté aux auteurs que nous avons nommés plus haut, les fautes resteront à notre charge personnelle.

Nous avons dû prendre encore une autre liberté. A. Schlegel a dit, dans son livre sur la *Littérature dramatique* : « Un lecteur qui ne voit pas l'ensemble de la littérature grecque sera toujours troublé par une sorte de nouveauté étrange dans le sujet, par la singularité des usages nationaux, par des allusions sans nombre qu'une grande érudition peut seule faire comprendre, et les distractions que lui donnent les détails l'empêcheront de recevoir une impression pure de l'ensemble. »

La remarque n'est pas moins vraie pour les auteurs latins et même pour ceux du moyen âge; d'où il résulte que si l'on ne veut pas *détourner* le lecteur et *arrêter l'effet* de la lecture, il faut parfois omettre un trait, rapprocher certaines parties, ajouter même un mot qui épargne une longue explication. Nous nous sommes permis, à plusieurs reprises, ce genre d'infidélités. Les exigences d'un cours dans lequel le public veut qu'on le respecte, nous ont également conduits, dans quelques passages, à adoucir la licence de certaines images; mais dans l'un et l'autre cas, nous le faisons remarquer au lecteur [1].

Ces rapides analyses de la littérature antique et de celle du moyen âge ne doivent apporter, nous le savons, aucune nouvelle lumière sur des questions

[1] Lorsque nous sommes forcés d'ajouter ou de substituer quelques mots à la pensée de l'auteur, la phrase qui nous appartient est imprimée en lettres italiques; quand nous retranchons un développement afin d'abréger ou de rapprocher certains détails, l'omission est signalée par plusieurs points.

traitées vingt fois par tant d'esprits savants ou ingénieux; mais elles auront peut-être l'avantage de mettre leurs appréciations à la portée du plus grand nombre, de donner de ces temps une idée moins inexacte et des œuvres antiques quelques échantillons moins défigurés. En tous cas et quel qu'il soit, notre travail semble satisfaire à des besoins réels, car il renferme un résumé que l'on chercherait vainement ailleurs. — Nous sommes donc sûrs qu'un tel livre devait être fait, mais nous n'oserions affirmer qu'il ne reste point encore à faire.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de la littérature. — La chanson chez les peuples primitifs. — Chant des femmes de Ségo. — La mère finlandaise au berceau de son enfant. — Ranz des bords de la Loire. — Chant du Clephte. — L'apologue ; son rôle dans les premiers âges. — Ce que sont les animaux aux yeux des peuples sauvages. — La fable est-elle une satire voilée ? — Son action sur la foule. — La fable des deux Lions lue à Paris après l'émeute de juin. — L'apologue de l'enseigne du chapelier. — Quel est l'auteur des premiers apologues ? — Leur transformation successive. — Le savetier et le financier.

Quand on voit dans l'histoire de la littérature autre chose qu'une frivole étude de l'art de *bien dire,* et quand on pense y trouver l'éclatante manifestation de la marche des civilisations elles-mêmes, il est difficile de ne point chercher comment cet art de *modeler* la pensée

a dû naître dans les premiers âges, et par quelles transformations successives il a pu arriver à la perfection qui éclate déjà dans des œuvres vieilles de plus de trois mille ans.

Certains économistes purs ont à cet égard une théorie. Lorsqu'ils cherchent une place à l'art dans leurs sociétés tenues en parties doubles, ils ne lui en trouvent une qu'à grand'peine et très-tard, cependant ils lui en trouvent une; voici comment :

Ils supposent que les hommes, réunis par la communauté des besoins, se sont d'abord implantés sur un sol qu'ils ont exploité; de là l'agriculture, c'est à dire l'habitation stable, la famille! — puis les produits de la terre se sont transformés; de là l'industrie, et, par suite, les arts mécaniques, les agglomérations d'hommes, les villes;—enfin le besoin des échanges a créé le commerce pour lequel les routes ont été percées, les mers franchies! — Alors seulement, les peuples assurés du nécessaire, se sont tournés vers le superflu. Solidement assis sur leurs bases économiques, bien vêtus, bien nourris, ils se sont avisés de chercher des distractions

pour leurs loisirs en inventant la littérature et les arts.

L'explication est rationnelle, nous devons le reconnaître : elle suppose un genre humain bien prudent, bien rangé, bien décidé à ne s'amuser que la balance de compte faite, et quand les économistes le lui auront permis ! Par malheur ce genre humain est encore à trouver ! Celui que nous connaissons, né d'Adam et d'Ève, a toujours eu plus de curiosité que de logique, et plus de dispositions à s'amuser qu'à être sage. Bien loin d'avoir les tendances exclusivement utilitaires qu'on lui suppose, il a toujours regardé le superflu comme la chose la plus nécessaire. Le sauvage de l'Orénoque se passe volontiers de souliers, mais il veut des pendants d'oreille ; le nègre de la côte de Guinée peut renoncer au bien-être et à la liberté, il ne renoncera ni à ses danses ni à ses chansons ! Le monde est couvert de peuplades sans agriculture, sans commerce, sans fabrication, vous n'en trouverez point une seule sans ménétriers et sans poëtes.

Qu'en faut-il conclure? Que l'homme a des

besoins de deux ordres distincts qui ne se subordonnent point l'un à l'autre, mais qui coexistent, parce qu'ils répondent à des facultés inséparables de sa nature. Quand on a dit *qu'il ne se nourrissait pas seulement de pain*, on a exprimé une vérité absolue et qui peut s'étendre au delà du domaine religieux. L'homme se nourrit de tout ce qui correspond à ses besoins primitifs, d'expansion, de mélodie, de mouvement (nous ne parlons pas d'aspirations plus élevées); retirez-lui ces appétits immatériels, vous n'avez plus l'être que Dieu a créé, mais un être de raison, une supposition, une impossibilité!

Nous croyons donc fermement que l'art et la littérature sont frère et sœur du premier homme; qu'ils sont nés dans le même berceau, le même jour! et si nous ignorons quels furent leurs bégaiements dans ces premiers âges du monde, nous pouvons, au moins, les préjuger d'après ce que nous voyons encore aujourd'hui chez les tribus restées ou revenues à l'état d'enfance sociale.

Or, chez ces tribus, le sens littéraire, c'est-à-

dire *la tendance à formuler la pensée dans un autre but que celui de satisfaire à des besoins positifs et seulement pour le plaisir de la formulation elle-même,* ce sens littéraire, dis-je, n'a qu'une manière de s'exprimer, toujours et partout la même ; c'est la chanson !

Beaumarchais a dit que *tout finissait par des chansons !* Il faudrait dire plutôt que tout commence par elles ! La chanson naît de l'impression du moment, de la rencontre de deux sons, d'un détail exprimé tout haut et auquel la voix donne, en se jouant, une mélodie et une cadence. Les peuples sauvages ou peu civilisés ont conservé cette habitude d'improviser des chants à tous propos, sur toutes les circonstances ; ils chantent ce qu'ils sentent, ce qu'ils pensent, ce qu'ils désirent. Mungo Park raconte dans ses relations de voyage qu'arrivé près de Ségo, dans la Nigritie centrale, il se laissa tomber aux pieds d'un arbre sans pouvoir avancer davantage. — Il était presque nu, brisé de fatigue et mourant de faim. — Une pauvre négresse qui passait en eut pitié ; elle le conduisit à sa cabane, lui donna à manger et étendit une

natte à terre pour qu'il put reposer. Les autres femmes de la famille arrivèrent bientôt et toutes se mirent à filer du coton en chantant. La chanson était improvisée par une des jeunes filles, et les autres reprenaient en chœur par instant ses dernières paroles. Le sujet de ces improvisations était emprunté aux occupations journalières, à des circonstances de voisinage, à une impression personnelle. La présence même du voyageur étranger inspira l'improvisatrice, qui se mit à chanter sur un air doux et plaintif :

Le vent mugit dans les airs; la pluie tombe à grandes ondées, le pauvre homme blanc, faible et abattu, est venu s'asseoir sous notre palmier. Hélas! il n'a point de mère pour lui présenter du lait, point d'épouse pour lui moudre son grain.

Et les autres femmes reprenaient en chœur :

Hélas! prenons pitié du pauvre homme blanc; il n'a point de mère pour lui présenter du lait, point d'épouse pour lui moudre son grain.

Voilà la chanson telle qu'elle a dû se produire dès les anciens âges parmi les peuplades

les plus agrestes. C'est le premier effort littéraire d'une imagination qui s'amuse elle-même et qui crée sans en avoir conscience, sans se connaître.

Des sentiments plus vifs, plus tendres, durent inspirer des chants plus ornés. La joie ou la douleur de la mère, l'enthousiasme du guerrier, la plainte de l'amant, trouvèrent des images terribles ou caressantes. M. Marmier nous a conservé une de ces improvisations sortie des intimités de l'âme et recueillie par lui pendant son voyage au pôle nord. C'est celle d'une pauvre paysanne finlandaise endormant son nouveau-né dans son berceau d'écorce de bouleau.

Dors, petit oiseau de la prairie, dors doucement joli petit rouge-gorge.

Dieu t'éveillera quand il en sera temps...

Le sommeil est à la porte et dit : N'y a-t-il pas ici un doux enfant qui voudrait dormir ?

Un petit enfant enveloppé dans ses langes, un bel enfant qui repose dans sa couvérture de laine.

Dors, petit oiseau de la prairie, dors doucement joli petit rouge-gorge.

Ne reconnaissez-vous point là encore une de ces chansons éternelles, jamais écrites, mais toujours retrouvées par le cœur des mères?

Les longues marches solitaires, les ennuis de l'attente, les loisirs de la vie pastorale ont également favorisé, à toutes les époques, le génie poétique et chanteur. Tout le monde a entendu parler des longues complaintes improvisées par les muletiers espagnols, par les chameliers arabes, par les bergers d'Écosse et par les bourriquiers du Caire ou d'Alexandrie. Les chansons de ces derniers avaient donné si bonne opinion de leur intelligence, que lorsque Mohamet-Ali voulut peupler les écoles qu'il avait créées, ce fut parmi eux qu'il fit la presse; on les prit à leurs baudets pour leur apprendre la science d'Europe et en faire plus tard des fonctionnaires civilisés; leurs improvisations avaient fait bien préjuger de la vivacité de leur esprit et Mohamet disait plaisamment plus tard :

« — Mes conducteurs d'ânes sont devenus des conducteurs d'hommes sans s'apercevoir du changement. »

Dans nos campagnes mêmes, ce don de la

poésie spontanée n'est point complétement perdu. Le long de la Loire nous avons souvent entendu les laboureurs *arauder* leurs attelages, c'est-à-dire les encourager par un chant que les bœufs semblaient écouter, sinon comprendre. Nous avons recueilli un de ces *ranz* champêtres adressé par un jeune paysan à sa double paire de bœufs rouges et noirs ; le voici dans toute sa naïveté :

Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme à *l'housteau* (au logis).
Vous aurez du *r'nouveau* (du regain).
L'bon Dieu aim' les chrétiens !
L'blé a grainé ben,
Les gens auront du pain !
Mes mignons, c'est votr' gain.
Nos femm' vont ben chanter
Et les enfants s'ront gais !
Hé !
Mon rougeaud,
Mon noiraud,
Allons ferme à *l'housteau*,
Vous aurez du *r'nouveau*.

Certes (comme nous l'avons déjà fait obser-

ver en citant ailleurs cette rustique improvisation), on peut dire ici de même que pour la chanson d'Alceste :

La rime n'est pas riche et le style en est vieux.

Mais il y a, ce me semble, quelque souffle poétique dans ce cantique joyeux du pauvre laboureur sentant qu'il ramène à la ferme, avec ses gerbes, les chants des femmes et la gaîté des enfants, et confiant à ses humbles compagnons de peine que toute cette prospérité est *leur gain !*

Quel que soit au reste le jugement porté sur ces improvisations, elles suffisent pour indiquer comment le sens littéraire a trouvé à se produire dans les populations les moins lettrées, sous quelles formes et à quelles occasions.

Mais ces chants isolés et tout personnels ne pouvaient suffire. Associés dans leurs travaux et leurs combats, les hommes voulurent l'être dans leurs divertissements. Les grandes phases de la vie, telles que la naissance, le mariage et la mort, furent célébrées par des improvisations

solennelles et pour ainsi dire sociales. Ici la chanson tendait à devenir poëme.

Il n'est personne qui n'ait lu quelques-uns des hymnes funèbres adressées par les Peaux rouges ou par les noires à leurs guerriers morts. Invariables quand au fond, ils diffèrent par les détails, selon l'importance de celui qu'on pleure et selon la verve du poëte. — En Finlande et en Corse les improvisations mortuaires n'ont point cessé d'être en usage ; dans la Bretagne armoricaine, ce sont les mariages qui ont conservé ces accessoires poétiques.

Ils donnent lieu à une sorte de combat engagé entre le *barz* de l'époux et celui de la jeune mariée. Le premier se présente à la porte de celle qui va changer de nom et de demeure, il réclame « une colombe échappée » qu'il cherche, dit-il, partout et « qui doit s'être réfugiée là. »

Le *barz* de la jeune mariée entre alors dans la maison pour la chercher et revient avec une petite fille.

Voici une rose, dit-il, c'est tout ce que j'ai trouvé

au logis ; emporte-la si tu veux à la place de ta colombe perdue.

Le *barz* du jeune homme répond que

La rose n'est encore qu'un bouton et qu'il faut lui laisser le temps de fleurir.

On lui amène alors une jeune mère, en lui disant que « c'est un épi abandonné après la moisson ; » mais il répond qu'il ne glane point sur les champs des autres et qu'il laisse à chacun sa gerbe entière.

On lui amène une vieille femme que l'on compare à « une petite pomme ridée et oubliée parmi les feuilles mortes. » Le *barz* réplique :

Pour être ridé, un bon fruit ne perd pas son parfum ; mais je n'ai que faire de pomme, d'épi, ni de rose, je ne veux rien autre que ma colombe.

Et on lui amène enfin la jeune épouse.

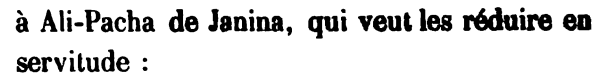
Ce thème varié de mille façons par les rimeurs armoricains donne lieu à des rencontres souvent pleines de grâce, de force ou de sensi-

bilité. Bien des fois nous les avons écoutées avec une surprise émerveillée, et nous avons compris comment chez les peuples primitifs les improvisateurs, mêlés à tous les faits de la vie domestique, sociale ou guerrière, avaient pu acquérir sur les hommes et sur les choses cette haute influence que l'histoire constate et que le rôle de la poésie dans notre société moderne expliquerait si peu.

Après avoir consacré les événements privés, les chansons durent, en effet, consacrer les événements publics. Chaque tribu eut son poëte favori pour chanter ses actions glorieuses, célébrer la mort de ses héros, exciter les guerriers au moment du combat. Les chants populaires de la Grèce moderne, traduits par M. Fauriel, sont un exemple de ce qui a dû se reproduire, chez tous les peuples, avec plus ou moins de bonheur dans l'inspiration.

Ce ne sont jamais que quelques strophes d'un seul jet, faciles à retenir et que l'on sent destinées à rester longtemps fixées dans la mémoire populaire.

Ecoutez plutôt ce défi jeté par les Souliotes



à Ali-Pacha de Janina, qui veut les réduire en servitude :

Un oiseau s'est posé sur le haut du pont ; il se lamente et dit à Ali-Pacha : — Ce n'est point ici Janina pour y faire des jets d'eau ; ce n'est pas ici Prévéza pour y bâtir des forteresses ; c'est ici Souli le fameux, Souli le renommé, où vont en guerre les petits enfants, les femmes et les filles ; où la femme de Tsavellas combat, le sabre à la main, son nourrisson à un bras, le fusil à l'autre, et le tablier plein de cartouches.

Et ce beau chant du Clephte mourant, devenu populaire dans toutes les montagnes de l'Albanie :

Lance-toi là-bas vers le rivage, là-bas vers la rive ; fais des rames de tes mains, fais de ta poitrine un gouvernail, et de ton corps léger fais un navire.

Si Dieu et la Vierge veulent que tu nages heureusement, que tu gagnes l'autre bord et que tu arrives à nos quartiers, là où nous tenons conseil,

Ne dis pas à nos compagnons que j'ai péri ! lorsqu'ils t'interrogeront, réponds seulement que je me suis marié dans les tristes pays de l'étranger.

J'ai pris la pierre plate pour belle-mère, la sombre terre pour femme et les cailloux pour beaux-frères.

Telle dut être pendant longtemps toute la littérature des hommes réunis en tribus. La chanson, sous ses divers aspects, suffisait aux inspirations d'une muse aussi bornée dans ses sentiments que dans son langage. Les poésies des peuples sauvages, quelque différents qu'ils soient d'origine, se ressemblent toutes; elles ne sortent point d'un cercle connu d'images et d'idées. L'homme primitif se répète partout, parce qu'il est partout le même; c'est en se développant dans des civilisations différentes qu'il arrive à produire des individualités distinctes, à créer cette infinie variété de caractères nationaux, ce grand chœur de l'humanité dans lequel chaque peuple apporte sa note et son accent.

Dès que les agglomérations d'hommes furent assez considérables pour créer des intérêts étendus et complexes, les idées se multiplièrent avec les besoins, et, par suite, l'action de la poésie dut s'élargir. Il n'y eut, dans ces premiers temps, aucune distinction entre les différents modes de penser. Tout ce qui se rattachait au travail intellectuel fut compris sous un

seul chef. La science, la religion, la législation, la poésie formaient un seul domaine et obéissaient au même roi. Les premiers civilisateurs durent s'aider en même temps de toutes les puissances qui les rendaient forts contre la barbarie. Tandis qu'ils enseignaient aux hommes à forger le fer et à tailler la pierre, ils leur apprenaient à recevoir des lois et à craindre des dieux; ils adoucissaient leurs habitudes par l'association dans la joie, par les chants en commun, par les danses et les sons de la lyre. Tous les coins du monde eurent leurs Orphées et leurs Linus.

Le sens littéraire (que nous avons défini plus haut) allait ainsi se perfectionnant chaque jour. Devenu l'instrument le plus indispensable à l'avancement du genre humain, il prenait toutes les formes pour atteindre le but. Après s'être appliqué à créer un culte et des lois, il s'occupait de constituer cette sagesse humaine, monnaie courante qui ne suffit point pour enrichir, mais sans laquelle nul ne peut vivre. Ce code de préceptes, résultat d'observations vulgaires mais indispensables, passées depuis à

l'état de lieux communs, il fallait alors le formuler, le mettre en ordre, le répandre! ce fut le rôle de l'apologue. L'apologue n'a été évidemment, chez tous les peuples, que la morale du bon sens mise en action, afin d'être mieux comprise. Plus tard, on retrancha l'anecdote en ne gardant que la conclusion, et, au lieu de la fable, on eut le proverbe.

On peut donc supposer avec toute vraisemblance que l'apologue est, non pas la première forme littéraire qui se soit produite (nous avons expliqué comment il avait dû être précédé par la chanson), mais le premier effort de l'art arrivé à se connaître lui-même et à chercher les moyens d'exercer sa puissance. C'est dans l'apologue qu'apparaît, pour la première fois, la préparation et l'artifice; jusqu'à lui tout était venu de la seule inspiration. On avait chanté sans y prendre garde, presque sans le savoir; quand on en vint à l'apologue, il fallut comparer, choisir, conclure, en un mot, composer.

Cette forme avait, au reste, quelque chose de particulièrement approprié à ces époques de science naïve. — Là où les premiers caractères

d'écriture furent des hiéroglyphes, c'est-à-dire des représentations d'animaux, de plantes ou d'objets usuels, les premiers poëmes moraux ne pouvaient guère avoir d'autres personnages. L'homme vivait encore tellement mêlé à la nature qui l'entourait, il avait tant de peine à saisir l'invisible frontière qui le séparait des autres créatures, qu'il était toujours prêt à faire de la vie entière un vaste tourbillon dont chaque être vivant formait un atome, sans prééminence bien claire et sans classement bien définitif. Toutes les philosophies et toutes les religions primitives avaient une porte ouverte à la métempsychose, et c'est encore aujourd'hui le caractère général des croyances adoptées chez les différentes tribus sauvages de l'Amérique, de l'Afrique ou de l'Océanie. Il semble que moins les races se sont élevées dans l'échelle de la civilisation, moins elles se sentent séparées de l'animalité brute ; celle-ci est une parenté encore trop prochaine pour qu'elles osent nier ouvertement la commune origine.

Les Indiens de l'Amérique du nord spécialement regardent les bêtes fauves auxquelles ils

font la guerre comme des tribus ennemies qu'une circonstance théogonique (dont le souvenir a été conservé dans leur tradition religieuse) lie à leur propre race par la communauté du sang.

Un missionnaire protestant, Hecwelder, qui a longtemps vécu chez les Peaux rouges et qui a laissé sur leurs mœurs, leurs langues et leurs croyances, un livre plein de documents précieux, entre, à ce sujet, dans des détails singuliers. Il fait observer que les préparatifs pour les chasses et pour les guerres sont absolument identiques, qu'on a recours aux mêmes cérémonies superstitieuses pour écarter les âmes des morts, que ces morts soient des hommes ou des bêtes fauves ; qu'il n'y a enfin aucune différence pour l'Indien entre un autre Indien et un gibier.

Il raconte, à ce sujet, qu'un chasseur delaware blessa un jour grièvement, devant lui, un ours énorme qui se mit à pousser des cris plaintifs. L'Indien s'approcha au lieu de l'achever et lui dit :

— Ours, lève-toi, tu es un lâche et non un guerrier

comme tu le prétends; si tu étais un guerrier tu le montrerais par ta fermeté et tu ne crierais pas comme une vieille femme. Tu sais bien, ours, que nos tribus sont en guerre; la tienne a commencé l'attaque, mais comme elle a trouvé les Indiens trop forts pour elle, vous vous cachez dans la forêt pour manger nos cochons. Je gage que dans ce moment tu as de la chair de cet animal dans ton estomac. Si tu m'avais vaincu, je serais mort comme un brave guerrier; mais toi, ours, tu restes là et tu cries sans songer que tu déshonores ainsi ta nation par ta lâcheté.

Quand l'Indien eut fini, Hecwelder lui demanda s'il supposait réellement que l'animal put l'entendre.

— Oh! il m'entend fort bien, répondit le chasseur delaware, n'avez-vous point remarqué comme il paraissait honteux pendant que je lui faisais ces reproches?

Un autre missionnaire protestant, M. Arbousset, assure que les *Lighoyas*, tribu sauvage qui vit au nord de la colonie du Cap, regardent les bêtes fauves comme leurs semblables; ils leur parlent et raisonnent avec elles. — Aux oiseaux qui dévorent leurs moissons, ils crient bien haut :

— Va-t-en, il faut aussi que je mange.

Et tout bas :

— Passe dans le champ du voisin, il a de meilleur grain que moi.

Quand ils chassent le chacal, ils l'appellent en le priant de leur rendre visite et ils adressent à leur meute un chant célèbre qui les anime.

Sans croire à une parité aussi absolue entre l'homme et la bête, tous les peuples d'une civilisation peu avancée supposent certains rapports mystérieux entre les deux espèces. Les Slaves, dans leurs chants populaires, ne s'adressent jamais aux oiseaux du ciel sans les appeler *leurs frères en Dieu!*

Il ne faut donc pas s'étonner de ce que, dans les plus anciennes créations littéraires, on ait choisi les animaux pour acteurs. Ces personnages muets, auxquels on pouvait prêter tout ce que l'on pensait soi-même, étaient merveilleusement commodes pour un inventeur; ils laissaient le champ plus libre à l'imagination, ils apportaient, par leurs espèces bien connues, des types tout formés; le seul nom du personnage

, l'apologue ouvrait un cadre heureux
naissances familières du narrateur et de
re. Les acteurs étaient des compagnons
les jours ; chacun pouvait juger de la
de l'observation et de la vérité des
es.
vait enfin dans cette leçon donnée aux
par la bête, un côté d'ironie qui cha-
l'humeur railleuse des fils d'Adam.
n ne peut pas se moquer de l'individu,
édommage en se moquant de l'espèce.
sais qui s'est avisé le premier de trou-
pologue une forme voilée et d'en con-
'il avait dû être inventé dans quelque
rient par une muse esclave, qui n'osait
r que par cette voie détournée! Les
[illegible]

pour la rendre plus frappante qu'on la symbolise dans des êtres vivants, qu'on la fait sortir d'un événement, qu'on lui donne, en un mot, l'accent incisif et souverain d'une réalité?

— Mais, direz-vous, la leçon n'est pas donnée directement et de l'homme à l'homme!

— Sans doute et c'est là précisément qu'est l'audace, je pourrais dire l'injure! Quoi! vous me présentez les animaux les plus vils, les plus stupides ou les plus malfaisants comme des personnifications de mes instincts, vous me donnez pour professeurs et pour modèles les animaux nobles, courageux ou bienfaisants, et vous voulez que je regarde cette méthode comme un détour craintif ou flatteur? C'est par réserve respectueuse de courtisan que vous me mettez à l'école des bêtes! Qui a jamais pu le croire sérieusement? Loin d'être une *satire déguisée*, la fable est une *satire exagérée* de l'homme, c'est sa caricature audacieusement crayonnée avec les traits énergiques de la bestialité. Quand Granville a pris nos différentes professions et que sur la robe d'un avocat, sur l'uniforme d'un gendarme, sur le frac d'un aca-

démicien, il a mis une tête de perroquet, de boule-dogue ou de hibou, il n'a fait que traduire, par le crayon, ce qu'avait écrit la plume de tous les fabulistes.

Il faut donc bien le répéter : l'apologue est une leçon parfaitement claire donnée à l'homme sous une forme familière et un peu chargée, qui la rend, par cela même, plus facile à saisir.

La Fontaine ne s'y est pas trompé quand il a dit, en parlant des conseils donnés par la fable, que si, pour enseigner la prévoyance à un enfant, on lui racontait, d'une part, l'histoire de Crassus, de l'autre l'apologue du bouc et du renard descendus au fond d'un puits, ce dernier exemple serait celui dont il resterait le plus frappé.

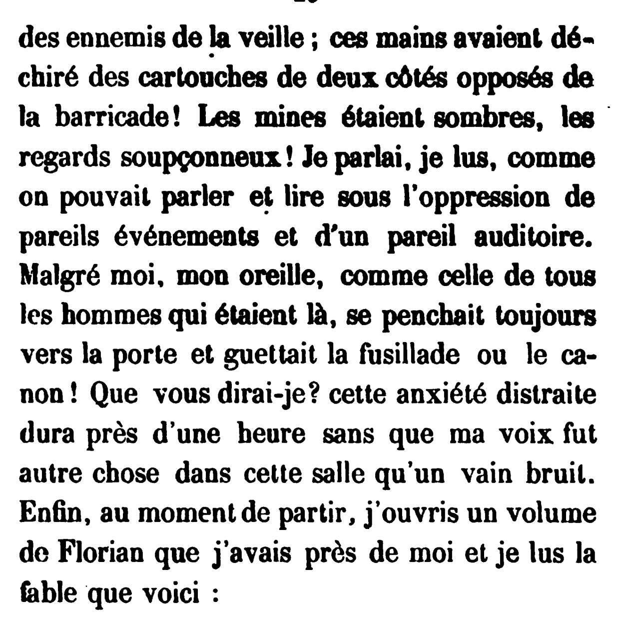
Et nous ajouterons que, sous ce rapport, l'homme ressemblera à l'enfant. Bien qu'on ait dit plaisamment que nous en étions venus à un siècle de doute où, malgré tous les efforts de leurs maîtres, les écoliers eux-mêmes ne voulaient plus croire que les bêtes parlassent, nous avons pu constater personnellement, en plusieurs occasions, combien l'action des fables

sur la foule était restée puissante. Là où le conseil précis, la leçon oratoire, si je puis m'exprimer ainsi, eût été inutile ou mal reçue, l'apologue saisissait brusquement et enlevait l'adhésion.

Je n'en citerai qu'un exemple, parce qu'il m'est personnel, encore récent, et qu'il a laissé dans ma mémoire un ineffaçable souvenir.

C'était après l'émeute de juin 1848. Paris démolissait à la hâte les barricades sur lesquelles s'étaient élevés les drapeaux troués et sanglants de tous les partis. A peine sorti de la bataille, on s'efforçait de reprendre les habitudes journalières de la vie avec cette hâte fiévreuse qui n'est que le besoin d'ordre et l'impatience du chaos.— Des lectures publiques du soir avaient été décidées peu de jours avant l'insurrection, le jour même où elle avait éclaté je devais les inaugurer. — Dès que le canon fit silence, je pris mes livres et je me rendis au lieu de réunion convenu.

J'y trouvai environ deux cents auditeurs, ouvriers ou bourgeois, qui se regardaient l'un l'autre avec défiance. Evidemment il y avait là



des ennemis de la veille ; ces mains avaient déchiré des cartouches de deux côtés opposés de la barricade! Les mines étaient sombres, les regards soupçonneux! Je parlai, je lus, comme on pouvait parler et lire sous l'oppression de pareils événements et d'un pareil auditoire. Malgré moi, mon oreille, comme celle de tous les hommes qui étaient là, se penchait toujours vers la porte et guettait la fusillade ou le canon! Que vous dirai-je? cette anxiété distraite dura près d'une heure sans que ma voix fut autre chose dans cette salle qu'un vain bruit. Enfin, au moment de partir, j'ouvris un volume de Florian que j'avais près de moi et je lus la fable que voici :

LES DEUX LIONS.

Sur les bords africains, aux lieux inhabités
Où le char du soleil roule en brûlant la terre,
Deux énormes lions, de la soif tourmentés,
Arrivèrent au pied d'un désert solitaire.
Un filet d'eau coulait, faible et dernier effort
De quelque naïade expirante;
Les deux lions courent d'abord
Au bruit de cette eau murmurante.
Ils pouvaient boire ensemble, et la fraternité,

Le besoin, leur donnaient ce conseil salutaire;
Mais l'orgueil disait le contraire,
Et l'orgueil fut seul écouté.
Chacun veut boire seul! d'un œil plein de colère,
L'un l'autre ils vont se mesurant,
Hérissent de leur cou l'ondoyante crinière,
De leur terrible queue ils se frappent les flancs,
Et s'attaquent avec de tels rugissements
Qu'à ce bruit, dans le fond de leur sombre tanière,
Les tigres d'alentour vont se cacher tremblants.
Égaux en vigueur, en courage,
Ce combat fut plus long qu'aucun de ces combats
Qui d'Achille ou d'Hector signalèrent la rage,
Car les dieux ne s'en mêlaient pas.
Après une heure ou deux d'efforts et de morsures,
Nos héros, fatigués, déchirés, haletants,
S'arrêtèrent en même temps.
Couverts de sang et de blessures,
N'en pouvant plus, morts à demi,
Se traînant sur le sable à la source ils vont boire :
Mais, pendant le combat, la source avait tari!
Ils expirent auprès.

Vous lisez votre histoire,
Malheureux insensés, dont les divisions,
L'orgueil, les fureurs, la folie,
Consument en douleurs le moment de la vie!
— Hommes, vous êtes ces lions,
Vos jours, c'est l'eau qui s'est tarie!

Je ne puis dire l'effet produit par cette fable, dont l'application était si immédiate et si directe. Il y eut d'abord un léger murmure, puis comme un cri ! Ces deux cents auditeurs immobiles et muets un instant auparavant se regardaient en murmurant les derniers vers. Il y avait dans tous les yeux, dans toutes les voix, une émotion qui ne cherchait point à se cacher.

Quand je sortis, je retrouvai sous le péristyle la foule qui causait avec une vivacité douloureuse ; les esprits s'étaient ouverts à la raison et la sympathie se réveillait dans les âmes ! Je regagnai moins triste mon logis à travers le faubourg obscur et bouleversé ; les pavés tremblaient encore sous mes pieds, mais je sentais que quelques cœurs du moins avaient retrouvé leur place.

Au reste, l'histoire est pleine d'exemples qui prouvent combien le conseil donné par l'apologue est frappant et saisissable pour les multitudes comme pour les individus. On a cité mille fois la fable de Ménénius Agrippa (*les membres et l'estomac*), qui apaisa la révolte du peuple romain ; celle de *l'enseigne du chapelier* racontée

par Franklin, au congrès des États-Unis, est moins généralement connue.

Jefferson avait rédigé la déclaration d'indépendance, mais tous les membres de l'assemblée prétendaient y changer quelque chose. Le temps se passait en discussions inutiles sur les mots, les phrases, dont quelques lambeaux étaient enlevés chaque jour. Jefferson se décourageait et s'indignait. Alors Franklin raconta à ses collègues l'anecdote suivante :

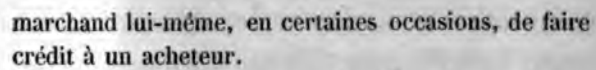
—Quand j'étais jeune, dit-il, un de mes amis qui voulait s'établir chapelier, réunit ses compagnons, afin de les consulter sur l'important chapitre de l'enseigne. Celle qu'il avait préparée était ainsi conçue :

JOHN THOMPSON, CHAPELIER,
FAIT ET VEND DES CHAPEAUX AU COMPTANT.

Puis suivait le signe commun à tous ceux de sa profession, la représentation d'un chapeau !

Le premier ami qui prit la parole lui fit observer que le mot de *chapelier* était tout à fait superflu, puisque le reste de l'affiche expliquait l'industrie ; mon ami en convint et l'effaça.

Un second remarqua qu'il était inutile de mentionner que John vendait *au comptant*, que peu de gens achetaient autrement un objet d'une aussi faible valeur qu'un chapeau, et qu'il pouvait d'ailleurs convenir au



marchand lui-même, en certaines occasions, de faire crédit à un acheteur.

Au comptant fut encore rayé, et l'enseigne se borna à ces mots :

JOHN THOMPSON

FAIT ET VEND DES CHAPEAUX.

Un troisième ami l'abrégea de nouveau, en affirmant que ceux qui acquéraient une coiffure s'inquiétaient peu de savoir par qui elle était faite. On ne conserva donc que :

JOHN THOMPSON

VEND DES CHAPEAUX.

— Eh ! que diable ! s'écria un quatrième conseiller, avez-vous peur qu'on s'imagine que vous les donnez ?

— C'est juste, répliqua Thompson, mais comme alors il n'y aura plus au-dessus de ma porte que mon nom qui importe peu au public, je l'efface !

De sorte qu'à force de perfectionnements, l'enseigne disparut tout entière, et qu'il ne resta rien.... que l'effigie d'un chapeau.

Les membres du congrès et Jefferson comprirent l'apologue. Les premiers bornèrent leurs observations critiques, le second prit patience et la déclaration de l'indépendance fut enfin promulguée.

On pourrait multiplier à l'infini ces exemples, car nous trouvons la fable partout en usage dès

le berceau des nations. La Judée, la Grèce, l'Inde, la Chine l'ont également connue. On la rencontre dans l'ajoupa du Cafre, sous la tente de l'Arabe, aux bivacs de l'Orégon, sur les almadies de l'Océanien.

Et non-seulement c'est chez tous les peuples, à peu de chose près, la même forme, mais ce sont les mêmes vérités pratiques mises en action. Au fond, cet immense répertoire de fables ne renferme qu'un petit nombre de préceptes de conduite toujours et partout les mêmes ; le symbole varie, l'idée reste invariable.

Prenez, dans le recueil ésopique, les principales affabulations, vous les reverrez, en d'autres termes, non-seulement dans Bidpay, mais jusque sous les neiges de la Laponie ! Uniforme dans ses perceptions et borné dans ses moyens, le bon sens humain a nécessairement réduit son *credo* à un petit nombre d'articles de foi, qui ont été adoptés partout parce qu'ils étaient les conditions les plus indispensables de l'existence, et ces articles de foi ont été développés en apologues par les raisons que nous avons données plus haut.

Ainsi, faut-il rappeler aux hommes de ne *point se fier aux apparences, — qu'on a souvent besoin d'un plus faible que soi, — que la modération est mère de la sûreté...* Toutes les époques et toutes les races ont une fable populaire pour démontrer ces lieux communs de la sagesse pratique. La fable du *Rat des villes et du rat des champs* s'appelle *le Chat maigre* dans l'Inde, et vous pouvez la lire dans la traduction des fables de Bidpay, vers les *Montagnes Rocheuses* elle se nomme *la Loutre et le Bison.* — Les personnages et les détails diffèrent, mais c'est toujours la même conclusion.

La ressemblance des apologues parvenus jusqu'à nous dans différentes langues, ne prouve donc point, comme on l'a pensé, l'unité de l'inventeur, mais l'identité de la raison humaine sous toutes les latitudes. La muse que vous avez appelée, tour à tour, Ésope, Lokman, Bidpay, n'a qu'un vrai nom : elle s'appelle *expérience*, et elle seule a trouvé les fables popularisées d'abord par la tradition, puis reprises par un art plus civilisé et revêtues des gracieux ornements de la parole. Les fabulistes dont les

noms nous ont été transmis ont accompli ce dernier travail ; ils ont recueilli ces démonstrations de préceptes utiles malignement dramatisées; ils y ont ajouté, sans aucun doute, ils se sont appliqués à parfaire et à compléter des enseignements jusqu'alors donnés au hasard ; de là est venue leur gloire.

Quant à l'époque précise que l'on doit assigner à l'apparition de chacun d'eux, nous avouons, pour notre compte, y attacher un médiocre intérêt. Qu'importe l'antériorité là ou elle ne prouve point l'invention? Ce qui nous importe, c'est le moyen de transmission jusqu'à nous, et ce moyen a été, si l'on en croit la tradition vulgaire, le Bossu de Phrygie.

Nous savons bien que l'existence d'Ésope même a été mise en doute par quelques érudits ; mais que savent-ils respecter? Dans le siècle dernier, je ne sais quel docte théologien avait conquis le nom de dénicheur de saints à force d'en avoir chassé de la légende et du calendrier ; aussi le curé d'une des paroisses de Paris disait-il :

— Je ne le rencontre jamais sans le saluer

jusqu'à terre, de peur qu'il ne s'en prenne à mon pauvre saint Roch qui ne tient qu'à un fil.

Or nous autres, humbles curés de l'art, qui acceptons les autels dressés et les dieux établis, nous éprouvons la même crainte respectueuse devant certains savants. A chaque apparition d'un de leurs mémoires, nous tremblons qu'ils ne nous apprennent la suppression d'un philosophe ou d'un poëte que nous nous sommes habitués à aimer! Car tout le monde a son saint Roch *qui ne tient qu'à un fil*, et nous devons reconnaître que c'est le cas d'Ésope.

Et cependant quelle perte que celle de ce charmant personnage dont l'histoire a amusé notre enfance! Cette histoire, fut-elle une fable, nous voudrions qu'on la gardât comme la plus divertissante de toutes celles que l'on a pu attribuer au sage esclave phrygien. Redite par La Fontaine surtout, rien ne lui manque! Il est clair que le bonhomme croit tout ce qu'il raconte. L'antiquité pour lui est une chose de la veille, Sardes touche à Versailles, Crésus est cousin de Sa Majesté Louis XIV, et Xantus, le maître d'Ésope, quelque président au parle-

ment ou au Chatelet. La Fontaine ne dit-il pas sérieusement que lorsque Xantus acheta le petit bossu au marché de Samos, *les commis de la douane lui firent généreusement remise du sou pour livre, et lui donnèrent quittance sans qu'il eût rien à payer.* — Voilà évidemment des commis qui connaissaient leur monde et savaient comment on doit se conduire avec les personnes de qualité! Ailleurs, quand il raconte l'aventure de l'homme sans souci qui se laisse combler de politesse, accepte tranquillement tout ce qu'on lui offre et qui, voyant Xantus près de brûler sa femme parce qu'elle lui a pétri un mauvais gâteau, dit simplement: — Attendez que j'aille chercher la mienne, les fagots serviront pour deux... — On sent que c'est La Fontaine lui-même qui prend la place du personnage et qui croit parler pour son compte.

La Fontaine! dès qu'il était question de fables, nous devions arriver à ce nom! D'autres ont introduit le genre parmi les hommes, lui, il se l'est approprié!

Et ce n'est point seulement le fait de son talent poétique, mais de la tournure de son esprit.

On a trop parlé de la naïveté de La Fontaine et trop peu de son bon sens. — Ce dernier domine surtout chez lui. Il y a, dans son génie, quelque chose de la logique agreste et narquoise du paysan ; je ne sais quoi de direct, de positif, d'un peu étroit, commme tout ce qui tient de près à la terre. On s'est laissé prendre à deux ou trois élans de gentillesse amoureuse pour supposer à notre poëte une nature tendre ! Rien de moins prouvé par l'ensemble des œuvres, rien de mieux contredit par l'ensemble de la vie. La Fontaine était précisément ce qu'il fallait être pour composer ses fables ; une intelligence nette, originale, moqueuse, aimant à voir le monde au microscope, et servie par un admirable goût poétique. Les biographes en ont fait tour à tour un enfant et un sage ! C'était simplement un excellent poëte, dont la grande affaire a été d'écrire de petits chefs-d'œuvre et de vivre pour son compte !

Il n'en fait point mystère dans l'avant-propos qui précède son premier volume ; il avoue qu'il n'a donné de moralité à ses apologues que lorsqu'elle a pu y entrer avec grâce. *En France*,

ajoute-t-il pour excuse, on ne considère que ce qui plaît et c'est la seule règle. De la part de tout autre, l'aveu semblerait tant soit peu effronté.

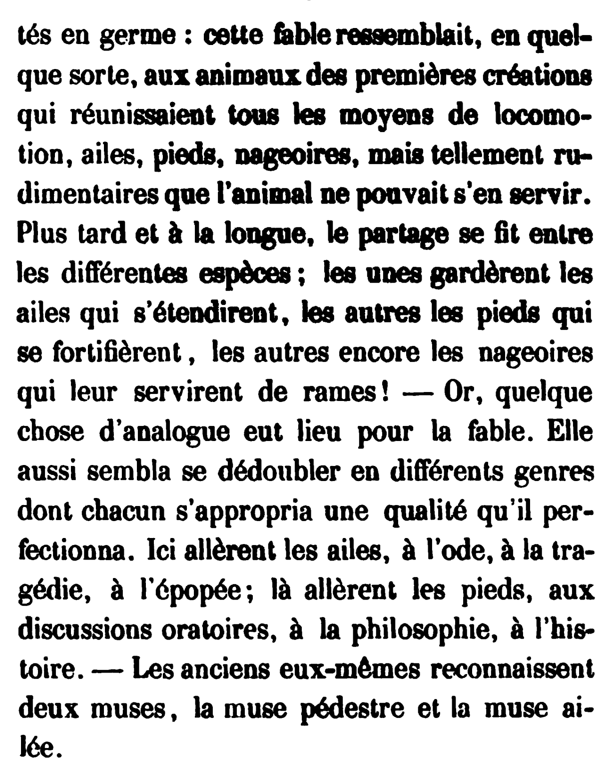
Au reste, en habillant l'apologue au goût de son temps, La Fontaine n'usait pas seulement d'un droit, il obéissait à une nécessité.

Aucun autre genre, en effet, n'appelle aussi impérieusement des modifications progressives.

Né, comme nous l'avons dit, au berceau des sociétés elles-mêmes, l'apologue fut d'abord la seule composition véritablement littéraire. L'imagination y concentra toutes ses ressources et l'art grossier du temps toutes ses finesses.

En réalité, il renfermait les éléments de la création la plus complète. On l'a dit avant nous, le poëme épique lui-même n'est qu'un apologue développé. Pour tous deux, il faut un sujet, un plan, un but, des caractères, l'alternative du dialogue, de la réflexion, du récit, et Boileau aurait pu dire avec plus de raison d'un apologue sans défaut ce qu'il dit du sonnet, qu'*il vaut un long poëme.*

Seulement, dans la fable primitive, tous ces éléments poétiques étaient nécessairement res-



tés en germe : cette fable ressemblait, en quelque sorte, aux animaux des premières créations qui réunissaient tous les moyens de locomotion, ailes, pieds, nageoires, mais tellement rudimentaires que l'animal ne pouvait s'en servir. Plus tard et à la longue, le partage se fit entre les différentes espèces ; les unes gardèrent les ailes qui s'étendirent, les autres les pieds qui se fortifièrent, les autres encore les nageoires qui leur servirent de rames! — Or, quelque chose d'analogue eut lieu pour la fable. Elle aussi sembla se dédoubler en différents genres dont chacun s'appropria une qualité qu'il perfectionna. Ici allèrent les ailes, à l'ode, à la tragédie, à l'épopée; là allèrent les pieds, aux discussions oratoires, à la philosophie, à l'histoire. — Les anciens eux-mêmes reconnaissent deux muses, la muse pédestre et la muse ailée.

Mais, même sans sortir de l'apologue, nous voyons le développement s'accomplir et la transfiguration s'opérer.

Pour s'en convaincre, il suffit de prendre une création ésopique, de la suivre à travers les siè-

cles littéraires, de la voir grandir et se compléter.

Nous citerons pour exemple cette fable du *Rat de ville et du rat des champs*, dont nous avons déjà eu occasion de parler et nous demanderons la permission de nous y arrêter. L'histoire d'un apologue (c'est-à-dire d'un précepte mis en action) nous paraît chose curieuse à étudier dans ce grand mouvement d'idées qui se continue depuis trois mille ans.

Quel est le but du fabuliste? *Prouver qu'il y a plus de bonheur et de calme dans la médiocrité que dans l'opulence.*

L'inventeur des anciens temps se borne pour cela à opposer la frugalité et la sécurité du rat campagnard, au luxe et aux inquiétudes du rat citadin. Ceux qui ont pu lire la version primitive arrangée par Horace savent ce que l'antiquité avait su y mettre de charme.

Mais, malgré tout, c'était là une leçon un peu vague. L'opulence du rat de ville n'est point sa propriété, et rien n'indique qu'il eût dû la regretter si on lui eût permis d'en jouir librement. La fable ne prouve pas enfin les in-

convénients inhérents à la richesse elle-même, mais à la position de ceux qui en jouissent par fraude. Le *rat des champs* est un paysan qui vit pauvrement et tranquillement de sa récolte, le *rat de ville* un parasite qui s'engraisse des dessertes d'une table opulente, au risque des chats et des coups de bâton.

La vraie question reste donc en dehors du récit et il y a toujours à prouver que *contentement ne sort point de richesse.*

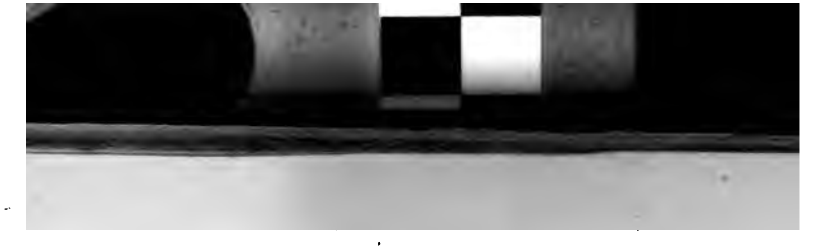
C'est le but de la fable du *Savetier et du financier.*

Ici l'idée est franchement abordée. D'un côté vous avez la joie, de l'autre les sacs d'écus. Quelques-uns de ceux-ci roulent du côté de la joie et voilà qu'elle devient tout à coup souci et tristesse! Cette fois la démonstration est logique, complète ; la moralité ressort clairement du récit et prend un sens général. Tout le monde sait par cœur la fable de La Fontaine; mais pour cela même on nous permettra de la redire.

LE SAVETIER ET LE FINANCIER.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveille de le voir,

Merveille de l'ouïr; il faisait des passages,
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
Chantait peu, dormait moins encor,
C'était un homme de finance.
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire.
En son hôtel il fait venir
Le chanteur et lui dit : — Or çà, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an!... ma foi, Mon-
Dit avec un ton de rieur [sieur,
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
—Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
—Tantôt plus, tantôt moins: le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes)
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes;
L'une fait tort à l'autre; et Monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône.
Le financier, riant de sa naïveté,

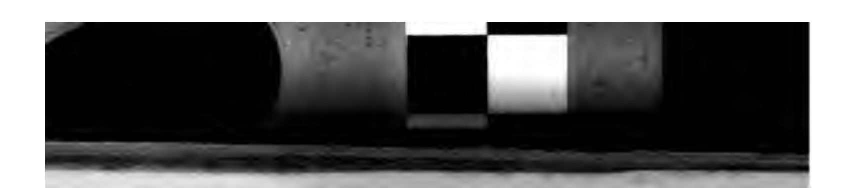


Lui dit : — Je vous veux mettre aujourd'hui sur le
Prenez ces cent écus, gardez-les avec soin, [trône:
Pour vous en servir au besoin.
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui ; dans sa cave il enterre
L'argent... et sa joie à la fois;
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent ! A la fin, le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
—Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme
Et reprenez vos cent écus ?

Je ne fais aucune remarque sur ce récit charmant; on n'analyse pas la grâce et il est inutile de louer la perfection.

Vous voyez seulement combien l'idée s'est élargie depuis le point de départ. L'historiette du *Rat de ville et du rat des champs* est devenue tout un petit poëme. La transformation ne s'ar-

rêtera point là ; vous allez voir le thème s'agrandir encore. Les détails manquent dans La Fontaine sur ces deux intérieurs du financier et du savetier ; les figures ne font qu'apparaître et apparaître isolées ; nous ne les voyons point dans leur ménage. Un écrivain plein d'observation va achever ce développement, c'est Leclercq, dans une petite comédie qui semble l'épanouissement de cette longue élaboration du précepte ésopique. Nous y renvoyons ceux qui voudront comprendre comment un apologue s'étend et se complète. Après la lecture de la petite pièce de Leclercq, la démonstration de la moralité établie par le fabuliste semble entière et sans réplique ; on pourrait l'étendre davantage, on ne la rendrait jamais plus évidente, difficilement plus aimable.

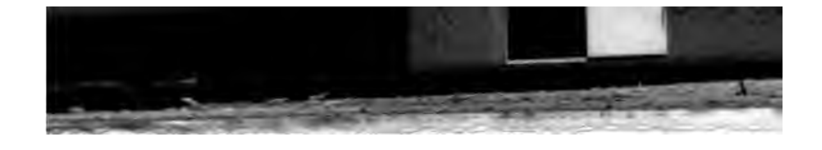


CHAPITRE II.

Comment chaque grande époque de l'histoire est révélée dans quelque œuvre contemporaine. — Sources des littératures modernes. — *Les Hébreux* : Constitution de Moïse. — Cantique de David. — Caractères des Livres saints — *Le pittoresque* : comparaison de la Bible, du Firdousi et du Kourouglou. — *La naïveté*, épisode de Rébecca. — *Le lyrisme*, Pindare et Moïse. — *La mélancolie*, plainte de Job. — Influence de l'Ancien et du Nouveau Testament sur les littératures modernes.

Lorsqu'on jette les yeux sur la société moderne, ce qui frappe dès le premier coup d'œil, c'est la royauté conquise par l'homme sur la création que Dieu lui avait donné à soumettre.

Il a dit aux agents de la nature : *Servez-moi !* et tous sont devenus ses esclaves. L'eau, le feu et l'air lui ont prêté leurs forces gigantesques ; la vapeur l'a emporté sur ses tourbillons, le gaz



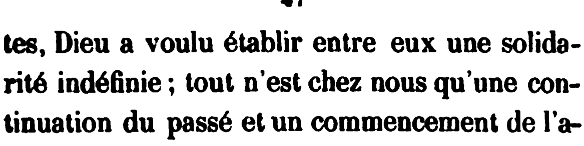
l'a éclairé de ses lueurs, l'électricité a transmis instantanément sa parole, le rayon du soleil a gravé son image comme un poinçon d'or!

Et je ne parle ici que des victoires remportées sur la matière, mais que dire du perfectionnement de ces instruments de l'esprit qu'on appelle des langues? C'est grâce à l'admirable mécanisme de ces truchements que les hommes ont pu accomplir tous les autres progrès. La remarque en a été faite avant nous par un grand écrivain que la Suisse a eu l'honneur de voir naître, qu'elle a perdu trop tôt pour sa propre gloire et que je désignerai assez en disant qu'il a été le plus éminent critique de la langue française parce que seul, peut-être, il a su aimer à la fois l'art et l'artiste! L'auteur de la Chrestomathie a dit ingénieusement que « la langue d'un peuple était la forme même de son esprit » et que plus elle était parfaite, plus elle témoignait d'une intelligence bien constituée. Aussi n'y a-t-il point d'exemple, dans l'histoire, d'une race mal pourvue à cet égard qui ait marqué dans les découvertes. Là où il y a eu un grand développement de civilisation, quel qu'ait été

son caractère, il y a eu préalablement un travail sur la langue elle-même. Celle-ci est l'outil obligé de tout effort intellectuel; où vous ne voyez pas de langue perfectionnée, c'est-à-dire de littérature, vous chercheriez en vain le reste. Les grands foyers de découverte sont toujours, en même temps, les grandes sources littéraires. Qui est-ce qui sait aujourd'hui parler et écrire? L'Europe et les États-Unis. Où est le mouvement scientifique, commercial, industriel, politique? Là seulement où l'on parle et où l'on écrit.

L'histoire de la littérature prise dans sa plus large acception est donc, en réalité, l'histoire de la civilisation elle-même. Elle aide ses progrès et les enregistre en même temps. C'est surtout à ce point de vue que nous voulons étudier son caractère aux différentes époques de l'antiquité et du moyen âge.

La société moderne, dont nous énumérions tout à l'heure les conquêtes, n'est que la conséquence de ces évolutions préalables du genre humain. En accordant aux hommes le privilége de se transmettre d'âge en âge leurs découver-



tes, Dieu a voulu établir entre eux une solidarité indéfinie ; tout n'est chez nous qu'une continuation du passé et un commencement de l'avenir.

Mais dans ce grand travail accompli par les races qui se succèdent, toutes les journées n'ont pas été également laborieuses. Il y a eu des moments de repos, puis des heures de marche triomphante. L'humanité s'est avancée sur la route du temps par étapes inégales. De loin en loin son activité merveilleuse a brusquement franchi de grands espaces et accompli de grandes révolutions. — C'est ce que Mahomet, dans son Coran, appelle : *les journées de Dieu!*

Or, à chacun de ces efforts éclatants, le génie a dressé un monument intellectuel chargé d'en conserver la mémoire. C'est un poëme, un système philosophique, un code, une histoire, peu importe le nom ou la forme ; en l'étudiant, vous y trouverez l'expression entière du siècle qui l'a produit. Ces édifices élevés par l'esprit laissent bien loin les monuments de bronze ou de pierre. Que nous apprennent sur l'Egypte les pyramides, les sphynx et les mille

ruines de Karnak, auprès de ce qu'Homère nous dit sur la Grèce primitive et Moïse sur la Judée?

On peut donc affirmer que, dans de certaines limites, *les grandes époques de l'histoire se sont revélées dans les grandes œuvres contemporaines!*

C'est à l'étude de ces œuvres révélatrices des sociétés successives que nous voulons nous arrêter. Vous comprenez d'avance que nous n'avons pas la prétention d'embrasser la généralité de cette histoire de la civilisation cherchée dans les livres; le temps et la science nous manqueraient également pour une œuvre si vaste; nous ne nous occuperons que de ce qui se rapporte plus directement aux origines historique et littéraire de la race gallo-latine à laquelle nous appartenons.

Ces origines ont deux sources :

Premièrement la source hébraïque;

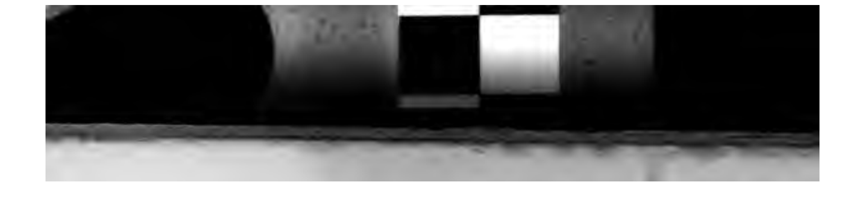
Secondement la source grecque, confondue plus tard et continuée dans la source latine.

Le Nord et l'Arabie ont bien apporté, à leur moment, des éléments nouveaux à notre civilisation par l'invasion des barbares et par les Maures d'Espagne; mais ces influences relati-

vement récentes ne peuvent être mentionnées que plus tard et à leur place chronologique. Pour le début nous n'avons à nous occuper que de la double tradition hébraïque et gréco-latine. Nous tâcherons de l'étudier dans les œuvres capitales qui résument des temps ou des sociétés, et nous ferons connaître ces œuvres, non-seulement par l'analyse, mais par des citations nombreuses.

Nous savons que Johnson compare ceux qui jugent un poëte par des morceaux détachés à ce scoliaste, dont parle Hiéroclès, qui montrait une tuile comme échantillon de sa maison ; mais on pourrait répondre à Johnson qu'il n'est pas exact de comparer une partie d'une composition littéraire au fragment brut employé dans la construction d'un édifice. Le fragment brut d'un livre, c'est la lettre, c'est le mot ; si vous prenez une page complète, vous avez déjà un ensemble qui peut porter l'empreinte de tout le génie du poëte ; c'est comme une statue détachée du Parthénon : bien qu'isolée, elle vous fait connaître en entier le style de Phidias.

Nous l'avons déjà dit, le plus vieux monu-



ment intellectuel qui nous fasse connaître une civilisation, est l'*Ancien Testament*.

Outre son côté religieux, dont l'appréciation n'est pas de notre domaine et sur lequel nous nous tiendrons dans une respectueuse réserve, l'*Ancien Testament* a un côté extérieur qui est la plus haute expression du génie hébraïque. Il ne serait point consacré, pour le fond, comme livre saint, par le christianisme, qu'il resterait, pour la forme, l'œuvre la plus extraordinaire du passé.

Nul autre recueil ne fait connaître aussi complétement une race.

Dans les trente-neuf parties qui le composent (en éliminant les douze livres apocryphes qui, au point de vue dont nous nous occupons, ont leur importance), on y trouve :

Des histoires, comme les *Livres de Moïse*, ceux de *Josué*, de *Samuel*, des *Rois*, des *Macchabées;*

Des chroniques particulières comme les épisodes de *Ruth*, de *Tobie*, de *Suzanne;*

Des codes religieux, comme le *Lévitique;*

Des prophéties;

Des traités de morale, des hymnes, des poëmes élégiaques comme les *Proverbes*, le *Livre de la Sapience, Job*, les *Psaumes de David, l'Ecclésiaste!*

Ainsi, traditions, mœurs, croyances, institutions générales, impressions particulières, tout se trouve dans cet admirable livre! Le peuple hébreu y vit tout entier.

Vous le voyez, à son origine, sous la tente des patriarches, sans autre histoire que ces drames de famille où apparaissent Agar et Joseph; livré aux visions qui lui montrent l'échelle de Jacob ou cherchant une épouse au puits de Laban! — Plus tard, vous le trouvez chez les Pharaons, s'agitant dans les langes de momies qui cerclent la société égyptienne et y échappant par la fuite avec tout ce que l'Égypte renferme d'esprits vivants, c'est-à-dire d'opprimés; — puis il se montre dans le désert, sous la conduite de Moïse, errant quarante années pour laisser dans les sables le cadavre de la servitude, avec ceux qui s'y étaient accoutumés en Égypte, et entreprendre, au moyen d'une génération nouvelle, la conquête de la terre pro-

mise ; — enfin, vous le suivez dans toutes ses révolutions, dans toutes ses chutes, dans toutes ses délivrances, sans que jamais les grandes voix qui racontent s'allanguissent. — Le divin Homère lui-même dort quelquefois, au dire d'Horace, tandis que Moïse, Josué et Samuel n'ont pas de sommeils ! — Sentinelles du peuple de Dieu, ils veillent toujours.

Mais aussi quel peuple ! — Aujourd'hui que le Nouveau Testament est venu compléter l'Ancien, que derrière le vestibule s'est élevé le temple, et que le christianisme a pénétré partout, même chez ceux qui le persécutent ou qui le nient, on ne rend pas suffisamment justice à la société hébraïque; on est frappé de ce qui lui manquait, on ne l'est pas assez de ce qu'elle avait constitué.

Mais que l'on compare la Judée au reste du monde de ce temps ! — Je ne parle pas des tribus encore ensevelies dans les limbes de la barbarie; non, qu'on la compare à cette Égypte où une nation entière, pétrifiée entre les mains du sacerdoce, qui faisait un mystère de la science, était devenue un simple outil creu-

sant des lacs, élevant des pyramides ou taillant des auges funéraires ; — à cette Assyrie dans laquelle les maîtres parquaient leurs peuples comme un bétail que l'on veut avoir plus près du fouet et du couteau ; — à ce grand empire persan lui-même, où l'autorité divinisée tendait à la folie et ne devait point tarder à faire battre de verges les flots de la mer qui lui résistaient ! Partout alors l'humanité n'apparaît que comme un troupeau ou une armée ; chez le peuple juif seul elle se présente comme une association. La dignité humaine, ailleurs avilie, se montre ici debout.

Voyez plutôt les principes de la constitution donnée par Moïse !

Le premier, le plus grand, celui qui soutient tous les autres, c'est l'unité de Dieu ! Dans cette société démo-théocratique, Dieu est au sommet, le peuple au-dessous ; les prêtres sont les intermédiaires.

Le second principe est la liberté ! — Pas de maîtres en Judée, mais des chefs de tribus qui gouvernent avec le conseil des anciens ; les juges sont nommés par le peuple. Il y a un grand

conseil de vieillards pour les tribus (le Sanhédrin) ; un grand juge chargé de veiller à la conservation des lois. C'est une confédération de douze tribus.

Plus tard, quand Dieu leur donne des rois « dans sa colère, » c'est le mot de l'Ecriture, ces rois ne peuvent eux-mêmes commettre impunément l'injustice. Les prêtres défendent le droit et s'ils se taisent, les prophètes élèvent la voix ! Ils descendent de la montagne avec le sayon de poil de chèvre, les pieds nus et le bâton de voyageur à la main ; ils rappellent les lois éternelles, ils prononcent l'anathème sur l'iniquité puissante ! C'est la liberté de la presse de l'époque, avec les douze commandements pour charte et pour éditeur responsable, Dieu !

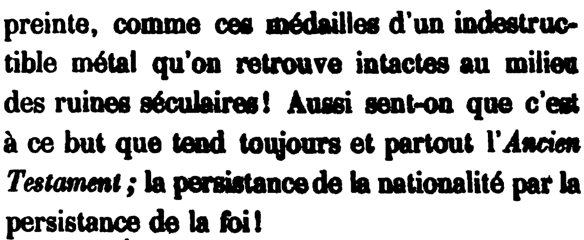
Et ne vous étonnez pas de cette hardiesse des prophètes ! Elle est la conséquence naturelle de la constitution de Moïse, qui, avec la liberté, a proclamé l'égalité religieuse et civile. On ne connaît point de classes en Judée ; il n'y a que des divisions de fonctions. La tribu de Lévi consacrée au culte reçoit la dîme, non à titre de privilége, mais par nécessité. Ici, pas de scien-

ces secrètes, de mystères de Memphis; la science est à tous comme le soleil; pas de priviléges guerriers; tout citoyen est soldat!

Mais la liberté et l'égalité créent surtout des droits; pour constituer le devoir, Moïse met la charité dans la loi; il défend que le bout du champ soit moissonné, il appartient au pauvre comme l'épi qui tombe de la gerbe. Pour la première fois les hommes s'appellent frères! — et cela devait être; ne descendaient-ils pas tous visiblement d'une même famille? n'étaient-ils pas sortis d'Abraham? — Heureuse nouveauté! la tradition historique fondait ainsi la fraternité.

Nous le demandons, ne sont-ce point là les véritables bases de la société chrétienne, c'est-à-dire du monde moderne, et ne reconnaissons-nous point dans cette organisation religieuse et politique la racine d'où a jailli l'arbre qui nous ombrage?

Mais pour faire parvenir cette tradition jusqu'à nous à travers le monde antique, il fallait une race qui sût conserver sa nationalité à tout prix; qui, dispersée dix fois, foulée aux pieds de tous les conquérants, pût garder son em-



preinte, comme ces médailles d'un indestructible métal qu'on retrouve intactes au milieu des ruines séculaires! Aussi sent-on que c'est à ce but que tend toujours et partout l'*Ancien Testament*; la persistance de la nationalité par la persistance de la foi!

C'est là le palladium du peuple saint. Quiconque le sauve est élevé au siége de grand juge ou au trône royal, fut-il un pauvre paysan battant lui-même son grain comme Gédéon, un chef de vagabonds comme Jephté, un gardien de troupeaux comme David! C'est pour cela aussi que, dans la conquête, les Hébreux se montrent implacables, que les villes prises deviennent des *tombeaux!* Leur Dieu est le *dieu jaloux!* sa loi ne peut se concilier avec aucune autre loi; pour elle, la question est celle d'Hamlet : *être ou ne pas être!*

La patrie est ainsi toujours identifiée avec la religion; celle-ci est la véritable frontière des Juifs. Pour les empêcher de se confondre avec les autres peuples par les intérêts positifs, il ne fallait pas moins que cet intérêt divin.

Les rois eux-mêmes, malgré leurs infidélités,

conservent cette tradition nationale jusqu'au jour où la nation périt. On se rappelle David dansant et chantant devant l'arche. Dans une autre occasion où les Philistins occupaient le pays, il dit en riant qu'il voudrait boire de l'eau de la citerne de Bethléem. Pour en puiser, il fallait traverser l'armée ennemie; trois de ses officiers le tentent et lui rapportent l'eau qu'il avait désirée; mais David les remercie en s'écriant :

— Je ne boirai pas une eau achetée avec le sang de mes frères!

Et il l'offrit à Dieu! Il ne voulut pas que le dévouement des soldats fut pour lui, mais pour la patrie confondue dans le Seigneur.

Aussi écoutez comment il le remercie après cette victoire remportée sur les Philistins, où, selon l'énergique expression du livre de Samuel, *sa main s'est lassée de tuer jusqu'à demeurer attachée à la garde de son épée!*

CANTIQUE DE DAVID.

L'Éternel est mon rocher, ma forteresse et mon libérateur.... il est mon bouclier et la force de mon salut; il est ma haute retraite, il est mon asile....



Les liens du sépulcre m'avaient environné, les filets de la mort m'avaient surpris.... J'ai crié vers l'Éternel ; il a entendu ma voix.... Il a abaissé les cieux, il est descendu sur les nuées... Il a étendu autour de lui les ténèbres comme une tente.... Il a tiré ses flèches, il a écarté mes ennemis....

L'Éternel m'a rendu selon ma justice et ma pureté, car j'ai suivi sa voie et je n'ai pas commis d'infidélité contre mon Dieu.... J'ai eu devant les yeux tous ses ordres et je ne me suis détourné d'aucune de ses lois...

Éternel, tu es bon avec celui qui est bon ; tu es juste avec celui qui vit dans l'intégrité.... Tu sauves le peuple affligé et tu abaisses les yeux des superbes.

Tu es ma lampe, ô Éternel, et tu éclaireras mes ténèbres.

Avec toi je me jetterai sur toute une troupe et avec mon Dieu je franchirai la muraille.... Le Dieu fort est ma force, il a aplani la route devant moi ; il a rendu mes pieds aussi prompts que ceux de la biche.... Il a tellement dressé mes mains au combat, qu'elles ont pu rompre un arc d'airain....

J'ai poursuivi mes ennemis et je les ai exterminés... Ils regardaient çà et là, mais il n'y avait point de libérateur ;... et je les ai brisés comme la poussière de la terre ; je les ai foulés aux pieds comme la boue des chemins !....

L'Éternel est vivant et mon rocher est béni....

Voilà le vrai chant national des Juifs! et ce chant, vous venez de l'entendre, il n'a qu'un inspirateur, qu'un but : le Dieu créateur et rémunérateur.

Cette citation nous fait entrer de plein pied dans la forme littéraire des Hébreux, et, dès le premier pas, nous sentons que c'est là un monde à part. Mais nous n'avons encore indiqué qu'un coin de cet immense poëme dont le peuple de Dieu est le héros.

Le littérateur qui pénètre dans l'*Ancien Testament* ressemble à ces premiers navigateurs qui abordaient des régions inconnues. Leurs yeux demeuraient d'abord éblouis des végétations luxuriantes, des grands fleuves, des horizons noyés de lumière! puis insensiblement ils s'y accoutumaient et les caractères distinctifs de ce nouveau monde finissaient par les frapper. Il en est de même pour la littérature des Hébreux. On a dit poétiquement que le génie de chaque peuple était une lyre montée de cordes différentes et plus ou moins nombreuses; en continuant l'image, on pourrait déclarer que la lyre hébraïque a quatre cordes qui lui sont

propres : ce sont les quatre traits particuliers du caractère de la race passés au caractère de la littérature, les quatre sources spéciales auxquelles l'inspiration puise à la fois ou tour à tour.

La première de ces sources est le *pittoresque!*

On sent que ce peuple a vécu dans les pâturages de la Mésopotamie ou au fond des rustiques vallons de la Judée, en communication constante avec la nature. Les formes extérieures sont devenues les symboles ordinaires de ses idées; les cèdres et l'hysope, les étoiles et les nuées paraissent des mots obligés de son dictionnaire; il ne les emploie pas comme des figures, mais comme des expressions habituelles. L'image n'est pas juxta-posée à l'idée, ainsi que nous le verrons dans les autres littératures, sous forme de comparaison; elle traduit directement l'idée elle-même. En parlant d'un homme inique, un poëte grec pourrait comparer à un puits la profondeur de son injustice, le prophète juif l'appellera directement *puits d'iniquité* et il ne croira pas avoir fait une image, il croira lui avoir donné son nom.

Ailleurs, quand Dieu parle de la manière dont il retint et gouverna les eaux élancées du sein de l'abîme au moment de la création, l'hébreu lui fait dire avec une énergie splendidement imagée :

Qui prit soin de la mer lorsqu'elle sortit du sein où elle avait été retenue? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement et que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes et de bandelettes? lorsque je lui donnai mes ordres et que je lui opposai des barrières en disant : — Tu n'iras pas plus loin!

C'est ce même Seigneur que le prophète nous montre *revêtu de lumière pour manteau*, et qui avertit les oppresseurs par ces mots :

Malheur à vous qui bâtissez vos maisons avec le sang du peuple! la pierre criera contre vous du milieu de la muraille et les charpentes rendront témoignage.

Job dit aussi en parlant du temps où sa richesse lui permettait de secourir ses frères :

L'équité de mes jugements était mon diadème.... j'étais l'œil de l'aveugle et le pied du boiteux; je brisais les dents de l'injustice et je lui arrachais sa proie.

Vous le voyez, l'expression est toujours une figure qui peint aux yeux la pensée, qui lui communique une couleur et un contour.

Il résulte de l'habitude de ces formes hardies je ne sais quel relief splendide qui donne à la littérature des Juifs un éclat que l'on chercherait vainement ailleurs. Le génie de l'Orient lui-même, tel qu'il s'est révélé dans les *Vedas* et dans le grand poëme persan de *Firdousi*, n'a rien de ce pittoresque puissant. Il étouffe presque toujours l'idée sous mille comparaisons entassées au hasard, tandis que le génie hébreu la sculpte, pour ainsi dire, en une image vivante.

Nous insistons sur ce point avec intention. On a tant répété que la littérature juive procédait de l'inspiration orientale, qu'il est bon de constater que c'est là une confusion ou une erreur. Même pour la forme, l'*Ancien Testament* ne procède que de lui-même et le souffle ferme et sain qui le traverse n'a rien de commun avec les brises affadies de l'Inde ou de la Perse. Nous vous en ferons juger par une courte comparaison de deux fragments empruntés au livre

des *Juges* et au grand poëme de *Firdousi* (le Livre des rois). Il s'agit, dans le premier, d'une expédition d'Abimélech, dans le second, d'une bataille livrée par Féridoux à ses oncles révoltés.

Voici d'abord le récit biblique :

Abimélech se leva de nuit avec tout le peuple armé qui l'avait suivi, et ils se placèrent en embuscade près de Sichem, après s'être partagés en quatre bandes.

Alors Gahal, fils de Hebed, étant sorti de la ville s'arrêta près de la porte et Abimélech se leva avec tout le peuple armé.

Et Gahal les ayant aperçus dit à Zébul : — Voici une troupe qui descend des hautes cimes; mais Zébul lui répondit : — Prends-tu l'ombre des montagnes pour des hommes?

Et Gahal parla encore et dit : — Voici une troupe qui arrive par la plaine et une autre qui suit le chemin des *Chênes aux devins*.

Zébul lui répondit : — Eh bien! as-tu peur? tu répétais hier encore : — Qui est cet Abimélech que nous nous montrions ses serviteurs? Voici ceux que tu as méprisés ; sors maintenant pour les combattre.

Gahal sortit conduisant les chefs de Sichem, et il combattit Abimélech.

Mais Abimélech le mit en fuite, le poursuivit, et plusieurs des siens tombèrent morts jusque sur le seuil de la porte.

. . . .

Le jour suivant, Abimélech vint attaquer la ville elle-même ; il la prit, tua les habitants, fit tout abattre et sema du sel sur les ruines.

Et tous les chefs de la tour de Sichem se retirèrent alors dans un lieu fortifié qui était le temple du dieu Berith.

Mais Abimélech gravit la montagne de Tsalmon, suivi du peuple armé ; il prit une hache, coupa une branche d'arbre, la mit sur son épaule et dit : — Que tout le monde fasse comme moi.

Chacun coupa donc une branche et suivit Abimélech jusqu'au fort, autour duquel tout le bois fut entassé. On y mit le feu, et les gens de Sichem y périrent. Ils étaient là mille environ.

Et de là Abimélech s'en alla à Tebetz qu'il assiégea et qu'il prit.

Or il y avait au milieu de la ville une forte tour où s'enfuirent les hommes, les femmes et les chefs du pays. Ils fermèrent la porte et montèrent sur la plate-forme pour se défendre.

Alors Abimélech vint attaquer la tour et voulut encore y mettre le feu.

Mais une femme ayant lancé une pierre de meule, il eut la tête fracassée.

Et ayant appelé sur-le-champ le jeune homme qui portait ses armes, il lui dit : — Tire ton épée et tue-moi, de peur qu'on ne dise : — Il est mort de la main

d'une femme ! Le jeune homme le perça donc de son épée et il mourut.

Et ceux d'Israël le voyant mort s'en retournèrent chacun à son logis.

Ainsi Dieu fit retourner la méchanceté d'Abimélech sur lui-même, après avoir retourné la méchanceté des hommes de Sichem sur leur propre tête.

N'êtes-vous point frappés de la grande tournure de tout ce récit ? Quelle sobriété et cependant que de couleur ! Quelle énergie dans chaque coup de pinceau. Comme on voit ce farouche Abimélech qui ne se donne même point la peine d'expliquer ses projets au peuple armé, mais qui lui dit : — « Faites comme moi ! » — Quel trait que ce dernier mot à l'enfant qui porte ses armes : — « Frappe-moi de peur qu'on ne dise : Il est mort de la main d'une femme ! » — et comme la conclusion établit bien l'inflexible justice de Dieu qui punit le méchant par le méchant.

Non, nous le répétons, ce n'est point là de l'orientalisme ! L'orientalisme, vous allez en avoir un échantillon, et nous l'empruntons au chef-d'œuvre du genre, à l'épopée de Firdousi,



le plus sage, le plus sobre et le plus simple des grands poëtes persans.

Nous suivons la traduction de M. Mohl, qui passe, parmi les orientalistes, pour un chef-d'œuvre de fidélité.

Lorsque les ténèbres eurent remplacé le jour, Minoutcher envoya son] avant-garde sur la montagne et dans la plaine. Karen le brave marchait devant l'armée avec Serv, le roi de Iemen, homme de bon conseil. Sa voix s'éleva devant l'armée : — O braves, ô lions du roi, sachez que ceci est un combat contre Ahriman, qui, dans son cœur, est l'ennemi du Créateur... Aussitôt que poindra la clarté du jour, vous ceindrez vos reins de héros, vous saisirez vos massues et vos épées de Kaboul; chacun prendra son rang : aucun ne devancera de son pied les autres.

Les chefs de l'armée, les grands pleins de courage, se rangèrent devant le roi au cœur de lion et lui dirent : — Nous sommes des esclaves et ne vivons que pour le roi; ce qu'il nous ordonnera, nous le ferons sans hésiter; nous convertirons avec nos épées la terre en un fleuve de sang. Puis ils retournèrent vers leurs tentes tous méditant des moyens de vengeance.

Lorsque la lumière commença à rayonner du côté du levant et à déchirer les ténèbres de la nuit, Minoutcher s'élança du centre de l'armée, portant une cuirasse, une épée et un casque de Rom. Toute l'armée poussa

un cri ; ils levèrent leurs lances vers les nuages, la tête pleine de colère et les sourcils froncés ; ils roulèrent sous leurs pas la surface de la terre comme un tapis. Le roi plaça avec art la gauche et la droite, le centre et les ailes de l'armée. La terre ressemblait à un vaisseau sur la mer, dont on dirait qu'il va sombrer. Le roi fit sonner les trompettes sur le dos des éléphants de guerre. La terre tremblait comme les vagues du Nil. Devant les éléphants se trouvaient les timballiers bruyants et furieux comme des lions qui s'élancent ; tu aurais dit que c'était un banquet, tant y résonnaient les clairons et les trompettes. Les armées s'élancèrent comme des montagnes et s'avancèrent des deux côtés par pelotons. La plaine devint comme une mer de sang. Tu aurais dit que la surface de la terre était couverte de tulipes. Les pieds des éléphants de guerre s'enfonçaient dans le sang et paraissaient comme des colonnes de corail...

Le courage me manque pour continuer... N'en est-ce point assez et n'avez-vous pu déjà apprécier ce monument du génie oriental ? Faut-il l'avouer, ce qui nous frappe surtout dans cette poésie sans flamme? C'est l'exagération des idées, l'incohérence des détails, l'inappropriation des images aux situations qu'elles doivent traduire. Quelle imagination que de

comparer le champ de bataille ensanglanté à une *pelouse émaillée de tulipes!* L'étrange idée, après avoir montré la terre tremblante au bruit des trompettes de guerre, que d'ajouter : *Tu aurais dit que c'était un banquet!* Tout cela peut être de l'orientalisme, mais alors plus que jamais nous répétons que le génie hébreu n'a rien à démêler avec le génie oriental.

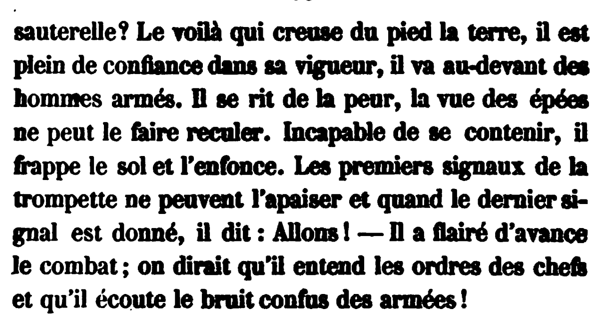
Et la différence ne vient pas de ce que l'un est orné et l'autre simple, mais de ce que l'un marche au hasard, entremêlant tous les détails et toutes les figures avec une prolixité barbare, tandis que l'autre choisit et se borne. La Bible est, par instants, plus riche en métaphores que *Firdousi* lui-même; mais la splendeur vient à sa place. Tout s'harmonise avec le sujet, tandis que la muse orientale passe sans cesse de l'enflure à la trivialité. Tout à l'heure son langage avait l'emphase du dithyrambe, maintenant il a la vulgarité d'une causerie de voisinage; elle avait commencé par voiler, sous les comparaisons, les détails les plus nécessaires, et maintenant elle vous donnera en termes techniques les détails les plus inutiles.

En voici un exemple pris cette fois dans le Kourouglou. C'est le portrait du coursier arabe.

Vif et pétulant, vois si ses naseaux se gonflent et se dégonflent alternativement; si ses jambes déliées sont semblables aux jambes de la gazelle prête à prendre sa course. Ses hanches doivent ressembler à celles du chamois. Sa bouche sensible cède à la plus légère impulsion de la bride, comme la bouche d'un jeune chameau. Lorsqu'il mange, ses dents broient le grain et le front craque comme la meule qui tourne et il l'avale comme un loup affamé. Son dos doit te rappeler exactement celui d'un lièvre. Sa crinière est douce et soyeuse, son cou élevé se dresse comme celui du paon. L'époque la plus convenable pour le monter est entre la quatrième et la cinquième année. Sa tête est nette et petite comme la tête du grand serpent *tchah-maur;* ses yeux sont saillants comme deux pommes; ses dents semblent autant de diamants... Ses membres sont délicatement contournés et offrent une forme plutôt arrondie qu'allongée... Son ventre et ses côtes doivent remplir exactement la sangle.

Opposez à ce tableau celui de la Bible.

Est-ce vous (dit Dieu à Job) qui avez donné au cheval la force et le courage? qui l'avez rendu terrible par un hennissement semblable au tonnerre? Le rendrez-vous inquiet et le ferez-vous bondir comme une



sauterelle? Le voilà qui creuse du pied la terre, il est plein de confiance dans sa vigueur, il va au-devant des hommes armés. Il se rit de la peur, la vue des épées ne peut le faire reculer. Incapable de se contenir, il frappe le sol et l'enfonce. Les premiers signaux de la trompette ne peuvent l'apaiser et quand le dernier signal est donné, il dit : Allons ! — Il a flairé d'avance le combat ; on dirait qu'il entend les ordres des chefs et qu'il écoute le bruit confus des armées !

Est-il besoin de faire remarquer où est la vérité, où est surtout le *pittoresque*, que nous avions indiqué comme le premier caractère de la poésie hébraïque et dont nous venons de vous donner, coup sur coup, tant de preuves.

Le second cachet de cette poésie est la *naïveté*. Son charme n'est pas évidemment le résultat d'un art appris, c'est le reflet de la vie même des Hébreux.

Cette vie, il ne faut pas l'oublier, a, dès l'origine, quelque chose d'agreste qui ne s'altère que vers la décadence, sous Salomon. Patriarchale en Mésopotamie, elle reste champêtre en Judée. Les villes n'étaient que des bourgades, les arts y avaient fait peu de progrès. Nous voyons dans le livre des *Chroniqnes* (2 11,

vers. 7) qu'au moment de bâtir le temple, Salomon fut forcé de demander à Hiram, roi de Tyr, des ouvriers qui sussent travailler les métaux et teindre les étoffes. Le peuple entier se composait de laboureurs et de bergers. De là cette simplicité naïve que l'on trouve revêtue de tant de charmes dans les épisodes du *Sacrifice d'Abraham*, de *Ruth et de Nahomi*, de *Rebecca à la fontaine*.

Nous nous arrêterons à ce dernier parce qu'il nous fournira plus tard l'occasion d'une comparaison intéressante avec un épisode de l'Odyssée, celui de Nausicaa.

Nous sommes au pays de Canaan, Abraham a enterré sa femme Sara dans la caverne de Macpéla ; il a marqué près d'elle sa place, il se sent devenu vieux et il veut assurer sa postérité. Voici le récit de la Genèse (chap. 24) :

Abraham dit au plus ancien des serviteurs de sa maison, qui avait le gouvernement de tout ce qui lui appartenait : — Mets, je te prie, ta main sur ma cuisse.

Et jure moi par l'Éternel, le Dieu des cieux et le Dieu de la terre, que tu ne prendras point de femme



pour mon fils parmi les filles du pays cananéen où j'habite ;

Mais tu t'en iras en mon pays et vers mon parentage et tu y prendras une femme pour mon fils Isaac.

. . . .

Le serviteur se mit en chemin après avoir pris dix chameaux d'entre ceux de son maître (car tout le bien d'Abraham était en son pouvoir), et il partit et il alla en Mésopotamie, en la ville de Nacor.

Il fit reposer les chameaux sur leurs genoux hors de la ville, près d'un puits d'eau, sur le soir, à l'heure où sortaient les jeunes filles qui allaient à la source.

Et il dit : — O Eternel ! Dieu d'Abraham, mon maître, fais que j'aie une heureuse rencontre aujourd'hui et sois favorable à mon seigneur.

Voici : Je suis près de cette fontaine et les filles des habitants de la ville sortiront pour puiser de l'eau.

Fais donc que la jeune fille à laquelle je dirai : — Baisse un peu le vase que tu portes afin que je me désaltère, et qui me répondra : — Bois, et je donnerai ensuite à boire à tes chameaux, — soit celle que tu as destinée à ton serviteur Isaac. Je connaîtrai par là que tu es favorable à mon seigneur.

Avant qu'il eût achevé, voici qu'il vit sortir de la ville, avec sa cruche sur l'épaule, Rébecca, fille de Béthuel, lequel était né de Milca, la femme de Nacor, frère d'Abraham.

La jeune fille était d'une grande beauté et encore

vierge. Elle descendit à la fontaine, remplit sa cruche et elle remontait de puiser de l'eau.

Alors le serviteur courut à sa rencontre et lui dit : — Donne-moi, je te prie, à boire.

Elle lui répondit :—Bois, mon seigneur,— et ôtant sa cruche de dessus son épaule, elle la prit en main pour le faire boire ; et, après qu'elle eût achevé, elle dit : — J'en veux puiser aussi pour tes chameaux jusqu'à ce qu'ils soient désaltérés.

Elle vida promptement sa cruche dans l'abreuvoir, courut au puits et tira l'eau pour tous les chameaux.

Le serviteur s'étonnait de la voir faire, mais ne disait rien, car il voulait savoir si l'Éternel avait fait prospérer son voyage.

Quand les chameaux eurent cessé de boire, il prit une bague d'or qui pesait un demi-*sicle* et deux bracelets de mains pesant dix *sicles* et il les donna à la jeune vierge.

Puis il lui demanda : — De qui es-tu fille, je te prie? Y a-t-il dans la maison de ton père une place suffisante pour loger un étranger?

Elle lui répondit : — Je suis fille de Béthuel, né de Milca, la femme de Nacor.

Il y a chez mon père de la paille, du fourrage et de la place pour un étranger.

Le serviteur se prosterna devant l'Éternel. Il dit : — Béni soit l'Éternel, le Dieu d'Abraham, mon maître,



qui a toujours été miséricordieux pour mon seigneur et ne l'a jamais trompé.

Je m'étais mis en chemin et l'Eternel m'a conduit à la maison des frères de mon maître.

La jeune fille qui était retournée à la maison de sa mère rapporta les paroles qu'elle avait entendues.

Or elle avait un frère nommé Laban qui accourut vers l'étranger près de la fontaine.

. . . .

Et il lui dit : — Entre, béni de l'Éternel ! Pourquoi te tiens-tu dehors ? J'ai préparé la maison pour toi et un lieu pour tes chameaux.

Le serviteur le suivit. On déchargea les chameaux et on leur donna de la paille et du fourrage ; on apporta aussi de l'eau pour laver les pieds de l'envoyé d'Abraham et de tous ceux qui étaient avec lui.

Puis on lui présenta à manger. Mais il dit : — Je ne mangerai pas que je n'aie parlé. Laban répliqua : — Parle.

Il dit : — Je suis le serviteur d'Abraham. L'Éternel a comblé de bénédictions mon seigneur et il est devenu puissant, car il lui a donné de grands troupeaux de brebis et de bœufs, de l'argent, de l'or, des serviteurs, des servantes, des ânes et des chameaux.

Et Sara, femme de mon seigneur, lui a enfanté dans sa vieillesse un fils auquel il a donné tout ce qu'il a.

. . . .

Et il m'a envoyé pour choisir une épouse à son fils dans sa parenté.

Ayant ainsi parlé, le serviteur raconta comment Rébecca était celle que l'Éternel avait désignée.

Alors Laban et Béthuel répondirent : — Cette affaire a été conduite par l'Éternel ; nous ne pouvons plus rien dire.

Rébecca est entre tes mains, prends-la et l'emmène ; qu'elle soit la femme du fils de ton seigneur comme l'Éternel l'a dit.

. . . .

Le serviteur tira donc de ses bagages des bagues d'or, d'argent, et des habits qu'il donna à Rébecca. Il fit aussi des présents de choix à son frère et à sa mère.

Ils mangèrent et burent lui et ses compagnons, et dormirent cette nuit chez Béthuel ; mais quand ils furent levés, au point du jour, le serviteur dit : — Renvoyez-moi à mon Seigneur.

Le frère et la mère répondirent : — Que la fille demeure avec nous au moins dix jours, et après elle s'en ira.

Il leur dit : — Ne me retardez point, puisque l'Éternel a fait prospérer mon voyage, renvoyez-moi que je retourne à mon seigneur.

Alors ils reprirent : — Appelons la jeune fille et sachons d'elle ce qu'elle veut.

Ils appelèrent donc Rébecca et lui dirent : — Veux-tu aller avec cet homme ? et elle répondit : — J'irai !

Ainsi ils laissèrent partir Rébecca leur sœur, en compagnie de sa nourrice, avec le serviteur d'Abraham.

Et ils la bénirent en lui disant : — Tu es notre sœur ! puissent mille et mille générations naître de toi et que ta postérité commande à la porte de ses ennemis.

Rébecca et ses servantes se levèrent ; elles montèrent sur les chameaux, suivirent le serviteur et se mirent en route.

Or, dans ce temps-là, Isaac revenait du puits du *vivant qui me voit* car il demeurait au pays du midi.

Il était sorti vers le soir pour prier lorsque, levant yeux, il vit des chameaux qui venaient.

Rébecca aussi vit Isaac et sauta à terre.

(Car elle avait dit au serviteur : — Quel est cet homme qui vient le long des champs à notre rencontre ? Et le serviteur avait répondu : — C'est mon maître.)

Elle prit un voile et s'en couvrit.

Le serviteur raconta à Isaac toutes les choses qu'il avait faites.

Alors Isaac mena Rébecca dans la tente qu'avait occupée Sara sa mère, il devint son mari et il l'aima.

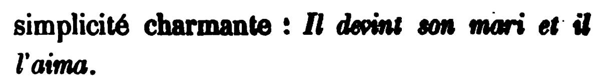
Et ce fut ainsi que la tristesse de la mort de sa mère fut adoucie.

Quel récit et quel charme ! — Je ne parle pas seulement de cette douceur qui donne à

l'ensemble quelque chose de la calme sérénité d'un beau ciel ; mais remarquez comme ici encore c'est Dieu qui conduit tout. — Le serviteur d'Abraham demande à l'Éternel de choisir, et l'Éternel lui envoie, pour son maître, la fleur de Nacor !

Et quelle vérité dans les sentiments ! Ce frère et cette mère qui veulent retenir la jeune fille au moins dix jours, tandis que celle-ci impatiente cède à l'entraînement qui emporte la fiancée vers l'époux inconnu et répond à demi-voix : — J'irai.

Et cette rencontre d'Isaac ! — Il est sorti sans doute pour voir si rien n'apparaît sur cette route par laquelle doit lui venir la consolation et le bonheur. Il marche le long des champs de blés, en jetant un regard distrait à ses moissons et à ses troupeaux ; tout à coup il aperçoit une troupe de serviteurs, une jeune fille qui à sa vue se voile... Ce geste seul la lui fait reconnaître, c'est celle qu'il attendait ! Il la conduit dans la tente de Sara, parce que la tendresse d'une femme peut seule adoucir la mort d'une mère, et tout se termine par ce trait d'une



simplicité charmante : *Il devint son mari et il l'aima.*

Le tableau est complet. On y sent cette facilité au bonheur qui est le privilége des vieux âges. Toute la société patriarcale se ranime pour nous devant cette ravissante *naïveté* qui est le second caractère des Livres saints.

Le troisième n'est ni moins apparent ni moins exclusivement hébreu; nous voulons parler du *lyrisme*.

Cet emportement qui donne à la parole le désordre du transport et l'éclat du chant ne se trouve même, à proprement parler, que dans la Bible. Partout ailleurs il est plus ou moins joué. Les Grecs qui ont paru en faire preuve, dans certaine mesure, n'ont jamais été franchement lyriques; leur esprit et leur langue s'y opposaient.

L'esprit grec est net, vain, gracieux; par suite la langue est précise, ornée, ondoyante; la logique la mène, quoi qu'elle fasse ; c'est une bride à laquelle elle obéit à son insu.

L'esprit hébreu, au contraire, est rude, bref et absolu; par suite sa langue est concise, pres-

que sans inflexions dans ses verbes; elle exprime mille nuances par la seule apposition d'une lettre.

Rien ne lui manque donc pour cette marche bondissante et sans transitions qui constitue le *lyrisme;* tandis que le grec, avec sa symétrie savante, s'y refuse absolument.

Aussi voyez ce qui nous reste de Pindare, par exemple! Comme l'enthousiasme y est artificiel, comme on sent, sous l'effervescence apparente de la verve, une inspiration qui se commande et qui sait où elle va. Tous ces détours de la strophe, tous ces égarements volontaires sont des gentillesses arrangées; la muse nous fait l'effet d'une de ces danseuses de ballets qui décrivent des circuits, se détournent, reculent, mais en laissant deviner le but vers lequel elles tendent. Rien dans tout cela n'est livré au souffle du moment; il y a un plan médité et suivi. Le poëte fait le siége de son sujet comme nos ingénieurs modernes celui des fortifications, par des chemins couverts et détournés.

Ainsi supposez que le lyrique thébain veuille

célébrer la victoire remportée aux jeux olympiques dans la course des chars par le roi de Sicile, Hiéron. Il commencera par une invocation à la lyre et aux muses, puis, déclarant que quiconque ne les aime point est ennemi des dieux, il se reprendra à ce détail pour peindre un de ceux qui leur firent autrefois la guerre; il décrira le supplice de Typhée écrasé sous l'Etna, *où règne Hiéron*, *celui qui vient d'être proclamé vainqueur*, et il arrivera ainsi à son sujet.

Certes cette marche sent bien plus l'habileté subtile du grec que l'enthousiasme du poëte. L'expression elle-même a je ne sais quel fini précieux qui exclut jusqu'au soupçon de ce délire dont les lyriques parlent beaucoup, mais qu'ils ne laissent jamais voir.

Que les Grecs, qui étaient amoureux avant tout de descriptions, de souvenirs mythologiques et de poésie mélodieuse, aient beaucoup admiré ces chants de Pindare; que le roi de Macédoine, en passant avec la torche à travers les quartiers de la ville de Thèbes prise d'assaut, n'ait épargné que la maison du poëte béo-

tien, nous comprenons tout cela; mais qu'on ne nous dise pas que c'est là du *lyrisme!*

Le *lyrisme* a bien un autre accent, et cet accent, vous allez le reconnaître en prêtant l'oreille au cantique de joie des Hébreux après l'engloutissement de l'armée égyptienne dans la mer Rouge.

Je chanterai pour l'Éternel, car il s'est dressé pour moi; il a précipité dans les flots le cheval et celui qui le montait.

L'Éternel est ma force et ma gloire; il a été mon libérateur; c'est mon Dieu fort; je lui dresserai un tabernacle; c'est le Dieu de mon père, je l'exalterai.

L'Éternel est un terrible guerrier.... Il a précipité dans les vagues les chariots du Pharaon et son armée; l'élite de ses capitaines a été engloutie dans la Mer Rouge.

Les gouffres les ont couverts; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Ta droite, ô Éternel! s'est montrée d'une force sans égale; ta droite, ô Éternel! a brisé l'ennemi.

Ta grande majesté a fait crouler ceux qui s'élevaient contre toi; tu as envoyé ta colère qui les a consumés comme du chaume.

..... L'ennemi disait: — Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin; mon âme en sera assouvie; je tirerai l'épée et l'épée les détruira.



Ton souffle a passé, et la mer les a couverts.

.... Qui est semblable à toi parmi les forts, ô Éternel ? qui est, comme toi, saint, redoutable, digne de louanges ? qui fait comme toi des merveilles ?

Tu as étendu ta droite et ils ont été engloutis.

Tu as conduit par ta miséricorde ce peuple que tu as racheté, tu l'as conduit par la force à la demeure de ta sainteté.

Les peuples l'ont entendu et ont tremblé ! la douleur a saisi les habitants de la Palestine.

Les princes d'Édom sont restés confondus ; le tremblement saisira les puissants de Moab et on verra se fondre toutes les nations de Canaan.

Tu les inonderas de frayeur ; elles seront rendues stupides comme le rocher jusqu'à ce que ton peuple, ô Éternel ! soit passé ; jusqu'à ce qu'il soit passé, le peuple dont tu as fait ta propriété.

Tu l'introduiras et tu le planteras sur la montagne de ton héritage, au lieu que tu as préparé pour ta demeure, ô Éternel ! dans le sanctuaire, ô Seigneur ! que tes mains ont établi.

L'Éternel régnera à jamais ! à jamais ! car le cheval de Pharaon est entré avec son chariot dans la mer, et l'Éternel a renvoyé sur eux les vagues, tandis que les enfants d'Israël marchaient à pied sec au milieu des eaux.

Comme on sent bien le désordre de la joie

dans cet hymne triomphant ! comme ces répétitions que la mer a englouti les chariots de Pharaon, indiquent bien la pensée fixe du danger évité.

Et quel récit ! — *L'ennemi disait : Je poursuivrai, j'atteindrai, je partagerai le butin; mon âme en sera assouvie.*

Mais *il a été consumé comme du chaume* et toutes *les nations de Canaan se fondront;* Dieu *plantera son peuple sur la montagne de son héritage.*

Ici la parole est ailée et ondoyante comme la flamme. On sent que tout cela a bien été chanté avec des acclamations et des mains levées vers le ciel, pendant que Marie la prophétesse, sœur d'Aaron, dansait en frappant les tympanons.

Il y a loin de là, il faut l'avouer, à ce *lyrisme* dont parle Boileau et dans lequel

.... Un beau désordre est un effet de l'art.

Nous avons signalé trois caractères de l'inspiration biblique, il reste à en constater un quatrième, la *mélancolie;* on peut même dire

que c'est son cachet spécial dans les sociétés anciennes et ce qui la distingue le plus de tout le reste.

Vous le chercheriez en vain ce caractère, dans les littératures païennes. Ni les Grecs ni les Romains n'ont exprimé cette oppression de la vie, cette aspiration confuse vers un idéal qui désintéresse du réel. L'instabilité des choses humaines n'est pour eux qu'une invitation à en jouir sans retard : *Cueillons le jour tandis qu'il est en fleur,* dit Horace, *puisque nous ignorons ce que sera le lendemain.* Vous trouverez bien chez les poëtes païens la plainte qu'arrache la souffrance physique ou morale, jamais cette tristesse de l'Ecclésiaste qui, après avoir tout vu, tout senti, tout connu, déclare que *tout est vanité et tourment d'esprit;* que *celui qui s'accroît de la science s'accroît de la douleur* et que *la tristesse vaut mieux que le rire.* C'est là, si j'ose le dire, un mode de perception de la vie encore inconnu des autres races et que nous ne constatons que chez les Juifs.

Cette différence, qui a frappé tous les yeux, a plusieurs causes faciles à reconnaître.

D'abord la religion : celle des païens est sensuelle et riante; leurs dieux les entourent sous mille formes gracieuses; la terre et l'Olympe sont, pour ainsi dire, de plain-pied. La religion des Juifs, au contraire, est grave et sombre; l'Eternel se manifeste à eux parmi les foudres : il les regarde et les juge.

Puis quelle histoire que la leur! Commencée au meurtre d'Abel, continuée par le déluge, poursuivie à travers la famine qui les conduit en Egypte, les persécutions des Pharaons, le berceau flottant de Moïse, les quarante années d'épreuve dans le désert et la longue captivité de Babylone! Il semble que ce peuple soit marqué d'un sceau fatal! il personnifie l'homme dans toutes ses aspirations, toutes ses chutes, tous ses châtiments.

Comment s'étonner après cela de l'accent de tristesse que garde toujours sa voix? Ainsi, sans parler des psaumes de David dont on a fait l'hymne éternel de la pénitence, des plaintes de Jérémie qui, selon la belle expression de Bossuet, a pu *seul égaler les lamentations aux douleurs*; qui ne connaît l'élégie de Job, tra-

duite dans toutes les langues et imitée par tous les poëtes sans qu'aucun d'eux ait pu reproduire la profondeur de son amertume.

Satan a dit un jour à Dieu que Job ne le craignait et ne l'adorait que parce qu'il l'avait fait riche et heureux. Dieu permet à Satan de lui tout enlever.

Un serviteur vient donc dire à Job que les ennemis ont dérobé ses bœufs.

Cet homme parlait encore quand on lui annonce que le feu du ciel a brûlé ses étables.

Puis il apprend que les Chaldéens ont pris ses chameaux; que ses sept fils et ses trois filles ont été écrasés sous le toit de leur demeure renversé par le vent du désert.

Job alors se jette à terre et s'écrie :

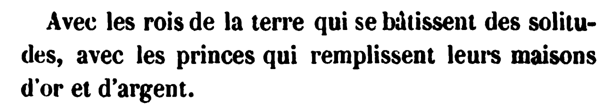
. . . .

Maudit soit le jour où je suis venu au monde; maudite la nuit où il fut dit : — Un homme est né!

. . . .

Que ne suis-je mort avant de voir la lumière? Pourquoi m'a-t-on reçu sur les genoux; pourquoi m'a-t-on présenté la mamelle?

Maintenant je serais dans le tombeau et je dormirais mon sommeil



Avec les rois de la terre qui se bâtissent des solitudes, avec les princes qui remplissent leurs maisons d'or et d'argent.

. . . .

Les flèches du Tout-Puissant sont en moi ; mon esprit en boit le venin ; les épouvantements de Dieu se sont rangés en bataille contre moi.

. . . .

Mes jours ont passé plus légèrement que la navette du tisserand.... ils ont passé aussi prompts que les barques de poste sur les fleuves ; aussi agiles que l'aigle qui vole vers sa proie.

. . . .

Éternel ! pourquoi ne me caches-tu pas dans la fosse ? pourquoi ne m'y couvres-tu pas, en me donnant un terme après lequel tu te souviendrais de moi.

. . . .

Ah ! bientôt, je l'espère, la tombe sera ma maison, et je dresserai mon lit dans les ténèbres.

Je crie au sépulcre : — Tu es mon père, et aux vers du cercueil, vous êtes ma mère et mes sœurs !

Evidemment il n'y a rien à dire après un pareil cri de désespoir, et toutes les remarques ne pourraient que l'affaiblir.

Nous nous sommes efforcé de relever les principaux traits caractéristiques de l'inspiration juive ; plus tard, après le sacrifice du Calvaire,

cette inspiration va s'égarer dans les mille méandres du *Talmud*; livre d'inventions charmantes mais sans corps. — Le don de la poésie n'a point été retiré aux descendants d'Abraham, seulement ils l'exercent dans le vide; n'ayant plus la vie commune, chacun est livré à sa fantaisie individuelle; l'imagination a perdu sa grandeur sévère; les prophètes sont devenus des conteurs.

On trouve dans le *Talmud* toutes les créations des *Mille et une Nuits*. Même ressources, même richesses de rêves! Vous y verrez, par exemple, le menu du grand banquet du jugement dernier. On y donnera aux élus, pour premier service, le bœuf sauvage, né le cinquième jour de la création et qui, depuis, mange l'herbe de mille montagnes; pour le second service, ils auront le Léviathan, poisson si énorme que le monde repose sur une de ses écailles; enfin, pour rôti, le *ziz-zadai*, oiseau dont les ailes peuvent intercepter les rayons du soleil! C'est une amplification du fameux *Rock* des contes arabes.

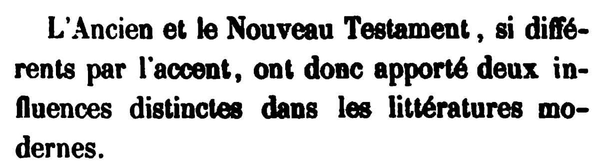
Qu'on ne s'étonne pas de ces fables; elles

sont la conséquence de la misère des Juifs pendant dix-huit siècles, de leur isolement au milieu des nations, du mépris dont on les a abreuvés. Ce sont les visions du malheur et de l'exil. Un des principaux auteurs du *Talmud* est, en effet, *Aben-ezra*, rabin du douzième siècle, qui sembla avoir résumé dans sa vie toutes les tortures infligées à sa race. Toujours errant, persécuté, il écrivit, à l'heure suprême, une poésie que termine ce verset, digne des anciens prophètes :

> Si mes larmes avaient coulé en proportion de mes infortunes, aucun pied humain ne pourrait se poser à sec sur la terre. Mais la réconciliation divine ne s'est pas faite seulement avec les eaux du déluge, et voici que l'arc-en-ciel se déploie à mes yeux !

Cet arc-en-ciel, c'était la mort qui venait le délivrer.

Mais, tandis qu'un des courants de la littérature hébraïque se détournait ainsi, l'autre, dirigé par les apôtres, traversait la limpidité grecque et la majesté latine pour nous arriver sous la forme plus générale et plus humanisée de l'Evangile.



L'Ancien et le Nouveau Testament, si différents par l'accent, ont donc apporté deux influences distinctes dans les littératures modernes.

Le premier, popularisé par la Réforme, est devenu le pain intellectuel de l'Allemagne et de l'Angleterre; il y a imprimé aux esprits une sorte de hardiesse poétique; à son école, le génie national a pris une voix un peu rude peut-être, mais ample et sonore. Acclimaté sous les grands horizons bibliques, il s'est accoutumé aux vives colorations et aux traits brusquement dessinés.

Les races catholiques, au contraire, retenues dans le Nouveau Testament, y ont trouvé des formes moins ornées, un langage plus contenu, et y ont pris des habitudes de style plus timides.

Ainsi, pendant que l'Allemagne produisait les éloquents traités de Luther, la terrible épopée de la *Danse macabre* ou le *Miroir de la mort;* pendant que l'Angleterre voyait naître Shakespeare et attendait Milton, que pouvait opposer la France à ces œuvres dont la rudesse

saisissante constatait l'influence de l'Ancien Testament? — les volumes de Gerson et surtout l'*Imitation de Jésus-Christ*, livre duquel nous n'avons pas à juger le fond, mais qui, pour la forme, appartient, sans aucun doute, à l'école du Nouveau Testament.

Cette différence dans les points de départ a continué de donner jusqu'à nos jours un cachet distinct aux trois littératures de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la France.

Celle-ci a excellé par la netteté gracieuse, par l'élégance facile, et, quand elle n'a pas menti à son origine, par un sentiment de charité évangélique; celles-là, au contraire, se sont fait constamment remarquer par la force, la richesse et l'éclat. — Ainsi, d'un côté, vous avez eu, outre Shakespeare et Milton, Jean-Paul, Klopstock, Gœthe, Byron; de l'autre Racine, Fénelon, Bernardin de Saint-Pierre et Lamartine; — c'est-à-dire ici l'abondance, la douceur ornée, le ton soutenu; là, un souffle plus ample, des élans plus audacieux, mais aussi moins de clarté et moins de goût.



CHAPITRE III.

La Grèce prédestinée à une haute mission. — Caractères réels de la guerre de Troie. — Homère; son histoire et ses historiens. — A quel point de vue il faut se mettre pour lire l'*Iliade* et l'*Odyssée*. — Analyse de l'*Iliade*; ses défauts, ses beautés; cause de sa popularité en Grèce. — L'*Odyssée*. — Épisode de Nausicaa. — Fables géographiques. — Remarque de Pope. — Ce qui distingue l'inspiration grecque de l'inspiration hébraïque. — Opinion de A.-W. Schlegel sur la poétique des anciens. — Les successeurs d'Homère.

Lorsqu'après avoir entendu les harpes de la Judée, on se tourne d'un autre côté; lorsqu'on prête l'oreille en se penchant sur la nuit des âges et que l'on écoute si quelque autre voix s'élève dans le monde ancien, il se fait un long silence. — Ce n'est qu'environ treize siècles avant Jésus-Christ, c'est-à-dire quatre siècles

après Moïse que des voix confuses se font entendre vers la Thrace et la péninsule hellénique : ce sont les voix de Linus, d'Orphée, de Musée.

Initiés aux mystères des Egyptiens, qui avaient alors la garde des sciences humaines, ils viennent réunir les tribus en nations. Leurs enseignements sont donnés avec la lyre ; car, comme nous l'avons déjà dit, ces premiers législateurs résument la philosophie, la science et la religion dans la poésie ; leurs codes sont des hymnes livrés à la tradition orale ; ils adoucissent les peuples barbares, comme les nourrices calment les enfants révoltés, par des chansons ! La Fable a symbolisé ce travail de la poésie quand elle a représenté Orphée apprivoisant les bêtes féroces et Amphion bâtissant les murs de Thèbes au son de la lyre.

Du reste, pendant ces premiers âges de la Grèce, tous les événements prennent la forme mythique. Les Cyclopes qui exploitent les carrières souterraines, la tête surmontée d'une lampe destinée à éclairer leurs travaux, deviennent des géants n'ayant qu'un œil au milieu

du front ; les *Centaures*, infatigables cavaliers, sont représentés comme des monstres, moitié homme moitié cheval ; *Deucalion*, roi de Thessalie, qui recueille les populations échappées au déluge de la Grèce et qui va chercher les naufragés jusqu'au milieu des rochers, est supposé tirer une race nouvelle des pierres du rivage ; le Crétois *Dédale* réussit à franchir les mers en donnant des voiles aux navires et on lui accorde des ailes.

Ainsi, tout fait éclatant ou nouveau passe sur-le-champ à l'état mythologique ! On sent que c'est l'imagination d'un peuple à son enfance ; laissez-le grandir, et les fables deviendront des poëmes.

Ce *Dédale* que nous citions tout à l'heure et qui était aussi un excellent sculpteur, avait trouvé la statuaire telle que l'Egypte l'avait faite. L'image gardait le corps roide, les yeux fermés, les bras collés au buste et les genoux rejoints ; il dénoua les membres, il assouplit le corps, il ouvrit les paupières, il leur donna un regard et ce fut le génie grec lui-même qui sembla sortir du granit égyptien.

Mais aussi, remarquons-le, tout semblait s'être réuni pour favoriser cette haute mission qui allait être donnée à la Grèce. Là, toutes les races intelligentes et fortes s'étaient rencontrées et fondues; chacune avait apporté sa qualité particulière pour constituer cette merveilleuse personnalité. — Les *Pessages*, habitants primitifs, lui avaient donné la ténacité celtique; — les *Egyptiens* et les *Hébreux* venus avec Cécrops et Danaüs, l'esprit d'organisation et le génie poétique; — les *Phéniciens*, conduits par Cadmus, l'activité inventive et commerciale; enfin les *Asiatiques*, que commandait Pélops, la grâce qui est comme la parure de tout le reste.

On l'a remarqué avant nous, les nations destinées à jouer un rôle important dans l'histoire se sont toujours formées ainsi de la fusion de plusieurs races, apportant des instincts divers et des aptitudes particulières, — c'est à cette circonstance que l'on a attribué une partie des grandes choses accomplies par Rome, le rang qu'a occupé la France en Europe, les miracles accomplis par les Etats-Unis d'Amérique. Quelque chose d'analogue se produisit dans la

Grèce antique. Grâce à l'apport qui lui fut fait par les différentes contrées, elle devint comme un immense cerveau dans lequel se concentrèrent toutes les facultés dispersées chez les autres races contemporaines.

Sa position géographique fut une circonstance non moins favorable. Dotée de montagnes que couvraient des forêts, arrosée de beaucoup de cours d'eau, frangée par un grand nombre de ports et de rades, elle offrait toutes les ressources nécessaires à l'industrie et à la navigation. Grâce aux îles semées sur la mer Egée et qui lui servaient tour à tour d'étapes et de forteresses, elle était l'anneau qui devait lier l'Europe à l'Asie.

Les conséquences de ce voisinage apparaissent dès son origine et remplissent son histoire.

Le littoral de l'Asie était alors semé de villes florissantes, dont la richesse devait tenter l'avidité des Grecs. Leurs navires partaient en suivant les îles, abordaient brusquement, enlevaient les troupeaux, les trésors ou les femmes, puis disparaissaient comme des oiseaux de proie

sans craindre la vengeance ; — leurs traces étaient perdues dans l'air et sur les eaux.

La plus fameuse de ces expéditions fut celle de Jason en Colchide.

La Colchide, située au fond du Pont-Euxin était la Californie de l'époque ; les plus célèbres aventuriers s'embarquèrent sur le navire Argo (ce qui leur fit donner le nom d'Argonautes), et réussirent à s'emparer de ces richesses du père de Médée, que la fable figura plus tard par une toison d'or.

Cette expédition amena des représailles. Les Phéniciens, qui étaient les marins de l'Asie, firent à leur tour des incursions dans les îles et sur le continent de la Grèce. L'antagonisme des deux pays allait ainsi grandissant ; les haines s'envenimaient et gagnaient de proche en proche ; aussi, lorsque Pâris vint chez Ménélas, roi de Sparte, et enleva sa femme Hélène, la Grèce entière saisit-elle ce prétexte pour satisfaire des rancunes amassées depuis longtemps et tous se précipitèrent au siége de Troie.

Ce choc contre l'Asie fut le premier événe-



ment national de la Grèce, et, pour ainsi dire, sa première croisade.

Elle causa un ébranlement qui se communiqua aux générations suivantes et retentit longtemps dans les esprits. Homère, né à ce que l'on suppose environ un siècle après le siége de Troie, trouva l'imagination populaire encore pleine de ce grand fait d'armes qui avait vengé les Grecs et leur avait révélé leurs forces. Il put donc recueillir les traditions. Inspiré par elle, il composa l'*Iliade* et l'*Odyssée* qui devinrent les deux poëmes nationaux de la Grèce.

Nous ne savons sur Homère que les fables inventées par ses historiens.

Les uns l'ont fait fils d'Apollon, de Linus, d'Orphée; d'autres ont prétendu qu'il avait dérobé ses poëmes à une égyptienne nommée *Fantasia* (l'imagination) ou qu'il les avait composés avec les livres prophétiques de la prêtresse Daphné, parce que les oracles se servirent plus tard de ses vers pour répondre à ceux qui les interrogeaient.

On ignore même le lieu de sa naissance; Suidas compte quatre-vingt dix villes qui se le

disputent ; cependant les probabilités sont pour Smyrne.

Mais les anciens s'étaient contentés de lui inventer une biographie, les modernes ont fait mieux, ils ont nié son existence !

Le savant Wolf a soutenu que l'*Iliade* et l'*Odyssée* n'étaient qu'une réunion de chants successivement composés par des rapsodes et plus tard réunis; sans songer que les anciens, qui auraient dû le soupçonner, n'en ont jamais rien dit; que l'unité du ton de ces deux poëmes, leur ordonnance, la déduction logique de toutes les parties, prouvaient évidemment une seule inspiration[1].

Crœsius, savant hollandais, a soutenu, lui, une autre thèse. Il a déclaré que l'*Odyssée* était l'histoire symbolique des Hébreux sous les pa-

[1] Si l'on réduit le système de Wolf à cette opinion que les poëmes d'Homère, tels qu'ils nous sont parvenus, diffèrent sensiblement de l'inspiration primitive; qu'ils ont été remaniés, modifiés dans les détails, augmentés même peut-être de certains épisodes; nous sommes disposés à l'admettre; mais il y a loin de là à nier l'existence d'Homère et à ne voir dans les œuvres de ce grand poëte que des fragments juxta-posés appartenant à différentes mains.



triarches, et que l'*Iliade* faisait allusion au siége de Jéricho !

Un de mes compatriotes, le père Harduin, de Quimper, en Bretagne, est encore allé plus loin. Il a prouvé (que ne prouve-t-on pas avec beaucoup d'érudition aidée de peu de bon sens?) il a prouvé que tous les ouvrages des anciens avaient été composés vers le 13me siècle par des moines qui s'étaient donné le mot pour s'appeler Homère, Platon, Aristote, Plutarque, Virgile. A son avis, l'Énéide était le récit allégorique du voyage de saint Pierre à Rome ; dans Homère, l'Olympe païen symbolise le Paradis ; Jupiter est le vrai Dieu et les autres divinités ne sont que ses attributs : Minerve, sa sagesse, Vénus, sa miséricorde, et ainsi des autres. Ce système d'interprétations est poursuivi si loin qu'il finit par voir la religion chrétienne dans la Lalagé d'Horace !

Un de ses amis, le père Tournemine, lui reprochait un jour ces opinions bizarres.

— Eh ! croyez-vous donc, répondit brusquement Harduin, que je me serais levé, toute ma vie, à quatre heures du matin pour ne dire que ce que d'autres ont déjà dit avant moi ?

— Prenez garde, répliqua Tournemine, il arrive quelquefois, mon père, qu'en se levant si matin, on n'est pas encore bien éveillé, et que l'on rêve debout sans s'en apercevoir [1].

Boileau disait à propos du système de Harduin :

— Je n'aime pas les capucins, mais j'aurais été bien aise de connaître frère Horace et le révérend Homère.

Quoi qu'il en soit, on s'est obstiné à croire que ceux-ci n'étaient pas des moines, si bien que les deux poëmes dont nous avons à parler, l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sont demeurés les œuvres du grand poëte auquel l'antiquité tout entière les avait attribués.

La légende représente Homère pauvre, aveugle et chantant ses poésies pour recevoir une

[1] M. Vernet, professeur de théologie à Genève, a fait, en latin, l'épitaphe de Harduin ; en voici la traduction :

Dans l'attente du jugement, ici repose le plus paradoxal des hommes, Français de nation, romain de croyance, merveille du monde lettré. Il fut adorateur et destructeur de la vénérable antiquité, et, doctement fou, il répéta tout éveillé des songes inouïs. A la fois pieux et sceptique, il eut la crédulité d'un enfant, l'audace d'un jeune homme, l'extravagance d'un vieillard ; enfin, pour tout dire en un mot : Ici repose Harduin.

aumône ! Rien n'appuie une tradition évidemment destinée à rendre plus pathétique la figure du sublime rapsode. L'ingratitude humaine pour les grands hommes est si habituelle que jusqu'à preuve contraire on la suppose. Mais assez de gloires persécutées ou méconnues restent à la charge des hommes sans qu'on augmente arbitrairement leur fardeau d'iniquités. Homère peut avoir mené une vie errante; la plupart des grands poëtes, des grands philosophes et des grands historiens de l'antiquité ont parcouru les contrées lointaines pour apprendre à connaître les hommes et les choses; il est à peu près certain qu'il devait répéter publiquement les fragments de ses poëmes qui renfermaient les traditions nationales et parlaient si vivement aux passions populaires de la Grèce; nous verrons plus tard Hérodote lire son histoire en pleins jeux olympiques; mais ce n'était là qu'un moyen de publicité approprié au peuple, au temps, et qui n'avait rien que de glorieux.

La preuve qu'Homère ne fut point méconnu par les Grecs, c'est que les rapsodes continuèrent à réciter, après sa mort, les fragments de

ses deux poëmes, et que ce furent eux qui permirent d'en reconstituer l'ensemble.

Lycurgue les recueillit et Pisistrate les mit en ordre. — Deux législateurs qui n'étaient pas encore arrivés au mépris de la poésie.

Plus tard, Aristote revit la fameuse édition qu'Alexandre portait avec lui dans une cassette précieuse et sur laquelle il dormait chaque soir, comme s'il eût voulu avoir pour oreiller la tradition héroïque de la vieille Grèce.

Enfin, l'*Iliade* et l'*Odyssée* servirent de thème aux remarques d'Aristarque et aux critiques de Zoïle. Le nom du premier est resté pour désigner la critique judicieuse, celui du second pour exprimer l'envie insolente et de mauvaise foi.

Les habitants de Smyrne, qui réclamaient Homère pour leur compatriote voulurent, sans doute, prouver la légitimité de leurs prétentions en punissant l'homme qui avait insulté à sa gloire. —Zoïle fut brûlé vif! —et la traductrice des deux poëmes d'Homère, Mme Dacier, déclare que jamais supplice ne fut mieux mérité ! A la vérité, la fille de Tanneguy-Lefèvre

avait pour l'antiquité un enthousiasme qui primait tout le reste. Elle n'épousa M. Dacier que parce qu'il avait été son camarade de classe chez son père. — Le jour du repas qu'ils devaient donner à leurs amis sous le nom de *retour de noces*, Mme Dacier voulut présenter un échantillon de son savoir-faire comme ménagère et comme helléniste en préparant elle-même un brouet spartiate! Elle réunit les documents les plus authentiques, fit cuire le mets héroïque et le servit avec une solennité respectueuse. A peine y eut-on goûté que tout le monde poussa un cri ! On se croyait empoisonné ! Mme Dacier eut beau prouver, ses auteurs à la main, que c'était le véritable brouet noir inventé par Lycurgue, et assaisonner le plat savant de citations grecques, personne n'y voulut revenir ; tous les convives avouèrent qu'ils préféraient la cuisine française, au grand scandale des deux époux. — C'était la querelle des anciens et des modernes transportée, cette fois, de l'Académie dans la salle à manger.

Au reste, lors même qu'on ne partage pas

les préventions exclusives de Mme Dacier pour l'antiquité, il est difficile de rester froid dans son admiration pour les poëmes d'Homère.

Ce qui vous y frappe au premier abord, c'est la peinture complète de la société qu'ils veulent faire connaître. On sent tout de suite que le poëte est comme Ulysse, dont il dit « qu'il avait parcouru les cités de peuples nombreux et qu'il s'était instruit de leurs mœurs. » Evidemment, lui aussi a vu les pays dont il parle, il sait leurs usages, il décrit les costumes, les plantes, les animaux, les armes, les instruments de labourage; il nomme les inventeurs illustres, il raconte les traditions historiques, il fait connaître la cosmographie du temps. A travers le drame, on entrevoit l'antiquité, non-seulement dans son extérieur, mais dans ses sentiments, dans ses préjugés. Toute la science contemporaine est là. Nous ne savons rien sur cette époque en dehors de ce que l'*Iliade* et l'*Odyssée* contiennent; c'est l'encyclopédie de la Grèce antique.

Jusqu'à notre siècle les critiques et les commentateurs qui avaient écrit sur Homère l'a-

vaient attaqué ou défendu à propos des habitudes et des sentiments du siècle qu'il devait peindre ; on eût dit que les mœurs des nations dépendaient de sa fantaisie, que c'était à lui de les changer lorsqu'elles ne semblaient point conformes au goût des rhéteurs. Toutes les fois qu'un détail choquait notre délicatesse moderne, les uns accusaient l'art du poëte, les autres l'applaudissaient, sans songer que ce n'était point là une question d'art, mais de nécessité pour Homère, qui avait dû faire agir et parler ses personnages, sinon comme ils avaient réellement agi et parlé, du moins comme ils auraient pu le faire.

Ainsi quand Achille dépèce un mouton et l'embroche lui-même avec des dards pour régaler ses hôtes, je ne suis ni révolté comme Pérault, ni en extase comme Mme Dacier ; je note seulement un détail curieux sur les habitudes royales du temps.

Lorsqu'un guerrier qu'on m'a dit vaillant recule sans combattre à la vue d'un ennemi qu'il redoute, je ne m'écrie pas qu'Homère avilit ses héros, je remarque seulement que les

anciens Grecs avaient d'autres idées que nous sur l'honneur militaire.

Quand les dieux prennent part, selon leur caprice, à la lutte engagée entre les deux peuples, et quand Diomède blesse Vénus, je ne cherche à justifier ni Diomède ni Homère, j'accepte simplement cet Olympe composé de dieux faits à notre image.

Mais ce qui arrête mon regard dans cette peinture des peuples antiques, c'est le mélange de grossièreté et de raffinement, d'ignorance et de subtilité d'esprit, de noblesse et de cruauté; c'est tout ce monde animé par les mêmes passions que le nôtre et pourtant si différent; ce qui m'intéresse enfin, c'est de retrouver le même homme dans une autre société.

Lorsqu'on ne lit pas l'*Iliade* seulement au point de vue exclusivement littéraire, il est impossible de ne pas être frappé du caractère demi-sauvage des guerriers grecs et de leur manière de combattre dépourvue de toute tactique. La lutte générale se compose de milliers de luttes particulières, dans lesquelles chacun s'arme de tout ce qui peut nuire à son ennemi,

et presque aussi souvent de la pierre qui se trouve à ses pieds que de l'épée ou du javelot. Les héros d'Homère ressemblent aux Indiens de Chateaubriand ou de Cooper; leurs armes sont plus splendides, leurs ressources plus nombreuses, mais ils ont recours aux mêmes ruses, aux mêmes provocations forfanteuses. Comme eux, ils aiment les longs discours et entrecoupent leurs cruautés de mouvements chevaleresques ou d'élans de sensibilité.

Cette ressemblance, impossible à nier, est un nouveau témoignage en faveur d'Homère; elle prouve la sincérité de ses peintures; les Peaux rouges de l'Amérique du Nord nous expliquent les héros de l'*Iliade*.

Ce poëme, comme tout le monde le sait et comme son nom l'indique, est destiné à célébrer le siége d'Ilion. It décrit les principales circonstances de la lutte engagée entre les deux races et se termine par les funérailles d'Hector, en annonçant la prochaine destruction de Troiè.

Voilà le fond de l'œuvre. Le sujet apparent et annoncé par Homère est la colère d'Achille.

Le poëme s'ouvre par une séance des chefs

confédérés réunis en conseil. Il s'agit d'apaiser les dieux qui ont répandu sur l'armée un souffle de mort. Le devin Calchas, après s'être assuré la protection d'Achille, déclare qu'Apollon venge ainsi son grand-prêtre dont le puissant Agamemnon retient la fille captive, et qu'il ne s'apaisera que lorsqu'elle aura été rendue à la liberté. Le roi des rois s'emporte contre l'augure, mais Achille le soutient et somme le fils d'Atrée de sauver l'armée en rendant Chryséis à son père. Agamemnon déclare qu'il le fera, mais que pour se dédommager de la perte d'une pareille captive, il ira lui-même enlever dans la tente d'Achille celle qui lui avait été donnée en partage. De là un débat dans lequel tous les caractères se révèlent avec une netteté et une énergie sans égale. Achille tire à demi son épée et va frapper le roi d'Argos, quand Minerve (la sagesse) l'arrête en le saisissant par sa blonde chevelure. Alors le fils de Thétis se retourne vers Agamemnon les yeux étincelants de colère et lui dit :

— Lâche ! dont l'âme grossière est pétrie de vices et de bassesse ! jamais tu n'oses ceindre la cuirasse

ni conduire tes guerriers au péril. Tu trouves plus facile de régner dans un camp et de ravir, à ceux qui défendent le droit contre ton caprice, les récompenses accordées à leur courage ! Fléau de ton peuple, si tu commandais à des hommes, tu m'aurais aujourd'hui outragé pour la dernière fois ! Mais écoute mon serment ! j'en jure par ce sceptre, emblème du souverain pouvoir ! Aussi sûr qu'il ne reverdira jamais, maintenant que le fer l'a séparé de l'arbre et dépouillé de son écorce, un jour viendra où les Grecs redemanderont en vain Achille et où ni ta douleur ni tes prières ne pourront obtenir son retour. Non ; dussent tous nos guerriers tomber sous les coups du terrible Hector, je veux que tu gémisses d'avoir outragé le plus vaillant des Grecs.

Il dit, jette son sceptre et s'assied.

Atride bouillonne de fureur ; mais Nestor se lève ; Nestor à la voix éloquente qui règne dans Pylos. Les paroles coulent de ses lèvres, plus douces que le miel. Déjà, dans son royaume, il a vu passer deux générations et il commande à la troisième.

— Dieux immortels ! dit-il, quelle douleur pour la Grèce ! certes Priam et ses Troyens auraient une grande joie s'ils savaient que les deux héros qui président à nos conseils et nous conduisent à la bataille s'abandonnent à ces tristes querelles. — Écoutez Nestor. — Vous êtes tous deux bien plus jeunes que moi ; j'ai vécu avec des guerriers dont vous n'atteindrez

jamais la renommée, et ils ne dédaignaient pas de m'entendre. Non, jamais je ne reverrai des héros tels que Pirithoüs, Drias le pasteur des peuples, Cénée, Exadius, le divin Polyphème et Thésée, l'égal des dieux! c'étaient les plus vaillants des humains; ils combattaient les monstres et en purgeaient la terre. Appelé par eux, je partis de Pylos et j'allai partager leurs entreprises... — Ils m'instruisaient de leurs projets; ils écoutaient mes avis! Vous aussi, écoutez-moi et croyez ce que je vous conseille. — Agamemnon, quel que soit ton pouvoir, tu ne dois pas enlever au fils de Pélée la captive que les Grecs lui ont donnée pour prix de son courage; fils de Pélée, tu ne dois pas lutter contre le roi des rois. C'est de Jupiter qu'il tient son sceptre, et il n'est pas ici de grandeur égale à la sienne. Tu es vaillant, sans doute, une déesse t'a donné le jour; mais Atride est plus puissant que toi et commande à des peuples plus nombreux. — Agamemnon, modère ton ressentiment; Achille, oublie l'insulte et rappelle-toi que tu es le rempart de la Grèce.

On ne peut s'y méprendre, nous trouvons ici, de prime abord, l'art littéraire avec toutes ses nuances. Quelle vérité dans ce vieux roi de Pylos, vantant les héros de sa jeunesse et jugeant le présent du haut du passé! Homère ne tardera pas à nous introduire de nouveaux

personnages étudiés avec la même finesse, et dont il nous dessinera les figures avec la même sûreté. — Ce sera Ajax, espèce de Titan qui se rit des dieux, — puis Diomède, esprit inquiet, courage indomptable qui s'irrite tout bas d'occuper le second rang. — Ce sera Ulysse surtout, cette curieuse personnification du génie grec, parleur éloquent, politique adroit, l'égal des plus braves, mais à ses heures et quand la bravoure doit lui profiter.

Cependant, par suite du débat qui a jeté la discorde dans l'armée d'Agamemnon, celle-ci est près de se disperser et de retourner en Grèce. Elle y est surtout excitée par Thersite, un de ces tribuns hargneux qui, mal à l'aise dans leur bassesse, s'en prennent à tout ce qui dresse la tête plus haut! Homère en a fait une description pour laquelle la muse épique prend un instant l'accent de la satire. Il nous le montre avec

Ses yeux louches cachés sous une épaisse paupière, ses jambes inégales sur lesquelles il chancelle, ses épaules courbées en montagne, et une touffe de rares cheveux voltigeant sur sa tête pointue.

On croit voir le modèle de ce bossu grotesque dont la caricature française avait popularisé la figure il y a quelques années, et qu'elle représentait à la tribune nationale, accusant le gouvernement de *déviations* et se proclamant le défenseur du *droit*.

Ulysse interrompt heureusement les déclamations de Thersite, il le frappe de son sceptre et ranime l'ardeur des Grecs qui se rangent en bataille pour attaquer les Troyens.

Cependant les vieillards rassemblés au haut des tours d'Ilion contemplent ces préparatifs guerriers.

Accablés par l'âge, ils se tenaient éloignés des combats; mais ils discouraient avec sagesse. Pareils aux cigales qui, dans les bois, se posent sur la cime des arbres et ne cessent point de faire entendre leur faible et douce voix, ils causaient entre eux au sommet des tours élevées.

Mais lorsqu'ils virent Hélène s'avancer, ils baissèrent la voix et se dirent:

— Comment s'étonner que les Grecs et les Troyens souffrent tant de maux et depuis tant d'années pour une femme si belle? Sa taille et ses traits sont d'une déesse! — Cependant, malgré tous ses charmes, il

vaut mieux qu'elle parte sur ses vaisseaux, afin d'épargner à nous et à nos enfants l'infortune et le deuil.

Tableau charmant et toujours cité, qui nous représente les vieillards réchauffés un instant aux rayons de cette merveilleuse beauté de la fille de Léda, et ne revenant aux prudentes pensées qu'après un involontaire retour vers les émotions de la jeunesse !

Nous trouvons dans le poëme barbare des *Niebelungen* (dont nous aurons à parler en son lieu), poëme écrit plus de deux mille ans après l'*Iliade* pour une autre race et sous des influences toutes différentes, une idée analogue.

Il s'agit de la rencontre de Brünhild, la belle reine d'Islande, et de Chriemhild, la perle de Bourgogne. Le poëte dit :

Les deux filles de rois se tenaient l'une près de l'autre, et plus d'un guerrier d'élite trouvait doux de les voir ainsi.

Ils les dévoraient de leurs regards, ceux qui avaient entendu dire que rien de beau comme ces deux femmes n'avait encore été vu, et c'était à bon droit qu'on le disait....

Tous ceux qui pouvaient apercevoir les reines gracieuses louaient Brünhild, la fiancée du roi Gunther;

mais si elle paraissait belle aux yeux des jeunes gens, les sages, les anciens qui avaient longtemps regardé dans la vie, savaient bien que Chriemhild lui était encore préférable en beauté.

Ainsi, à toutes les époques, les vieillards ont été régardés comme les meilleurs juges de ce charme fascinant que les philosophes anciens, moins galants que les poëtes, avaient appelé le *poison du regard*.

Mais revenons à l'*Iliade*.

Hélène s'assied près de Priam et lui désigne les principaux chefs de l'armée ennemie. C'est pour Homère une manière dramatique de les faire connaître au lecteur et qui a été imitée depuis par tous les poëtes épiques.

Bientôt la bataille commence. Les dieux eux-mêmes descendent de l'Olympe pour se mêler aux combattants. Diomède blesse Vénus qui accourait au secours de son fils Enée; il frappe tout ce qui lui fait résistance, sauf Glaucus, fils d'Hippoloque, qu'il reconnaît pour un hôte de sa famille. Tous deux s'élancent de leur char, se serrent la main et échangent leurs armes en signe d'amitié. — Un seul détail dans

cette scène chevaleresque laisse percer l'esprit intéressé des Grecs. Homère fait observer que, dans cet échange, Jupiter trouble l'esprit de Glaucus qui donne à Diomède une armure d'or contre une simple armure d'airain [1].

Comme le combat reste indécis, Hector retourne à Troie pour invoquer les dieux. Il trouve au haut d'une des tours Andromaque qui regarde vers la campagne. Derrière elle se tient la nourrice, portant le jeune Astyanax dans ses bras.

A la vue de cet enfant, « beau comme l'astre du matin, » dit le poëte, Hector s'arrête, regarde en silence et sourit; mais Andromaque s'élance vers lui, les yeux noyés de larmes et couvrant ses mains de baisers, elle s'efforce de le retenir.

— Hector, tu es pour moi un père, une mère, un frère; tu es bien plus, tu es mon époux. — Oh! que ton cœur s'ouvre à la pitié! ne fais pas de ton fils un orphelin, de ta femme une veuve.

[1] Les peuples de l'époque d'Homère ne connaissaient point le fer, ou du moins ne l'employaient pas pour leurs armes; celles-ci étaient en airain, c'est-à-dire en cuivre mêlé de laiton.

Le héros troyen a le cœur oppressé d'un funeste pressentiment; cependant il résiste. Il tend la main vers son fils pour l'embrasser une dernière fois.

Mais à la vue du casque étincelant et de l'aigrette flottante; l'enfant effrayé détourne la tête et se rejette en criant sur le sein de sa nourrice. Hector sourit de sa frayeur; il retire le casque qui l'épouvante, le pose à terre, et enveloppant Astyanax de ses deux bras avec tendresse.

— O Jupiter! dit-il, et vous dieux immortels, faites que ce fils me ressemble! qu'il soit, comme son père, le rempart des Troyens! Qu'illustré par son courage, il mérite encore par ses vertus le trône de ses ancêtres; qu'en le voyant rentrer dans nos murs, vainqueur et chargé de dépouilles sanglantes conquises sur un ennemi qu'il aura frappé de sa main, on dise un jour: — Celui-ci vaut mieux que son père.

Vœu touchant! qui est l'espoir de tous les cœurs vraiment paternels! Certain de survivre dans un fils on reporte sur lui toutes ses ambitions, on le grandit en idée, on l'élève au-dessus de soi, on disparaît volontairement et par avance afin de lui faire place! Pour un père

son enfant est l'avenir; lui-même ne se regarde déjà que comme le passé!

Hector retourne au combat qui se prolonge jusqu'à la nuit.

Agamemnon rassemble alors le conseil. En définitive la journée a été défavorable ; on sent la nécessité d'apaiser Achille et de lui faire reprendre les armes. Une députation est envoyée pour lui offrir les excuses du roi d'Argos et de riches présents.

Achille reçoit les envoyés dans sa tente avec tous les égards de l'antique hospitalité.

Abandonnant la lyre dont il jouait, il les fait asseoir sur des tapis de pourpre et ordonne de distribuer les coupes.

Lui-même place au-dessus de la flamme un grand vase où il a réuni les épaules d'un agneau et d'une chèvre grasse à l'échine succulente d'un porc nourri avec soin. Automédon tient les viandes qu'Achille coupe avec dextérité ; les dards en sont couverts ; Patrocle, semblable par sa stature à l'un des immortels, allume un grand feu. Dès que le bois est consumé et ne jette plus qu'une flamme languissante, il étend les charbons sur lesquels il suspend les dards poudrés du sel sacré et soutenus par des fragments de rochers.

Le feu pénètre les viandes, il les sert et distribue le pain apporté dans de belles corbeilles.

Voilà le menu d'un repas homérique.

Ce repas achevé, les envoyés font connaître à Achille leur mission ; mais il repousse toutes les offres et persiste dans sa résolution. Ils s'en reviennent donc vers le conseil auquel ils font connaître la réponse du fils de Pélée.

Obligé de renoncer à ce secours, Agamemnon voudrait au moins connaître les forces et les dispositions de l'armée ennemie. Diomède et Ulysse proposent de pénétrer dans le camp des Troyens pendant la nuit.

Ils partent, en effet, et surprennent en route Dolon, également envoyé par Hector pour examiner le campement des Grecs. Après avoir obtenu de lui tous les renseignements qu'ils venaient chercher, ils l'égorgent, puis pénètrent dans la tente du Thrace Rhésus, l'y massacrent avec ses compagnons et enlèvent ses chevaux, renommés pour leur beauté et leur vitesse.

C'est dans cet épisode surtout que se fait

sentir la ressemblance entre les héros d'Homère et les guerriers indiens. Aux précautions des deux Grecs, à leur manière de poursuivre Dolon, aux artifices qu'ils emploient pour lui arracher l'aveu de ce qu'ils désirent savoir, on croirait lire l'expédition nocturne de quelque chef Mohican ou Pied-noir contre un campement de trapeurs. Après avoir égorgé l'espion troyen, Ulysse cache ses dépouilles dans le feuillage d'un tamarinier et brise l'extrémité des branches, à la manière américaine, pour être sûr de le reconnaître.

Il communique ensuite à Agamemnon tout ce qu'il a pu apprendre, et dès le lever du soleil le combat recommence entre les deux armées.

Les Grecs sont repoussés jusqu'à leurs vaisseaux ; Hector y porte la flamme et tout semble perdu, lorsque Patrocle supplie Achille de lui laisser revêtir son armure afin de secourir l'armée grecque. Le fils de Pélée accorde à son ami ce qu'il lui demande. Patrocle s'élance à la tête des Phthiotes ; il repousse d'abord les Troyens ; mais Hector le rencontre et l'immole.

Achille voit revenir les Grecs portant le corps de son compagnon d'armes. Ils sont poursuivis par l'ennemi qui va achever d'incendier la flotte, lorsque le fils de Thétis monte sur la proue de son vaisseau et pousse trois cris si terribles que les Troyens épouvantés prennent la fuite.

Lui-même revêt bientôt les armes que sa mère a fait forger par Vulcain et qui donnent lieu à la description de ce fameux bouclier sur lequel Homère a gravé la figure des astres avec les scènes variées de la vie antique.

Le héros grec monte sur son char et adresse un encouragement à ses coursiers. L'un d'eux, à qui Junon accorde, pour un moment, le don de la parole, lui annonce une mort prochaine; mais Achille ne l'écoute point, il se précipite sur l'armée troyenne qu'il disperse.

En vain le fleuve Xanthe, qui sort de ses joncs, lui reproche de souiller son cours de cadavres et le poursuit de ses flots; Vulcain arrive au secours d'Achille, il enflamme les arbres du rivage, et, combattant les eaux par la flamme, il les oblige à rentrer dans leur lit.

Enfin, le fils de Pélée aperçoit le char sur lequel se tient Hector, et il pousse vers lui ses coursiers.

Priam et Hécube qui voient du haut des remparts le danger de leur fils chéri l'appellent, lui crient de rentrer à l'abri des murailles.

Priam lui parle de sa famille déjà décimée par Achille, de la ruine qui menace Troie; il se montre percé de coups et devenu la pâture des chiens qui le gardent maintenant et que lui-même nourrit.

Hécube baignée de larmes découvre son sein et lui crie :

— Hector, respecte la mamelle qui apaisa autrefois les douleurs de ton enfance. Mon fils, mon fils, en souvenir de mes tendres soins, aie pitié de ta mère.

Mais les instants d'Hector sont comptés. Après avoir fui quelque temps il s'arrête et accepte le combat.

Frappé à mort, il est lié par les talons au char d'Achille qui le ramène ainsi jusqu'à sa tente.

Toute cette partie de l'*Iliade* est pleine de mouvement, d'émotion et de grandeur. Sorti

des combats sans issue dont il a abusé dans les autres chants, Homère nous met en présence des vrais héros du poëme et de douleurs auxquelles nous pouvons nous associer. Cette ville terrifiée, qui attend son salut ou sa perte de la perte ou du salut d'Hector; ce vieux père et cette vieille mère lui défendant de combattre, cet Achille qui veut venger la mort d'un ami et qui poursuit le meurtrier de Patrocle penché sur ses quatre coursiers et la lance en avant, tout cela forme un spectacle qui saisit et retient. Jusqu'alors nous n'avons eu qu'une épopée; ici commence le drame humain, celui dont l'intérêt ne dépend ni des préjugés de races, ni des mœurs du temps.

Achille revenu vainqueur près des vaisseaux, célèbre les funérailles de Patrocle avec une royale magnificence. A la course de chars succède le combat du ceste, puis la lutte et les exercices du disque, de l'arc, du javelot. Enfin, Priam averti par Iris, la messagère de Jupiter, que les dieux ont adouci le cœur du héros, sort de la ville et vient jusqu'à sa tente demander les restes d'Hector.

Ici nous n'osons plus raconter, nous donnons la parole à Homère.

Alors Priam descend à terre, et laissant Idéus pour garder les deux chars, il pénètre dans la tente du grand Achille.

Il le voit assis au milieu ; la foule de ses compagnons se tient à l'écart ; seuls, le brave Automédon et Alcime, rejetons de Mars, sont près du héros pour le servir. Il venait de terminer son repas, la table n'était pas encore enlevée. Priam, sans être aperçu, entre : il s'approche, embrasse les genoux d'Achille, et prenant ses mains terribles, ces mains homicides qui lui ont immolé tant de fils, il les baise humblement ! — Lorsqu'un meurtrier poursuivi par les lois fuit sa terre natale, atteint une ville étrangère et paraît subitement dans le palais où il cherche un asile, tous ceux qui s'y trouvent se retournent et le contemplent avec surprise, ainsi le fils de Pélée s'étonne à la vue du noble Priam, ainsi les spectateurs demeurent muets et se regardent avec hésitation, lorsque le vieillard rompt enfin le silence et l'implore en ces mots :

— Achille, semblable aux Dieux, ressouviens-toi de ton père ! Il est, comme moi, accablé d'années et arrivé aux bornes de la vie. Peut-être est-il aussi assiégé par de puissants voisins, sans que nul, près de lui, puisse l'arracher au péril ! Cependant, lorsqu'il apprend que tu vis, son cœur s'ouvre à l'espérance

et à la joie, il se flatte à chaque instant de revoir son fils. Mais moi, ô le plus infortuné des hommes, j'ai mis au jour un grand nombre de héros dans la superbe Troie, et je crois qu'il ne m'en reste plus un seul pour soulager ma douleur. J'avais cinquante fils quand les Grecs abordèrent à ce rivage ; dix-neuf étaient sortis du même sein ! la plupart ont servi de victimes à l'insatiable Mars. Le dernier qui me restât pour les venger et soutenir nos murailles, tu viens de le tuer dans un combat où il a signalé sa valeur en défendant la patrie. Tu l'as frappé, mon Hector ! c'est pour lui que je suis venu près des vaisseaux des Grecs. Reçois les dons les plus précieux et rends-moi son corps ! Achille, respecte les Dieux ; aie pour moi quelque compassion ; ressouviens-toi de ton père ! — Hélas ! combien je suis plus malheureux ! J'ai pu, ce que n'a fait encore aucun mortel, j'ai pu... approcher de mes lèvres les mains de celui qui a versé le sang de mes fils !

Ces paroles réveillent dans le cœur d'Achille un souvenir douloureux ; il prend la main du vieillard et l'éloigne doucement. Tous deux se rappelant ceux qu'ils aimaient, avaient les yeux pleins de larmes. Priam, prosterné aux pieds du vainqueur, pleurait le vaillant Hector ; Achille s'attendrissait sur son père et aussi, par instants, sur Patrocle, et leurs soupirs se confondaient dans la tente silencieuse !

Les mouvements de cœur sont rares dans

Homère, mais lorsqu'ils éclatent vous voyez avec quelle puissance de vérité.

Achille ne reprend la parole que pour accorder à Priam la grâce qu'il lui demande. Il lui promet en outre dix jours de trêve, afin qu'il puisse rendre à Hector les derniers honneurs, et le poëme se termine par la description de la cérémonie funèbre.

Même dans la rapide et sèche analyse que nous venons de faire de l'*Iliade*, vous avez pu apercevoir, ce me semble, combien la trame du poëme était habilement conduite et quelle richesse dans les broderies dont Homère l'avait couverte.

Dès les premiers vers on est en scène, au milieu du camp des Grecs; les personnages sont en action. Et quelle importance donnée à Achille, le héros du poëme, qui par son seul repos va compromettre la cause des Grecs. Pendant une partie du récit, il reste dans l'ombre, et cependant il ne cesse point de planer sur l'ensemble; sa grande figure immobile et silencieuse se tient à l'écart comme une sombre image du destin; on sent qu'à la minute où elle

se redressera pour pousser ce grand cri dont les Troyens s'épouvantent, tout sera achevé !

Puis remarquez avec quel art le poëte amène le réveil du fils de Pélée. Il a résisté aux prières des chefs, aux offres splendides d'Agamemnon, aux clameurs de désespoir des Grecs ; la mort seule de Patrocle peut lui faire oublier sa promesse et l'arracher au repos. — Cette péripétie pathétique renouvelle l'action au moment où elle commençait à languir, et fait retentir une corde jusqu'alors muette.

Tout le monde l'a dit et nous venons de le répéter après tout le monde : il y a dans l'*Iliade* trop de combats. Quelles que soient les ressources du poëte il ne peut varier suffisamment ses descriptions. Nous nous intéressons d'ailleurs médiocrement à la défaite ou à la victoire de ces héros inconnus, les mouvements des deux armées nous importent peu ; nous avons hâte de courir au dénouement.

Mais il ne faut point oublier que tout cela était écrit pour des Grecs, à qui les noms des combattants étaient familiers et dont c'était l'histoire nationale. Rappelons-nous ce fastidieux réper-

toire des batailles de l'empire, publié en France après sa chute sous le titre de *Victoires et Conquêtes*. Écrit en style de bulletin, il ne renfermait que l'indication des manœuvres exécutées par tel ou tel général, de la part prise au combat par telle demi-brigade. Pas un détail dramatique, pas une anecdote émouvante, pas un élan de joie ou de douleur ! et cependant, ce livre aride était dans toutes les mains ! On le lisait dans la boutique, dans le salon, dans la chaumière ! Enfant, nous le cachions parmi nos classiques pour le parcourir à la dérobée pendant qu'on nous expliquait Homère ou Virgile. Pourquoi cela ? — C'est que ce livre nous racontait la gloire militaire de la France ! c'est qu'il était complété par les entretiens du foyer, par les récits du vieux soldat-laboureur, que nous trouvions assis sous son pommier ou au bout de son sillon ; c'est qu'enfin quelque chose de nous se cachait dans ces feuillets, et qu'à travers la prose décolorée du narrateur nous sentions remuer l'âme de la patrie !

Que devait être alors, pour les Grecs, cette *Iliade* qui leur redisait les grands combats de

leur race, dont tous les noms survivaient encore dans quelques descendants illustres! Quel intérêt pour eux, aujourd'hui perdu pour nous!

Comment ce poëme, qui portait si haut leur gloire nationale ne serait-il point devenu populaire! Ils en firent ce que les Espagnols ont fait plus tard des *romances du Cid,* ce que les Français du moyen âge avaient fait du *chant de Roland.* Les rapsodes allèrent le répétant de village en village, jusqu'à ce que des prêtres eussent été chargés par les républiques de la Grèce d'en garder le souvenir pur de toute altération. Les *Homérides* (ce fut le nom qu'ils reçurent) devinrent ainsi les gardiens de la tradition guerrière et du patriotisme helléniques.

Mais si Homère avait surtout donné une épopée à la Grèce dans l'*Iliade*, il donna véritablement une épopée au monde en écrivant l'*Odyssée.*

C'est, dans l'histoire littéraire, le seul exemple d'un génie créant deux poëmes de cette importance qui, après avoir surnagé jusqu'à nous, laissent encore notre admiration indé-

cise. Il y avait dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* de quoi faire deux gloires égales et souveraines ; par un miracle qui ne s'est jamais reproduit, ces deux gloires couronnent le même front.

L'*Odyssée* est l'histoire des traverses essuyées par Ulysse avant de regagner son royaume. L'*Iliade* ne comprend qu'une durée de dix-sept jours, l'*Odyssée* en renferme une d'environ huit années.

Troie a succombé ; tous les chefs Grecs qui ont survécu sont de retour ; Ulysse seul n'a point reparu. Itaque est opprimée par quelques jeunes hommes de noble naissance qui se sont emparés des richesses du roi et veulent obliger Pénélope à choisir l'un d'eux pour époux.

Celle-ci a employé tous les subterfuges pour ajourner ce choix. Elle a demandé à finir la toile qu'elle prépare pour le linceul de Laërte, le père d'Ulysse ; — c'est ce linceul que les modernes ont maladroitement transformé en voile de femme ! — Toutes les nuits elle détruit le travail du jour précédent, et la toile reste ainsi

au même point ; mais les prétendants découvrent sa ruse et déclarent qu'ils n'attendront pas plus longtemps.

Là commence le poëme. Minerve, protectrice d'Ulysse, prend les traits de Mentès, roi des Taphiens, se transporte à Ithaque et conseille à Télémaque de se mettre à la recherche de son père.

Il s'embarque secrètement et se rend tour à tour à Pilos, chez le sage Nestor, et à Lacédémone chez Ménélas. Ce dernier lui apprend que, s'il doit en croire le devin Protée, Ulysse est prisonnier dans l'île de Calypso.

Ceci est, à proprement parler, le prologue de l'*Odyssée*.

Quand le poëte a ainsi préparé son sujet, il nous transporte chez la déesse Calypso à qui Jupiter ordonne de laisser partir Ulysse. Le roi d'Ithaque abat des arbres, fabrique une barque et se met en mer ; mais Neptune qui le poursuit d'une haine implacable brise son fragile navire et le héros naufragé aborde chez les Phéaciens (habitants de Corcyre).

Près du lieu auquel il vient de prendre terre

sont des lavoirs où la fille du roi Alcinoüs s'est rendue avec ses compagnes. Ulysse, que la fatigue a endormi en sortant des flots, est réveillé par le bruit de leurs voix ; il se redresse nu et couvert de limon marin, brise quelques rameaux dont il se fait un vêtement et sort du fourré qui le cache afin de connaître le nom de la contrée et d'implorer des secours.

J'ai annoncé cet épisode lorsque j'ai cité celui de Rébecca; je traduis ici le passage d'Homère :

A peine Ulysse a-t-il paru, souillé par l'écume de la mer, que les jeunes Phéaciennes s'épouvantent, prennent la fuite et vont se cacher derrière les rochers du rivage. La seule fille d'Alcinoüs, Nausicaa, attend sans s'étonner, car Minerve a banni l'épouvante de son âme. Elle demeure debout, et Ulysse hésite s'il doit courir embrasser ses genoux ou lui adresser de loin quelque prière touchante; mais enfin, craignant, s'il approche, d'offenser Nausicaa, il a recours aux paroles les plus flatteuses et les plus insinuantes.

— O vous, qui que vous soyez, mortelle ou déesse, vous voyez à vos pieds un suppliant. Si vous êtes une divinité, je ne doute point que vous ne soyez Diane, fille du grand Jupiter, car vous avez sa beauté auguste et ses grâces attirantes; mais si vous êtes une mor-

telle, heureux votre père et votre mère, heureux vos frères! quelle joie pour eux de voir, à chaque instant, celle qui semble destinée à faire l'ornement des fêtes! Mais mille fois plus heureux encore le mortel qui, après vous avoir fait accepter ses riches présents, sera préféré à tous ses rivaux et aura le bonheur de vous conduire dans sa demeure! Car je reste devant vous, frappé d'étonnement et d'admiration. Jamais je ne vis rien de plus beau, depuis le jour où j'aperçus à Délos cette merveilleuse tige de palmier qui sortit tout à coup de terre auprès de l'autel d'Apollon. Dans un voyage qui a été pour moi une source de douleurs, je passai autrefois dans cette île à la tête d'une nombreuse armée, et je demeurai saisi à la vue de cet arbre dont jamais la terre n'enfanta le pareil. Votre aspect ne me cause ni moins de surprise, ni moins d'admiration. Le respect seul m'a empêché d'embrasser vos genoux. Vous voyez un malheureux qui a échappé hier au naufrage, après avoir été pendant vingt jours entiers le jouet de la tempête et des flots. Je viens de l'île d'Ogygie ; un dieu m'a jeté sur ce rivage pour m'exposer peut-être à de nouvelles souffrances, car je n'ose croire que les divinités soient lasses de me poursuivre. Mais vous, puissante princesse, prenez-moi en pitié. Après tant d'épreuves, vous êtes la première que je rencontre et dont j'implore l'assistance. Enseignez-moi le chemin de la ville et donnez-moi quelque lambeau de vêtement dont je puisse me

couvrir. En récompense, puissent les Dieux vous accorder tout ce qui comblera vos désirs; puissiez-vous obtenir un époux qui vous mérite, une famille florissante et cette union des cœurs que rien ne réussit à troubler; car le don le plus précieux qui puisse venir du ciel aux époux est l'union; elle fait le désespoir de leurs ennemis, la joie de leurs amis, et elle est pour eux comme un trésor de gloire et de bonne renommée.

La belle Nausicaa lui répondit :

— Étranger, vos manières et la sagesse de vos discours prouvent assez que vous n'êtes point un homme obscur. Jupiter distribue les biens selon sa volonté aux bons et aux méchants; il vous a infligé des maux; supportez-les avec patience. Mais puisque vous voilà dans notre île, vous ne manquerez d'aucun des secours qu'un étranger peut attendre de ses hôtes. Je vous montrerai le chemin de notre ville et je vous apprendrai le nom des peuples qui l'habitent. Vous êtes dans l'île des Phéaciens; je suis moi-même la fille du grand Alcinoüs, qui règne sur ces peuples.

Elle dit, et s'adressant à ses femmes :

— Arrêtez, leur crie-t-elle, pourquoi fuir ainsi devant un seul homme? Pensez-vous que ce soit un ennemi, et ne savez-vous pas que quiconque oserait aborder à l'île des Phéaciens pour y porter la guerre, trouverait bientôt la mort?... Celui que vous voyez est un malheureux que poursuivent de noires destinées et que la tempête a jeté sur ces bords; nous de-

vons en avoir soin. Les étrangers et les indigents sont envoyés par Jupiter. Le peu qu'on leur accorde soulage leurs douleurs et nous gagne leur reconnaissance. Donnez-lui de quoi se nourrir et se baigner dans le fleuve à l'abri du vent.

A ces mots, les suivantes s'arrêtent et obéissent; elles conduisent Ulysse dans un lieu couvert, placent près de lui le linge, la tunique et les autres vêtements, lui donnent un vase d'or plein d'essence embaumée et se retirent à l'écart.

Alors Ulysse s'élance dans les ondes; il fait disparaître l'écume qui le couvre, il essuie ses cheveux, les parfume et se revêt des habits magnifiques donnés par Nausicaa. La fille du grand Jupiter, la sage Minerve, le fait paraître d'une taille plus élevée; elle donne de nouvelles grâces à sa chevelure qui, semblable à la fleur d'hyacinthe tombe en larges anneaux jusqu'à ses épaules. Comme un habile ouvrier à qui Vulcain et Pallas ont enseigné tous les secrets de son art, et qui mêle l'or à l'argent pour composer un chef-d'œuvre, ainsi la déesse répand sur toute la personne du roi d'Ithaque la beauté, la noblesse et la majesté. Il s'assoit un instant sur le rivage de la mer, et la princesse ne peut se lasser de l'admirer. Elle dit à ses compagnes :

— Assurément, ce n'est point contre l'ordre des dieux que cet étranger a abordé dans notre île bienheureuse. D'abord il m'avait paru un homme vul-

gaire, mais maintenant je vois qu'il ressemble aux habitants de l'Olympe. Plût à Jupiter que l'époux qui m'est destiné fût semblable à lui, qu'il voulût s'établir dans cette île et qu'il s'y trouvât heureux.

Cependant elle pense à ce qu'elle doit faire pour son retour. Elle attèle son char, elle y place tout ce qu'elle doit emporter et elle y monte. Ensuite, s'adressant à Ulysse, elle lui parle en ces termes :

— Levez-vous, étranger, partons, afin que je vous conduise au palais de mon père, où les principaux Phéaciens ne tarderont pas à venir vous visiter. Voici ce qu'il faudra faire, vous qui êtes un homme sage. Pendant que nous serons encore loin de la ville et que nous traverserons les campagnes, vous n'avez qu'à suivre doucement le char avec mes compagnes ; je vous montrerai le chemin..... — Mais quand nous approcherons des murs, alors il faudra nous séparer. Je crains la malignité des sujets de mon père ; il y a parmi eux des hommes hardis et médisants. S'ils m'apercevaient avec vous, ils ne manqueraient pas de dire : — Quel est cet inconnu si beau et si bien fait qui suit Nausicaa ? où l'a-t-elle trouvé ? Est-ce un époux qu'elle amène ? est-ce quelque voyageur recueilli par elle ? (car nous n'avons pas de voisins), ou plutôt serait-ce quelque dieu descendu du ciel à sa prière, et qu'elle espère retenir toujours ? Elle a eu raison d'aller elle-même présenter sa main à un étranger, puisqu'elle méprise sa nation et qu'elle

rebute les principaux Phéaciens qui la recherchent en mariage. — Voilà ce qu'on ne manquerait point de dire, et ce serait une honte. Moi-même je condamnerais une jeune fille qui en agirait ainsi et qui, sans l'autorisation de son père et de sa mère, se montrerait publiquement près d'un homme qu'elle n'aurait point épousé devant les autels. Retenez donc bien, généreux étranger, ce que je vais vous dire, afin que vous puissiez obtenir de mon père tout ce qui sera nécessaire pour votre départ. Nous allons rencontrer un bois de peupliers consacré à Minerve ; il est arrosé par une fontaine et environné d'une belle prairie. Là mon père a un domaine et des jardins qui ne sont éloignés de la ville que de la portée de la voix. Vous vous y arrêterez et vous attendrez que nous soyons arrivées au palais. Alors vous entrerez dans la ville et vous demanderez la demeure d'Alcinoüs. Elle est connue de tout le monde, car aucune autre ne peut lui être comparée, et il n'est pas d'enfant qui ne puisse vous y conduire. Quand vous aurez passé la cour et franchi les degrés, traversez les appartements sans vous arrêter, jusqu'à ce que vous soyez parvenu devant la reine ma mère. Vous la trouverez appuyée contre une colonne et filant, à la clarté du foyer, des laines de pourpre d'une beauté merveilleuse. Ses femmes seront près d'elle, attentives à leur travail, et vous verrez aussi mon père, assis à la table du festin, comme un dieu. Ne vous arrêtez pas à lui ; mais allez embrasser les genoux de ma

mère, afin d'obtenir promptement les secours nécessaires. Si elle vous reçoit favorablement, vous pouvez espérer de revoir vos amis et votre patrie.

Veuillez vous rappeler par la pensée le récit de Rébecca. Quelle différence de ton, de couleur, de mouvement!

Ce qui frappe au premier abord dans la forme générale, c'est que chez Homère le discours domine. Les Grecs parlaient bien; ils le savaient et ne renonçaient point facilement à le prouver. L'allocution d'Ulysse est un chef-d'œuvre. Avec quel art il flatte Nausicaa; comme il sait dire, en passant, qu'il a vu Délos, qu'il a commandé une armée! Et quand la jeune fille est émue par son éloquence, par sa bonne mine, comme elle le lui laisse voir avec grâce; quelle fine coquetterie dans cette précaution de ne pas rentrer avec lui! Exprimer les soupçons qu'elle exprime, c'est déclarer qu'ils sont possibles.

Puis voyez ces allusions à la médisance des Phéaciens, vraie touche de comédie qui vient égayer si heureusement la narration; voyez surtout ce trait charmant qui termine. Le père, *assis à table comme un dieu,* c'est à dire ne fai-

sant rien, tandis que la mère *file de la laine contre une colonne.* — Mais aussi ne vous arrêtez pas au père, c'est la femme seule qui accorde et décide.... — Les ménagés phéaciens étaient évidemment des ménages très-civilisés !

Au reste tout ce récit indique des mœurs déjà raffinées et l'art du poëte lui-même n'a rien de la simplicité biblique. On voit qu'il tient à faire ses preuves, à user des ressources de la langue; il se complaît aux descriptions. Dans l'épisode de Rébecca, nous n'avions qu'une ravissante inspiration; ici nous avons des ornements littéraires, de l'art !

Cependant Ulysse fait ce que Nausicaa lui a conseillé; il est accepté pour hôte par le roi des Phéaciens, auquel il cache son nom, mais qu'il supplie de le faire transporter à Ithaque. Alcinoüs réunit l'assemblée du peuple et annonce son projet de rendre ce service au naufragé inconnu.

Il donne ensuite des jeux dans lesquels Ulysse signale sa force et son adresse. On se met à table et un rapsode chante la guerre de Troie.

En l'écoutant, le fils de Laërte ne peut retenir ses larmes et finit par se faire connaître.

Il raconte alors ses longs malheurs depuis la prise d'Ilion.

Sa flotte a d'abord été poussée vers l'île des Cyclopes, où Polyphème a dévoré plusieurs de ses compagnons. Ulysse n'a pu lui échapper qu'en profitant de son sommeil pour lui crever l'œil avec une poutre rougie au feu.

De là il s'est rendu à l'île d'Éole. Ce dernier lui a donné une outre qui contenait les vents furieux. Ulysse l'a enfermée au fond de son navire, qui a vogué ainsi sans danger jusqu'en vue d'Ithaque; mais là, des matelots croyant que l'outre mystérieuse renfermait quelque trésor, se sont hasardés à l'ouvrir ; les vents s'en sont échappés et ont dispersé les navires au loin. Ils ont abordé chez les Lestrigons, géants antropophages (Sicile orientale), qui ont détruit leur flotte. Le seul vaisseau d'Ulysse leur a échappé et est arrivé à l'île de Circé.

Là ses compagnons ont bu un breuvage magique qui les a transformés en pourceaux. Le roi d'Ithaque a réussi à leur faire rendre leur

forme première, et comme Circé l'a averti qu'il ne pourrait revoir sa patrie qu'après être descendu aux enfers, il a entrepris ce voyage dans le royaume des ombres; — ce qui donne à Homère l'occasion de faire une sorte de revue historique.

De retour des enfers, Ulysse a remis à la voile; il a échappé au chant séducteur des syrènes, en se bouchant les oreilles avec de la cire et se faisant lier au mât du vaisseau; il est descendu ensuite dans l'île de Thrinacie où paissaient des troupeaux appartenant à Apollon. Ses compagnons ne les ont point respectés (comme ils en avaient reçu l'ordre) et leur navire a été précipité dans le gouffre de Scylla. — Ulysse s'est sauvé à la nage et a atteint l'île de Calypso d'où nous l'avons vu partir pour arriver chez les Phéaciens.

Tout ce récit n'est qu'une version poétisée des fables géographiques du temps. Homère les a recueillies, coordonnées, et, par lui, elles se sont répandues plus tard dans le monde entier. Les traditions de Polyphème, des syrènes, de Circé, des Lestrigons, reparaissent dans tous

les romans chevaleresques du moyen âge ; elles ont passé dans le conte populaire ; nous les avons retrouvées en Bretagne, au fond des montagnes noires et dans les rochers de l'Armor. Pendant trois mille ans Homère a défrayé l'imagination des poëtes et des pâtres ; il a fourni à l'amusement des palais et à l'amusement des chaumières ; ses poëmes ont été comme les fleuves limpides où tout le monde se désaltère et dans lesquels on puise également avec la cruche de terre et avec l'urne d'or.

Après avoir entendu le récit d'Ulysse, le roi Alcinoüs tient sa promesse ; un de ses navires conduit le prince fugitif à Ithaque. — Par l'intervention de Minerve il est débarqué endormi sur le rivage.

Vêtu de haillons qui le rendent méconnaissable, il se rend chez Eumée, intendant de ses troupeaux. Télémaque arrive ; les haillons disparaissent, et le père et le fils tombent dans les bras l'un de l'autre.

Mais le retour du roi doit rester caché ; les prétendants sont maîtres du palais et conduisent le peuple à leur gré ; s'ils retrouvent

Ulysse il a tout à craindre ! Il garde donc les lambeaux qui le couvrent et se présente à la porte de sa propre demeure en mendiant !

Nul ne le reconnaît sauf le chien qu'il avait autrefois élevé et nourri. — Vieux, malade, abandonné, le fidèle animal sort tout à coup de sa langueur, se traîne jusqu'à son maître et meurt de joie à ses pieds !

Cependant les prétendants ont aperçu l'étranger qui se tient sur le seuil ; ils le raillent, l'insultent, et comme il répond avec fierté, l'un d'eux, Antinoüs, lui lance un tabouret à l'épaule.

Malgré la force du coup, Ulysse est aussi immobile qu'un rocher, seulement il balance la tête sans proférer une parole et va s'asseoir sur le seuil, en posant à terre sa besace remplie.

Il y a dans la position de ce roi qui mendie à la porte de son palais, qui reçoit les outrages de ceux qui le dépouillent et attend sans rien dire l'heure de la vengeance, une grandeur sombre qui prépare de loin le lecteur, le saisit et le tient en haleine.

La nuit venue, Ulysse reste couché dans le

vestibule, d'où il voit les esclaves quitter leurs lits pour une orgie nocturne. — La peinture de cette maison sans maître, où la main d'une veuve et d'un enfant n'ont pu maintenir l'ordre et dont la richesse s'écoule comme une eau fuyante, est pleine d'une énergique vérité. Ulysse est vingt fois sur le point d'éclater ; mais il pose une main sur sa poitrine, en disant : — Calme-toi, mon cœur, *tu as supporté de plus dures épreuves !* — et il attend.

Le lendemain, les prétendants reviennent pour un nouveau festin. Ils ont averti Pénélope qu'elle devait choisir entre eux, son époux, sans plus de retard. Elle apporte l'arc et le carquois d'Ulysse en déclarant que celui qui pourra traverser de sa flèche les douze anneaux obtiendra sa main Mais tous essaient en vain de tendre l'arc. Alors Ulysse le prend et perce de ses flèches les prétendants, tandis que les pâtres, accourus à l'appel d'Eumée, ferment les portes, et, aidés de Télémaque, achèvent le combat.

Tel est ce poëme, dans lequel vous trouvez à la fois le roman, la comédie, le drame et l'his-

toire. Aucune œuvre humaine ne renferme autant de richesse de détails, une science aussi complète de l'époque qui l'a produite. On sent que c'est le poëme de la maturité d'Homère ; les horizons se sont agrandis devant ses yeux ; il possède mieux toutes les ressources du poëte ; il connaît mieux les hommes ; il a plus de philosophie, plus de justice. Aussi, l'*Odyssée*, placée d'abord au-dessous de l'*Iliade*, a-t-elle fini par reprendre le premier rang. Longin a cru l'abaisser en disant que dans cette dernière inspiration, Homère ressemblait au *soleil couchant*. Nous acceptons l'image, mais avec une intention contraire. Oui, le génie du grand rapsode a, dans l'*Odyssée*, la majesté de l'astre du jour à son déclin. Comme lui, il semble tout inonder de flots d'or et de pourpre ; il a l'éclat d'une splendeur suprême et le charme touchant d'un adieu. Les contours adoucis, les teintes variées, les mélodies plus confuses lui donnent la beauté ineffable de ces soirées d'été où, tandis que le soleil s'efface lentement, les étoiles commencent à s'épanouir dans l'azur plus sombre.

— *On admire l'Iliade*, disait Pope qui l'a si bien traduite; *mais on aime l'Odyssée.*

Le même poëte fait une observation que nous ne pouvons nous empêcher de répéter; c'est que toutes les épopées ont été plus ou moins calquées sur celles d'Homère.

> Fait-il un dénombrement des armées ennemies? dit l'écrivain anglais, tous les poëtes qui l'ont suivi comptent et déploient leurs troupes dans le même ordre; a-t-il des jeux pour honorer les funérailles de Patrocle? Virgile en a pour honorer celles d'Anchise, Stace pour celles d'Archemor; Ulysse va-t-il visiter l'empire des morts? l'Énée de Virgile et le Scipion de Silius sont envoyés sur ses traces; est-il retenu par les charmes de Calypso? Énée l'est par les charmes de Didon, Renaud par ceux d'Armide; Achille, pour une querelle, s'absente-t-il du combat? Il faut que Renaud s'absente aussi longtemps pour la même raison; Homère fait-il présent à son héros d'une armure célèbre? Virgile et le Tasse se croient obligés de faire pour les leurs la même dépense.

L'étendue des deux poëmes que nous avons dû analyser a laissé peu de place aux citations; nous devons donc renvoyer à Homère lui-même. Cependant les courts passages que nous

avons pu traduire ont suffisamment révélé le caractère de cette narration. — Elle est ample, ornée, savante; à chaque instant l'épithète vient se joindre au nom comme une décoration.

Homère est la manifestation complète de l'esprit grec; son souffle est celui de sa race, ce qu'il y a en lui, vous le retrouvez en elle.

C'est d'abord la même logique; tout s'enchaîne, tout a une signification ; la raison laisse l'imagination conduire le char, mais elle lui montre la route.

C'est le même sens pratique, humain! Les Grecs sont tellement hommes qu'ils abaissent le ciel à leur niveau, ils veulent voisiner avec l'Olympe, y retrouver tout ce qu'ils aiment.

C'est enfin la même adoration de la forme. Toute beauté ravit Homère comme elle ravissait les Grecs, qui allèrent jusqu'à lui accorder des prix aux jeux olympiques. Le chantre d'Achille et d'Ulysse est, en un mot, l'artiste sans égal du peuple artiste par excellence.

Chez les Juifs, le grand ressort de la vie est dans la religion, dans la croyance à l'Éternel.

Chez les Grecs il est dans le sens de la réa-

lité ornée. Ils regardent moins haut dans le ciel que le peuple de Dieu; mais ils voient plus clairement à leurs pieds.

Le génie antique a sa complète expression dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les grands poëtes qui succèdent à Homère étendent son domaine poétique, mais dans le sens de ses premières conquêtes; ce sont des continuateurs, ils semblent recevoir de lui le souffle qui les porte.

Cette direction donnée à la poésie des Grecs (et plus tard des Latins) par le merveilleux rapsode, A. Schlegel l'a admirablement analysée.

L'ensemble des arts chez les anciens, dit-il, exprime le sentiment de l'accord harmonieux de leurs diverses facultés ; ils ont imaginé la poétique du bonheur.... Aussi leur poésie était celle de la jouissance, la nôtre est celle du désir. Celle-là s'établissait dans le présent, celle-ci se balance entre le souvenir du passé et le pressentiment de l'avenir.... Les Grecs voyaient l'idéal de la vie humaine dans l'heureuse proportion des facultés et dans leur accord parfait ; les modernes, au contraire, ont le sentiment profond d'une désunion intérieure, d'une double nature dans l'homme qui rend cet idéal impossible à réaliser... Les Grecs, par suite, nous ont laissé, dans tous les genres, des

modèles plus achevés; ils tendaient vers une perfection déterminée... Les modernes, dont la pensée s'élance vers l'infini, ne peuvent jamais se satisfaire complétement eux-mêmes, et il reste toujours à leur œuvre quelque chose d'imparfait.

Après Homère, plusieurs siècles s'écoulent sans qu'aucune grande voix s'élève dans la Grèce; le bruit des armes étouffe tout le reste; les races diverses qui s'agitent sur ce sol étroit y cherchent leur place; elles dessinent péniblement leurs frontières avec l'épée et essaiment leurs colonies dans l'Asie Mineure.

Enfin ce grand travail est achevé; la Grèce septentrionale reste à la race ionienne, race ardente, mobile, intelligente, capable de tout ce qui est grand et amoureuse de tout ce qui est doux.

La Grèce méridionale à la race dorienne, race dure, guerrière, ayant l'égoïsme des quasi-insulaires et toujours prête à séparer ses intérêts de l'universalité grecque. Aucune d'elles n'a encore produit d'œuvre éminente; les langues balbutient, les arts n'ont point dépouillé leurs formes barbares.

Tout à coup un grand danger s'annonce du côté de l'Orient. Un roi, dont la moindre province a une étendue double de la Grèce entière, sort de son repos et annonce qu'il veut venger l'Asie autrefois vaincue à Troie ! Il rassemble ses soldats et les met en marche. La terre tremble sous les pas de son armée ; partout où elle passe les rivières sont taries ! Elle jette un pont sur la mer et tombe sur la Grèce comme une avalanche.

Ne vous effrayez pas pourtant ; c'est de cette lutte même que va sortir la gloire de cette terre héroïque. Comme les cailloux du chemin, elle avait besoin d'un choc pour faire jaillir l'étincelle. La guerre de Troie a produit Homère, les guerres médiques vont faire naître une pléiade de poëtes nouveaux, qu'aucune nation ne pourra surpasser. La Perse fait en vain marcher ses bataillons ; Athènes est debout ! — Comme l'Achille d'Homère, elle tient d'une main l'épée qui sauvera la Grèce et de l'autre la lyre qui doit immortaliser sa victoire.

CHAPITRE IV.

Guerres médiques; part qu'y prend Eschyle. — Sa biographie. — Théâtre chez les Grecs. — Les pièces d'Eschyle ressortent de trois inspirations. — Les *Perses*; peinture de la bataille de Salamine.— Les *Furies*; portée philosophique de cette tragédie.— *Prométhée;* signification de la pièce d'Eschyle.— Le *Prométhée* de Byron; celui de Gœthe.— Fin de la vie d'Eschyle.

Nous avons dit comment, pendant que la Grèce affermissait son organisation politique et se fortifiait par la liberté, aucun grand monument littéraire n'avait pu se fonder; on était à un de ces âges de transition où les peuples bâtissent leurs demeures, et remettent à l'orner plus tard.

Quelques voix s'étaient pourtant élevées pendant ce travail de préparation.

Ainsi, environ un siècle après Homère [1], on avait entendu Hésiode essayer ses chants consacrés à la *théogonie* de la Grèce, et réunir, dans son poëme des *travaux et des jours*, les préceptes de morale, les conseils sur l'agriculture et les préjugés proverbiaux de son temps. Quintilien l'a défini d'un mot en disant que tout son mérite est dans une *médiocrité soutenue*.

Alcée, né à Mytilène (Lesbos), six siècles avant Jésus-Christ, avait armé ses haines de vers injurieux; Sapho, Simonide, Anacréon avaient célébré les dieux, l'amour et le plaisir; on attendait encore le génie qui sût ouvrir à l'art un nouvel horizon. Les poëtes que nous venons de nommer chantaient pour quelques-uns ; restait à trouver celui qui devait chanter pour tout le monde.

Mais, comme nous l'avons annoncé, ce grand événement devait coïncider avec l'épanouisse-

[1] Il y a une grande incertitude sur ces questions chronologiques. Hérodote croit Hésiode contemporain d'Homère, c'est-à-dire qu'il le fait vivre neuf siècles avant Jésus-Christ; Cicéron le suppose antérieur au chantre d'Achille; les alexandrins le disent postérieur de cent années.

ment complet de la gloire et de la liberté helléniques.

Les Grecs d'Ionie, révoltés contre le roi de Perse, avaient imploré Athènes qui les avait secourus et avaient brûlé Sardes, capitale de l'ancienne Lydie. Darius s'était vengé par la ruine de Milet; mais ce n'était point assez pour lui; il avait lancé une flèche contre la Grèce, ce qui, dans le symbolisme persique était une déclaration de guerre, et un héraut était chargé de lui répéter chaque matin, à son lever: — Grand roi! souviens-toi des Athéniens.

Sa colère était d'ailleurs envenimée par Hippias, un de ces héritiers de tyrannie, qui n'ont de patrie que pour l'opprimer. Chassé par ses concitoyens, il venait solliciter Darius contre la Grèce.

Le roi de Perse se décida à la conquérir. Il envoya un héraut lui demander la terre et l'eau : c'était la formule! Les Athéniens descendirent les envoyés de Darius dans le Barathrum, fossé fangeux et leur dirent plaisamment de prendre eux-mêmes ce qu'ils demandaient.

Ainsi raillé, le grand roi rassemble une armée

et s'embarque sur six cents vaisseaux ; elle était sous la conduite de son neveu Artapherne, dont la mission était indiquée en trois phrases : — ravager les campagnes ! — brûler les villes ! — emmener les habitants en esclavage ! — c'est-à-dire faire un désert de la Grèce !

Athènes envoie de tous côtés pour exciter à la résistance ; mais les oracles sont défavorables. Sparte déclare qu'elle ne peut se mettre en campagne avant la pleine lune, et l'armée ennemie est déjà dans la plaine de Marathon, à dix milles d'Athènes ! Celle-ci ne balance plus; elle réunit ses citoyens, elle arme ses esclaves, elle se défendra seule !

Cependant, lorsqu'ils arrivent au champ de bataille, les Athéniens aperçoivent une petite troupe qui vient à leur rencontre en tenant à la main des rameaux verts ! C'étaient les Platéens. Autrefois opprimés par les Béotiens, ils n'avaient trouvé d'appui qu'à Athènes ; ils venaient payer leur dette de reconnaissance en mourant avec leurs défenseurs.

Figurez-vous cette plaine de Marathon : ici l'armée perse formant un front immense, —

cent mille fantassins et dix mille cavaliers ; tous brillants d'or et de pourpre ; chaque soldat semble un roi ! — Là, dix mille Grecs à pied, n'ayant d'autre ornement que leurs armes. Ils se sont adossés aux monts *Pentéliques* d'où Phidias doit tirer les marbres pour ses chefs-d'œuvre ; des abattis d'arbres les protégent contre la cavalerie.

Les Perses ont pour eux le nombre ; les Athéniens l'intelligence et la foi.

Ils n'attendent pas l'attaque ; ils abordent l'ennemi en courant, comme aux jeux olympiques. Ils frappent jusqu'à la fatigue ; ils frappent jusqu'à la mort ! Les Perses sont mis en fuite ; ils regagnent leurs navires où les plus hardis les poursuivent. L'un d'eux, Cynégire, saisit le câble d'un vaisseau ; on lui coupe la main ; il s'y cramponne de l'autre bras et y meurt attaché.

Mais les épreuves d'Athènes ne sont point finies.

Darius fait des préparatifs de quatre années pour venger la défaite de Marathon ; il meurt ; son fils Xerxès se met à la tête d'une armée de

deux millions de combattants et marche vers la Grèce. Il passe par la Troade, comme s'il eût voulu, devant ces ruines, s'amuser à venger l'antique défaite de l'Asie : son armée tarit le Scamandre en quelques heures.

— Que pourrais-je craindre avec un tel nombre de soldats? dit-il à *Artabane*.

— La terre qui ne pourra les nourrir et l'eau qui ne suffira point pour les abreuver! répondit le Satrape.

Cependant la Grèce est consternée! Argos traite secrètement, la Thessalie se soumet, l'île de Corcyre, la Crète restent neutres.

Sparte et Athènes se lèvent seules! La première envoie ses soldats et ses alliés mourir aux Thermopyles avec Léonidas; la seconde embarque ses citoyens sur des vaisseaux et va anéantir la flotte des Perses à Salamine.

Enfin, les Grecs se réunissent à Platée et détruisent ce qui reste de l'armée de Xerxès. La Grèce libre élève sur le champ de bataille ses trophées de victoire.

Mais un autre trophée se dressait en même temps, un trophée que les siècles, loin de ren-

verser, devaient rendre plus précieux. Il s'élevait par les mains d'un soldat, frère de ce Cynégire qui était mort en arrêtant un vaisseau perse après Marathon, de cet Amynias qui, à Salamine, avait remporté le prix de la valeur, par Eschyle enfin, sur le tombeau duquel on grava ces mots : *Le Mède à la longue chevelure dira s'il fut brave.*

Homère, venu plus d'un siècle après la guerre de Troie, avait dû recueillir et coordonner les chroniques nationales; il avait créé l'épopée, c'est-à-dire l'histoire poétisée, le long récit; Eschyle, qui chantait au milieu d'un peuple en révolution devait donner à son inspiration une forme plus courte, plus vive, la mettre en action ; il créa la tragédie.

Tous deux furent les poëtes nationaux de la Grèce et immortalisèrent sa victoire sur l'Asie, le premier par l'*Iliade*, le second par son drame des *Perses*.

Eschyle était né à Eléusis, un des dèmes ou bourgs dépendant d'Athènes, environ cinq siècles avant l'ère chrétienne (an 525 avant J.-C.)

Eléusis était célèbre par ses mystères, aux-

quels tous les Athéniens pouvaient se faire initier et dont un des principaux enseignements était l'amour de la terre natale, de cette *mère*, comme l'appelaient ces peuples qui se disaient autochthones, c'est-à-dire sortis du sol lui-même. Ce fut là sans doute qu'Eschyle et son frère apprirent à aimer la patrie.

Eschyle cultiva en outre son esprit, non-seulement par l'étude d'Homère, mais par celle de Pythagore. Il est à remarquer que tous les poëtes anciens, sans exception, appartiennent à une école philosophique ; ils veulent un fond à leur poésie. On n'avait point encore inventé le système moderne de l'*art pour l'art*, c'est-à-dire de la parole sans but, des bagatelles sonores !

Les Grecs avaient d'abord chanté aux fêtes de Bacchus des hymnes dialoguées en l'honneur du dieu; le vainqueur dans ce combat poétique recevait un bouc en récompense, ce qui avait fait donner à ces poëmes le nom de *tragédies*, c'est-à-dire *chant du bouc*.

Plus tard, ces hymnes traitèrent des sujets étrangers au dieu du vin. Thespis alla de bourgade en bourgade traînant dans un chariot des

chanteurs barbouillés de lie qui répétaient des poëmes dialogués, sérieux ou plaisants ; ce fut l'origine du théâtre en Grèce.

Eschyle multiplia ses ressources en augmentant le nombre des acteurs, en faisant adopter le cothurne et la robe traînante ; mais les représentations scéniques avaient déjà reçu de grands développements avant lui, et l'on avait construit des théâtres appropriés à ces représentations. Ils différaient tellement des nôtres qu'il n'est point inutile de rappeler ici leur forme et leur distribution.

La salle entière était un grand hémicycle découvert, garni de gradins pour les spectateurs. En face de ces gradins se dressait le théâtre.

Celui-ci comprenait trois parties distinctes :

D'abord l'orchestre, placé plus bas, comme le nôtre, et au milieu duquel se dressait le *thymélé,* espèce d'élevation surmontée de l'autel consacré à Bacchus, en l'honneur duquel on célébrait les jeux scéniques. C'était là que se tenait le plus souvent le chœur. Lorsqu'il devait se rapprocher des personnages de la pièce, il montait par deux rampes ménagées aux deux

côtés de l'orchestre jusqu'à la partie la plus avancée du théâtre, que les Latins appelèrent plus tard *pulpitum*.

Derrière cette espèce d'avant-scène était un enfoncement nommé *proscenium;* enfin, au fond, un mur orné achitecturalement fermait le théâtre ; c'était ce qu'on appelait la *scène*.

Ce mur était percé de trois portes, une grande et deux petites. Quand on voulait montrer aux spectateurs le dedans d'un palais, on plaçait, derrière la grande porte, l'*encyclème*, construction demi-circulaire, qui imitait une salle intérieure et que l'on apercevait chaque fois que les battants se trouvaient ouverts.

Les décorations s'ajoutaient à droite, à gauche et au fond. Leur place était invariable. Au fond on voyait le temple ou le palais, à gauche la ville, à droite la campagne.

Les acteurs, obligés d'être distingués à une grande distance et de se faire entendre d'une foule immense, se grandissaient au moyen de cothurnes, et avaient un masque dont la bouche était garnie d'un appareil qui portait au loin la voix en la rendant plus sonore.

Le grand critique paradoxal de l'Allemagne, Schlegel, s'épuise en exclamations admiratives à propos de ce système qui enlevait aux acteurs de la tragédie antique le caractère de personnages vivants, pour y substituer celui de statues parlantes. Il fait observer que chaque scène était ainsi, non plus une action réelle, mais une espèce de *bas-relief,* ce qui lui paraît bien autrement tragique, et il déclare sans balancer que la décadence de l'art commença le jour où le fameux Roscius prétendit introduire sur le théâtre romain la réalité vivante en jouant avec sa voix et son visage.

On pourrait s'étonner de pareilles opinions si elles n'avaient point été émises par le même juge qui cite comme une œuvre de génie le *roi de Cocagne* du comédien Le Grand, pièce ridicule, oubliée de tout le monde, et le *Misanthrope* de Molière comme une œuvre fausse et fastidieuse qu'il suffit d'admirer, dit-il, pour prouver qu'on n'est soi-même capable de rien de bon.

Chez les Grecs, les représentations théâtrales n'avaient lieu qu'à certaines fêtes. On distri-

buait des prix aux pièces qui avaient réuni le plus de suffrages; ces spectacles n'étaient pas seulement un divertissement, mais un acte national, sérieux; les poëtes exerçaient momentanément une magistrature morale dont ils devaient rendre compte.

Après la ruine de Milet par Darius, un auteur tragique, Phrynicus, ayant représenté sur le théâtre ce grand désastre, arracha des larmes aux trente mille spectateurs; mais il fut condamné à une amende *pour avoir fait un jeu littéraire des malheurs de la patrie*! Euripide, dans une de ses pièces, faisait dire à Bellérophon : *Les richesses sont le souverain bien, et c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des hommes et des dieux*. Tous les spectateurs se récrièrent, voulurent interrompre la scène, et le poëte dut venir sur le théâtre annoncer qu'au dénouement l'admirateur des richesses serait puni. Eschyle lui-même fut accusé d'impiété pour quelques vers de son *Prométhée*. L'accusation était difficile à repousser, mais il découvrit sa poitrine, et, montrant l'une après l'autre ses cicatrices, il nomma : Marathon! Salamine! Platée!

Les applaudissements couvrirent la voix de l'accusateur et la gloire du vieux soldat fit absoudre l'audace du poëte.

Le théâtre grec était donc, à proprement parler, une tribune, et le poëte tragique un orateur responsable de toutes ses paroles. C'était lui qui se révélait sous le nom de ses personnages.

Au temps d'Eschyle surtout la tragédie peut être regardée comme un épisode épique en dialogues. Mais la grandeur de la scène, la sublimité de l'inspiration bien sentie par un peuple que le moindre souffle faisait vibrer, le caractère national et religieux de ces représentations poétiques, leur donnaient un intérêt dont notre tragédie moderne s'est trouvée dépouillée.

Celle-ci ne se représentait plus, en effet, sous le soleil, avec les monuments de la ville de Minerve pour décorations et devant une foule enthousiaste; mais pour un petit nombre, dans un lieu renfermé et devant des toiles peintes. C'était une séance académique substituée à la solennité populaire.

Aussi, le mouvement qui n'était plus parmi

les spectateurs, il fallut le mettre dans le spectacle ; on multiplia les personnages, les péripéties, les combinaisons dramatiques, et la tragédie antique devint insensiblement le drame moderne.

C'est pour n'avoir pas senti cette différence des temps et des conditions à remplir qu'on a été plusieurs siècles sans comprendre le théâtre grec. On lui imputait à tort tout ce qui le faisait différer du nôtre ; au lieu d'y chercher la société athénienne on y cherchait la société française. Cette erreur se prolongea jusqu'à notre temps ; de là ces étranges jugements portés par Voltaire, par Laharpe et par tant d'autres, qui ne surent point voir ce qu'était la tragédie grecque, c'est-à-dire un poëme représenté.

Nous avons dit de quels moyens matériels pouvait disposer Eschyle pour ces représentations ; quant à ses moyens poétiques, il les tira de trois sources : du patriotisme, de la philosophie, de la tradition.

Par suite, les sept pièces qui nous restent de lui peuvent se diviser en trois groupes selon

qu'elles appartiennent à l'une de ces trois origines.

Les *Perses* proviennent de l'inspiration patriotique.

Les *Suppliantes*, *Agamemnon*, les *Choéphores* (porteuses de libations), les *Sept chefs devant Thèbes* sont des chroniques.

Prométhée et les *Furies* sont des poëmes philosophiques.

Dans les *Perses* Eschyle a voulu éterniser la victoire d'Athènes sur Xerxès.

Le conseil des anciens laissé à Suse pour veiller à l'administration du royaume, attend avec anxiété des nouvelles de la grande expédition contre la Grèce. Ces vieillards forment le chœur, c'est-à-dire qu'ils représentent la Perse tout entière, — car dans la tragédie antique la voix du chœur est la voix populaire; c'est le souffle du temps; ce que dans nos sociétés modernes nous avons appelé l'opinion. — Ils parlent de l'immensité de cet effort de l'Asie contre l'Europe. Dans les vastes Etats de Xerxès tout ce qui pouvait porter les armes est parti; on n'entend que les plaintes de femmes

qui redemandent leurs époux et d'enfants qui réclament leurs pères.

A ce moment Atossa, veuve de Darius et mère de Xerxès arrive; elle a fait un rêve sinistre, quelque grand désastre a frappé l'armée. Inquiète, elle interroge les vieillards sur la ville d'Athènes que son fils est allé combattre.

ATOSSA.

Dites-moi, amis, où donc Athènes est-elle située?

LE CHOEUR.

Bien loin, du côté du couchant, vers les lieux où disparaît le soleil, notre puissant maître.

ATOSSA.

Mon fils désirait par-dessus tout s'emparer de cette ville.

LE CHOEUR.

En effet, toute la Grèce deviendrait alors sa sujette.

ATOSSA.

Les Athéniens ont donc une armée bien nombreuse?

LE CHOEUR.

Assez nombreuse pour que les Mèdes aient déjà eu à souffrir d'elle mille maux.

ATOSSA.

Et avec cette armée ont-ils chez eux des richesses suffisantes?

LE CHŒUR.

Ils ont une source d'argent, un trésor que leur fournit la terre[1].

ATOSSA.

Leurs mains sont-elles armées de l'arc et des flèches?

LE CHŒUR.

Non, ils combattent de près avec la lance; ils se couvrent du bouclier.

ATOSSA.

Quel est le roi qui les conduit?

LE CHŒUR.

Nul homme ne les a pour esclaves ni pour sujets.

ATOSSA.

Comment pourront-ils soutenir l'attaque de mon fils?

LE CHŒUR.

Comme ils ont soutenu jadis celle de ton époux.

Le chœur achève ces mots, lorsqu'on voit paraître un messager couvert de poussière, il s'arrête à la porte du palais et s'écrie :

[1] Les mines de Laurium.

O villes qui couvrez la terre d'Asie! ô Perse! et vous palais, séjour de l'opulence! comment un seul coup a-t-il flétri tant de prospérité! la fleur de la nation est tombée sous la faux!

Atossa et le chœur l'entourent, l'interrogent.

— C'en est fait de l'armée, elle a péri tout entière... J'étais là.... mon témoignage est sûr... Au choc impétueux de leurs navires, nous avons fléchi.... O Salamine! nom fatal et détesté! Athènes, Athènes, que ton souvenir nous coûtera de pleurs!

Alors les questions se pressent. — Combien les Grecs avaient-ils de vaisseaux pour oser engager le combat? — Trois cents, et nous en avions mille. — Les dieux ont donc combattu pour eux?

Athènes est une ville inexpugnable! Athènes contient des hommes! c'est là son invincible rempart.

On demande alors au messager le récit de la bataille. — Il dit à Atossa :

— Reine, un dieu courroucé, quelque fatal génie

fut la cause première de tant de malheurs. Un soldat athénien vint dire à Xerxès, à ton fils, que lorsque les ombres de la nuit seraient descendues, les Grecs abandonneraient leur position; que pour sauver leur vie ils allaient se réembarquer rapidement et se disperser dans les ténèbres! A cette nouvelle, Xerxès veut qu'au moment où les ombres de la nuit rempliront les espaces célestes, ses commandants disposent sur trois rangs les innombrables navires et ferment tous les passages. Si les Grecs évitent leur fatal destin, si leur flotte s'échappe furtivement, chaque chef en répondra sur sa tête! Les troupes se préparent donc sans confusion, sans négligence; elles prennent le repas du soir; les matelots attachent leurs rames aux anneaux des bancs.... Cependant la nuit se passait et nulle part l'armée des Grecs ne tentait de fuir à la faveur des ténèbres. Bientôt le jour aux blancs coursiers répandit sur le monde sa resplendissante lumière. A cet instant, une clameur immense, modulée comme un hymne saint, s'élève du côté des Grecs. L'écho des rochers de l'île y répond. Les Barbares sentent leur cœur se glacer, car il n'était pas l'annonce de la fuite, ce chant sacré qui conduisait l'ennemi au combat!... Bientôt leur flotte apparaît tout entière à nos yeux; l'aile droite marchait la première, habilement rangée, les autres navires suivaient et ces mots retentissaient au loin :

— *Allez, fils de la Grèce, délivrez la patrie; sau-*

vez vos enfants, vos femmes, les temples des Dieux de vos pères et les tombeaux de vos aïeux, un seul combat va décider de tout ce que vous aimez !

A ces cris, nous répondons par le cri de guerre des Perses.... Déjà les proues d'airain se heurtent contre les proues... Ennemi contre ennemi, les deux flottes s'élancent ! Au premier effort, les Perses ne reculent pas ; mais nos innombrables navires, resserrés dans un étroit espace ne peuvent se prêter secours ; ils entre-choquent leurs becs d'airain, ils brisent mutuellement leurs rames ; la flotte grecque, conduite par des mains exercées, les enveloppe et porte de toutes parts ses coups. Nos vaisseaux sont détruits, la mer disparaît sous les débris flottants et sous les morts ; les rivages, les écueils se couvrent de cadavres ! ce qui restait de notre flotte ramait pour fuir en désordre ; mais, comme des poissons pris au filet, les Perses sont écrasés dans les vagues et mis en lambeaux ; la mer résonne au loin de voix lamentables ! enfin la nuit montra sa face sombre et nous déroba au vainqueur.

A ce récit, d'une si poétique réalité, Atossa et le chœur poussent des cris de désespoir ; Darius les entend du fond de son sépulcre, il soulève la pierre, il apparaît au milieu d'eux ; Il leur annonce que la Perse ne retrouvera le bonheur qu'en renonçant à porter jamais la

guerre dans le pays des Grecs ; il les avertit que l'armée restée sous les ordres de Mardonius doit périr elle-même ; c'est la juste punition des cruautés et des sacriléges commis par les soldats de Xerxès.

— Les autels sont détruits ; les statues ont été arrachées de leurs bases et brisées en morceaux ; déjà ces crimes ont reçu leur salaire, mais tout n'est point fini ; l'abîme du malheur n'a pas été desséché jusqu'au fond, la source jaillit encore ! Des flots de sang couleront sous la lance dorienne et se figeront dans les champs de Platée. Des amas de cadavres parleront jusqu'à la troisième génération et diront aux hommes, dans leur muet langage : — Mortels, n'élevez pas vos pensées au-dessus de la condition mortelle. Si vous laissez germer l'insolence, il poussera l'épi du crime et vous récolterez une moisson de douleurs.

Après cet avertissement, l'ombre de Darius disparaît, et le chœur reprend ses lamentations, quand un fugitif pâle et égaré se précipite sur le théâtre, c'est Xerxès. Le chœur s'écrie :

— Quel coup ! quel coup terrible, ô mon roi ! l'Asie est abattue sur ses genoux.

Et il lui demande ce que sont devenus vingt chefs célèbres qu'il nomme. Mais à ces questions Xerxès ne répond qu'un mot : — O ennemis! ennemis! — Non, non! elle ne peut avoir péri tout entière, cette puissance des Perses, reprend le chœur. — Tu vois ce qui me reste, répond le grand roi, et il montre son carquois vide.

Alors le chœur s'arrache la barbe et le drame se termine dans une immense clameur de désespoir.

Maintenant, figurez-vous ces sublimes souvenirs des dangers et de la gloire d'Athènes, évoqués au milieu d'une ville dont les murs étaient encore noirs de l'incendie allumé par Xerxès, devant des spectateurs couverts de nobles cicatrices et par un poëte qui racontait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait aidé à accomplir! Quelles émotions dans la foule! comme le souffle patriotique de ces vers devait soulever toutes les âmes! Comment s'étonner qu'une pareille pièce ait été couronnée, qu'Eschyle soit resté le poëte de la Grèce du second âge, et qu'elle lui ait élevé une statue?

Parmi les quatre tragédies empruntées aux chroniques primitives, les *Suppliantes* occupent le dernier rang. On y voit les cinquante filles de Danaüs fuir l'hymen des fils d'Egyptus et se réfugier en Argolide où Pélasgus leur accorde un asile. — Ce n'est, à proprement parler, qu'un hymne pieux en l'honneur de l'hospitalité.

Dans les *Sept chefs devant Thèbes*, Eschyle raconte plutôt qu'il ne met en scène le sujet traité par Racine sous le nom des *Frères ennemis*. Tout se borne aux plaintes des femmes de Thèbes, à la peinture de l'armée assiégeante et à l'annonce de la mort d'Étéocle et de Polynice, par suite de laquelle le siége est levé. La richesse des détails et le souffle guerrier qui circule dans tout le poëme l'avaient rendu célèbre chez les Grecs; les spectateurs sortaient, dit-on, de la représentation animés de la fureur de la guerre.

L'*Agamemnon* et les *Choéphores* appartiennent également à la tradition historique de la vieille Grèce. Dans la première pièce, nous voyons Clytemnestre, aidée d'Égiste, venger sur son

époux le meurtre de sa fille Iphigénie ; dans la seconde, Oreste venger sur sa mère elle-même le meurtre de son père.

La suite de cette dernière pièce, les *Furies*, est une des deux tragédies philosophiques que nous avons annoncées. — Pour être bien comprise, elle exige quelques éclaircissements relatifs à l'histoire religieuse des Grecs jusqu'ici obscure ou mal étudiée.

La théogonie païenne n'avait été primitivement qu'un mythe encyclopédique de toutes les connaissances du temps. Les créateurs de ce système religieux y avaient résumé, sous des images, leur astronomie, leur physique, leur morale. Mais le sens caché de cette vaste symbolisation se perdit ou s'altéra, l'image cacha l'idée et subit elle-même mille transformations. La mythologie, qui avait été un grand système, devint une grande idolâtrie, et l'on eut les dieux d'Homère faits à l'image des hommes du temps. Ce fut ainsi que s'établit la religion populaire, c'est-à-dire celle de tout le monde.

Cependant, au-dessus de la foule restait tou-

jours un certain nombre d'hommes initiés aux mythes théogoniques. Or ces mythes eux-mêmes ne correspondaient plus aux connaissances et aux besoins des temps nouveaux. Les principes absolus sur lesquels s'étaient fondées les sociétés primitives ne pouvaient convenir à des sociétés plus complexes, plus douces, plus éclairées. On subissait enfin les conséquences de cette grande loi qui veut que les règles suprêmes de l'humanité se modifient avec l'humanité elle-même.

De là l'introduction de divinités nouvelles qui personnifiaient les besoins nouveaux. — Le jeune et le vieux monde eurent leurs représentants dans l'Olympe comme sur la terre; il y eut deux religions parce qu'il y avait deux lois, celle de la Grèce barbare et celle de la Grèce civilisée.

Et ne croyez pas que nous nous abandonnions ici à de hasardeuses inductions, ce que nous venons de dire, c'est Eschyle lui-même qui nous l'apprend.

Dans les *Choéphores*, il fait proclamer par le chœur la loi du monde ancien ou loi du talion.

N'est-il pas juste et saint, de rendre à un ennemi mal pour mal.

Et plus loin, dans sa prière, il ajoute :

O grandes Parques ! fasse Jupiter que la loi d'équité triomphe, que l'outrage soit puni par l'outrage ! Ce cri vient d'éclater, la justice a réclamé sa dette ; que le meurtre venge le meurtre ; mal pour mal, c'est la vengeance des vieux temps.

Ainsi, pas de doute possible ! Dans ce système la vengeance appelle la vengeance et chaque crime ouvre une série non interrompue d'autres crimes qui se punissent successivement. Agamemnon a tué Iphigénie, la mère d'Iphigénie tue Agamemnon ; le fils d'Agamemnon égorge à son tour la coupable, et les Furies, que l'on désigne sous le nom des *vieilles déesses*, le poursuivent pour ce meurtre.— La doctrine du rachat n'est point admise, la règle du monde est l'implacable justice des représailles.

C'est cette règle dont Eschyle vient proclamer l'abolition dans sa tragédie des *Furies*.

Oreste a frappé sa mère pour obéir à ce que

le chœur appelait tout à l'heure *la vengeance des vieux temps;* mais les Furies vengent à leur tour Clytemnestre sur son meurtrier.

Quand la scène s'ouvre, Oreste s'est réfugié au temple de Delphes; les Furies qui l'y poursuivent se sont endormies devant l'autel du Dieu; celui-ci se montre et dit à Oreste de se réfugier à Athènes, aux pieds de la statue de Pallas, qu'il y trouvera des juges qu'on saura fléchir. Il le confie ensuite à Mercure qui doit le conduire en sûreté dans son nouvel asile.

Mais à peine est-il parti que l'ombre de Clytemnestre sort des enfers; elle vient reprocher aux Furies leur sommeil, elle leur demande pourquoi elles ont laissé échapper le coupable. Les Furies, qui se réveillent avec des cris de colère, accusent Apollon de leur avoir dérobé le meurtrier.

Voilà donc ce qu'osent ces nouveaux dieux ! ils règnent sans l'équité... De ton propre mouvement tu as accueilli ce mortel souillé, infidèle pour lui à la loi des divinités, et contempteur des antiques arrêts du destin.

Mais Apollon les repousse de son temple en disant :

Prenez garde que le trait, serpent à l'aile blanche, ne s'échappe de mon arc d'or.... votre place est là où la justice coupe des têtes.... et non dans mon sanctuaire prophétique.

Les Furies partent;... elles suivent, disent-elles, les traces de sang comme le chien qui court sur la piste du faon blessé; enfin elles aperçoivent Oreste :

Le voilà! abattu par la fatigue, il embrasse la statue de l'immortelle déesse; il demande que son crime soit jugé! — Non, non, le jugement est porté, le sang maternel, quand on l'a versé sur la terre, ne se rachète plus; ce que la terre a bu elle ne le rendra pas. Tu dois donc du sang pour ce sang; il faut que ton corps tout vivant fournisse à notre soif et que nous nous désaltérions à longs traits dans le rouge et amer breuvage?

— *Le sang versé ne se rachète pas, il se paie avec du sang!* voilà la loi des anciens dieux, et pleines de cette terrible conviction les Furies commencent l'hymne de la vengeance, le chant de la justice primitive et implacable, en ramenant sans cesse leur redoutable refrain :

Ce concert est pour notre victime ; c'est la folie, le désespoir ; c'est l'hymne des furies qui enchaîne les âmes ; c'est l'hymne sans lyre, dont le poison consume les mortels.

L'Hymne sans lyre, en effet, car la lyre est l'instrument des dieux nouveaux qui règnent par la douceur et non par la crainte. Apollon l'a mise aux mains d'Orphée pour arrêter les sacrifices humains, calmer les haines, endormir les vengeances ! Où la lyre de la civilisation résonne, le glaive des Furies se brise et elles veulent conserver leur sanguinaire puissance, rester, comme elles le disent, les *juges inexorables* des mortels !

Cependant Minerve et Apollon, — c'est-à-dire la sagesse et l'harmonie, — ont choisi dans la ville d'Athènes des citoyens qui doivent juger Oreste. Ce tribunal appelé à décider entre les dieux anciens et les dieux nouveaux, c'est-à-dire entre le présent et le passé, n'est autre que l'Aréopage, à qui Eschyle donne ainsi une céleste origine. — Oreste est absous et les Furies recommencent un chœur de malédictions :

Ah! divinités nouvelles, vous avez foulé aux pieds d'antiques lois, vous avez arraché de nos mains le criminel!

Mais Minerve les apaise, elle leur promet un temple à Athènes. Elles adouciront à l'avenir leur humeur farouche et seront appelées *Euménides (les bonnes déesses)!* Le chœur implacable se laisse fléchir; il promet sa protection à la ville de Minerve et demande à celle-ci quels vœux il doit former pour cette gardienne de la Grèce. La déesse répond :

— Des vœux de victoire et d'une victoire toujours loyale. Qu'avec les Athéniens conspirent la terre, les flots, les vents! Que le soleil inonde leur contrée de ses plus doux rayons; qu'elle soit féconde en fruits et en troupeaux; que le temps ne puisse rien sur leur prospérité; que la maladie n'approche jamais de l'enfant. Vous, Euménides, haïssez plus que jamais l'impie! — J'aime les hommes comme le jardinier ses plantes; la race des justes doit vivre seule exempte de maux.

Et les Euménides adoucies reprennent :

Oui, nous acceptons le partage du séjour de Pallas,

oui, nous respecterons la ville que le tout-puissant Jupiter et que Mars honorent comme l'asile des dieux. ....Puisse la discorde, insatiable de crimes, n'y faire jamais entendre ses frémissements, que le sang des citoyens ne rougisse plus la poussière; que jamais, pour venger le meurtre, un meurtrier ne se dresse en courroux; que l'intérêt de l'État l'emporte dans tous les cœurs. Ayez l'un pour l'autre, ô Athéniens! un amour commun et une haine unanime contre l'ennemi.

Nous voilà bien loin de l'antique loi, la loi du talion. — Les vieilles déesses elles-mêmes souhaitent que *pour venger un meurtre jamais un meurtrier ne se dresse;* elles recommandent aux Athéniens de *ne haïr que l'ennemi!*

Ne sentez-vous pas que les temps approchent, que l'astre de Bethléem fait blanchir l'horizon bien avant son lever, que la voix des génies prépare lentement l'âme humaine à recevoir la Bonne Nouvelle? — Ces nouveaux dieux qui épurent la morale de la société primitive sont, à leur insu, des précurseurs; ils façonnent de loin l'humanité, ils ouvrent son cœur pour lui faire entendre la voix sublime qui doit laisser tomber sur le monde ces paro-

les qui renferment toute une société nouvelle :

Aimez-vous les uns les autres.

En proclamant l'idée du rachat et de l'absolution de la faute, Eschyle avait défendu une première fois la cause de la civilisation, il la défendit une seconde fois en choisissant pour héros d'un de ses poëmes le Titan qui, au dire de la fable, avait dérobé le feu du ciel et apporté aux hommes les moyens de vivre en société.

Cette œuvre du fils de Thémis avait été déclarée impie, car alors déjà certains esprits regardaient comme un attentat à la puissance des dieux toute modification apportée à la création. Selon eux, les agents de la nature n'étaient point la propriété de l'homme, mais celle de la divinité; nous devions subir leur oppression! Les soumettre et les faire tourner à notre avantage était un crime! Cette doctrine, renouvelée depuis, qui a si longtemps arrêté, même dans les sociétés chrétiennes, la marche de l'humanité, et que nous entendons encore reproduire de nos jours, avait été figurée chez les anciens par la fable de Prométhée. Eschyle voulut

la combattre en composant une trilogie qui nous présentait le Titan dérobant le feu, c'est-à-dire civilisant les hommes, puis livré aux vautours, c'est-à-dire torturé par le dieu cosmogonique, enfin délivré grâce à Hercule, c'est-à-dire grâce au travail et au courage humains!

Il ne nous reste, malheureusement, que la seconde partie de cette trilogie : le *Prométhée enchaîné*.

Jupiter, irrité de ce que le Titan ait donné le feu aux hommes et leur ait enseigné les arts civilisateurs qui leur soumettent la nature, son domaine, appelle à lui deux agents aveugles, LA FORCE et LA PUISSANCE ; il leur ordonne de saisir Prométhée et de le conduire sur une haute montagne entre l'Europe et l'Asie (ce n'est pas le Caucase adopté par la tradition moderne) ; toutes deux obéissent.

Elles sont arrivées à la cime aride avec ce fils de la justice ; elles ont amené, pour l'y enchaîner, un être de sa race, Vulcain, personnification de l'industrie.

Alors commence la grande scène qui ouvre le poëme.

Il ne faut pas perdre de vue que la victime ici n'est point un homme, n'est pas un demi-dieu ; c'est le génie humain ou plutôt l'humanité même livrée aux tortures des divinités violentes.

Elles ont atteint le sommet de la montagne ; LA PUISSANCE parle la première :

— Nous voici aux derniers confins de la terre, dans le pays des Scythes, au fond d'un désert inaccessible. Vulcain, c'est à toi maintenant d'exécuter les ordres que t'a donnés Jupiter. Au sommet des rochers qui pendent sur le précipice, tu vas enchaîner ce criminel dans les nœuds d'un indestructible airain. Car le feu, autrefois ton apanage, l'instrument de tous les arts, c'est lui qui l'a dérobé, qui en a fait don aux mortels. Qu'il subisse donc, pour un tel crime, la vengeance des dieux ; qu'il apprenne à respecter le pouvoir souverain de Jupiter, et qu'il cesse de porter un si vif intérêt à la race mortelle.

VULCAIN.

Puissance, et toi, Force, vous avez accompli votre part de l'ordre de Jupiter ; je n'ai plus qu'à me mettre à l'œuvre. Mais le courage me manque ! Enchaîner à ces rochers fatigués par la tempête un dieu du même sang que moi ! Et cependant il le faut ; je dois avoir ce courage ; il est dangereux de résister aux volontés

de Jupiter! (*A Prométhée*). Fils industrieux de la prudente Thémis, vois pour ton malheur, pour le mien, ces ferrements invincibles; je vais te clouer sur ce mont sauvage, où tu n'entendras la voix, où tu n'apercevras le visage d'aucun mortel, où, desséché par les brûlants rayons du soleil, tu sentiras ta vie se flétrir dans sa fleur. Trop tard, à ton gré, la nuit viendra cacher le jour sous sa robe émaillée d'étoiles; trop tard le soleil viendra dissiper le froid du matin. Tu vivras éternellement, accablé par la douleur du mal présent.... Voilà ce que t'a valu tou amitié pour les hommes....

LA PUISSANCE.

Eh bien! pourquoi ces délais, cette vaine pitié?

VULCAIN.

Le sang et l'amitié sont bien forts!

LA PUISSANCE.

.... Plaindre des maux n'est pas les guérir...

VULCAIN.

Industrie de mes mains, que tu m'es odieuse!...

LA PUISSANCE.

.... Hâte-toi d'enchaîner le coupable; prends garde que Jupiter ne te voie hésiter!

VULCAIN.

Voici les anneaux pour les bras; ils sont prêts.

LA PUISSANCE.

Prends-les ; fais-y passer les mains ; scelle-les au rocher ; frappe de toute la force de ton pesant marteau.

VULCAIN.

C'est fait ; je n'ai mis qu'un instant à l'œuvre.

LA PUISSANCE.

Plus fort ! frappe, serre, que rien ne se relâche....

VULCAIN.

Ce bras tient bien, rien ne briserait l'attache.

LA PUISSANCE.

A l'autre ; serre, serre toujours. Qu'il apprenne que sa science ne vaut pas celle de Jupiter.

VULCAIN.

Prométhée seul aura à se plaindre de moi.

LA PUISSANCE.

Prends ce coin de fer ; enfonce sa dent irrésistible au travers de la poitrine, et sans mollir !

VULCAIN.

Prométhée ! Prométhée ! ah ! je gémis de tes maux.

LA PUISSANCE.

Eh bien ! tu balances ! tu pleures sur les ennemis de Jupiter ! Prends-garde de gémir un jour sur toi-même.... Achève, passe ces autres chaînes autour des reins.

VULCAIN.

Il le faut, je le sais....

LA PUISSANCE.

.... Scelle les anneaux des cuisses.

VULCAIN.

C'est fait encore et en un instant.

LA PUISSANCE.

Aux pieds maintenant ; rive sur eux les fers ; — de la vigueur ; c'est un rude maître que celui qui examinera l'œuvre.

VULCAIN.

Ton langage est digne de ce qu'annoncent tes traits.... Mais partons, ses membres sont chargés de chaînes.

LA PUISSANCE, *à Prométhée*.

Et maintenant, brave les dieux ; ravis leurs biens ; donne-les à la race d'un jour. Que peuvent-ils, ces mortels pour alléger tes souffrances ? Les dieux te nomment Prométhée (*prévoyant*), nom menteur, car c'est à toi-même qu'il faut un Prométhée.

Le Titan a tout souffert sans prononcer une parole ; lorsqu'il se trouve seul sa voix s'élève enfin et écoutez quelle voix :

PROMÉTHÉE.

Divin éther ! vents à l'aile rapide ! source des fleu-

ves ! flots innombrables qui ridez la mer! et toi, terre, nourrice du monde, et toi, soleil, œil qui vois tout! entendez ma plainte! regardez les tourments qu'un dieu subit par la main des dieux!... moi, le bienfaiteur des mortels, moi, infortuné, sous le joug d'un tel supplice.... et quel fut mon crime, ô hommes? c'est de vous avoir trop aimés !

Cependant un parfum arrive jusqu'au supplicié; des chants doux et plaintifs se font entendre, ce sont les Océanides qui viennent le consoler et s'informer de la cause de ses tourments. Alors il raconte comment il a guéri la race humaine des terreurs de l'avenir en *remplissant les âmes d'aveugles espérances,* comment il l'a empêchée de périr, en lui découvrant toutes les ressources de la création.

— Écoutez, dit-il, quelle était la triste destinée des hommes et comment, sortis de leur abrutissement, ils acquirent par mes bienfaits la raison et la science. —Ce n'est pas que j'aie à leur faire aucun reproche, je parle seulement pour rappeler quels furent mes dons et ma bonté. — Avant moi, ils regardaient, mais ils ne voyaient pas; ils entendaient, mais ils ne pouvaient comprendre; semblables aux fantômes des songes, ils vivaient depuis des siècles en confondant tou-

tes choses, ils ne savaient employer ni les briques ni le bois, pour construire des demeures éclairées par le jour. Comme la frêle fourmi, ils habitaient sous terre dans des cavernes profondes où ne pénétrait point le soleil; nul signe certain qui distinguât à leurs yeux l'hiver du printemps plein de fleurs ou de l'été aux moissons abondantes. Ils agissaient, mais au hasard et sans réflexion. Je leur enseignai l'instant où se lèvent les astres et l'art plus difficile encore d'observer leur coucher. J'inventai pour eux la science des nombres, la plus noble des sciences; pour eux je formai l'assemblage des lettres, je fixai la mémoire, la mère, l'instrument des Muses. —C'est moi aussi qui, le premier, accouplai sous le joug les animaux désormais esclaves de l'homme, et qui le soulageai ainsi du poids des plus rudes travaux; j'attelai à ces chars splendides dont s'enorgueillit l'opulence, les chevaux dociles au frein; enfin ces autres chars aux ailes de lin, qui emportent les matelots sur les ondes, quel autre que moi les a inventés? Malheureux! mon industrie a tout créé pour les mortels, et je ne trouve pour moi-même aucun soulagement!

Au milieu de cette plainte prolongée paraît la fille errante d'Inachus, la jeune Io, qui, pour avoir attiré les regards du maître des dieux, est sans cesse poursuivie par la vengeance de Junon. Ces deux victimes de Jupiter, dont l'une

personnifie l'intelligence, l'autre l'amour, se parlent et s'encouragent. Prométhée, pour qui l'avenir n'a point de secret, présage qu'un descendant de celle qui l'écoute viendra un jour rompre ses chaînes; il annonce la chute du dieu inexorable qui gouverne le monde.

A cette prophétie qui est allée troubler le tyran de l'Olympe jusque sur son trône, Mercure accourt et veut forcer Prométhée à lui faire connaître les moyens d'éviter cette chute; mais l'indomptable Titan refuse en le raillant et Mercure s'envole après lui avoir annoncé un redoublement de supplice.

Prométhée s'écrie :

— Ah ! voilà que déjà la menace s'accomplit ! la terre tremble ; le tonnerre assourdissant commence à mugir ; l'éclair trace dans le ciel des sillons enflammés ; la poussière roule en tourbillons ; tous les vents s'élancent ; tous les souffles contraires se heurtent dans une confuse mêlée ; l'air et la mer se confondent ! cette tempête qui porte sur ses ailes l'épouvante, elle vient de Jupiter, elle fond sur moi ! O ma mère, auguste divinité, et toi, éther, toi qui fais rouler sur le monde le char de la lumière, regardez tous et voyez mes injustes tourments !

Tel est ce merveilleux poëme. C'est la plainte la plus haute, la plus noble, la plus douloureuse qu'ait jamais élevé le génie d'Adam chassé de l'Éden et forcé de lutter contre une nature devenue ennemie.

Depuis Eschyle cette fable de Prométhée a successivement tenté tous les poëtes. C'était un thème vague et grandiose qui laissait le champ libre aux interprétations. Ce Titan qui se révolte contre le dieu du vieux monde et lui annonce sa chute a même semblé, à quelques Pères de l'Église, un annonciateur du Christ. Le Caucase a été comparé plus d'une fois au Calvaire; et Tertullien, en présentant aux païens le Fils de Dieu, leur dit : « Voici le véritable Prométhée! »

Byron a laissé un court fragment dans lequel il semble inspiré par Eschyle. Après avoir décrit comme le poëte grec les services rendus par le Titan à la race humaine, avoir rappelé son supplice et la menace lancée par lui contre le bourreau, il ajoute :

Ton crime divin fut d'être bon, de diminuer par tes leçons la somme de nos misères, d'apprendre à

l'homme comment on puise des forces dans son âme. Bien que le ciel ait arrêté ton œuvre, tu nous as légué un grand enseignement dans ton énergie patiente et dans la résistance de ton esprit invincible.

Tu es pour les mortels le signe de leur force et de leur destin. Comme toi l'homme est en partie divin.... Onde troublée dont la source est pure.... A tous les maux l'âme humaine peut opposer une conscience intime et profonde, qui dans les tourments le récompense; elle peut défier les triomphes et faire de la mort une victoire.

Gœthe, qui a traité le même sujet, n'a vu dans Prométhée que la révolte contre le maître invisible. Son Titan est un frère du Cyclope d'Euripide qui brave et appelle la foudre. Il le représente occupé à modeler des hommes qu'il va animer de la flamme dérobée au ciel, les yeux fixés à la terre et y bornant sa destinée, comme celle des créatures d'argile qu'il doit faire vivre.

Voici son monologue :

Cache ton ciel, ô Jupiter, sous la fumée des nuages ; imite l'enfant qui décapite les chardons, brise de ta foudre les cimes des chênes et les crêtes des montagnes ; quoi que tu fasses, tu ne pourras m'en-

lever ma terre, ma cabane que tu n'as point bâtie, mon foyer dont tu jalouses la flamme.

Quoi de plus misérable que vous autres dieux? vous nourrissez à grand'peine votre majesté de l'odeur des offrandes, des souffles de la prière, et vous péririez s'il n'y avait point ici-bas des enfants et des malheureux insensés qui mettent leur espoir dans votre puissance.

Quand je n'étais point encore un homme, que je ne connaissais ni mon origine ni mon but, j'ai aussi tourné mon œil errant vers le soleil; j'ai cru qu'il y avait là-haut une oreille pour entendre mes plaintes, un cœur comme le mien pour avoir pitié de l'opprimé; mais qui m'a aidé contre les Titans? qui m'a sauvé de la mort et de l'esclavage? O cœur saint et enflammé, n'est-ce pas toi seul qui as tout accompli? Et cependant, jeune et trompé, tu remercias celui qui dormait là-haut.

Moi t'honorer! pourquoi? as-tu jamais allégé le fardeau de l'esclave? as-tu essuyé les yeux de l'affligé? qui a fait de moi un homme, sinon le temps tout-puissant et le destin, tes maîtres comme les miens?

Crois-tu que je doive haïr la vie et me retirer dans les solitudes, parce que toutes les fleurs de mes rêves n'éclosent pas? Non, je suis assis ici, façonnant des hommes à mon image, une race qui me sera semblable pour pleurer, pour jouir, pour être heureuse et pour te mépriser.

Quelle que soit la splendeur de cette poésie, sensible encore à travers notre traduction, qu'il y a loin de ce Prométhée à celui d'Eschyle! Comme on sent dans le héros de Gœthe le scepticisme moderne mal déguisé sous un nom antique. Ce demi-dieu qui se plaint de ce que *toutes les fleurs de ses rêves n'éclosent pas*, et qui remercie son *cœur saint et enflammé* de ce qu'il a pu accomplir de grand, ressemble singulièrement à un Faust de Weimar en insurrection contre toutes les croyances. Ceux qui ont accordé à Gœthe une connaissance profonde du génie antique ont été évidemment dupes d'une apparence. Gœthe avait perçu la forme artistique de l'antiquité, mais sans pénétrer au-dessous. Étranger à la philosophie de l'histoire, il n'a rien compris à l'évolution des races comme l'a fait judicieusement remarquer avant nous un professeur de l'Académie de Genève (M. Amiel) dans les remarquables fragments fournis par lui à la *Revue suisse*. Pour Gœthe, les hommes des différents siècles n'ont jamais été que des bas-reliefs dont il étudiait les lignes sans chercher leur âme.

Vers la fin de sa vie, Eschyle se retira près de Hiéron, roi de Syracuse. — Certains auteurs ont attribué ce départ d'Athènes à la douleur qu'il éprouva d'avoir été vaincu par Simonide dans la lutte poétique engagée pour l'éloge des guerriers de Marathon; mais, en consultant les dates, on voit que huit ou neuf années s'étaient écoulées depuis sa défaite lorsqu'il se rendit en Sicile; le dépit aurait donc attendu bien longtemps pour s'exprimer. Il avait d'ailleurs été vaincu plusieurs fois, avant cet échec, sans avoir songé à quitter sa patrie.

Élien croit que sa fuite tint plutôt à une accusation d'impiété, et l'helléniste anglais Musgrave suppose qu'elle put être intentée à l'occasion de la tragédie des *Furies*. On comprend, en effet, que la hardiesse avec laquelle le poëte attaquait la vieille société dans ses anciens dieux, ait pu éveiller l'indignation des mêmes hommes qui poursuivirent plus tard Euripide et condamnèrent Socrate à boire la ciguë.

Au reste, cette expatriation s'expliquerait suffisamment par les prières du roi Hiéron et sa

munificence, qui avaient déjà attiré à Syracuse le poëte Pindare.

Eschyle obtint le prix treize fois. Or on présentait à chaque concours trois tragédies et une pastorale; c'est donc *cinquante-deux* de ses pièces qui furent couronnées! Ce seul détail prouve que les Athéniens ne méconnurent pas son génie, comme on l'a prétendu. Les faits protestent d'ailleurs contre cette supposition. Même après sa mort, Eschyle resta le *poëte d'Athènes*. L'orateur Lycurgue proposa de lui élever une statue et sa proposition fut accueillie. On fit faire, en outre, aux frais de la République, une copie officielle de ses tragédies. Elles continuèrent même à être admises au concours avec les ouvrages nouveaux, par une exception qui ne fut étendue à aucun autre poëte, et, du fond de sa tombe, l'auteur de Prométhée remporta encore plusieurs victoires.

Enfin il eut ses rapsodes comme Homère pour conserver la tradition de ses poëmes dramatiques. Ils chantaient, une branche de myrte à la main, tandis que les Homérides tenaient une branche de laurier.

CHAPITRE V.

Sophocle. — Si les anciens connaissaient la règle des trois unités? — Procès de Sophocle contre son fils. — Influence de l'école ionique sur les productions littéraires d'Athènes. — Tragédies de Sophocle. — Son Œdipe et celui de Voltaire. — L'Électre des deux auteurs. — Œdipe à Colone. — Un mot sur Ducis. — Appréciation du génie de Sophocle.

Nous avons déjà dit comment l'épitaphe composée par Eschyle lui-même, et qui fut inscrite sur son tombeau rappelait son courage à Marathon et à Salamine ; ce dernier nom se rattache, par un singulier hasard, aux trois poëtes tragiques les plus célèbres de la Grèce. Eschyle combattit sur la flotte athénienne ; Sophocle, qui sortait seulement de l'enfance, fut choisi pour chanter l'hymne de la victoire

en dansant autour des trophées, et Euripide naquit pendant le combat dans l'île même de Salamine. L'heure de toutes les gloires était arrivée pour Athènes ; elle venait d'atteindre ce moment de force et d'éclat que les nations traversent comme les individus et qui leur fait prendre leur véritable rang dans l'histoire. Pendant deux siècles, nous allons voir les grands penseurs se succéder et traduire tous les mouvements de cette société vigoureuse qui complétait sa civilisation pour la léguer ensuite au monde.

Le successeur immédiat d'Eschyle dans cette chaîne de grands poëtes fut Sophocle.

Il était né à Colone, bourg situé aux portes d'Athènes, et qu'il immortalisa plus tard dans une de ses tragédies. Son père dirigeait des forges ; tout fait croire qu'il occupait un rang distingué parmi ses contemporains.

On prétend que Sophocle composa de *cent vingt-cinq à cent trente pièces* pour lesquelles il fut couronné vingt fois. Eschyle en avait fait représenter un nombre presque égal et Euripide, *soixante-quinze*. Les critiques difficiles, qui rap-

pellent chaque jour les modernes à la sobriété de production et qui leur citent les anciens pour modèles, ne semblent pas bien instruits de ce détail. La fécondité, autrefois estimée comme un des plus heureux don du poëte, est devenue, dans ces derniers temps, une cause de réprobation. L'abondance stérile de quelques improvisateurs a fait condamner la riche veine des plus heureux génies; fatigués d'entendre toujours la même voix, nous avons fait comme le paysan d'Athènes qui bannissait Aristide; nous avons voulu économiser l'admiration trop souvent sollicitée ; les œuvres ont été condamnées non pour ce qu'elles étaient, mais pour leur nombre. On a rangé dans la foule les écrivains féconds et dans l'élite les écrivains stériles; un premier livre vous ennoblit, au second les gentilshommes de la pensée se scandalisent; au troisième vous tombez en roture.

Il n'est point hors de propos de rappeler à ces jugeurs sévères dont les arrêts sont redits, acceptés, que chez les anciens comme chez les modernes, et à peu d'exceptions près, les génies les plus élevés se sont montrés aussi

les plus faciles et que depuis Eschyle jusqu'à Voltaire, les plus belles sources poétiques ont été les plus abondantes.

Sophocle fut le premier poëte qui se déroba à l'obligation de jouer le principal rôle de ses tragédies; la faiblesse de son organe y mit obstacle. Il ne parut que dans quelques rôles de femmes (rôles toujours joués par des hommes sur les théâtres anciens), parce qu'ils exigeaient des talents particuliers. Ainsi, il représenta Thamyris, jouant de la lyre, et Nausicaa jouant à la paume avec ses suivantes.

Mais s'il ne put prendre personnellement part aux représentations, il les perfectionna sensiblement: le chœur devint plus nombreux; la pompe du spectacle fut augmentée; le lyrisme d'Eschyle se détendit, et les personnages ne furent plus seulement les prête-noms du poëte; ils parlèrent un langage approprié à leur caractère, à leur situation.

Sophocle s'éloignait ainsi de l'origine de la tragédie; il amoindrissait son caractère épique; l'hymne dialogué devenait une action progressive et combinée; il lui donnait enfin la forme

que devait lui continuer Euripide et à laquelle les modernes empruntèrent plus tard les règles du genre. Ils le crurent du moins, car il n'est pas inutile de le dire ici, ces règles dont on s'est armé si longtemps contre toute innovation, que l'on a supplié l'Académie française de défendre, il y a quelques années, à une époque où l'intelligence n'avait point été détrônée en France, et où les questions d'art n'étaient point encore descendues au niveau des rébus illustrés; ces règles établies, disait-on, par les anciens, comme le *palladium* du génie tragique, les anciens ne les avaient jamais connues! Ils les violaient dans presque toutes leurs pièces; Eschyle, Sophocle, Euripide étaient des romantiques sans le savoir. Il est clair que si les académiciens qui s'armaient de leur autorité les eussent lus sérieusement, ils se fussent aperçus qu'ils ne suivaient aucune des lois qu'on disait établies par eux.

Ces lois étaient résumées dans ce qu'on appelait la *règle des trois unités* : — unité de temps, unité de lieu, unité d'action.

L'unité de temps consistait à resserrer les

événements du drame en *vingt-quatre heures!* Or, dans l'Agamemnon d'Eschyle, quand la pièce commence, Troie vient d'être prise; des feux allumés de promontoire en promontoire en ont porté la nouvelle à Argos. Il faut plusieurs jours à Agamemnon pour la suivre; le poëte ne s'arrête pas à cette difficulté; il lui fait franchir les mers en quelques secondes, et nous le voyons paraître à la porte de son palais. Dans les *Suppliantes* d'Euripide une armée part d'Athènes, livre une bataille et revient victorieuse tandis que le chœur chante. Voilà pour *l'unité de temps*. — Une partie de la pièce des *Furies* (Eschyle) se passe à Delphes, l'autre partie à Athènes; dans l'*Ajax* de Sophocle, l'action commence au camp des Grecs et se termine, loin de là, dans un lieu écarté et solitaire; dans les *Trachiniennes* du même auteur, on fait trois fois le voyage de Thessalie en Eubée. Voilà pour *l'unité de lieu*. — Quant à *l'unité d'action*, nous ne citerons que l'*Hécube* d'Euripide, dans laquelle deux actions distinctes se succèdent sans que le drame perde rien de son grand caractère ni de son pathétique.

C'est qu'en réalité l'unité nécessaire à l'intérêt ne vient pas de la concentration de tous les faits dans une seule action, mais de la convergence de tous les mouvements du drame vers une même direction d'idées. Dans l'*Andromaque* de Racine, il y a une double fable : celle qui se rapporte à Andromaque et à Pyrrhus et celle qui concerne Hermione et Oreste ; mais toutes deux tendent au même but et constituent ainsi une véritable unité d'intérêt.

D'où vient donc, en définitive, cette triple règle que ne connaissaient point les inventeurs de la tragédie et qu'ils ont négligé d'appliquer dans leurs chefs-d'œuvre ? — d'Aristote, au dire des rhéteurs ! — mais ouvrez le livre de ce législateur universel, vous trouverez qu'il ne parle que de *l'unité d'action*. Pour *l'unité de temps*, il se contente d'une vague allusion [1], et il ne dit pas un mot de *l'unité de lieu*. Ces lois

[1] La voici : *L'épopée diffère encore de la tragédie par l'étendue. La tragédie* TACHE *de se renfermer dans un tour de soleil ou* S'ÉTEND PEU AU DELA, *et l'épopée n'a pas de durée déterminée, quoique dans les commencements il en fut de même pour les tragédies.* — Il est évident qu'Aristote constate ici une habitude bien plus qu'il n'établit une règle.

dont on a fait tant de bruit n'ont donc, à l'examen, aucune des autorités qu'on leur attribue, et là, comme partout, l'art relève bien moins de préceptes généraux formulés d'avance que de la personnalité du poëte et de l'appropriation de son œuvre à sa nation et à son temps. Les conventions imposées par les rhétoriques comme des codes ne sont, après tout, que le résultat de certaines observations faites sur certaines créations; elles indiquent les moyens employés par des écrivains célèbres, rien de plus; mais, au fond, il n'y a de lois absolues que celles qui règlent l'action de l'intelligence elle-même; pour le reste, chaque grand esprit se fait à lui-même sa route et y marche à son pas, suivi de moindres intelligences qui sont ses soldats!

Laissez donc à chacune de ces troupes qui s'avancent à la conquête de l'art, la liberté de sa tactique et de son allure; n'exigez pas qu'elle marche à la voix d'un système comme au bruit d'un tambour. Quand notre œil rencontre un visage qui lui plaît, cherchons-nous à le rapporter à un type unique; n'accueillons-nous

pas la beauté sous ses mille expressions et sans opposer une théorie à notre sensation? — Ne soyons pas plus sévères pour les œuvres des hommes que pour les œuvres de Dieu ; jugeons-les sans autre rhétorique qu'un sens droit et une âme ouverte à toutes les nobles émotions.

Sophocle le réclame plus qu'aucun autre poëte. Il n'a ni le souffle lyrique d'Eschyle, ni l'imagination passionnée d'Euripide ; c'est un lac limpide et profond où l'on voit se refléter les nuages, où le flot chante avec une régularité mélodieuse. Le charme vous gagne sans qu'on puisse dire souvent d'où il est venu. La supériorité du poëte n'est point dans une qualité particulière et éclatante ; elle résulte de je ne sais quelle sublimité tempérée ; d'un ensemble harmonieux et d'une sorte d'égalité puissante qui n'a point de nom particulier, mais dont l'effet est invincible.

Quant à son pathétique, il ressort toujours de la fatalité, cette muse presque exclusive de la tragédie antique. Sophocle, comme le dit fort bien A. Schlegel, « nous invite au recueillement et à la contemplation, en nous

présentant une image déchirante de la vie humaine et en ramenant nos pensées sur le mystère à jamais impénétrable de notre destinée. » Les chœurs, trop longs dans Eschyle et qui, dans Euripide, détournent souvent de l'action, sont chez Sophocle des repos poétiques pendant lesquels le spectateur semble fermer les yeux et entendre les muses intérieures qui lui chantent leurs réflexions sur le spectacle auquel elles viennent d'assister. « Un mouvement toujours soutenu, remarque à ce sujet le critique allemand que nous avons déjà cité précédemment, exige une attention sans cesse tendue, donne à l'œuvre quelque chose d'uniforme et de fatigant, c'est comme de la musique où tous les sons seraient également forts, toutes les vitesses également rapides, et où le zèle des exécutants les emporterait toujours. Je voudrais des points d'arrêt. Je regrette ces suspensions heureuses où la poésie lyrique apparaissait chez les tragiques grecs. Il y a, dans la vie, de certains moments que l'âme solemnise; ce sont ces moments religieux, ces consécrations d'une émotion profonde que je trouve

dans les anciens et que je cherche en vain dans les tragédies françaises. »

Sophocle excelle dans ces épanouissements d'une poésie sereine. Son génie révèle l'heureuse douceur de son caractère, qui le rendit si cher à ses contemporains et lui permit d'ajouter le bonheur à la gloire. Par une rare exception, il n'eut point à expier sa supériorité. Les Athéniens, pour lui donner un témoignage de leur admiration, l'élevèrent à la plus haute dignité ; ils l'élurent stratége, lors de leur expédition contre Samos, choix qui ne peut étonner, quand on se rappelle quel rôle jouait le théâtre dans la vie publique d'Athènes : les vers des poëtes couronnés restaient dans la mémoire et passaient souvent à l'état de préceptes ; on ne craignait pas de les invoquer devant les tribunaux, à la tribune, et Démosthènes, dans son discours sur les prévarications de l'ambassade près de Philippe de Macédoine, cite un passage entier de l'*Antigone*, en engageant les Athéniens à méditer ces conseils.

Cependant, quelque heureuse qu'eût été la vie de Sophocle, un chagrin éprouva sa vieil-

lesse. Il montrait une préférence peut-être excessive pour un petit-fils illégitime qu'il comblait de présents. Iophon, né de son mariage avec Nicostrate, s'effraya de cette prédilection, qui menaçait d'amoindrir ou même d'annuler son héritage; il appela son père devant les juges et demanda qu'on lui interdît l'administration de sa fortune, prétendant que l'âge avait affaibli son intelligence. Les juges regardaient Sophocle silencieux! Alors celui-ci murmura les vers de l'*OEdipe à Colone*.

Celui qui désire vivre au delà de la mesure ordinaire de la vie, celui-là est, selon moi, bien insensé, car les longs jours ne font qu'ajouter à nos souffrances...

Le mieux est de ne pas naître, et, une fois né, le second degré du bonheur est de rentrer au plus tôt dans le néant.

Cependant les juges incertains, après s'être interrogés des yeux, demandaient encore au vieux poëte une preuve que chez lui l'intelligence n'avait point faibli. Il redressa alors sa tête vénérable, et, élevant la voix, il fit entendre le dernier chant composé en l'honneur du bourg champêtre où il était né.

Étranger ! ce lieu où tes pas se sont arrêtés est le séjour le plus délicieux de l'Attique ; c'est Colone riche en coursiers. Là, au fond des fraîches vallées, sous les touffes de lierre, dans les arbres chargés de fruits que respectent les vents glacés, chantent les rossignols à la voix mélodieuse ; là Bacchus, livré à ses joyeux transports, marche toujours escorté des nymphes, ses divines nourrices.

Là fleurit chaque matin, sous la rosée du ciel, le narcisse à la corolle gracieuse et le safran doré, antique couronne des grandes déesses. Les eaux du Céphise, toujours en fuite, serpentent dans la plaine qu'elles fécondent ; c'est la terre préférée des Muses et de Cypris aux bandelettes d'or.

Là grandit sans culture un arbre que ne possède ni l'Asie ni la grande île dorienne de Pélops, arbre qu'a planté une main immortelle et que n'osent frapper les lances ennemies ; c'est l'olivier au pâle feuillage, dont la couronne protége le berceau de l'enfant [1]. Aucune main étrangère ne pourra l'en arracher, car il est défendu par Jupiter et par Minerve aux yeux azurés.

Et Colone a encore une autre gloire : elle sait dompter les coursiers ; elle a conquis l'empire des mers. — Fils de Saturne, puissant Neptune, c'est toi qui lui as enseigné ces deux arts ; c'est grâce à toi que le frein a maîtrisé la cavale et que le navire aux

[1] A la naissance d'un enfant mâle, les Athéniens suspendaient au-dessus de son berceau une couronne d'olivier.

rames agiles a volé sur les flots, conduit par les blanches Néréides.

A cet hymne suave chanté près de la tombe en l'honneur du berceau, les juges se levèrent en applaudissant et renvoyèrent Sophocle absous.

Sa vie se prolongea, dit-on, jusqu'à quatre-vingt-neuf ans, et il mourut d'un saisissement de joie en apprenant la victoire remportée par sa dernière tragédie.

La sépulture de sa famille était à Décalie, à onze stades d'Athènes. Les Spartiates, qui étaient en guerre avec les Athéniens, occupaient alors ce lieu ; mais ils permirent d'y apporter les restes du grand poëte et de leur rendre les honneurs funèbres. Comme la tragédie était consacrée à Bacchus, on éleva sur le tombeau de Sophocle une statue de ce dieu qui tenait à la main un masque de femme. On trouve dans l'Anthologie grecque l'épitaphe suivante composée plus tard par Dioscorides ; c'est Bacchus lui-même qui parle et qui rappelle son antique rusticité, avant que Sophocle eût perfectionné le théâtre.

Passant, voici le tombeau de Sophocle ; les Muses m'en ont confié la garde. C'est lui qui, m'ayant rencontré lorsque j'arrivais de Phlius (Près Sycione), un grossier bâton à la main, accoutumé à marcher parmi les buissons et les ronces, m'a orné d'un vêtement d'or et de pourpre. Depuis qu'il n'est plus, j'ai oublié les danses solennelles et je me repose ici. — Quant à ce masque de femme que je tiens à la main, c'est *Electre* ou *Antigone*.

Il reste sept tragédies de Sophocle : *les Trachiniennes*, — *l'Ajax furieux*, — *Philoctète*, — *Antigone*, — *OEdipe, roi*, — *OEdipe à Colone*, — *Electre*.

En lisant ces pièces, on voit comment Sophocle, bien qu'il soit plus exclusivement littéraire qu'Eschyle et qu'Euripide, continua ce grand travail de moralisation de la société antique et en purifia le dogme religieux.

Une question surtout semble l'avoir préoccupé; c'est celle de la fatalité. Les anciens croyaient à une prédestination de l'être, à certaines fautes imposées d'avance par les dieux et qu'aucun effort humain ne pouvait prévenir. Pour quelques hommes, le crime et la vertu n'é-

taient point un choix de leur volonté, mais une conséquence inévitable de leur naissance. Or, malgré cette espèce de servitude morale de l'individu, on lui avait laissé tout le poids de la responsabilité. Il devait compte aux dieux du crime auquel ceux-ci l'avaient condamné avant qu'il vînt au monde. C'est contre cette doctrine impitoyable que Sophocle s'élève. Lorsqu'OEdipe, réfugié à Colone, repousse les injures de Créon, il renvoie aux dieux la responsabilité des crimes commis malgré lui et qu'il n'a pu ni prévoir ni éviter.

Vous le voyez, les plus timides ou les moins philosophes abattent eux-mêmes quelques pierres de la vieille théologie païenne. — D'où venait donc ce souffle purifiant qui, à travers les poëtes, descendait sur la société grecque? — Il venait d'un sanctuaire nouveau ouvert à tout ce qu'Athènes comptait alors d'esprits choisis. — Nous voulons parler de l'école ionique.

Fondée à Milet par Thalès, qui avait étudié en Égypte les sciences secrètes, elle avait été transportée plus tard à Athènes par Anaxagore. Son principal précepte était la contemplation

de la nature, c'est-à-dire l'observation des faits. A ce premier âge de la philosophie, l'homme ne se retourne point encore vers son âme ; il regarde autour de lui, il cherche les causes de ce qui l'environne ; comme l'enfant, il veut connaître le pourquoi de tout ce qui frappe ses regards. C'est la marche ordinaire, celle que l'on observe chez tous les peuples, dans tous les temps. On essaie d'expliquer le monde avant d'expliquer la vie ; on cherche Dieu avant de se chercher soi-même.

L'école ionique s'occupait donc de l'étude des causes et, repoussant le voile mythologique sous lequel se cachaient ces grands problèmes, elle était arrivée à la philosophie naturaliste, qui préparait les âmes à une régénération plus complète.

Tous les principes de l'école se résumaient en quatre points principaux :

D'abord, un Dieu qui avait formé le monde.

Secondement, une vie universelle animant l'univers et de laquelle dérivaient toutes les autres vies.

Troisièmement, union de ces existences par-

ticulières à des germes formés dans les eaux.

Quatrièmement, liberté de l'âme humaine, qui, comme récompense du devoir accompli, allait animer des corps de plus en plus parfaits jusqu'à ce qu'elle se confondît enfin dans la vie ou âme universelle (le dieu Cosmos).

A ces principes, dont la démonstration formait la base de l'enseignement d'Anaxagore, se joignaient des espèces d'énigmes philosophiques mises à la mode par les sept sages, exercices ingénieux qui élevaient le cœur ou aiguisaient la pensée. On nous a gardé plusieurs des questions que les adeptes se proposaient l'un à l'autre avec les réponses acceptées du maître. En voici quelques-unes :

— Qu'y a-t-il de plus ancien ?

— C'est Dieu, car il est éternel.

— De plus grand ?

— L'espace, il contient l'univers, qui, lui-même, renferme tout.

— De plus beau ?

— Le monde, parce qu'il est l'ouvrage de Dieu.

— De plus sage ?

— Le temps; il a découvert et découvrira toutes choses.

— De plus commun?

— L'espérance; elle reste à ceux-mêmes qui n'ont rien.

Tels étaient les enseignements et les jeux de l'école. C'était là que se formaient les poëtes d'Athènes, ses historiens, ses orateurs! Ainsi, pendant que la société apparente, la foule, continuait à vivre sous l'ancienne religion, une société particulière, l'élite, adorait à part un autre dieu! — Phénomène curieux et toujours reproduit en politique, en science, en littérature. Cherchez bien dans l'histoire, vous trouverez partout ce double spectacle du plus grand nombre attaché à des faits ou à des idées en ruines et du plus petit, préparant tout bas à la société, un abri nouveau. Le difficile est de reconnaître ce camp des travailleurs choisis qui s'appliquent à l'accomplissement de nos destinées terrestres. Que de fois le monde en marche a pris pour ses pionniers d'avant-garde quelques aventuriers de l'idée; que de fausses routes faites ainsi sous de faux drapeaux!

car s'il ne suffit pas dans l'histoire de s'appeler majorité pour avoir raison, il ne suffit pas non plus de s'appeler minorité pour être l'avenir! On n'est l'avenir qu'à la condition de porter en soi ce que portait la loi du Christ aux sociétés anciennes, c'est-à-dire plus de justice, plus de liberté et plus d'amour!

La première pièce de Sophocle que nous ayons nommée, les *Trachiniennes*, a emprunté son titre aux jeunes filles de Trachine (en Thessalie) qui composent le chœur. Le sujet de la pièce est la mort d'Hercule, causée par la jalousie de Déjanire. Celle-ci le voyant épris d'Yole lui envoie une tunique trempée dans le sang du Centaure, qu'elle croit propre à réveiller son amour, et cette tunique communique à Hercule un venin rongeur auquel il succombe. Les douleurs toutes physiques de cette agonie font le pathétique de la pièce. Notre art moderne, idéalisé par l'influence du christianisme, a préféré, avec raison, à cette peinture des souffrances corporelles, la peinture des angoisses du cœur. Le théâtre s'est déplacé pour nous; il a été transporté du monde appa-

rent dans le monde intérieur; nous avons appris à nous intéresser aux blessures invisibles et à nous attendrir en voyant seulement couler ces larmes qu'un poëte moderne a nommées le sang de l'âme.

Mais chez les anciens il fallait une douleur dont on vit la cause. Aussi, Sophocle y a-t-il eu recours une seconde fois dans *Philoctète*, tragédie à laquelle Fénelon a emprunté le plus heureux épisode de son Télémaque. Nous y renvoyons ceux qui voudraient avoir une idée de la pièce grecque. L'auteur français l'a suivie pas à pas et en a même traduit, dans son récit, plusieurs passages.

L'*Ajax furieux* s'inspire d'un ordre d'idées tout différent. Le poëte nous représente la folie d'Ajax quand les armes d'Achille ont été données à Ulysse. Il se lève au milieu de la nuit pour égorger le roi d'Ithaque et les Atrides; mais Minerve le frappe d'égarement; il massacre les troupeaux réunis dans le camp et leurs bergers, en croyant massacrer ses ennemis. Bientôt la triste nouvelle se répand dans l'armée ; les compagnons du héros accourent et

s'interrogent ; ils veulent douter encore ; lorsqu'une tente qui s'ouvre tout à coup vers le fond du théâtre leur montre Ajax sanglant, à demi couché sur son glaive et entouré de troupeaux massacrés !

Le guerrier qui a recouvré la raison ne veut point survivre à sa honte ; il s'écrie :

Ténèbres qui êtes ma lumière, Érèbe visible à mes yeux, recevez un nouvel habitant, recevez-moi !

Il se fait apporter son fils pour l'embrasser une dernière fois, et dit à son épouse Tecmesse :

— Approche-le de moi, approche-le ; les traces récentes du carnage n'effraieront pas ses yeux, s'il est vrai qu'il soit mon fils. Il faut le former de bonne heure à l'âpreté des mœurs de son père, afin qu'il lui ressemble. O mon fils ! sois plus heureux que moi.... Dès ce moment je puis te porter envie, puisque tu ne connais point encore les maux qui m'accablent. — Ignorer, voilà le bonheur de la vie jusqu'à l'âge où tu connaîtras la joie et la douleur. Arrivé à ce moment, ô mon fils, songe à montrer aux ennemis de ton père de quel sang tu es sorti. — Jusqu'alors, nourrie à la douce haleine des zéphirs, que ta jeune âme croisse

en paix pour les délices de ta mère... Quant à mes armes, je ne veux point qu'elles soient disputées par les Grecs ni par l'auteur de mes maux. Toi seul, ô mon fils, prends ce bouclier immense, impénétrable, auquel tu dois ton nom ; garde-le ; charge ton bras de ses lanières sept fois repliées ; le reste de mon armure sera enseveli avec moi.... — Et toi, Tecmesse, prends vite cet enfant, ferme les portes.... cesse tes plaintes : un habile médecin ne cherche pas à calmer par des paroles les maux qu'il faut guérir avec le fer.

Il s'échappe en effet du camp, fixe son épée dans une fente de rocher et se précipite sur la pointe après un dernier adieu à la terre natale.

L'*Antigone* est la suite des *Frères ennemis*, sujet traité par Eschyle dans les *Sept chefs devant Thèbes*.

Après la mort d'Etéocle et de Polynice tués l'un par l'autre, Créon, qui commande à Thèbes, fait rendre les honneurs funèbres à Etéocle, tombé en combattant pour sa patrie ; mais il défend, sous peine de mort, de les rendre à Polynice. Sa sœur Antigone brave la défense. Comme châtiment elle est enfermée dans un tombeau où elle s'étrangle de ses propres mains,

et le fils de Créon qui l'aimait se donne la mort près de son cadavre.

Tout l'intérêt de la pièce est dans la question de savoir si Polynice aura des funérailles. On ne peut bien comprendre cet intérêt qu'en se reportant aux idées des anciens. Pour eux, les honneurs funèbres étaient la condition sans laquelle le mort ne pouvait être reçu aux enfers. A leur point de vue ces honneurs étaient donc égaux en importance aux cérémonies du baptême réservées par quelques-uns des premiers chrétiens pour l'heure suprême et sans lesquelles l'âme restait plongée dans les limbes. Cette importance attachée aux funérailles est du reste commune à tous les peuples primitifs. On connaît la piété des Indiens pour leurs morts, au tombeau desquels ils apportent les prémices de leurs récoltes ou de leurs chasses et dont ils transportent les ossements dans leurs plus lointaines émigrations. Quand un chef Delaware annonce à sa tribu qu'il faut quitter le lieu où elle se trouve établie, il lui dit :

— « Avertissez les os de vos pères de se lever pour vous suivre. »

Ce culte prolongé pour les morts ne tient pas seulement à un souvenir pieux, mais à ce que les peuples païens ne peuvent jamais bien comprendre la séparation de l'âme et du corps. Cette dépouille qui tombe dans la fosse, ce n'est pas un vêtement quitté, c'est la personne même. Ils lui offrent de l'or, des aliments, des armes; ils croient que l'âme a emporté sa forme terrestre dans le royaume inconnu. Chez les chrétiens, au contraire, le corps n'est qu'une apparence passagère qui retourne aux éléments. Le culte que nous rendons aux restes de celui que nous avons aimé ne se borne point à sa tombe; son souvenir est pour nous vivant dans ses paroles, dans ses écrits, dans les objets qui rappellent ses habitudes, enfin dans tout ce qui a conservé l'empreinte et comme l'attitude de son âme.

L'*Electre* de Sophocle et l'*OEdipe roi* ont pour nous un intérêt particulier. Voltaire les a imitées dans deux tragédies applaudies par le public, louées par Laharpe et restées classiques jusqu'à ce jour. Voyons ce que le tragique du dix-huitième siècle a trouvé dans le poëte d'Athènes

et s'il l'a autant surpassé que l'ont cru ses contemporains sur sa propre affirmation.

Voltaire avait dix-sept ans lorsqu'il fit représenter l'*OEdipe roi;* il savait du théâtre grec tout juste ce qu'il en avait pu apprendre dans la traduction du père Brumoy ; mais il était, comme son héros lui-même :

Jeune et daus l'âge heureux qui méconnaît la crainte.

En conséquence, il se chargea de prouver que si sa pièce avait réussi, ce n'était point la faute de Sophocle, qu'il lui avait à peine emprunté le sujet et quelques passages, que la tragédie grecque était un tissu de non-sens, d'invraisemblances, de naïvetés grotesques, de longueurs insupportables ! — Après quoi il veut bien ajouter pourtant que si Sophocle et les autres tragiques grecs étaient nés au dix-huitième siècle, *il est à croire* qu'ils auraient perfectionné leur art et qu'après tout il ne fallait pas les *mépriser entièrement !* — Pour preuve, il cite huit vers de Racine empruntés à l'*Hippolyte* d'Euripide. — *A la vérité,* ajoute-t-il, *ce sont les seuls bons de toute la pièce.* — Quand nous

parlerons d'Euripide, nous reviendrons sur ce jugement.

En attendant, voyons l'œuvre quasi-misérable de Sophocle et le chef-d'œuvre de son jeune rival.

Dans la pièce grecque nous sommes transportés, dès la première scène, à l'entrée du palais d'OEdipe, devenu roi de Thèbes et époux de la veuve de Laïus, en récompense de sa victoire sur le sphynx.

La foule se presse autour du portique avec des cris et des gémissements. OEdipe paraît à l'entrée du palais, il demande aux Thébains pourquoi ils se présentent à lui en tenant à la main le rameau des suppliants. Le grand-prêtre répond que la peste ravage la ville, que lui, dont la sagesse a déjà sauvé le royaume, il trouvera sans doute quelque moyen d'écarter le fléau; qu'on le conjure de se hâter s'il ne veut point que son peuple périsse tout entier. OEdipe répond qu'il connaît les maux de ses sujets, qu'il y cherche un remède et qu'il a envoyé le frère de la reine, Créon, consulter l'o-cle de Delphes.

Cette scène si noble, si grande et si touchante, Voltaire la trouve ridicule ! Il prétend que le peuple n'a pas besoin de venir parler à OEdipe de ce qu'il sait. Il ne comprend pas que des malheureux se précipitent vers l'homme qui a déjà été leur providence pour lui rappeler ce qu'ils souffrent et le presser de les secourir. Il voudrait, sans doute, que les Thébains imitassent ce Gascon qui, pour toute prière, disait à Dieu chaque soir :

— Tu mé connais, tu sais cé qué zé désiré, partant, n'en parlons plus.

Aussi a-t-il *corrigé* cet endroit.

Dans la pièce française, nous voyons Philoctète qui arrive à Thèbes. Nul ne lui a parlé de la peste pour laquelle on consulte les oracles de toute la Grèce ; il a traversé la ville sans rien soupçonner, et il entre au palais où un personnage nommé Dimas lui raconte ce qui s'est passé pendant son absence : le meurtre de Laïus, dont les assassins sont restés inconnus, la mort du sphynx tué par OEdipe et son mariage avec Jocaste. — Ici Philoctète pousse un hélas ! — car l'ancien ami d'Hercule n'est rien

moins qu'un amoureux secret de la reine et il venait pour l'épouser en cas de veuvage. — C'est là ce que Voltaire appelle corriger l'antiquité.

Cependant les oracles parlent; ils déclarent que le seul moyen d'apaiser les dieux est de rechercher le meurtrier de Laïus et de le punir. L'Œdipe de Sophocle prononce alors sur le criminel inconnu l'anathème antique. Il lui ordonne de s'exiler de Thèbes; il défend aux citoyens de le recevoir, de lui parler, de l'admettre aux sacrifices, de lui présenter l'eau lustrale; il le rejette enfin hors l'humanité.

En cela, il exerce l'espèce de sacerdoce paternel des vieux rois sur leur peuple; c'est un père qui chasse du grand foyer de la patrie un fils coupable, et son anathème religieux est d'autant plus dramatique que, sans le savoir, c'est sur lui-même qu'il le prononce.

L'Œdipe de Voltaire déclare simplement que le meurtrier sera recherché et qu'on l'immolera sur la tombe de Laïus.

Mais le peuple, qui a sans doute entendu parler de l'amour de Philoctète pour la reine,

et qui sait que ce héros n'a suivi Hercule et vaincu tant de monstres que pour plaire à Jocaste, le peuple déclare qu'il est le seul coupable et *demande sa tête !*

Jocaste s'indigne, elle dit à sa confidente :

Apprends que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux puisqu'il m'avait su plaire.

Elle-même adore en secret Philoctète et se plaint qu'à sa vue

Les feux qu'on croit éteints renaissent sous la cendre.

Elle veut le sauver et l'avertit qu'il court un grand danger. Philoctète répond galamment :

Je perds Alcide et vous, qu'aurais-je à craindre encore?

Mais Jocaste le presse de partir

Au nom de cette flamme,
Dont la triste Jocaste avait touché son âme.

Il faut avouer que la *triste Jocaste* se trouve,

en effet, dans une situation peu ordinaire à son âge, car on ne doit pas oublier que cette reine qui enflamme Philoctète n'est rien moins que grand'mère !

Au reste OEdipe n'a pas un instant de jalousie ; loin de là, il défend l'ami d'Hercule contre la fureur populaire; mais ce n'est qu'une avance de générosité, celui-ci ne tardera pas à la lui rendre. Lorsque le grand-prêtre arrive et déclare que les dieux ont parlé, que le meurtrier de Laïus est OEdipe lui-même, l'amant de la reine ne l'abandonne point :

Contre vos ennemis je vous offre mon bras.
Entre un pontife et vous, je ne balance pas ;
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque dieu qui l'inspire,
Doit prier pour les rois et ne pas les maudire.

Évidemment Philoctète vivait sous le règne de Louis XV et tenait à rester bien en cour.

Dans l'OEdipe de Sophocle, c'est Tirésias, devin aveugle, que le roi interroge. Tirésias résiste longtemps, il maudit sa science, il veut se taire et repartir ; mais OEdipe, avec la fierté impérieuse qui est son excuse et la cause de

ses misères, lui reproche d'être un mauvais citoyen ; il soupçonne son silence! Alors l'aveugle éclate, il lui déclare qu'il est lui-même le meurtrier.

OEdipe se trouble, mais Jocaste le rassure. Elle-même a pu reconnaître la vanité des oracles. Ils lui avaient annoncé que le fils qui naîtrait d'elle et de Laïus serait l'assassin de son père et l'époux de sa mère ; or, ce fils a été exposé sur le Cithéron, où il est devenu la proie des bêtes féroces, Laïus a été tué par des bandits dans les montagnes, et elle est l'épouse d'OEdipe, le fils du roi de Corinthe.

Cette révélation, loin de rassurer OEdipe, accroît son inquiétude. Il ne peut oublier que lui-même a autrefois tué un inconnu qui lui disputait le passage dans un défilé de la montagne, et cet inconnu se trouve être précisément Laïus! — Un messager qui arrive de Corinthe lui apprend, en même temps, qu'il n'est point le fils du roi de cette ville, comme il l'avait cru, mais un enfant abandonné qui fut autrefois remis à ce même messager par un pâtre du Cithéron. Il fait venir ce pâtre afin de l'interroger.

Le nœud de la pièce est ici. Puisque Œdipe est un enfant recueilli sur la montagne, il s'agit de savoir s'il n'est pas le fils exposé par Jocaste et Laïus, et s'il n'a pas accompli, à son insu, l'affreux oracle, en devenant l'assassin de son père et le mari de sa mère. — Vous sentez ce qu'a de solennel l'interrogatoire qui doit lui confirmer cet horrible soupçon. Le berger hésite et tremble de répondre : Œdipe le presse avec l'impatience audacieuse d'un homme qui veut voir jusqu'au fond de son malheur.

Voici la scène de Sophocle.

ŒDIPE *au berger.*

Vieillard, regarde-moi et réponds à toutes mes questions. — Tu étais au service de Laïus?

LE BERGER, *avec trouble.*

J'étais son esclave ; non qu'il m'eût acheté ; mais j'ai été élevé dans son palais.

ŒDIPE.

Quel était ton emploi?

LE BERGER.

D'habitude, je conduisais ses troupeaux.

ŒDIPE.

Quels lieux fréquentais-tu de préférence?

LE BERGER.

Le Cithéron et les pâturages voisins.

ŒDIPE, *montrant le messager.*

Te souviens-tu d'y avoir vu cet homme?

LE BERGER, *sans regarder le messager.*

Que faisait-il et de quel homme parles-tu?

ŒDIPE.

De celui qui est devant tes yeux : ne l'as-tu jamais rencontré?

LE BERGER, *hésitant.*

Non, autant du moins que ma mémoire me permet de l'affirmer.

LE MESSAGER.

Cela se comprend, maître ; mais je rappellerai ses souvenirs. — Je sais très-bien qu'il m'a vu dans les pâturages du Cithéron. Il conduisait deux troupeaux ; je n'en avais qu'un ; nous sommes restés ensemble trois mois entiers, depuis la fin du printemps jusqu'au lever de l'arcture ; et l'hiver, nous avons ramené nos troupeaux aux bergeries. — Ce que je dis n'est-il point la vérité ?

LE BERGER.

Oui ; mais tu parles d'un temps bien reculé.

LE MESSAGER.

Dis-moi maintenant, te souviens-tu qu'alors tu me remis un enfant pour l'élever comme le mien?

LE BERGER, *tressaillant.*

Que veux-tu dire? pourquoi cette question?

LE MESSAGER, *montrant OEdipe.*

Voici devant toi celui qui était alors enfant.

LE BERGER, *vivement.*

Malheureux! quel besoin as-tu de parler!

ŒDIPE, *sévèrement.*

Ne l'insulte pas! c'est toi qui mérites le blâme.

LE BERGER, *timidement.*

Qu'ai-je donc fait? ô le meilleur des maîtres!

ŒDIPE.

Tu ne réponds pas au sujet de cet enfant.

LE BERGER.

Il est fou... il voudrait une récompense...

ŒDIPE, *avec impatience.*

Et toi, tu obligeras à te faire parler de force.

LE BERGER.

Au nom des dieux! ne maltraite pas un vieillard!

ŒDIPE, *irrité, au chœur.*

Liez-lui les mains.

LE BERGER, *effrayé.*

Malheureux que je suis! Pourquoi? que veux-tu apprendre?

Lui as-tu remis cet enfant?

LE BERGER.

Oui; je le lui ai donné! — Que ne suis-je mort ce jour-là!

ŒDIPE.

C'est ce qui t'arrivera aujourd'hui, si tu ne dis la vérité.

LE BERGER, *à part.*

Ce sera bien plutôt si je parle!

ŒDIPE, *impatienté.*

Cet homme, je le vois, ne cherche que des délais.

LE BERGER.

Non, je te l'assure; j'ai déjà dit que je lui avais remis l'enfant.

ŒDIPE.

D'où le tenais-tu? était-il à toi ou l'avais-tu reçu d'un autre?

LE BERGER.

Il n'était pas à moi, je l'avais reçu de quelqu'un.

ŒDIPE.

De qui et de quelle maison?

LE BERGER.

Au nom des dieux! ne m'interrogez pas davantage.

ŒDIPE.

Tu es mort si je répète ma question.

LE BERGER.

Eh bien ! c'est de quelqu'un de la maison de Laïus.

ŒDIPE.

Esclave, ou de la famille du roi ?

LE BERGER.

Hélas ! voilà le secret le plus terrible à dire.

ŒDIPE.

Et le plus terrible à entendre ! — Parle, cependant.

LE BERGER.

On le disait fils de Laïus ; — mais Jocaste pourrait mieux que personne te l'apprendre.

ŒDIPE.

C'est elle qui te l'a remis ?

LE BERGER.

C'est elle.

ŒDIPE.

Dans quelle intention ?

LE BERGER.

Pour le faire périr.

ŒDIPE.

Elle qui l'avait mis au monde ?

LE BERGER.

Elle redoutait de funestes oracles.

ŒDIPE.

Que disaient-ils?

LE BERGER.

Qu'il tuerait l'auteur de ses jours.

ŒDIPE, *montrant le messager.*

Pourquoi le remis-tu à ce vieillard?

LE BERGER.

Par pitié. J'avais cru qu'il l'emporterait dans sa patrie, sur une terre étrangère; il l'a conservé pour les plus grands malheurs; car si tu es celui dont il parle, tu es le plus infortuné des hommes.

ŒDIPE.

Hélas! tout est révélé maintenant! — O lumière, je te vois pour la dernière fois.

Voilà cette scène admirable pour la vérité des caractères, pour le charme des détails, pour le naturel du dialogue; dans laquelle tout est à sa place, où l'explication marche sans se ralentir ni se précipiter et où, à travers la simplicité contenue du langage, on entend le secret terrible qui s'avance comme un coup de tonnerre.

Nous ne voulons point paraître partial en citant, à côté, la scène de Voltaire; il est des cas où la seule comparaison est une critique trop poignante. Nous aimons mieux vous y renvoyer; c'est, dans la pièce française, la troisième scène du cinquième acte.

OEdipe a annoncé sa résolution en s'écriant : *O lumière! je te vois pour la dernière fois.*

Le chœur nous apprend bientôt, en effet, qu'à l'aspect de Jocaste qui s'était donné la mort, il s'est lui-même crevé les yeux. On entend des cris. Il reparaît sur la scène aveugle, les bras en avant, demandant sa route et s'effrayant lui-même du bruit de sa voix qui retentit dans ces ténèbres.

Le chœur déplore le châtiment qu'il s'est infligé, mais OEdipe lui répond :

— Ce que j'ai fait, je devais le faire!... et de quel œil aurais-je pu soutenir, dans les enfers, les regards d'un père et d'une mère?... Je ne pouvais plus voir cette ville, ces murs, ces images sacrées des dieux que moi-même je me suis interdits à moi seul... Non, non, si j'avais pu empêcher encore mes oreilles d'entendre, j'aurais fermé si bien les avenues de ces sens miséra-

bles, que je serais devenu aveugle et sourd à la fois. Car n'avoir pas le sentiment de ses maux est la seule douceur qui reste au malheureux. — O Cithéron! pourquoi m'as-tu reçu? pourquoi, en me recevant ne m'as-tu pas aussitôt donné la mort?...

Triste chemin, sombre vallée, forêt qui as vu le meurtre, étroit sentier à l'embranchement des trois routes qui avez bu le sang de mon père, versé par mes mains, avez-vous encore gardé mon souvenir?

Cependant Créon arrive, il témoigne sa pitié à OEdipe et veut le faire rentrer dans le palais. OEdipe refuse.

Laisse-moi, laisse-moi habiter ces montagnes, ma patrie, que ma mère et mon père m'avaient désignées dès ma naissance pour tombeau, afin que je meure où ils voulurent me faire périr. — Mais hélas! je prévois trop bien que ma vie doit se prolonger et que les dieux me réservent à des maux encore plus affreux. — Eh bien! que ma destinée s'accomplisse! — Quant à mes enfants.... je ne te recommande pas mes fils, ô Créon, ce sont des hommes, en quelque lieu qu'ils soient, ils doivent se suffire; mais je laisse deux filles dignes de pitié. Autrefois elles s'asseyaient à ma table et je ne touchais à aucun mets dont elles n'eussent leur part. Veille sur leur sort avec tendresse. — Permets-moi de leur parler et de pleurer avec elles.

Créon, généreux frère, Créon, ah! s'il m'était permis de les toucher de mes mains, il me semblerait les voir encore.... — Que dis-je? ne sont-ce point elles que j'entends pleurer? O filles chéries! la pitié de Créon vous aurait-elle envoyées près de moi?...

CRÉON.

Tu ne te trompes point, je les ai fait venir...

ŒDIPE.

Ah! puisses-tu être heureux!... Mes enfants, où êtes-vous? Venez toucher ces mains fraternelles qui ont répandu sur les yeux de votre père une éternelle nuit... Je ne puis vous voir; mais je pleure sur vous en songeant aux amertumes qui attendent le reste de votre vie. A quelle assemblée de Thébains, à quelle fête pourrez-vous assister sans être bientôt forcées de fuir pour pleurer dans la solitude? — quand l'âge de l'hymen sera venu, quel mortel assez hardi osera prendre sa part de tant d'opprobre? Aucun, mes enfants, aucun! le célibat et la stérilité seront votre partage.

. . . .

CRÉON.

C'est assez verser de larmes, rentre dans ton palais et quitte tes filles.

ŒDIPE, *avec violence.*

Non, non, garde-toi de me les arracher!

CRÉON.

Cesse de vouloir toujours dominer; c'est là ce qui t'a perdu.

LE CHŒUR.

Regardez! ô Thébains! regardez! le voilà cet Œdipe qui pénétrait le sens des énigmes les plus obscures et qui, parvenu au faîte du pouvoir, n'a jamais rien regardé avec envie. Voyez dans quel océan de maux il est tombé; apprenez à fixer vos regards vers les derniers jours et à ne donner à aucun mortel le titre d'heureux avant qu'il ait achevé de vivre.

Savez-vous ce que Voltaire a substitué à cet admirable dénouement? Au lieu du poétique égarement d'OEdipe interrogeant le Cithéron, la vallée sombre et l'étroit sentier où il a frappé son père, au lieu de ces adieux touchants à ses filles, au lieu de cette grande conclusion religieuse tirée par le chœur, voici ce qu'il a inventé, lui qui avait eu le bonheur de naître à une époque où l'on pouvait *perfectionner* Sophocle.

OEdipe, à qui Phorbas et Icare (le messager et le pâtre de la pièce grecque) ont appris la terrible vérité, s'écrie :

Sortez, *cruels*, sortez de ma présence,
De vos *affreux bienfaits* craignez la récompense,

Fuyez : à tant d'horreur par vous seuls réservé,
Je vous punirais *trop* de m'avoir conservé.

Les *cruels* se hâtent de *fuir* et OEdipe resté seul commence ce monologue :

Le voilà donc rempli, cet oracle exécrable
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable !
Et je me vois enfin, *par un mélange affreux*,
Inceste et parricide et pourtant vertueux.
— Misérable vertu, nom stérile et funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A *mon noir ascendant* tu n'as pu résister :
Je tombai dans le piége en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime,
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme,
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres ;
Impitoyables dieux ! mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez !... — Où suis-je ? quelle nuit
Couvre d'un voile *affreux* la clarté qui nous luit ?
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi.
L'enfer s'ouvre... O Laïus ! ô mon père ! est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans *le flanc* cette main criminelle ;

Punis-moi, venge-toi d'un *monstre détesté*,
D'un monstre qui souilla les *flancs* qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres,
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.

Ainsi, voilà tout ce qu'inspire à Voltaire la situation d'OEdipe! Une amplification froidement philosophique contre la fatalité, et une proclamation de son innocence qui le conduit dix vers plus loin à se déclarer lui-même un *monstre détesté!*

C'était bien la peine de relever si dédaigneusement les contradictions de Sophocle et de le traiter de déclamateur.

Hâtons-nous d'être juste : lorsque plus tard Voltaire imita une seconde tragédie du même auteur, *Electre*, il se montra plus circonspect dans son jugement. Il déclara généreusement que l'ignorance et la présomption qui en est la suite pouvaient seules dire qu'il n'y avait rien à imiter dans les anciens ; qu'on trouvait, au contraire, chez eux *les semences de toutes les beautés!* Il va même jusqu'à parler *de la pompe, de la magnificence vraiment tragique des vers de Sophocle! de son élégance, de sa pureté, de son naturel!* Tout était

bien changé à ses yeux, comme vous le voyez; l'âge l'avait rendu plus clairvoyant ou plus réservé. Lui avait-il fait acquérir véritablement le sens de l'antiquité? — Hélas! *Electre* prouve le contraire! Nous n'avons plus ici, à la vérité, de Philoctète amoureux; mais, à part cette sage réforme, c'est toujours la société française substituée à la société antique; ce sont nos sentiments, nos habitudes, nos images familières; il n'y a de grec que les noms des personnages. Au lieu de cette poésie ample et sereine de Sophocle, vous avez des vers hachés, tordus, entrecoupés d'exclamations; l'action matérielle du drame simplement notée par des alexandrins.

Nous pourrions citer dix scènes à l'appui de notre jugement; nous nous arrêterons à la principale situation, lorsqu'Oreste et Pylade, qui veulent arriver jusqu'à Egiste et Clytemnestre pour venger sur eux le meurtre d'Agamemnon se présentent au palais avec une urne funéraire qui renferme, à ce qu'ils assurent, les cendres d'Oreste.

Electre, qui espère toujours le retour de son

frère, en qui elle compte trouver un vengeur, les aperçoit et s'approche.

ÉLECTRE *à Oreste.*

Et qui donc êtes-vous, étrangers *malheureux*?
Que venez-vous chercher sur ce rivage *affreux*?

ORESTE.

Nous attendons ici les ordres, *la présence*
Du roi qui tient Argos sous son obéissance.

ÉLECTRE.

Qui? du roi! quoi! des Grecs osent donner ce nom
Au tyran qui versa le sang d'Agamemnon!

PYLADE.

Il règne; c'est assez, et le ciel nous ordonne
Que, sans peser ses droits, nous respections son trône.

ÉLECTRE.

Maxime horrible et lâche! eh! que demandez-vous
Au monstre ensanglanté qui règne ici sur nous?

PYLADE.

Nous venons lui porter des nouvelles heureuses.

ÉLECTRE.

Elles sont donc pour nous *inhumaines*, affreuses?

IPHISE, *voyant l'urne.*

Quelle est cette urne? (*elle lit l'inscription*)
Hélas! ô surprise! ô douleur!

PYLADE.

Oreste.

ÉLECTRE.

Oreste ! ah ! dieux ! il est mort ! je me meurs.

ORESTE *à Pylade.*

Qu'avons-nous fait, ami, peut-on les méconnaître ;
A l'excès des douleurs que nous voyons paraître,
Tout mon sang se soulève ! ah ! princesse, ah ! vivez !

ÉLECTRE.

Moi, vivre ?.. Oreste est mort ! *barbares,* achevez.

IPHISE.

Hélas ! d'Agamemnon vous voyez ce qui reste,
Ses deux filles, les sœurs du malheureux Oreste.

ORESTE.

Électre ! Iphise ! où suis-je ? impitoyables dieux[1] !

(*A celui qui porte l'urne.*)

Otez ce *monument ;* éloignez de leurs yeux
Cette urne dont l'aspect...

ÉLECTRE, *revenant à elle et courant vers l'urne.*

Cruel ! qu'osez-vous dire ?
Ah ! ne m'en privez pas ; et *devant* que j'expire,
Laissez, laissez toucher *à* mes tremblantes mains

[1] Ici Oreste semble surpris de reconnaître ses deux sœurs, et six vers avant il a dit qu'il ne pouvait les *méconnaître.*

Ces restes échappés *à des dieux inhumains.*
Donnez (*elle prend l'urne et l'embrasse.*)

ORESTE.

Que faites-vous? Cessez.

PYLADE.

Le seul Égisthe
Dut recevoir de nous ce *monument si triste.*

ÉLECTRE.

Qu'entends-je? ô nouveaux crimes! ô *désastres* plus grands!
Les cendres de mon frère aux mains de mes tyrans.
Des meurtriers d'Oreste, ô ciel, suis-je entourée?

ORESTE.

De ce reproche *affreux* mon âme déchirée
Ne peut plus....

ÉLECTRE.

Et c'est vous qui *partagez* mes pleurs?
Au nom du fils des rois, au nom des dieux vengeurs,
S'il n'est pas mort par vous, si vos mains généreuses
Ont daigné recueillir ses cendres malheureuses...

ORESTE.

Ah! dieux!

ÉLECTRE.

Si vous plaignez son trépas et ma mort,
Répondez-moi : comment avez-vous su son sort?
Étiez-vous son ami? Dites-moi qui vous êtes?

Vous surtout, dont les traits... Vos bouches sont muet-
Quand vous *m'assassinez* vous êtes attendris? [tes,

ORESTE.

C'en est *trop* et les dieux sont *trop* bien obéis.

ÉLECTRE.

Que dites-vous?

ORESTE.

Laissez ces dépouilles *horribles*.

ÉLECTRE.

Tous les cœurs aujourd'hui seront-ils inflexibles?
— Non, *fatal étranger*, je ne rendrai jamais
Ces présents douloureux que ta pitié m'a faits;
C'est Oreste, c'est lui... vois sa sœur expirante
L'embrasser en mourant de sa main défaillante.

Oreste va enfin se trahir et avouer à Electre son subterfuge, quand l'arrivée d'Egisthe et de Clytemnestre lui coupe la parole. Sa sœur, persuadée qu'il est l'assassin de celui dont il apporte les cendres se décide, sans plus d'informations, à le poignarder! Elle saisit le moment où il se trouve seul :

ÉLECTRE, *au fond du théâtre.*

Qui m'arrête? et d'où vient que je crains de frapper!
Avançons.

ORESTE, *sans la voir et regardant vers le tombeau d'Agamemnon.*

Quelle voix ici s'est fait entendre?
Père, époux malheureux, chère et terrible cendre,
Est-ce toi qui gémis, ombre d'Agamemnon?

ÉLECTRE, *à part.*

Juste ciel! est-ce à lui de prononcer ce nom?

ORESTE, *sans la voir.*

O malheureuse Électre!

ÉLECTRE, *à part.*

Il me nomme, il soupire!
Les remords *en ces lieux* ont-ils donc quelque empire?
— Qu'importe des remords à mon juste courroux.

(*Elle s'avance vers Oreste.*)

Frappons... — Meurs malheureux!

ORESTE, *lui saisissant le bras.*

Justes dieux! est-ce vous,
Chère Électre?

ÉLECTRE.

Qu'entends-je?

ORESTE.

Hélas! qu'alliez-vous faire?

ÉLECTRE.

J'allais verser ton sang, j'allais venger mon frère.

ORESTE, *la regardant avec attendrissement.*

Le venger!.. et sur qui?

ÉLECTRE, *émue.*

Son aspect, ses accents,
Ont fait trembler mon bras, ont fait frémir mes sens.
Quoi! c'est vous dont je suis l'esclave malheureuse?

ORESTE.

C'est moi qui suis à vous.

ÉLECTRE.

O vengeance trompeuse!
D'où vient qu'en vous parlant tout mon cœur est changé?

ORESTE.

Sœur d'Oreste...

ÉLECTRE.

Achevez.

ORESTE.

Où me suis-je engagé!...

ÉLECTRE.

Ah! ne me trompez plus, parlez, il faut m'apprendre
L'excès du crime *affreux* que j'allais *entreprendre.*
Par pitié, répondez, éclairez-moi, parlez.

ORESTE.

Je ne puis, fuyez-moi...

ÉLECTRE.

Qui? moi vous fuir!

ORESTE.

Tremblez !

ÉLECTRE.

Pourquoi ?

ORESTE, *troublé.*

Je suis... cessez... gardez qu'on ne vous voie,

ÉLECTRE.

Ah ! vous me remplissez de terreur et de joie.

ORESTE.

Si vous aimez un frère....

ÉLECTRE.

Oui, je l'aime, oui, je crois
Voir les traits de mon père, entendre encor sa voix ;
La nature nous parle et perce ce mystère ;
Ne lui résistez pas : oui vous êtes mon frère,
Vous l'êtes ! je vous vois, je vous embrasse. — Hélas !
Cher Oreste ! et ta sœur a voulu ton trépas.

Je ne veux affaiblir cette citation par aucune remarque et je traduis sur-le-champ la scène correspondante dans Sophocle.

Oreste arrive suivi d'un serviteur qui apporte l'urne funèbre ; il aperçoit à la porte du palais le chœur des femmes esclaves, parmi lesquelles Electre est confondue. Celle-ci ne doute point de la mort d'Oreste, mais elle en attend

la preuve ; l'étranger s'adresse aux esclaves. — C'est l'Oreste antique, farouche et implacable ; celui qui doit frapper sa mère ; Oreste le vengeur ! Vous le reconnaîtrez dès les premiers mots :

ORESTE.

Femmes, dites-moi, nous a-t-on donné des indications exactes ? Je cherche la demeure d'Égisthe.

LE CHOEUR.

C'est bien ici, on ne t'a pas trompé.

ORESTE.

Qui de vous pourrait annoncer dans ce palais notre arrivée que l'on désire.

LE CHOEUR, *montrant Electre.*

Celle-ci, dans le cas où le message devrait être porté par quelqu'un de la famille.

ORESTE, *regardant Electre.*

Entre donc, femme, et dis que des étrangers arrivent de la Phocide pour parler à Égisthe.

ÉLECTRE, *saisie.*

Dieux puissants ! venez-vous confirmer la triste nouvelle ?

ORESTE.

Je ne sais de quoi tu veux parler ; le vieillard Strophius m'envoie porter des nouvelles d'Oreste.

ÉLECTRE.

Qu'y a-t-il, étranger?... la frayeur me glace.

ORESTE.

Cette urne renferme ses restes.

ÉLECTRE.

Ah!... il est donc vrai? — J'ai mon malheur devant les yeux?

ORESTE.

Si tu pleures Oreste; — il est là.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux! étranger, laisse mes mains toucher cette urne....

ORESTE, *à celui qui porte l'urne.*

Approche, fais ce qu'elle demande.

ÉLECTRE, *tenant l'urne.*

O tombe du mortel que j'ai le plus aimé, uniques restes de mon frère, combien l'état où je te reçois est loin de mes espérances lorsque je t'éloignai de ces lieux. — Te voilà une vaine cendre, toi, enfant chéri que je fis partir plein de vie. Ah! que ne suis-je morte avant de t'avoir dérobé au trépas pour t'envoyer dans une terre étrangère! du moins tu aurais été renfermé dans le tombeau de ton père, tandis qu'aujourd'hui, fugitif et exilé, tu as péri misérablement loin de ton pays et de ta sœur. Malheureuse que je suis! mes mains n'ont point répandu sur ton corps les eaux lus-

trales! Je n'ai point recueilli sur le bûcher ce triste fardeau de tes cendres; des mains étrangères t'ont rendu ce devoir funèbre! Infortuné! quand tu reviens dans mes bras, tu n'es plus qu'un poids léger dans une urne légère. Ah! que sont devenus les soins que je prenais de ton enfance, ces soins journaliers qui me coûtaient de si douces peines. Car tu n'étais pas alors plus cher au cœur de ta mère que tu ne l'étais au mien. Aussi je ne me reposais sur personne du soin de ta nourriture; c'était moi, ta sœur, qui te parlais toujours. Hélas! tout a disparu avec toi en un seul jour; ta mort, comme un funeste orage, m'a tout ravi; mon père n'est plus, tu péris et je meurs... Reçois-moi dans ton dernier séjour; joins une ombre à une ombre; que nous puissions à jamais habiter ensemble. Tant que tu as vu la lumière, j'étais heureuse de la partager avec toi; maintenant je ne veux plus partager que ton sépulcre. Les morts, du moins, ne souffrent plus.

ORESTE, *à part.*

Ciel!... que dire?... je ne puis plus retenir mes paroles... (*haut*) Quoi! c'est Électre que je vois! cette Électre si renommée?

ÉLECTRE.

Elle-même et dans un état bien misérable.

ORESTE.

Cruelle destinée!

ÉLECTRE.

Étranger, d'où vient que tu plaignes mon infortune?

ORESTE, *à lui-même.*

O beauté! indignement et sacrilégement flétrie.... Vie de stérilité et de misère....

ÉLECTRE.

Pourquoi me regarder ainsi tristement?

ORESTE.

Je ne connaissais encore rien de mes malheurs.

ÉLECTRE.

Comment les connais-tu mieux depuis que j'ai parlé?

ORESTE.

Parce que je t'ai vue parée de tes souffrances....

. . . .

Mais n'as-tu donc personne qui te défende?...

ÉLECTRE.

Tu m'apportes les cendres de mon unique défenseur.

. . . .

ORESTE, *avec explosion.*

Électre! — Laisse cette urne.

ÉLECTRE.

Au nom des dieux! ne me l'arrache pas....

. . . .

ORESTE, *à demi-voix.*

Ce n'est point la cendre d'Oreste.

ÉLECTRE.

Où se trouve donc alors sa sépulture?

ORESTE.

Il n'en a pas... car les vivants n'ont point de tombeau.

ÉLECTRE.

Que dis-tu?... il est vivant?

ORESTE, *tout bas.*

Si je le suis....

ÉLECTRE, *avec un cri.*

O douce lumière à jamais chérie!

ORESTE, *la serrant dans ses bras.*

Bien chérie, en effet.

ÉLECTRE.

O douce voix! es-tu enfin venue... Oreste.... est-ce bien toi que j'embrasse?... O fils de mon père aimé... je t'ai retrouvé, te voilà!

Je ne sais si je m'abuse, mais je suis bien autrement ému de cette simplicité pénétrante de Sophocle que de la turbulence furieuse de l'auteur français. Il y a dans tout ceci une grandeur que je cherche en vain dans Voltaire. Electre ne devine point que l'étranger est son frère; ce n'est pas

La nature qui parle et perce ce mystère.

C'est un cri d'Oreste, un aveu arraché à sa surprise et à son attendrissement.

Mais cet attendrissement sera de courte durée; le fils d'Agamemnon reprendra bientôt sa terrible mission, et vous le verrez entrer au palais sans hésitation. Electre, restée seule avec le chœur, écoute : On entend les cris de Clytemnestre qui tombe frappée au nom d'Agamemnon, et le chœur s'écrie :

Les imprécations sont accomplies; ceux qui étaient dans la tombe sont revenus à la lumière; les morts ont versé à grands flots le sang des assassins.

Egisthe, qui n'a point encore paru, arrive à son tour; on lui a annoncé la mort d'Oreste; il s'avance vers le palais; un voile recouvre un cadavre, c'est sans doute celui du fils d'Agamemnon.

— Lève-le, dit le prétendu étranger.

Il l'écarte, reconnaît Clytemnestre, sa complice, et comprend qu'il est tombé aux mains de ses ennemis. Oreste le saisit et le conduit à

la place même où il a autrefois frappé le roi d'Argos, pour l'immoler aux mânes de son père.

Ce dénouement, Voltaire en avait compris l'énergique hardiesse; il eût voulu le transporter sur la scène française; il craignit que les cris de Clytemnestre égorgée ne fissent rire les jeunes gentilshommes qui, selon l'usage du temps, occupaient une partie de la scène. Ses craintes étaient d'autant plus fondées que sa tragédie de Sémiramis avait failli tomber pour un motif du même genre. Au moment où le fantôme de Ninus avait voulu paraître, il n'avait pu se faire un chemin à travers les fauteuils des seigneurs qui encombraient la scène, et un garçon de théâtre avait crié :

— Messieurs, place à l'ombre!

Ce qui avait excité une tempête de rires dans la salle entière.

Voltaire avait songé à traiter le sujet d'une troisième pièce de Sophocle, l'*Œdipe à Colone*, heureusement qu'il renonça à son projet.

Cette tragédie est, en effet, regardée par plusieurs admirateurs de l'antiquité comme celle

où la voix du poëte grec a fait entendre l'accent le plus souverain.

L'ancien roi de Thèbes, chassé par ses fils ingrats, erre dans la Grèce ; il est conduit par sa fille Antigone, devenue, dans l'antiquité, la personnification de la piété filiale. Il arrive à *Colone* près d'Athènes, à l'entrée du bois consacré aux Euménides.

Un oracle qui lui a prédit sa mort prochaine a déclaré, en même temps, que le peuple qui posséderait son tombeau serait sûr de vaincre l'ennemi. Son fils Polynice, qui combat pour obtenir la couronne de Thèbes, et son beau-frère, Créon, qui défend cette couronne, s'efforcent, en conséquence, de l'attirer près d'eux ; mais OEdipe repousse le premier en lui reprochant son ingratitude, et invoque, contre le second, qui veut l'emmener de force, le secours de Thésée, qui règne alors à Athènes. Il entre ensuite avec lui dans le bois des Euménides, le tonnerre gronde, la foudre éclate et Thésée reparaît éperdu. OEdipe a cessé de vivre ; mais il a exigé le secret sur le lieu de sa sépulture, afin que ses dépouilles pussent rester enfouies

dans le sol de l'Attique, comme un gage éternel de victoire.

Il règne dans toute cette dernière partie du drame grec un mystère émouvant et plein de terreur.

L'*Œdipe à Colone* a été imité par un poëte français, auquel il n'eut fallu peut-être qu'une époque plus heureuse et plus d'ambition littéraire pour se faire accepter dans un meilleur rang. Sans doute il manqua beaucoup de choses à Ducis. Il y a dans ses plans une confusion et dans sa poésie une prolixité qui fatiguent. Ses emprunts au théâtre anglais ont le tort d'affadir les conceptions de Shaskespeare, en les francisant ; mais, au temps où Ducis écrivait, ces pâles imitations étaient des hardiesses. Par malheur pour le poëte, l'étude des langues, en popularisant chez nous les théâtres étrangers, a trahi les infidélités de ses imitations ; on n'a plus tenu compte que des fautes, dont une part était à la charge de l'époque, et on a ri du bonhomme Ducis.

Bonhomme, en effet, et c'est là peut-être son plus grand tort devant notre littérature

cavalière, qui a transporté dans la critique les allures de la régence et qui avouait dernièrement elle-même que la *vertu l'ennuyait !* Comment aurait-elle laissé à sa place cette noble figure de Ducis, tout illuminée de naïfs enthousiasmes et de naïves admirations ? Le moyen de n'avoir point les nerfs agacés par la vue d'un homme qui, indifférent à la fortune comme à la gloire, continue à vivre dans sa mansarde, entre un portrait voilé, une horloge de sable et un crucifix.

Aussi a-t-il fallu le sacrifier. Le ricanement a fait justice du talent de ce vieux poëte des sentiments honnêtes ; Ducis est descendu au rang de Bouilly et de Berquin. Les gens qui se chargent de lire pour les autres ont déclaré qu'on ne le lisait plus, et un certain public, qui ne demande pas mieux que de se donner des loisirs, a accepté le jugement.

Eh bien ! dût-on nous accuser de folle prévention, nous déclarons que l'OEdipe de Ducis est à nos yeux l'imitation la moins imparfaite qui ait été donnée, dans notre langue, du théâtre grec. L'auteur n'avait point, sans doute,

la science de l'antiquité, mais il en avait, parfois, l'instinct; il l'avait comprise par une certaine parenté d'âme avec les grands écrivains d'Athènes. Il y a dans son Œdipe plusieurs scènes qui rappellent Sophocle; non pour la perfection (Ducis en a toujours été bien loin), mais pour le souffle intérieur. Là où manque l'art, il semble qu'il se ratrappe par une plus grande dépense de cœur.

Je voudrais justifier ces éloges par quelques citations. Je prends naturellement la meilleure scène, celle où l'auteur français a suivi Sophocle de plus près; c'est l'arrivée d'Œdipe aveugle et mendiant, au bois sacré des Euménides.

Chassé par ses fils, il est conduit par Antigone.

ŒDIPE.

Ma fille, arrêtons-nous; la fatigue et les ans
Ont dérobé la force à mes pas languissants.
(*S'asseyant sur un débris de rocher.*)
Suis-je bien affermi? puis-je être ici tranquille?

ANTIGONE.

Des rochers, des cyprès, *peuplent* seuls cet asile.
— Mais votre cœur encor se rouvre à vos *ennuis*.

ŒDIPE, *d'un air sombre.*

Je ne sortirai plus de la place où je suis.

ANTIGONE.

O ciel ! que dites-vous ?

ŒDIPE.

Non, ma chère Antigone !
Je suis las de traîner l'horreur qui m'environne ;
Je vais cesser de vivre.

ANTIGONE.

Et tels sont les discours
Dont vos cruels chagrins m'entretiennent toujours.

ŒDIPE.

As-tu vu quelquefois le débris des naufrages,
Rejeté par les flots, chassé par les rivages ?

ANTIGONE.

Eh bien ?

ŒDIPE.

Voilà mon sort.

ANTIGONE.

Ainsi donc votre esprit
S'abreuve avec plaisir du poison qui l'aigrit ?

ŒDIPE.

Je suis Œdipe !

ANTIGONE.

Hélas ! faut-il *qu'instruit par l'âge*
Votre Antigone en vain vous exhorte au courage ?

ŒDIPE, *à lui-même.*

Avec quelle rigueur les ingrats m'ont chassé !

ANTIGONE, *se penchant vers lui.*

Je suis auprès de vous, oubliez le passé.

ŒDIPE, *comme plus haut.*

Je les aimais !

ANTIGONE, *tendrement.*

Songez...

ŒDIPE, *s'animant.*

Je prévois leurs *misères;*
L'orgueil aura bientôt divisé les deux frères.
Je l'ai prédit.

ANTIGONE.

Perdez ce fatal souvenir.

ŒDIPE.

Le ciel ne peut manquer, un jour, de les punir.

ANTIGONE.

Peut-être....

ŒDIPE.

Oui, tu verras le fougueux Polynice
De mon sort quelque jour envier le supplice.

ANTIGONE.

Thésée ici bientôt va vous tendre les bras.

ŒDIPE.

Crois-tu qu'à mon aspect il ne frémira pas?

ANTIGONE.

Tant que nous respirons, le ciel à nos *alarmes*
D'un bonheur, quel qu'il soit, laisse entrevoir les charmes ;
Ne me dérobez pas l'espoir que j'en conçoi.

ŒDIPE, *avec douceur.*

Je ne te blâme point, j'ai pensé comme toi.
D'être heureux, en naissant, l'homme apporte l'envie ;
Mais il n'est point, crois-moi, de bonheur dans la vie.
Il lui faut, d'âge en âge, en changeant de malheur,
Payer le long tribut qu'il doit à la douleur.
Ses premiers jours, peut-être, ont pour lui quelques charmes,
Mais qu'il connaît bientôt l'infortune et les larmes !
Il meurt dès qu'il respire, il se plaint au berceau :
Tout gémit sur la terre et tout marche au tombeau.

ANTIGONE.

De vous, plus que jamais, la tristesse s'empare.

ŒDIPE.

Époux, pères, enfants, il faut qu'on se sépare,
C'est un arrêt du sort ; nul ne peut l'éviter.

ANTIGONE.

Hélas !

ŒDIPE.

Ne pleure point.

ANTIGONE.

Ah ! vous m'allez quitter !

OEDIPE.

Va, crois-moi, prends pitié de ton malheureux père.
Ma fille assez longtemps j'ai gémi sur la terre.
Vois ces tremblantes mains, vois ce corps épuisé.

ANTIGONE.

Sous le fardeau des ans il n'est point *affaissé*.

. . . .

OEDIPE.

Où sommes-nous, dis-moi?

ANTIGONE.

Sous ces cyprès arides,
Je vois le temple *affreux* des tristes Euménides.
D'horreur à cet aspect mon esprit est frappé...
Mon père... Ah! d'où vous vient cet air préoccupé?
Quelque nouvel effroi semble encore vous *surprendre*.

OEDIPE, *très-agité*.

Les Euménides! ciel! — ah! je crois les entendre;
Je crois les voir ici s'attacher à mes pas.
— Ma fille, approche-toi; ne m'abandonne pas.

ANTIGONE, *à part*.

Dans ses égarements le voilà qui retombe.
Hélas! sous tant de maux je crains qu'il ne succombe.

. . . .

OEDIPE, *avec force*.

Ici de mon tombeau je me veux emparer;
Voilà, voilà la pierre où je dois expire ı.

ANTIGONE.

Quelle horreur!

ŒDIPE.

Je ne veux, lorsque ma mort s'apprête,
Que l'abri d'un rocher pour y cacher ma tête.

ANTIGONE.

Mon père!...

ŒDIPE, *s'animant de plus en plus.*

Tout s'ébranle à mon funeste nom.

ANTIGONE.

Mon père, écoutez-moi.

ŒDIPE, *avec égarement.*

Cithéron! Cithéron!

ANTIGONE.

Dissipez vos terreurs, *sortez de ce supplice.*
Souffrez...

ŒDIPE, *dans le délire.*

Retire-toi, malheureux Polynice!
Viens-tu dans ces déserts, par un forfait nouveau,
Pour m'en fermer l'accès, t'asseoir sur mon tombeau?
Viens-tu me disputer un repos que j'implore
Et forcer ma vengeance à te maudire encore?

ANTIGONE.

C'est Antigone, hélas! qui vous embrasse ici.

ŒDIPE, *toujours plus égaré.*

Les cruels!... on m'entraîne... et toi, ma fille, aussi!

Tu braves mes sanglots, tu braves mes prières,
Tu te joins contre Œdipe à tes barbares frères?
Après tant de bienfaits, après tant de secours,
Tu t'es lassée enfin de consoler mes jours!
Vois mon triste abandon, mes pleurs, ma solitude ;
Le plus grand de mes maux est ton ingratitude.

ANTIGONE, *à genoux.*

Connaissez mieux mon cœur, ma tendresse, *ma foi.*
Je vous tiens dans mes bras, détrompez-vous.

ŒDIPE, *revenant à lui.*

C'est toi!
Laisse-moi m'assurer en *t'y pressant moi-même*,
Que je n'ai pas perdu l'unique objet que j'aime.

ANTIGONE.

C'est moi qui vous chéris, c'est moi qui vis pour vous!

ŒDIPE.

Ah! je me sens calmer par des accents si doux!

. . . .

Oui, tu seras un jour chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle.
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux ;
Il peindra la vertu, la pitié douce et tendre;
Jamais sans tressaillir ils ne pourront l'entendre.

ANTIGONE.

Comment ce ciel si juste a-t-il pu vous livrer
Aux douleurs dont l'excès vient de vous déchirer?

ŒDIPE, *se levant.*

N'accusons point des dieux la justice suprême,
Quels que soient nos destins, elle est toujours la même.
Leurs secrètes faveurs, tes *généreux* bienfaits
Ont souvent surpassé tous les maux qu'ils m'ont faits.
Vous me voyez gémir sous la main qui m'immole,
Mais vous n'entendez pas la voix qui me console.
Qui sait, lorsque le sort nous frappe de ses coups,
Si le plus grand malheur n'est pas un bien pour nous?
Hélas! de l'avenir, vains juges que nous sommes!
Ignorer et souffrir voilà le sort des hommes.
Nous errons avec crainte et dans l'obscurité
Sous l'astre impérieux de la fatalité.
Tout trahit nos projets, tout sert à les confondre.
— De ses vœux seulement qui de nous peut répondre?
— Grands dieux! oui, je commence à lire en vos desseins,
Tout entiers devant moi vous *offrez* mes *destins :*
Vous m'avez entouré de douleurs et de crimes,
Pour mieux voir votre Œdipe au fond de tant d'abîmes,
Pour mieux le contempler luttant, privé d'appui,
A qui l'emporterait de son sort ou de lui!

Voilà la poésie dont les jugeurs patentés de Paris riaient il y a quelques mois; voilà le poëte qu'ils appelaient « un versificateur médiocre, ignorant de toutes les choses de la vie! »

Et ce dernier reproche, il faut bien le reconnaître, a été mérité. — Oui, Ducis n'a rien su de ce métier d'hommes de lettres qui enseigne à se surfaire, à s'escompter. Il n'avait point appris à arriver au budget par le chemin des vers, à se servir d'un de ces monts-de-piété du pouvoir où tant d'écrivains mettent leur plume en gage, parce que, selon sa noble expression, il aimait mieux « *porter des haillons que des chaînes*. » Mais ceux qui ne dédaignent point les nobles sentiments exprimés en vers naïfs, aimeront toujours à lire la poésie de Ducis et surtout ses pièces familières qui sont comme sa correspondance poétique avec les esprits simples et les bons cœurs.

Revenons au théâtre grec.

L'imitation de Ducis vous a donné une idée assez exacte, sinon de la poésie de Sophocle dans l'*Œdipe à Colone*, au moins des caractères et du mouvement dramatique. Le poëte grec a quelque chose de plus grandiose, de plus voilé. Son Œdipe est moins homme. A mesure que la catastrophe approche, il prend je ne sais quoi de surhumain et pourrait dire, comme l'empe-

reur romain, qu'*il se sent devenir Dieu !* Averti de sa fin prochaine, il pénètre dans le bois des Euménides, où se trouvait, selon la tradition, l'entrée des enfers par laquelle Thésée et Pyrithoüs étaient descendus pour enlever Proserpine. Le récit dans lequel un Coloniate raconte sa fin est une des plus magnifiques narrations poétiques que nous ait laissées l'antiquité.

Vous avez vu vous-mêmes, dit-il au chœur, comment il vous a quittés marchant sans guide; c'était lui qui vous guidait ! Arrivé au bord de ce gouffre qui repose sur des fondements d'airain (*l'entrée des enfers*), il s'est arrêté dans un des sentiers qui partagent la route. C'était près de la caverne profonde qui rappelle l'amitié de Thésée et de Pirithoüs. Là il s'est assis entre le rocher thoricien, un poirier sauvage et un vieux tombeau ; il a dépouillé ses misérables vêtements, et, appelant ses filles (*Antigone et Ismène*), il leur a demandé de l'eau vive pour le bain et pour les libations. Elles sont allées à la colline et sont revenues pour purifier leur père et le revêtir d'une robe nouvelle, comme l'exigent les rites sacrés. Quand tout a été achevé, le dieu des enfers a fait entendre un sourd grondement. A ce bruit, les jeunes filles ont tremblé, et tombant aux genoux d'Œdipe, elles se sont mises



à sangloter; mais lui, comme averti par ce tonnerre, il les a prises dans ses bras et leur a dit :

— Mes enfants, de ce jour vous n'avez plus de père ; tout est fini pour moi. Voici le terme de soins souvent pénibles. Un seul mot vous récompense de toutes vos peines : personne ne vous aimait plus que moi !...

A ces paroles tous trois pleuraient en restant embrassés. Cependant leurs larmes se sont taries; un morne silence y a succédé. Tout à coup une voix dont le son glaçait d'effroi s'est fait entendre. Elle appelait Œdipe : — Qu'attends-tu? viens, tu tardes bien! Ainsi appelé, il a fait approcher Thésée et lui a dit :

— Donne moi ta main pour gage d'une foi inviolable... Promets de ne jamais abandonner mes filles et de faire qu'elles soient heureuses.

Thésée, qui avait le cœur trop fort pour s'attendrir, en a fait le serment. Alors Œdipe touchant Antigone et Ismène d'une main défaillante :

— Mes enfants, a-t-il dit, ayez du courage, éloignez-vous; il ne vous est point permis de voir ni d'entendre le reste, Thésée seul en a le droit.

A ces mots, nous avons tous obéi ; nous nous sommes retirés avec ces jeunes filles qui pleuraient jusqu'à ce que, nous trouvant loin, nous nous soyons retournés. Œdipe avait disparu! Thésée seul restait, une main devant ses yeux, comme s'il eût été témoin d'un spectacle terrible dont il n'avait pu soutenir la vue... Mais voici les deux jeunes filles, les gémisse-

ments qu'elles font entendre annoncent leur approche.

ANTIGONE.

On peut donc regretter même le malheur! Ce qui faisait ma joie était bien peu de chose, mais c'était ma joie! O mon père, je t'aimais chargé du poids de tes souffrances, je t'aime plongé dans d'éternelles ténèbres.

Tel est Sophocle, autant qu'on peut le faire connaître par des commentaires, par des traductions qui, selon l'expression de lord Byron, sont toujours plus ou moins des trahisons (*traduttore, traditore*). Il faut faire la part à ce difficile passage d'une langue à l'autre, surtout quand les deux langues reflètent deux civilisations différentes. Après un pareil voyage, la fleur de poésie a perdu ses plus belles couleurs et ses plus doux parfums; c'est à l'imagination de les deviner d'après le peu qu'il en reste.

Cependant, le génie de Sophocle a pu vous apparaître dans sa forme la plus générale. Vous avez pu reconnaître que sa muse tragique rappelait les belles statues de Phidias. C'est la même noblesse dans les lignes, le même fini dans les détails, la même perfection merveil-

leuse, et aussi peut-être un peu de leur majestueuse immobilité ! — Mais attendez ! voici que ces draperies de marbre se soulèvent, que ces cheveux flottent, que ces yeux lancent des éclairs et que ces lèvres s'ouvrent à tous les cris de la passion ! Un souffle nouveau vient de passer sur la statue et de renouveler le miracle de Pygmalion ; ce souffle est celui d'Euripide !

CHAPITRE VI.

Biographie d'Euripide. — État de la Grèce et particulièrement d'Athènes. — Aristocratie et démocratie; Périclès. — La révolution morale; les sophistes; Socrate et sa doctrine. — Rôle que joue Euripide dans cette croisade contre les vieilles idées. — Caractère de ses tragédies. — Les *Troyennes*; ce qui distingue cette pièce. — Chant de captives. — L'*Iphigénie* d'Euripide et celle de Racine. - La *Phèdre* des deux auteurs. — *Alceste;* originalité de la Conception; ordre de sensations tout nouveau. — Du jugement de A. Schlegel sur Euripide.

Nous avons dit comment Euripide naquit à Salamine, où ses parents s'étaient réfugiés après l'abandon d'Athènes; il vint au monde le jour du combat livré à l'embouchure de l'Euripe (combat qui précéda celui de Salamine), et il dut à cette circonstance son nom d'Euripide.

Sa naissance était vulgaire. Son père tenait un cabaret et sa mère vendait des herbes au marché. Mais l'humilité de ces professions n'entraînait point à Athènes, comme dans nos sociétés modernes, l'idée d'ignorance ou de grossièreté. La culture intellectuelle était commune à toutes les conditions de la classe libre. Les spectacles, les cours, les débats publics formaient le goût du peuple comme celui de l'aristocratie. Ce fut une marchande d'herbes qui, en entendant parler Théophraste, le reconnut pour un étranger.

— Comment vous en êtes-vous aperçue ? demanda Théophraste.

— Parce que vous parlez trop correctement, répliqua la marchande.

Elle avait remarqué que les étrangers, qui n'apprennent une langue que dans les livres, n'arrivaient jamais à la familiarité négligée, mais facile, des nationaux.

Les soins que le père et la mère d'Euripide donnèrent à leur fils prouvent d'ailleurs que ce n'étaient point des intelligences communes. Désireux de lui voir acquérir de la gloire, ils

consultèrent l'oracle sur la direction qu'ils devaient donner à son éducation ; l'oracle répondit que le *laurier sacré ombragerait plus d'une fois son front vainqueur.*

Le père crut qu'il s'agissait de victoires aux jeux olympiques et exerça son fils pour en faire un athlète.

Ces luttes de force et d'adresse avaient, dans la Grèce antique, un éclat dont nous ne pouvons nous faire aujourd'hui une juste idée. C'était dans ces exercices que se formait la jeunesse qui devait défendre l'indépendance hellénique ; ils faisaient partie de l'éducation publique et avaient toute l'importance d'une institution nationale. Aussi les triomphes des jeux olympiques étaient-ils recherchés par les rois eux-mêmes. Denys, et plus tard Philippe, les ambitionnèrent ; les plus grands poëtes célébraient la gloire du vainqueur, comme le prouvent les odes de Pindare, et les plus habiles sculpteurs leur élevaient des statues.

Euripide fut couronné aux jeux de *Thésée et de Cérès ;* mais ce n'était point le genre de triomphe vers lequel il se sentait appelé. Il ne

tarda pas à abandonner la palestre pour la peinture. Il ne fit que traverser, pour ainsi dire, ce dernier art, et il s'adonna bientôt à l'étude de l'éloquence sous Prodicus, de Chio. Enfin il étudia la philosophie sous Anaxagore et devint l'ami de Socrate, plus jeune que lui de quelques années.

Marié deux fois, il ne put trouver le bonheur domestique ; aussi remarque-t-on, dans ses pièces, une animosité amère contre les femmes. — Au fond, pour qui regarde bien, c'est moins de la haine que du dépit, et Sophocle, son contemporain, ne s'y trompa point. — Dans ses tragédies il déteste les femmes, disait-il, mais partout ailleurs il les recherche et les aime beaucoup.

Vers la fin de sa vie il fut attiré à la cour de Macédoine par le roi Archélaüs, qui empruntait à la Grèce ses arts et lui dérobait ses grands hommes; car alors, comme maintenant, la barbarie, récemment initiée à l'intelligence, allait chercher dans les civilisations surabondantes les armes qui devaient l'aider plus tard à les asservir. Euripide, comblé d'honneurs, vécut dans

la familiarité du roi macédonien, qui le pressait un jour de célébrer quelque action de son règne.

— Plaise aux dieux que ni moi ni aucun autre nous ne puissions y trouver un seul sujet de tragédie! répondit sagement Euripide.

Il mourut, dit-on, à l'âge de soixante-seize ans, déchiré par une meute de chiens qui l'assaillirent dans la campagne. Archélaüs lui fit faire de magnifiques funérailles. A la nouvelle de cette mort, Sophocle prit le deuil et voulut que ses acteurs parussent sur le théâtre sans couronne. Les Athéniens députèrent en Macédoine pour réclamer les restes du grand poëte; mais Archélaüs les refusa. Il lui éleva, à ses frais. un tombeau somptueux, qui fut plus tard renversé par la foudre. Athènes dressa également en son honneur un monument commémoratif au Pirée.

Timée a fait observer qu'Euripide mourut le jour même où Denis l'ancien monta sur le trône. « La fortune, dit-il à cette occasion, fit disparaître le chantre des infortunes tragiques à l'instant même où elle en introduisait l'auteur dans le monde. »

Il avait composé, les uns disent soixante-douze, les autres quatre-vingt-douze pièces ; il ne fut couronné au concours que *cinq* fois !

Il ne faut point chercher la cause de ce moindre succès dans un talent inférieur à celui d'Eschyle ou de Sophocle, mais dans la nature de ce talent trop aventureux dans la forme, trop hardi dans le fond. Le génie lui-même a besoin d'une certaine dose de médiocrité pour réussir d'abord ; cette médiocrité est son point d'attache avec la foule. Les hommes qui ne disent au monde que ce qu'il pensera demain sont dans la situation de Cassandre, condamnée à rendre des oracles toujours certains et toujours incompris.

Pour expliquer les causes qui purent nuire, non à la célébrité d'Euripide, mais à ses victoires officielles, il faut entrer dans certains développements historiques. La Grèce d'Eschyle, celle qu'avaient créée Marathon et Salamine, n'existait déjà plus. Les peuples vieillissent vite dans la gloire et dans la prospérité ; un demi-siècle avait tout changé en Grèce, les jours d'épreuve et de décadence étaient

proches, bien que rien ne les annonçât encore.

Le voyageur aperçoit souvent, dans les belles vallées des Alpes, de riches pâturages couverts de troupeaux, de beaux chalets parsemés dans les anfractuosités comme des palais rustiques, de charmants villages bordés de verdure : un ciel splendide rit sur ce merveilleux tableau, les oiseaux gazouillent dans les feuilles, les cornes d'appel des pâtres se répondent, tout n'est que paix, abondance, harmonie et lumière! Mais là-bas, au-dessus, brille une nappe de glace suspendue au flanc de la montagne : c'est l'avalanche, qui, de loin en loin, craque sur sa base, et, un jour détachée, fera disparaître cet Éden. — Telle est l'image de la Grèce! Chez elle le soleil brille, Athènes taille ses palais de marbre, les muses continuent à chanter, tandis qu'au-dessus se forme rapidement l'avalanche qui doit tout engloutir!

Nous l'avons dit en commençant : les grands écrivains sont l'expression la plus haute des époques auxquelles ils apparaissent. Pour les comprendre, il faut donc connaître d'abord l'époque elle-même.

Nous avons rappelé l'immense effort de la Grèce pour repousser l'invasion asiatique, nous avons montré Eschyle élevant les trophées de la victoire, Sophocle profitant du glorieux repos qui suivit celle-ci pour donner à ses œuvres la perfection magistrale que nous avons constatée; mais pendant qu'il modelait avec le calme du génie les figures de la vieille chronique nationale, le ciel de la Grèce se troublait, une nouvelle génération allait voir de nouvelles épreuves : c'était la génération d'Euripide.

Après avoir contribué plus qu'aucun autre peuple à repousser les barbares de la Grèce, les Athéniens n'avaient point regardé leur tâche comme achevée. Ils se mirent à la tête des alliés, battirent les Perses à Mycale, leur prirent deux cents navires, débarquèrent leurs troupes et remportèrent sur terre une seconde victoire ; c'était Salamine et Platée réunies dans un seul jour.

Ils ne s'arrêtèrent point là. Les colonies de l'Asie Mineure appartenaient à la race ionique et souffraient depuis longtemps de la domination des Perses; les Athéniens entreprirent

leur délivrance! — Partout où ils rencontrent l'ennemi ils le mettent en fuite; enfin ils l'obligent à demander la paix! — Nous avons vu le grand roi Xerxès réclamer la terre et l'eau à ce petit peuple; ce petit peuple, après avoir fait périr six millions d'Asiatiques, épuisé la Perse, délivré l'Ionie, dicte ses conditions. Les voici :

Premièrement, les colonies grecques de l'Asie Mineure resteront libres.

Secondement, aucune troupe perse ne s'en approchera à moins de trois heures de marche.

Troisièmement, aucun navire perse ne paraîtra sur les mers de la Grèce.

Vous le voyez, c'étaient eux qui interdisaient la terre et l'eau au grand roi!

Tant de succès avait fait d'Athènes le centre de tout le mouvement grec, de tout le commerce, de toute l'intelligence. Les villes qui recherchaient son alliance pour leur propre sûreté lui avaient d'abord fourni des navires et des soldats: elles se rachetèrent plus tard de ce service en payant une somme d'argent. Athènes tenait ainsi la caisse militaire de la Grèce; elle avait *sa défense à entreprise!* Par

suite, sa marine et toutes ses industries prirent une extension jusqu'alors inconnue.

Les arts suivirent l'élan général.

Longtemps la sculpture avait conservé une partie de la roideur égyptienne. L'art Éginète (ainsi nommé de l'école d'Égine) manquait de souplesse et d'expression ; Phidias lui donna la vie.

La Minerve *Poliade* s'éleva dans l'Acropolis, statue si colossale que, du cap Sunium, les navigateurs apercevaient l'aigrette de son casque.

On plaça à Delphes treize statues en souvenir de Marathon ; elles représentaient Apollon, Minerve, Miltiade et les dix tribus athéniennes.

Les dépouilles des Perses avaient été employées à solder ces œuvres patriotiques.

Bientôt s'éleva le Parthénon, où l'on plaça la statue d'or et d'ivoire de Pallas, traînée par quatre coursiers au galop, qui exprimaient la rapidité de la pensée; — la déesse avait trente-six pieds de hauteur.

On construisait en même temps l'Odéon pour les concours de musique, et les propylées, portiques destinés aux promenades.

Mais ce grand développement de richesse était lui-même un danger. Les villes alliées le voyaient avec jalousie. Tant qu'elles avaient eu besoin d'Athènes pour les protéger, elles s'étaient montré pleines d'enthousiasme ; dès que le péril eut disparu, elles commencèrent à se plaindre. Avec l'heure de la sécurité était venue celle de l'ingratitude; Athènes n'était plus pour elles qu'un créancier qui réclamait le prix de services déjà oubliés.

Sparte et Thèbes favorisaient sourdement cette malveillance.

Thèbes la béotienne était la moins grecque de toutes les républiques helléniques. Bornée et grossière, elle ne voyait d'ailleurs que son intérêt immédiat. Lors de l'invasion médique, elle avait été d'avis de se soumettre et n'avait rien fait pour la défense commune ; de là son indifférence pour le dévouement héroïque des Athéniens.

Sparte comprenait mieux ; mais l'orgueil et l'ambition la rongeaient. Ce couvent de moines guerriers qui vivaient de brouet noir, n'avait qu'une joie : dominer! Après la destruction



des Perses, ils avaient voulu empêcher Athènes de relever ses murailles; l'adresse de Thémistocle déjoua leurs mauvaises intentions. Depuis, un tremblement de terre et deux révoltes de leurs esclaves, les ilotes, les avaient cruellement éprouvés; ils n'avaient pu laisser éclater leur haine contre les Athéniens, mais cette haine grandissait dans l'ombre. Patients, silencieux, implacables, les Spartiates laissaient le temps travailler pour eux; ils excitaient sourdement l'animosité des villes alliées et préparaient la guerre du Péloponèse.

Ils y étaient aidés par Athènes elle-même, où deux partis s'étaient formés.

L'un, composé de tous ceux qui avaient les richesses, les places, le crédit, l'emportait par la sagesse; mais tendait au repos, s'effrayait de tout acte énergique et penchait pour toutes les concessions qui pouvaient assurer la paix avec Sparte.

L'autre, formé de la foule pauvre et aspirante avait recruté toutes les ambitions qui cherchaient une place, toutes les turbulences inoccupées. — Il était inférieur en prudence,

en lumières ; mais il avait pour lui la hardiesse et le sentiment, juste au fond, que toute paix avec Sparte était impossible.

Une circonstance particulière assura la victoire de ce dernier parti ; Périclès s'en déclara le chef. C'était un homme de vaste intelligence, de sévère probité, de mœurs pleines de douceur et qui, en rendant le dernier soupir, prononça ces paroles les plus belles qui puissent être gravées sur la tombe d'un chef de nation : *Je meurs sans avoir fait prendre le deuil à un seul citoyen !*

Cependant, quels que fussent les talents de Périclès, il ne devait servir qu'à préparer à Athènes une ruine splendide.

Cette ruine, elle put la retarder quelque temps par des prodiges d'activité et de courage ; mais la Grèce entière s'était conjurée pour sa perte, et, alors que la lutte se prolonge, tôt ou tard le nombre l'emporte. Quand on ne vit qu'à condition de perpétuels miracles de bonheur et de génie, il vient toujours un moment où le hasard vous trahit et où la force brutale reprend son avantage.

— Qui le sait mieux que nous autres, vaincus de 1815, qui avons vu les efforts de l'empire aboutir à Waterloo !

Un Français, un de ces vieux soldats qui avaient combattu quinze ans contre l'Europe entière coalisée sans avoir jamais compté les ennemis, était tombé sur la colline, couvert de blessures. Un chirurgien s'approcha et essaya de le ranimer en lui donnant les premiers secours. Dès qu'il rouvrit les yeux il demanda comment allait la bataille.

— Mal, répondit le chirurgien.

— C'est impossible, interrompit le soldat ; la vieille garde a donné ! On n'a jamais tenu devant la vieille garde !

Et, se redressant par un effort suprême, il regarda dans la plaine.... mais aussi loin que son œil ranimé put voir, il n'aperçut que les bataillons ennemis toujours plus pressés... en avant, à droite, à gauche.... ils se déroulaient partout ! L'éclair qui brillait dans son regard s'éteignit ; il étendit les mains en murmurant :

— Trop !... ils sont trop !

Et il retomba pour mourir.

C'était le cri de la France elle-même jeté par une bouche héroïque, l'aveu désespéré du courage vaincu par le nombre ! Athènes y fut également réduite ; pour elle aussi : *ils étaient trop !* elle succomba, et les Spartiates victorieux établirent dans ses murs trente tyrans.

Chose douloureuse à dire ! ils furent acceptés par le plus grand nombre comme un moyen terrible mais décisif de terminer la guerre. Les Perses, en fuyant, avaient laissé à Athènes un vengeur : c'était le luxe ! Il fallait désormais aux Athéniens la pourpre de Sidon et les tissus de Sardes ; ils n'étaient plus capables d'abandonner leur ville, de vivre sur des vaisseaux, de trouver à ce pain d'orge de Salamine la saveur que lui donnait autrefois le patriotisme. Le goût des plaisirs et de l'éclat avait absorbé tout le reste ; les Athéniens avaient, pour ainsi dire, changé leur pôle ; ils ne se tournaient plus vers le devoir, mais vers la jouissance.

Puis, il était arrivé ce qui arrive toujours pendant ces grandes prospérités. Le repos et l'opulence avaient créé la méditation inquiète. L'homme ou les peuples qui travaillent pour le

pain du jour acceptent ce qui est, sans avoir le loisir de le discuter; mais assurés de ce pain, ils regardent, ils s'interrogent; le repos du corps favorise la fièvre de l'esprit. Ainsi l'âme d'Athènes s'était troublée; toutes les idées qui avaient gouverné l'ancienne Grèce avaient été remises en question. La religion surtout, cette ancre sur laquelle s'appuient les sociétés et sans laquelle tout flotte et se disperse, la religion était de plus en plus viciée. Le travail que nous avons vu commencer par les premiers poëtes et les premiers philosophes se continuait hardiment. Il ne s'agissait déjà plus d'une sorte de compromis avec l'Olympe populaire en y introduisant de nouveaux dieux; toute la théogonie antique était attaquée; on enseignait dans les écoles une nouvelle divinité et de nouvelles lois morales.

Cette révolution, commencée par Anaxagore et poursuivie sans doute par beaucoup d'autres dont les noms ne nous sont point parvenus, est surtout restée, dans nos idées modernes, l'ouvrage d'un seul homme, de Socrate! Le pathétique de sa mort, les œuvres de ses

disciples Xénophon et Platon, en ont fait l'Hercule de cette grande crise morale qui travailla alors la société athénienne. Voyons donc ce qu'il a fait. Après avoir rapidement indiqué les changements politiques accomplis à Athènes et la défaite qui termina sa guerre contre Sparte, parlons des changements accomplis dans les croyances et de ce qui devait s'ensuivre. Cette histoire de la civilisation, que nous cherchons dans les grands monuments littéraires, ne se compose pas seulement de révolutions dans les faits, mais de révolutions dans les idées.

Socrate était fils d'une sage-femme et d'un sculpteur nommé Sophronisque. Il fut d'abord sculpteur lui-même. Criton, riche Athénien, l'engagea à se livrer à l'étude de la philosophie. Il prit connaissance du système d'Anaxagore et probablement de ceux de Thalès, de Pythagore, de Xénophane; mais ces philosophes s'étaient surtout appliqués à l'étude des causes; ils avaient principalement regardé Dieu et la création! Les préoccupations de Socrate furent différentes.

Lorsqu'il était entré dans le temple de Del-

phes, il avait été frappé de l'inscription tracée sur le voile du sanctuaire :

CONNAIS-TOI TOI-MÊME.

Il fit donc de sa propre individualité le sujet de ses études.

Dans cette recherche, poursuivie avec une prodigieuse intensité d'attention, un phénomène étrange se produisit. Socrate arriva à confondre l'objectif et le subjectif. Il lui sembla que la voix de sa conscience venait du dehors. Cette espèce d'erreur d'acoustique intellectuelle n'a rien qui puisse étonner ; les exemples en sont fréquents. M. Lélut, dans un mémoire spécial sur le *démon de Socrate,* a analysé cette question et rapporté plusieurs faits d'hallucinations semblables.

Ce *démon*, qui représentait la résolution prise par la conscience, donna à Socrate pour mission de faire connaître à tout le monde *comment il fallait chercher la vérité.*

Pour la première fois nous voyons, dans l'antiquité païenne, un homme qui transporte son activité de la vie apparente à la vie invisible, qui se fait apôtre d'une doctrine.

Athènes était alors livrée aux rhéteurs qui, pour amuser l'oisiveté ingénieuse de leurs concitoyens, enseignaient la sophistique, c'est-à-dire l'art de dérouter le bon sens. Ils se vantaient de pouvoir répondre à tout, de savoir plaider le pour et le contre, et proposaient à leurs auditeurs de futiles énigmes dont la solution occupait des journées entières.

Quelques exemples feront juger de ces jeux d'esprit auxquels les hommes les plus sérieux accordaient alors leur attention.

Un rhéteur disait :

Un rat est une syllabe.
Un rat mange du lard.
Donc une syllabe mange du lard.

Et d'interminables débats s'ouvraient pour sortir régulièrement de ce syllogisme et prouver que la conclusion ne découlait pas des deux prémisses.

Un cabaretier philosophe, qui avait profité des leçons de l'école, faisait graver sur sa porte le sorite suivant :

Qui boit bien dort bien ;

Qui dort bien a la conscience pure ;
Qui a la conscience pure est chéri des dieux ;
Donc qui boit bien est chéri des dieux.

Conclusion pieusement adoptée par tous les ivrognes d'Athènes.

On racontait une anecdote moins puérile et dans laquelle triomphait l'art des sophistes :

Un jeune Athénien s'était adressé à un professeur d'éloquence et était convenu de payer, pour ses leçons, un certain prix, mais à condition que le professeur lui ferait gagner son premier procès.

Les leçons données, celui-ci réclame son salaire. Le jeune homme refuse et est appelé devant les juges à qui il dit :

— Dans aucun cas je ne dois payer, car si vous me condamnez je n'aurai point gagné mon premier procès, et, d'après nos conventions, je ne dois rien au maître ; si, au contraire, vous ne me condamnez point, la légitimité de mon refus est reconnue par vous et je ne dois point payer davantage.

Le maître répondait :

— Dans tous les cas je dois être payé, car si vous

condamnez ce jeune homme à me solder le prix convenu, il doit se soumettre à votre arrêt, et si, au contraire, vous lui donnez raison, il aura gagné son premier procès, et, conformément à notre traité, il devra me donner l'argent que je demande!

Vous le voyez, au fond de tout cela il y avait un profond mépris de la vérité, un abandon des intérêts sérieux et moraux au profit d'une frivole gymnastique de l'intelligence. — Le simple et le droit n'intéressaient plus ; on ne se plaisait qu'à l'étrange, à l'ingénieux.

Socrate voulut arracher ses compatriotes à cette futilité dangereuse, replacer les esprits dans la voie du bon sens et donner à la réflexion des hommes un but humain, pratique, celui de *devenir meilleurs*.

Pour atteindre son but, il chercha d'abord à détruire l'autorité des sophistes. Il se présenta donc à leurs écoles, jouant l'ignorance et déclarant qu'il voulait s'instruire. Il leur adressait une série de questions tellement enchaînées, que, de proche en proche, il les conduisait à se contredire eux-mêmes ou à se convaincre d'absurdité. Cette méthode fut celle qu'il conserva

plus tard pour instruire. Il procédait toujours par questions, forçant, en quelque sorte, le disciple à se répondre : *il n'enseignait pas, il faisait trouver.* —Excellent procédé, qui entretient l'activité de l'esprit, lui laisse son indépendance et donne à la vérité acquise le charme d'une découverte personnelle. Ce fut ce qu'on appela dès lors la *méthode socratique,* méthode qui, selon Socrate lui-même, consistait simplement *à accoucher les esprits.*

L'enseignement de Socrate n'avait qu'un but, nous l'avons déjà dit : apprendre à l'homme quelle était sa tâche sur la terre.

Voici l'enchaînement d'idées auquel l'avait conduit la réflexion, autant qu'on peut le saisir à travers les écrits de ses disciples, Xénophon et Platon.

« Tous les dons mortels sont trompeurs : la richesse passe, la puissance tombe, la beauté se flétrit, la force s'abat; il n'y a donc de sûr pour le bonheur que la *sagesse.*

« La *sagesse* est la connaissance du *vrai bien.*

« Ce *vrai bien,* notre raison le reconnaît, notre volonté le repousse ou le choisit : — c'est,

comme vous le voyez, la doctrine du libre arbitre.

« — Mais pourquoi notre raison reconnaît-elle ce qui est le *vrai bien*?

« — C'est que Dieu lui a donné une émanation de sa divinité.

« La *sagesse* n'est donc que la tendance à ressembler à Dieu?

« Ce Dieu a tout fait, il conserve tout, il est partout, il règle tout.

« Il aime surtout l'homme, il veille aux détails de sa vie, il l'avertit au dedans. »

Sans avoir démontré l'immortalité de l'âme, Socrate y croit.

Dans le *Phédon* (de Platon) il dit :

Il n'est permis à personne d'attenter à ses jours. Placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux. Pour moi, résigné à leur volonté, je soupire après le moment qui me mettra en possession du bonheur que j'ai tâché de mériter. Quand même mes espérances d'une vie immortelle ne seraient point fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort et répan-

dent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse. Tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme, non d'ornements étrangers, mais des ornements qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein de confiance et attendre patiemment l'heure suprême.

Il est donc certain que Socrate changeait complétement le point de vue sous lequel on avait considéré avant lui l'homme et la divinité. Il donnait à la sagesse un sens pratique, aux dieux un rôle logique et nécessaire au lieu du rôle arbitraire des dieux païens.

Il créait ainsi, en réalité, les éléments d'une religion nouvelle, et, par conséquent, travaillait à ébranler l'ancienne. Ceux qui l'accusèrent de *corrompre la jeunesse d'Athènes* eurent raison au point de vue de la tradition, car il détruisait chez elle l'ancienne morale et l'ancienne foi.

Que sa doctrine fût un progrès, ce n'est plus une question pour nous, mais évidemment elle annonçait et préparait une crise. Ces préoccupations profondes de l'essence divine et des destinées de l'homme absorbaient la vitalité na-

tionale ; c'était le grand problème à résoudre. Athènes, travaillée par ces doutes et marchant à tâtons à travers ces nouvelles lueurs, abandonnait son passé sans avoir encore un avenir.

Tandis que les innovateurs abattaient de toutes parts le vieil édifice, les conservateurs effrayés regardaient les débris tomber autour d'eux et criaient que le siècle allait rester couché à la belle étoile ! Inévitable misère de toutes les époques de transformation. En examinant bien, vous voyez la raison des deux côtés. Ici c'est l'aspiration qui pousse en avant, là la prudence qui retient en arrière. Les uns voient tout perdu si on avance, les autres si on recule ! Et entre ces deux jugements incomplets comme tous les jugements humains, le mouvement providentiel s'accomplit, les sociétés continuent leur route menées par les lois suprêmes que nous nous inquiétons moins de comprendre que de soumettre à nos fragiles volontés.

Or dans cette grande révolution, qui agitait alors Athènes et dont Socrate devait être un jour le martyre, Euripide, nous l'avons déjà

dit, fut appelé à jouer un des premiers rôles. Tandis que les philosophes démolissaient la religion populaire dans l'école, lui, il l'attaquait au théâtre, non par des allusions détournées, mais ouvertement et avec une amertume passionnée, qui explique les accusations d'impiété dont il eut plusieurs fois à se défendre.

Ecoutez, par exemple, ce qu'il fait dire à Thésée dans l'*Hercule furieux*, en parlant des dieux adorés par la foule.

Ces dieux ont contracté entre eux des unions que réprouvent toutes les lois. Ne les a-t-on pas vus usurper un trône, charger leurs pères de chaînes? et cependant ils habitent l'Olympe et supportent sans remords le poids de leurs crimes!

Dans *Iphigénie en Aulide*, Iphigénie s'écrie :

Quoi! Diane écarte de ses autels les hommes souillés d'un meurtre récent, et elle prend plaisir à se faire immoler des victimes humaines! Non, il est impossible que l'épouse de Jupiter, Latone, ait enfanté une divinité si cruellement stupide. Le festin servi aux dieux par Tentale me paraît incroyable; ils n'ont pu se repaître du corps d'un enfant. Les habitants de ce

pays, habitués à verser le sang des hommes ont *rejeté sur les dieux leurs mœurs inhumaines, car une divinité ne saurait faire le mal.*

Vous le voyez, ici le poëte ne balance pas à chercher les origines des croyances religieuses de la Grèce dans les plus mauvais instincts de l'homme; et il y revient encore dans les *Troyennes,* lorsque Hécube dit à Hélène, qui accuse Vénus de l'avoir entraînée à suivre Pâris :

N'accuse pas les déesses de folie pour parer tes vices ; mon fils était d'une rare beauté, et, à sa vue, *ton cœur s'est personnifié en Vénus.* — Les passions impudiques des mortels sont la Vénus qu'ils adorent.

Dans la tragédie d'Ion, il va encore plus loin. Après avoir reproché à Apollon d'avoir séduit Créuse et de l'avoir abandonnée, Ion ajoute :

Les dieux punissent parmi les hommes ceux dont le cœur est pervers. Est-il donc juste que vous, qui avez écrit les lois qui nous gouvernent, vous soyez vous-mêmes les violateurs des lois ? — S'il arrivait (chose impossible, je le sais, mais je le suppose), s'il arrivait qu'un jour les hommes vous fissent porter la peine de vos violences et de vos criminelles amours, bientôt,

toi, Apollon, toi, Neptune, toi, Jupiter, roi du ciel, vous seriez contraints de dépouiller vos sanctuaires pour payer le prix de vos fautes. — Est-il donc juste d'accuser les hommes s'ils imitent les vices des dieux !

Voilà pour la critique des dieux populaires, et certes on ne l'accusera pas d'être obscure ou timide ; voici maintenant l'indication du dieu philosophique auquel croit Euripide. Ici l'expression est moins claire, il se laisse seulement deviner.

Le chœur dit, dans les *Troyennes* :

O toi qui donnes le mouvement à la terre et qui, en même temps, résides en elle, *qui que tu sois*, Jupiter impénétrable à la vue des mortels, soit nécessité de la nature, soit intelligence des hommes, je t'adresse mes prières, car c'est toi qui, par des voies secrètes, gouvernes toutes les choses selon la justice.

Jupiter est ici pour satisfaire aux habitudes de langage, mais il s'agit évidemment d'un autre dieu que de l'amant de Léda et de Sémélé ; c'est le dieu panthéistique de Spinosa ou l'humanité divinisée de l'école allemande. L'un et

l'autre peut-être! Euripide laisse à dessein un nuage protecteur sur son dieu, *quel qu'il soit*. — Cette dernière forme lui est familière. Dans les *Bacchantes* il y revient en engageant les mortels à reconnaître la puissance de la divinité, *quelle qu'elle soit*. — On voit que c'est une préoccupation habituelle de son esprit; il pense sans cesse à un dieu qu'il ne veut ou ne peut pas nommer.

Ces tendances réformatrices d'Euripide ne s'arrêtent point du reste aux questions religieuses; on les retrouve dans une foule d'attaques aux usages, aux institutions, aux préjugés de la société grecque. Dans Ion, il se plaint du droit d'asile donné aux coupables dans les temples.

C'est à la vertu outragée, dit-il, qu'il appartenait de prendre place dans les lieux saints; il ne fallait pas que l'innocent et le criminel eussent les mêmes droits devant les dieux.

Ailleurs, à propos de la condition faite à la femme par le monde antique, il met dans la bouche de Médée cette plainte éloquente :



Ah! de toutes les créatures douées de la vie et de la pensée, les femmes sont les plus malheureuses. Il leur faut d'abord acheter un époux à grand prix d'argent et recevoir un maître d'elles-mêmes! — La grande épreuve est de savoir si le maître sera bon ou mauvais, car le divorce n'est point honorable pour les femmes, et elles n'ont pas le droit de répudier leur époux. En commençant une vie nouvelle, il faut qu'elles possèdent l'art des devins, pour connaître ce qu'elles n'ont pu apprendre dans la maison paternelle, le caractère du mari qui leur est réservé. Si nous réussissons dans cette épreuve, si nous sommes unies à un époux qui porte le joug avec douceur, notre sort est digne d'envie; sinon, il faut mourir!... — Un homme, quand l'intérieur de sa famille lui devient à charge, peut en sortir et délivrer son âme de tout ennui par le commerce de ses amis et des personnes de son âge; mais nous, nous ne pouvons regarder que dans notre propre cœur! Ils disent que nous menons au fond de nos demeures une vie exempte de périls, tandis qu'ils combattent avec le fer! Vaine erreur! j'aimerais mieux, les armes à la main, braver trois fois la mort que d'enfanter une seule fois!

Quand on entend cette récrimination amère, cette révolte contre le partage fait entre l'homme, libre et maître de lui-même, et la femme, condamnée à la solitude du foyer et ne pouvant

regarder que *dans son propre cœur*, qui croirait que cette plainte a plus de deux mille ans? Ne semble-t-il pas entendre l'écho d'accusations toutes récentes, dont l'éloquence enfiévrée a troublé tant d'âmes heureuses. L'accent de Médée n'est-il pas celui de Lælia?

Outre le caractère philosophique si frappant dans les pièces d'Euripide, il en est un autre, non moins remarquable et signalé par tous les commentateurs : c'est le caractère patriotique.

Aucun autre poëte n'est autant que lui de son pays. On sent qu'il partage toutes les passions de sa race, qu'il s'associe à toutes ses indignations, qu'il applaudit à toutes ses espérances. Eschyle était seulement grec, Sophocle avait à peine une patrie, Euripide est athénien, exclusivement athénien.

La guerre du Péloponèse est engagée ; Athènes lutte contre Sparte et Argos conjurées pour sa perte. Comme Euripide exalte le courage et la générosité historiques de sa ville, et quels anathèmes lancés sur les ennemis!

Il montre, dans les *Héraclides*, les Athéniens recueillant les fils d'Hercule et le chœur s'écrie :

Toujours notre patrie est prête à secourir les malheureux lorsque leur cause est juste... Que de périls n'a-t-elle pas déjà bravés pour la défense de ses amis! et maintenant je vois une lutte nouvelle qui se prépare.

Puis le roi d'Argos maudit d'avance l'ingratitude de ses descendants envers Athènes; il leur recommande de rester alliés à cette ville hospitalière. Tous les chœurs sont des odes admirables chantés en l'honneur de la gloire et des vertus athéniennes.

Dans les *Suppliantes,* les mêmes idées se reproduisent. Les sept chefs argiens étaient morts en assiégeant Thèbes avec Polynice; les Thébains refusent de rendre leurs corps aux mères suppliantes; elles s'adressent à Thésée, roi d'Athènes, qui force les Thébains, par les armes, à cette restitution. Au dénouement, Minerve dit à Thésée d'exiger des Argiens la promesse de ne jamais porter les armes contre Athènes, et elle ajoute :

Si, au mépris de ce serment, ils marchent contre ta ville, appelle la malédiction et la ruine sur le pays des Argiens!

On comprend quel effet devaient produire ces souvenirs historiques des services rendus à Argos par Athènes, publiquement rappelés au moment même où l'obligée trahissait son ancienne bienfaitrice.

Quant aux Spartiates, ils sont partout attaqués, mais spécialement dans *Andromaque*. Ménélas avoue à celle-ci qu'il l'a trompée et elle lui répond :

> Voilà donc la sagesse qu'on estime sur les bords de l'Eurotas? . . . .
>
> O de tous les mortels les plus odieux au genre humain, habitants de Sparte, conciliabule de perfides, rois du mensonge, artisans de fraudes, pleins de pensées tortueuses, perverses et fallacieuses! Votre prospérité dans la Grèce blesse la justice! Quel crime est inconnu parmi vous? Où voit-on plus de meurtres? N'êtes-vous pas avides de gains honteux? Ne vous surprendra-t-on pas toujours à dire une chose et à en penser une autre?

A ce transport de colère du poëte, Athènes applaudissait tout entière, non-seulement par haine pour Sparte, mais par compassion pour Platée, qui venait d'être détruit contre toute

foi par les soldats de Lacédémone devenus les bourreaux complaisants de Thèbes la béotienne.

Vous le voyez, plus qu'aucun autre poëte, Euripide est la voix de son temps! non pas la voix vulgaire, mais celle qui traduit les instincts les plus vivants, les doctrines les plus hardies.

Et ne croyez point que ces qualités philosophiques nuisent en rien à l'émotion poétique. Loin de là, elles lui communiquent une vibration plus intime. Aucun poëte antique n'a pénétré aussi loin dans le cœur humain. Euripide est de beaucoup le plus vrai (quand il est vrai), le plus mouvementé et le plus tendre.

Parfois, sans doute, il abuse des ressources infinies de son esprit; il devient subtil, rhéteur; nous le voyons multiplier les discours et jouer sur les mots; ce sont là ses erreurs; mais elles sont rachetées par tant de mouvement et de profondeur! Nul ne sait mieux creuser la réalité humaine et en tirer des effets, des cris inconnus.

Dans Sophocle, les personnages varient peu pour le ton; chez eux, tout est d'un seul bloc;

Euripide, au contraire, trouve mille nuances; il analyse les sentiments selon les classes, les sexes, les situations; il suit toutes les oscillations du cœur, il nous le montre dans ses moindres changements, comme ces coins de ciel où se succèdent les rayons et les nuées.

Quant au plan, il excelle également à choisir une donnée curieuse, à trouver une combinaison saisissante. Vous connaissez le sujet d'Électre et vous n'avez point oublié peut-être l'analyse que nous avons faite de celle de Sophocle? Euripide a traité le même sujet, mais en modifiant le point de départ.—Dans sa pièce, Électre n'habite plus le palais d'Agamemnon, Égisthe et Clytemnestre l'ont donnée pour épouse à un paysan. Quand la pièce commence, elle sort de sa cabane, portant une cruche de terre. Elle s'arrête, regarde le ciel et dit :

Sombre nuit, mère des astres d'or, tu me vois chargée de cette urne qui presse mon front, m'avancer vers la source où je dois la remplir d'une eau pure... Je suis heureuse de montrer aux dieux les outrages d'Égisthe et de faire retentir l'air immense des plaintes que j'adresse à mon père!

Il y a dans cette manière d'entrer dans la sombre action du drame qui va se dérouler quelque chose de pittoresque, de saisissant, qui semble appartenir moins à l'antiquité grecque qu'aux théâtres romantiques de l'Angleterre ou de l'Espagne. Malheureusement la suite de la pièce ne répond point à l'originalité grandiose de ce début; elle est prolixe, confuse et de beaucoup inférieure à celle de Sophocle.

Ce n'est point, au reste, le seul exemple. Euripide adopte rarement l'idée courante; il préfère le côté moins connu des choses.— Ainsi tout le monde sait la tradition d'Hélène enlevée par Pâris et conduite à Troie; tous les poëtes qui ont traité ce sujet l'ont acceptée. Euripide en adopte une différente et singulièrement étrange. Il suppose qûe Junon, pour se venger du berger troyen, lui a enlevé Hélène et ne lui a laissé que son fantôme. C'est ce fantôme que les Grecs poursuivent et pour lequel ils détruisent Ilion. Ménélas ramène sa fausse Hélène, qui s'évanouit et disparaît lorsqu'il retrouve la véritable dans l'île de Pharos!

Ne croirait-on pas lire une pièce allemande?

Quelque chose comme la suite de Faust, où celui-ci est transporté dans un monde fantastique et y devient l'amant de l'Hélène antique.

Alceste elle-même, comme nous le verrons tout à l'heure, est marquée à ce coin singulier qui suffirait seul pour donner à Euripide un caractère et lui faire assigner une place à part dans la littérature antique.

Les pièces qu'il nous a laissées sont au nombre de dix-neuf. La plupart mériteraient d'être examinées, mais forcé de choisir dans le nombre, nous nous arrêterons à quatre d'entre elles qui nous semblent résumer tout le génie du poëte grec ; ce sont : *Les Troyennes*, *Iphigénie en Aulide*, *Hippolyte* et *Alceste*.

Le sujet des *Troyennes* est le partage des captives après la prise de Troie ; l'intérêt est dans la destinée faite à chacune par le vainqueur.

La pièce s'ouvre par une plainte de Neptune sur le sort de cette ville dont il avait lui-même bâti les murailles et qui va disparaître de la face de la terre.

Il dit en se retirant :

Malheur au mortel insensé qui ravage les cités et les change en déserts; il périra à son tour.

Alors paraissent Hécube et les *Troyennes* déplorant leur infortune et s'inquiétant du maître auquel le sort va les livrer. Toutes désirent supporter au moins leur exil « *dans la célèbre et bienheureuse patrie de Thésée* (Athènes) et demandent à ne pas voir les *bords odieux de l'Eurotas* (Sparte).

Le héraut Talthybius arrive pour annoncer à chacune sa destinée, et Cassandre, qui est tombée en partage à Agamemnon, prédit qu'elle trouvera la mort en arrivant au palais de son nouveau maître.

Bientôt paraît Andromaque sur un char de guerre, entourée des armes d'Hector et des dépouilles de la Phrygie. Astyanax dort à ses pieds. Elle annonce à Hécube que sa fille Polyxène vient d'être immolée sur le tombeau d'Achille. Hécube tombe à genoux en poussant un cri. Andromaque l'apaise doucement.

O ma mère! écoute de belles paroles que j'ai entendues; elles consoleront ta douleur. Ne pas naître équivaut à mourir, et mourir vaut mieux que vivre misé-

rable.... Polyxène est morte, c'est comme si elle n'eût pas vu le jour ; elle oublie tous ses maux. Mais moi, après avoir atteint le faîte de la prospérité, je suis retombée dans l'abîme.... Tout ce que l'on peut exiger d'une femme je l'ai pratiqué dans la maison d'Hector... Je me suis renfermée dans ma demeure ; j'ai évité les entretiens de mes pareilles ; je n'avais d'autres maîtres que les sentiments honnêtes de mon cœur, et ils me suffisaient ; je présentais toujours à mon époux un visage serein et une bouche silencieuse.... Cette conduite, connue dans le camp des Grecs, est cause de ma perte : le fils d'Achille a voulu m'avoir pour femme et je vais être esclave dans la maison des meurtriers de mon Hector !

Mais elle ne connaît pas encore tout son malheur. Talthybius revient lui annoncer que les Grecs, redoutant la postérité d'Hector, ont décidé que son fils Astyanax serait précipité du haut des tours d'Ilion ! La malheureuse mère a beau envelopper son enfant dans ses bras, on s'avance pour le lui arracher. Alors elle le serre une dernière fois sur le sein qui l'a nourri :

O mon fils ! mon fils ! doux objet de ma tendresse, faut-il donc périr par une main ennemie, abandonné

de ta mère? — Ah! c'est la valeur de ton père qui te tue, elle qui fut le salut de tant d'autres!... O hymen fortuné! couche nuptiale! lorsque j'entrai dans le palais d'Hector, devais-je croire qu'en lui donnant un fils je préparais une victime pour les Grecs et non un roi pour l'opulente Asie? — Tu pleures, mon fils; aurais-tu donc le sentiment de ton malheur? Pourquoi tes mains m'embrassent-elles? pourquoi t'attacher à mes vêtements? Tu sembles un jeune oiseau qui cherche un abri sous l'aile de sa mère! Hélas! Hector ne se lèvera point de son lit de terre, la lance à la main, pour te sauver! Ni sa famille, ni la puissance phrygienne ne peuvent plus rien pour toi. Impitoyablement précipité du haut d'une tour, tu vas mourir! — O enfant bien-aimé que je serre entre mes bras! douce haleine que je respire! c'est donc en vain que ce sein t'a nourri, que je me suis épuisée de veilles et de tourments? Ah! pour la dernière fois, embrasse ta mère; presse-toi contre son cœur, de tes bras entoure son corps... tes lèvres sur les miennes! — O Grecs, qui inventez des supplices dignes des barbares, pourquoi faire périr un enfant innocent? — Race de Tyndare, non, tu n'es pas la fille de Jupiter; tes parents sont la fureur, l'envie, le meurtre et la mort!... — Prenez, emportez, précipitez cet enfant, puisque c'est votre joie; faites de ses chairs un horrible festin; les dieux le veulent; les dieux sont les auteurs de nos souffrances; je ne puis le sauver.... Emmenez-moi

donc.... cachez-moi au fond de vos vaisseaux. — Heureux auspices pour cet hymen, qu'aura souillé le sang de mon fils!

L'arrêt est exécuté; Andromaque part et le cadavre de l'enfant est rapporté à Hécube pour qu'elle lui rende les honneurs funèbres.

Elle regarde cette frêle créature brisée par la chute et s'écrie :

Infortuné! comme les murs de notre ville, ouvrage d'Apollon, ont défiguré ta tête charmante et cette chevelure, qui reçut tant de fois les soins et les baisers d'une mère! De ces os fracassés découle le sang... O mains chéries! dont les gestes me rappelaient Hector, vous voilà brisées! Bouche adorée, qui me charmait par tes doux propos, tu m'abusais, lorsque, appuyée à mon épaule, tu répétais : — Mère, je veux couper sur ta tombe toutes les boucles de ma chevelure, je veux y conduire tous ceux de mon âge pour t'adresser de tendres adieux! — Hélas! c'est moi qui te pleure, enfant; courbée sous le faix des années, sans famille, sans patrie, c'est moi qui dois te rendre ces tristes et derniers devoirs. Tant de caresses, tant de soucis, tant de nuits inquiètes sont perdus! Quelles paroles les poëtes graveront-ils sur ta tombe?

L'ENFANT QUI REPOSE ICI A PÉRI PAR LA MAIN DES GRECS, QUI LE CRAIGNAIENT.

Épitaphe honteuse pour la Grèce. — Douce créature, tu perds l'héritage de tes pères, mais du moins le bouclier d'Hector me reste; il sera ta sépulture. — Viens, ô toi qui, dans les combats, couvrais le corps de ce héros! hélas! tu as perdu ton défenseur! Je vois autour de cet anneau l'empreinte de son bras chéri; je vois les traces de la généreuse sueur qui ruisselait de son noble front, lorsque, dans ses glorieux travaux, il t'approchait de son visage. Apportez, apportez tout ce qui reste des débris de notre fortune, pour honorer ces funérailles. Le sort ne me permet pas de parer magnifiquement ta tombe, reçois du moins ce qu'il m'a conservé. — Ah! insensé le mortel qui accepte la joie en comptant sur une prospérité durable; la fortune ressemble à l'homme en délire qui ne se plaît qu'à tout renverser.

N'est-ce pas une grande et poétique image que cet ensevelissement du fils d'Hector dans le bouclier de son père; cette réunion de l'espérance et des souvenirs descendus en même temps dans la tombe?

Mais les Grecs, de leur côté, préparent une pompe inattendue à ces funérailles! Au moment où elles s'accomplissent, ils livrent Troie à l'incendie.

Alors un long cri de douleur s'élève parmi les captives.

> Voyez, voyez ; ainsi que la fumée emportée sur l'aile des vents, disparaît la ville tombée de son faîte et dévastée par le fer.... — La poussière qui s'élève dans les airs m'empêche de reconnaître la maison que j'habitais ; le nom même de cet empire va disparaître !... Écoutez... reconnaissez-vous ce fracas ?... c'est la terre ébranlée sous le poids d'une ville entière qui s'écroule !

Hécube égarée se roule au milieu des ruines ; elle invoque cette terre qui a nourri ses enfants ; elle appelle à haute voix Priam et toute sa famille ensevelie sous les débris ; elle se redresse sur ses genoux en s'écriant :

« Troie qui brûle sera mon bûcher ; je veux mêler mes cendres à celles de la patrie ! » Mais on la retient et on l'emmène sur les vaisseaux avec les autres captives pour commencer une vie d'esclavage.

Ne sentez-vous pas qu'il y a ici une poésie toute nouvelle ? Nous voilà bien loin de l'inspiration guerrière d'Homère ou d'Eschyle ; ce qu'on respire dans cette pièce, c'est l'horreur du carnage et de la destruction ; c'est la pitié

pour les victimes de ces luttes impies; c'est la colère contre la barbarie du vainqueur. Euripide ne s'inquiète plus de l'inimitié traditionnelle de l'Europe et de l'Asie; il n'est plus Grec, il est homme ; et sa pièce entière est une protestation en faveur de l'humanité.

Certes, c'est là une glorieuse nouveauté dans l'histoire littéraire de la Grèce ; glorieuse pour le poëte qui en a pris l'initiative, glorieuse pour le peuple qui applaudit à de telles tendances ! Athènes était la seule ville de la Grèce où de pareilles idées pussent être émises et trouver de l'écho. Insigne honneur, sans doute, mais périlleux ! car ce désintéressement de la nationalité n'a pu s'accomplir sans un affaiblissement du sentiment patriotique. Les soldats de Maraton sont devenus des philosophes; ils n'ont plus de haine contre les races étrangères, partant plus la même ardeur pour les combattre. La civilisation générale gagnera à cet avancement d'idées; Athènes en sera amoindrie et risque d'en mourir.

Loi dure mais inévitable qui veut que, dans l'histoire du genre humain comme dans celle

des individus, rien de grand ne puisse s'exécuter sans le sacrifice ! Regardez bien vers le passé, vous ne trouverez pas un progrès accompli sans voir la route du temps rougie par le sang d'un homme ou d'une nation. Le rachat de l'humanité par le supplice de la croix semble un immense symbole de l'histoire du monde. Nous le voyons se reproduire sans cesse sous des proportions moins éclatantes, et, au-dessous du Golgotha, se dressent des milliers de calvaires où des martyrs de la civilisation fécondent quelques vérités particulières avec leurs larmes ou avec leur sang.

Au reste, ce n'est pas seulement dans la tragédie des *Troyennes* qu'Euripide montre cette horreur pour les violences de la guerre ; il y revient dans *Hécube*, dans les *Phéniciennes*, dans *Andromaque*. Jamais il ne perd l'occasion de nous attendrir sur le sort des vaincus et surtout des captives. Il y a dans *Iphigénie en Tauride* un chœur de jeunes filles grecques retenues en esclavage chez les Scythes, qui est la plainte la plus mélancolique, la plus douce et la plus mélodieuse que nous ait laissée la muse antique.

Les jeunes captives sont à la porte du temple, elles regardent vers les palus-méotides et écoutent les chants plaintifs des alcyons.

Oiseau qui sur les rochers de la mer chantes ta destinée douloureuse, alcyon dont les doux accents compris des sages mortels pleurent sans cesse un époux bien-aimé, je mêle mes gémissements aux tiens.

Oiseau plaintif comme toi, mais privée d'ailes pour voler vers la patrie, je pleure les doux entretiens des Grecs. Je te regrette, ô Diane, toi qui habites le mont Cynthius, à l'ombre des palmiers élégants, des lauriers touffus et du pâle olivier, non loin du lac peuplé de cygnes, dont les chants mélodieux célèbrent les muses.

Ah! que de larmes coulèrent de mes yeux, lorsque, après la ruine de ma patrie, je dus monter sur des vaisseaux couverts de rames et de lances ennemies! vendue à prix d'or, je suis venue dans ce pays barbare, où je sers la fille d'Agamemnon prêtresse de Diane chasseresse....

Mais elle, un navire argien conduit par cinquante rames, va la ramener dans sa patrie. Les sons aigus de la flûte de Pan, dieu des montagnes, encourageront les rameurs; Apollon fera retentir la lyre à sept cordes et accompagnera par des chants son voyage vers la splendide Athènes....

Ah! que ne puis-je, portée sur des ailes, parcourir

l'immensité des cieux où le soleil promène ses ardents rayons; que ne puis-je arrêter mon vol sur la maison paternelle, me mêler, comme autrefois, aux chœurs des danses sous les yeux de ma mère! que ne puis-je encore disputer à mes compagnes le prix de la beauté, en laissant ondoyer les tissus précieux et les boucles flottantes qui voilent mon visage!

Vous avez déjà pu vous apercevoir par ces citations que ce qui distingue surtout la poésie d'Euripide c'est un accent suave et tendre, je ne sais quoi de la grâce de la femme et de son charme émouvant. Une telle nature le désignait aux préférences de Racine qui lui a, en effet, emprunté deux de ses plus belles tragédies, *Iphigénie* et *Phèdre*. Nous ne parlons pas d'*Andromaque;* les deux pièces de ce nom n'ayant de commun que le sujet.

Tout le monde a lu vingt fois l'*Iphigénie* française, tout le monde en sait quelque chose par cœur ; aucune pièce de Racine n'est plus vraie, plus touchante, et Boileau a pu dire sans trop d'exagération :

Jamais Iphigénie en Aulide immolée
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée

Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.

Sans doute la plus grande partie de ce mérite appartient à Racine ; mais il en revient aussi quelque chose à Euripide, et le poëte français le reconnaît avec une loyauté digne de son génie. Nous avons vu en quels termes Voltaire, âgé de dix-sept ans, parlait de Sophocle, à propos d'OEdipe ; voici comment Racine, qui avait déjà fait *Andromaque, Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate,* parle d'Euripide :

« Je me suis un peu éloigné de l'économie de la fable d'Euripide ; pour ce qui regarde les passions, je me suis attaché à le suivre plus exactement. J'avoue que je lui dois un bon nombre des endroits qui ont été le plus approuvés dans ma tragédie, et je l'avoue d'autant plus volontiers que ces approbations m'ont confirmé dans l'estime et dans la vénération que j'ai toujours eues pour les ouvrages qui nous restent de l'antiquité. J'ai reconnu avec plaisir, par l'effet qu'a produit sur notre théâtre tout ce que j'ai imité ou d'Homère ou d'Euri-

pide, que le bon sens et la raison étaient les mêmes dans tous les siècles, et le goût de Paris s'est trouvé conforme à celui d'Athènes. »

Voilà comment les vrais poëtes parlent des vrais poëtes.

Ajoutons que l'admiration respectueuse de Racine pour Euripide était méritée, et que les obligations qu'il reconnaît lui avoir sont réelles. L'analyse de la pièce grecque et quelques citations suffiront pour vous en faire juger. Chaque lecteur, en consultant sa mémoire, pourra faire les rapprochements avec la version de Racine.

La scène, comme vous le savez, est à Aulis, port de la Béotie, le jour n'est point encore levé. Agamemnon sort de sa tente avec précaution, suivi d'un de ses serviteurs :

AGAMEMNON.

Vieillard, sors avec moi.

LE VIEILLARD.

Me voici, mais, ô roi Agamemnon, quel nouveau projet prépares-tu?

AGAMEMNON.

Tu le sauras.



LE VIEILLARD.

J'accours; ma vieillesse est vigilante et mes yeux sont encore perçants.

AGAMEMNON.

Quel est l'astre qui s'avance dans le ciel ?

LE VIEILLARD.

C'est la brillante étoile voisine des sept pléiades; elle est au milieu de sa course.

AGAMEMNON.

On n'entend ni le chant des oiseaux, ni le bruit de la mer; les vents se taisent sur l'Euripe.

LE VIEILLARD.

Pourquoi sortir de ta tente à cette heure, ô Agamemnon ? Le calme règne ici dans Aulis, et les sentinelles sont immobiles sur les remparts. — Rentrons.

AGAMEMNON.

Je te porte envie, ô vieillard; je porte envie à celui qui traverse, exempt de péril, une vie ignorée et sans gloire; mais ceux qui vivent dans les honneurs... ah ! je ne puis les envier !

LE VIEILLARD.

Et pourtant là réside l'éclat de la vie.

AGAMEMNON.

Éclat trompeur ! les honneurs ! il est doux de les poursuivre, il est dur de les posséder !...

LE VIEILLARD.

Je n'approuve point ce langage dans un prince, ô Agamemnon ! Atrée ne t'a pas mis au monde pour jouir de tous les biens sans mélange. Tu es sujet à la joie et à la douleur, car tu es mortel ; tu auras beau t'y refuser, telle est la volonté des dieux. — Cependant, cette nuit, à la lueur d'une lampe, tu traçais cette lettre que tu tiens encore entre tes mains, puis tu effaçais ce que tu venais d'écrire ; tu imprimais le cachet, puis tu le rompais aussitôt et tu jetais tes tablettes à terre, en versant des larmes !... Quel malheur, dis-moi, quel malheur t'accable. Que t'arrive-t-il de funeste, ô mon roi ? Confie-moi tes secrets, c'est à un bon et à un fidèle serviteur que tu les diras, car Tyndare m'a donné à ton épouse comme une partie de sa dot.

Agamemnon lui avoue alors que, pour accorder des vents favorables à la flotte des Grecs, les dieux exigent le sacrifice de sa fille Iphigénie. Celle-ci arrive avec l'espoir d'épouser Achille et doit trouver la mort au camp des Grecs. Une lettre écrite par Agamemnon à Clytemnestre n'a d'autre but que de l'arrêter. Il la confie au vieillard.

Hâte-toi, lui dit-il, triomphe de la vieillesse... ne

t'arrête pas au bord des fontaines ombragées, ne te laisse pas aller aux douceurs du sommeil.... Partout où deux chemins se croisent, observe, prends garde qu'un char emporté sur des roues rapides, n'échappe à ta vue et n'amène ici ma fille au camp des Grecs.... Hâte-toi de franchir les portes, et si tu rencontres le cortége d'Iphigénie, détourne toi-même les coursiers vers le chemin d'Argos.

Vous reconnaissez toute cette scène. Elle est admirable dans Racine ; ici, elle a quelque chose de plus simple, de plus antique.

Le vieux serviteur part, mais il est arrêté par Ménélas qui intercepte le message, de sorte que Clytemnestre arrive avec sa fille. Elle entre portée sur son char, près d'elle est Iphigénie, et Oreste, encore enfant, repose à leurs pieds.

Agamemnon reste immobile de douleur ; car il sent que sa fille est perdue.

En l'apercevant, celle-ci, qui ne soupçonne rien, s'élance du char :

IPHIGÉNIE.

O ma mère, ne me gronde pas, je cours me jeter sur le cœur de mon père.

CLYTEMNESTRE.

O toi que je révère entre tous, Agamemnon, ô mon roi! nous voici rendues à tes ordres.

IPHIGÉNIE.

Et moi j'accours, ô mon père! après une si longue absence, j'ai besoin de te serrer dans mes bras... — Tu ne t'en fâcheras point?

AGAMEMNON.

Non, satisfais ta tendresse, ma fille; tu as toujours aimé ton père plus que tous les autres enfants auxquels j'ai donné le jour.

. . . .

IPHIGÉNIE.

Que tu as bien fait, mon père, de m'appeler auprès de toi!

AGAMEMNON.

Je ne sais, ma fille, si je dois m'en féliciter.

IPHIGÉNIE.

Quels regards inquiets tu me jettes!

AGAMEMNON.

Un roi, un chef d'armée a bien des soucis.

IPHIGÉNIE.

Sois à moi en ce moment et laisse-là tes soucis.

AGAMEMNON.

Je suis à toi tout entier; je ne songe point à autre chose.

IPHIGÉNIE.

Éclaircis alors ce front soucieux.

AGAMEMNON.

Oui... je me réjouis, ma fille, je me livre au plaisir de te revoir.

IPHIGÉNIE.

Et cependant des larmes s'échappent de tes yeux!

. . . .

AGAMEMNON.

Ah! plus tes paroles sont sages, plus elles me déchirent.

IPHIGÉNIE.

Eh bien! j'en dirai de folles si je puis t'égayer ainsi.

AGAMEMNON, *à part.*

Ah! dieux! je ne puis me taire; (*haut*) c'est bien, ma fille.

. . . .

IPHIGÉNIE.

Périssent les combats et les maux dont Ménélas est l'auteur!

AGAMEMNON.

Ils en feront périr bien d'autres et moi-même!

. . . .

IPHIGÉNIE.

Hâte-toi, mon père, de revenir victorieux de la Phrygie.

AGAMEMNON.

Je dois d'abord accomplir ici un sacrifice.

IPHIGÉNIE.

C'est avec les prêtres que tu dois régler cette cérémonie sacrée.

AGAMEMNON.

Tu le sauras, tu y assisteras près du vase qui contient l'eau lustrale.

IPHIGÉNIE.

Formerons-nous des chœurs de danse autour de l'autel ?

AGAMEMNON.

Heureuse ignorance, que je te porte envie ! — Rentre, ma fille ; montre-toi à tes compagnes. Donne-moi ta main, donne-moi un baiser, bien amer, puisque tu dois rester si longtemps éloignée de ton père. (*A part*) — Quoi ! ces mains, ce sein, ces joues, ces cheveux blonds ! tout cela livré à la mort ! — Ah ! ville des Phrygiens, ah ! Hélène ! combien vous nous êtes funestes !

Enfin, il faut en venir à faire connaître le sort destiné à Iphigénie. A cette nouvelle Clytemnestre éclate en reproches, en menaces, en injures contre Agamemnon. — Iphigénie l'arrête ; elle s'approche de son père et lui parle à son tour :

IPHIGÉNIE[1].

O mon père ! si j'avais l'éloquence d'Orphée et le pouvoir de forcer par mes enchantements les rochers à me suivre, si je savais attendrir les cœurs par mes paroles, j'aurais recours à ce moyen ; mais je ferai parler ma seule éloquence, mes larmes ! c'est tout ce que je puis. En gage de suppliante, je mets à tes pieds ma personne, que celle-ci t'a enfantée ; ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière ; — ne me force pas à visiter la région souter-

[1] IPHIGÉNIE EN AULIDE. — ACTE IV. — SCÈNE 4.

. . . .

AGAMEMNON.

Que vois-je ? Quel discours ! ma fille vous pleurez,
Et baissez devant moi vos yeux mal assurés :
Quel trouble ! mais tout pleure, et la fille et la mère,
Ah ! malheureux Arcas, tu m'as trahi !

IPHIGÉNIE.

Mon père,
Cessez de vous troubler, vous n'êtes point trahi :
Quand vous commanderez, vous serez obéi.
Ma vie est votre bien ; vous voulez le reprendre :
Vos ordres sans détours pouvaient se faire entendre.
D'un œil aussi content, d'un cœur aussi soumis
Que j'acceptais l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, victime obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente ;
Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre tout le sang que vous m'avez donné.

raine des morts! — La première je t'appelai du nom de père, et tu m'appelas ta fille; la première, assise sur tes genoux, je te donnai et je reçus de toi de tendres caresses. Tu me disais alors : — Quand te verrai-je, ma fille, dans la maison d'un heureux époux, vivre florissante, comme il est digne de moi? — et je répondais, suspendue à ton cou et pressant ton visage que ma main touche encore. — Et moi, mon père, quand te recevrai-je à mon tour dans la douce hospitalité de ma maison, et quand rendrai-je à ta vieillesse les ten-

Si pourtant ce respect, si cette obéissance,
Parait digne à vos yeux d'une autre récompense;
Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnaient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père.
C'est moi, qui, si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les dieux.
Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les faiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisais conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;
Et déjà d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparais la fête.
Je ne m'attendais pas que, pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.

dres soins donnés à mon enfance. — Je conserve la mémoire de ces paroles ; mais tu les as oubliées. — Oh ! ne me donne pas la mort ! Au nom de Pélops et d'Atrée ton père ; au nom de ma mère qui, après m'avoir enfantée dans la douleur, souffre une seconde fois pour moi les douleurs de l'enfantement. Qu'ai-je de commun avec l'hymen de Pâris et d'Hélène ? Mon père, tourne les yeux sur moi, accorde-moi un regard et un baiser, pour qu'en mourant j'emporte du moins ce gage de toi, si tu restes inflexible à mes prières. (*A Oreste*) O mon frère, tu es un faible défenseur pour tes amis ; cependant, mêle tes larmes aux miennes, et supplie ton père de ne pas tuer ta sœur. — Les en-

Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée :
Ne craignez rien : mon cœur de votre honneur jaloux
Ne fera point rougir un père tel que vous.
Et si je n'avais eu que ma vie à défendre,
J'aurais su renfermer un souvenir si tendre ;
Mais à mon triste sort, vous le savez, seigneur,
Une mère, un amant, attachaient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devait éclairer notre illustre hyménée.
Déjà, sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimait heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein ; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

fants même ont le sentiment de l'infortune. — Vois, mon père, il t'adresse une muette prière ; ah ! compatis à mon sort et prends pitié de ma vie. Nous sommes deux à t'implorer, lui faible enfant et moi déjà grande!

Mais il est trop tard, le sacrifice d'Iphigénie a été décidé; les Grecs le réclament; ils vont venir en armes saisir la jeune fille et la traîner à l'autel; Achille jure de la défendre; il met la main sur la garde de son épée et s'écrie : *Voilà qui en décidera!* C'est alors qu'Iphigénie, voulant éviter la lutte fratricide qui va s'engager entre des peuples alliés se décide à la mort.

IPHIGÉNIE.

Écoutez mes paroles. Je vois, ma mère, que tu t'irrites en vain contre ton époux. Ne tentons pas l'impossible. Il est juste de louer la générosité d'Achille, mais il faut penser aussi à ne pas soulever l'animosité de l'armée contre toi et à ne pas jeter notre défenseur dans le péril. Après une réflexion sérieuse, voici ce que j'ai résolu... j'ai résolu de mourir! — Mais je veux rendre ma mort glorieuse et la subir sans regrets. La Grèce tout entière a maintenant les yeux sur moi; de moi seule dépend le départ de la flotte et la ruine de Troie; seule je puis empêcher les barbares de venir enlever, à l'avenir, les nobles femmes de ma patrie, en

vengeant sur eux le déshonneur d'Hélène enlevée par Pâris. Je les sauverai toutes par ma mort. Libératrice de la Grèce, ma gloire sera digne d'être enviée! — Dois-je donc tant tenir à la vie? tu me l'as donnée dans l'intérêt des Grecs et non pour toi seule. Une foule d'hommes armés, une foule de rameurs, afin de venger les injures de la patrie, oseront combattre et mourir pour elle, et ma vie seule serait un obstacle à tant d'élans?... — Non, je me dévoue: Immolez-moi et allez renverser Ilion. Ses ruines seront les monuments éternels de mon sacrifice, ce seront mes enfants, mon hymen et ma gloire. Il est dans l'ordre que les Grecs commandent aux barbares, et non les barbares aux Grecs; ceux-là sont nés pour l'esclavage, ceux-ci pour la liberté!

N'est-il pas vrai qu'une pareille poésie peut plaire même à côté des souvenirs que laisse celle de Racine? Et songez que je vous la donne ici décolorée et confusément aperçue à travers le brouillard d'une traduction.

La seconde pièce d'Euripide imitée par Racine est l'*Hippolyte*. Ici le poëte français s'est éloigné davantage de la pièce grecque, et, bien qu'il ait trop adouci le caractère du fils de l'amazone, bien que le rôle d'Aricie soit une concession déplorable faite au goût du temps, il faut reconnaître que, par son ensemble, la pièce

française l'emporte de beaucoup sur celle d'Euripide. Mais tous les grands mouvements ont été fournis par ce dernier. C'est lui qui a créé cette personnification terrible de la lutte du devoir contre la passion, cette Phèdre dont Boileau vante la *douleur vertueuse* et que Chateaubriand appelle une *épouse chrétienne*. — Chrétienne, en effet, car la vie morale est éveillée au fond de sa conscience; elle résiste au mal; elle le déteste et n'y cède qu'en se condamnant. — Mais quand on a prétendu que cette nuance appartenait à Racine, on s'est trompé. La Phèdre d'Euripide ne cède pas plus volontairement que la sienne ; elle se débat jusqu'au dernier instant contre la fatale influence de Vénus et elle se donne la mort pour échapper à la honte. Dans la pièce grecque, l'effort semble même plus difficile, par la raison que la passion semble plus souveraine; l'espèce de délire de Phèdre, lorsqu'elle paraît pour la première fois, se prolonge plus longtemps et vous saisit davantage. Vous connaissez les beaux vers que Racine lui fait répéter dans son égarement :



Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !

Dans Euripide, le chœur a parlé du mal mystérieux qui consume la reine (c'est son amour pour Hippolyte, le fils de son mari) ; on la voit paraître ; sa vieille nourrice la conduit ; elle l'assied sur les marches de marbre, aux portes du palais !... La foule est à quelques pas et regarde Phèdre, pâle, mourante, l'œil à demi égaré.

LA NOURRICE [1].

Que dois-je faire ou ne pas faire pour toi, ma fille ? Voici cette lumière brillante, voici cet air libre que tu demandais. . . . .

[1] ACTE I. — PHÈDRE. — SCÈNE 3.

PHÈDRE. — ŒNONE.

PHÈDRE.

N'allons point plus avant, demeurons chère Œnone,
Je ne me soutiens plus ; ma force m'abandonne :
Mes yeux sont éblouis du jour que je revoi
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.
Hélas !...

(Elle s'assied.)

ŒNONE.

Dieux tout-puissants que nos pleurs vous apaisent.

PHÈDRE.

Soulevez-moi, redressez ma tête languissante, chères amies, mes membres affaiblis sont prêts à se dissoudre. Esclaves fidèles, soutenez mes mains défaillantes. — Que ce vain ornement pèse à ma tête. Détachez-le. Laissez flotter mes cheveux sur mes épaules.

LA NOURRICE.

Prends courage, ma fille, et ne t'agite pas douloureusement. Le mal se supporte plus facilement dans le calme. — Hélas! souffrir est la condition nécessaire des mortels!

PHÈDRE, *avec égarement.*

Ah! que ne suis-je aux bords d'une source limpide! que ne puis-je y puiser une eau pure et m'y désalté-

PHÈDRE.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent,
Quelle importune main en formant tous ces nœuds
A pris soin sur mon front d'assembler mes cheveux?
Tout m'afflige, me nuit et conspire à me nuire.

ŒNONE.

Comme on voit tous ses vœux l'un l'autre se détruire!
Vous-même, condamnant vos injustes desseins,
Tantôt à vous parer vous excitiez nos mains;
Vous-même, rappelant votre force première,
Vous vouliez vous montrer et revoir la lumière.
Vous la voyez, Madame, et, prête à vous cacher,
Vous haïssez le jour que vous veniez chercher.



rer. Je voudrais être couchée à l'ombre des peupliers, me reposer dans une verte prairie!

LA NOURRICE, *à demi-voix.*

Que dis-tu? ne parle pas ainsi devant la foule; ne tiens pas ces discours insensés!

PHÈDRE, *se soulevant.*

Conduisez-moi sur la montagne. Je veux aller dans la forêt, à travers les pins, où les meutes cruelles poursuivent les bêtes sauvages et s'élancent sur les cerfs tachetés. Je veux animer les chiens de ma voix, approcher de ma blonde chevelure le javelot thessalien et le lancer d'une main assurée.

LA NOURRICE.

Ma fille, où s'égare ta pensée?...

PHÈDRE, *à elle-même.*

Noble et brillant auteur d'une triste famille,
Toi dont ma mère osait se vanter d'être fille,
Qui peut-être rougis du trouble où tu me vois,
Soleil, je te viens voir pour la dernière fois!

ŒNONE.

Quoi! vous ne perdez point cette cruelle envie!
Vous verrai-je toujours, renonçant à la vie,
Faire de votre mort les funèbres apprêts?

PHÈDRE, *à elle-même, avec égarement.*

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière!

PHÈDRE, *toujours plus égarée.*

Diane, souveraine de Limné, qui présides aux coursiers, que ne puis-je, dans les plaines ou tu règnes, dompter quelque sauvage cavale....

LA NOURRICE.

Pourquoi encore cette parole insensée?... Ah ! ma fille, c'est aux devins qu'il faut demander quel est le dieu qui t'agite et qui fait délirer ton esprit.

PHÈDRE, *revenant à elle.*

Malheureuse! qu'ai-je fait? qu'ai-je dit? Un dieu m'a ôté la raison! — Nourrice, couvre ma tête de ce voile! j'ai honte de mes paroles. Cache-moi; tu vois, des larmes s'échappent de mes yeux et la rougeur couvre mes joues...

LA NOURRICE.

Je voile ton visage. Ah! quand la mort voilera-t-elle le mien?

ŒNONE.

Quoi! Madame?

PHÈDRE, *revenant à elle.*

Insensée, où suis-je et qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu : les dieux m'en ont ravi l'usage.
Œnone, la rougeur me couvre le visage :
Je te laisse trop voir mes honteuses douleurs ;
Et mes yeux, malgré moi, se remplissent de pleurs.

La belle scène où la nourrice arrache à Phèdre son secret est tout entière dans Euripide, Racine n'a presque fait que traduire. Nous voudrions le prouver en citant la scène grecque, mais le temps nous presse, l'espace nous manque ; nous nous hâtons d'arriver à *Alceste*.

Le sujet vous est connu. Admète, roi de Thessalie, a été condamné à la mort par les Parques ; mais elles acceptent une autre vie en échange de la sienne, et sa femme, Alceste, se dévoue.

Ce sacrifice de la femme pour le mari, qui y consent, a quelque chose de choquant dans nos idées modernes. La grande égalité proclamée par le christianisme, l'espèce de générosité attendrie qu'il a versé dans tous les cœurs s'opposerait chez nous à l'acceptation d'un tel échange ; mais il ne faut point oublier que dans les sociétés anciennes, où la force et l'utilité avaient réglé les rangs, la femme n'occupait qu'une place secondaire. *La vie d'un seul homme est plus précieuse que celle de mille femmes*, dit Iphigénie dans *Iphigénie en Aulide*, et elle exprime, en cela, l'opinion de toute l'antiquité.

Le sacrifice d'Alceste était donc, d'après les idées du temps, honorable pour elle sans être honteux pour son mari ; c'était le dévouement de l'esclave envers son maître, du soldat envers son chef, et nul ne songeait à s'étonner que le chef ou le maître en eût profité.

La pièce s'ouvre par une sorte de prologue. Apollon, qui est berger chez Admète, voit arriver la mort qui vient pour frapper Alceste ; il la supplie de l'épargner ; mais la mort montre son glaive et répond qu'elle va marquer la victime pour les dieux infernaux.

Arrivent alors les chœurs qui s'approchent des portes du palais. On se parle avec angoisse ; on se demande si le sacrifice est accompli et si Alceste a déjà succombé.

— « Vous pouvez la dire également morte et vivante, fait observer une esclave qui sort du palais, car son agonie commence et l'on fait déjà tous les apprêts funèbres. »

Le chœur interroge la servante sur ce que fait Alceste à ce moment suprême.

LA SERVANTE.

Lorsqu'elle s'est aperçue que le jour fatal était



venu, elle a baigné son beau corps dans une eau courante, elle a tiré de ses coffres de cèdre une robe et des ornements dont elle s'est parée avec élégance, et, debout devant le foyer, elle a fait entendre sa prière. — Déesse, a-t-elle dit, puisque je vais descendre aux enfers, prosternée pour la dernière fois devant toi, je te supplie de veiller sur mes enfants orphelins : donne à l'un une tendre épouse qui l'aime, et à l'autre un généreux époux. Qu'ils ne meurent pas, comme leur mère, d'une mort prématurée, mais qu'ils remplissent des jours fortunés sur la terre de la patrie. Puis elle s'est rendue à tous les autels qui se dressent dans le palais d'Admète ; elle les a couronnés et y a prié, en effeuillant des branches de myrthe. Elle ne poussait ni soupirs ni sanglots ; l'approche même de la mort n'avait pu ternir la fraîcheur de son visage. Ensuite elle a couru à son appartement, et tombant sur sa couche, elle s'est mise à pleurer, en disant : — O lit nuptial, adieu ; je ne puis te haïr, mais tu m'as perdue... une autre épouse te possédera, non plus chaste, mais peut-être plus heureuse. Et se laissant aller sur la couche, elle l'a baisée en pleurant. Elle s'est enfin éloignée la tête penchée... Cependant ses enfants, suspendus aux habits de leur mère, ne pouvaient retenir leurs larmes ; et elle les prenait dans ses bras, elle les embrassait l'un après l'autre, comme au moment de mourir. — Tous les esclaves aussi pleuraient ; elle tendait la main à chacun d'eux ; il n'en est aucun,

si humble qu'il fût, à qui elle n'ait adressé la parole et dont elle n'ait reçu les adieux. — Voilà le triste spectacle que présente la maison d'Admète; en mourant, il n'eût perdu que la vie; en échappant à la mort, il lui reste une douleur telle qu'il ne l'oublira jamais.

Alceste ne tarde pas à apparaître ; elle est à demi renversée dans les bras d'Admète, son fils et sa fille l'entourent. Elle s'arrête à la porte du palais.

ALCESTE.

Soleil ! lumière du jour, nuages du ciel emportés par un tourbillon rapide !

ADMÈTE.

Ce soleil nous voit tous deux éprouvés par le malheur...

ALCESTE.

O terre ! ô palais d'Iolcos, ma patrie !

ADMÈTE.

Ranime-toi, infortunée,... ne m'abandonne pas...

ALCESTE.

Je vois la double rame, je vois la barque fatale. Le nocher des morts, Caron, me crie : — Qui t'arrête, hâte-toi, tu me retardes.



ADMÈTE.

Hélas!

ALCESTE.

On m'entraine; ne le vois-tu pas?... Ah! malheureuse, quelle est cette route inconnue dans laquelle je m'avance!

ADMÈTE.

Route déplorable pour ceux qui t'aiment...

ALCESTE.

Laissez-moi là étendue, cher époux, les forces m'abandonnent; la mort est proche, les ténèbres de la nuit se répandent sur mes yeux. — Mes enfants, mes enfants, vous n'avez plus de mère; soyez heureux et jouissez de la lumière du jour.

ADMÈTE.

..... Au nom des dieux, au nom de tes enfants, reprends tes esprits.....

ALCESTE.

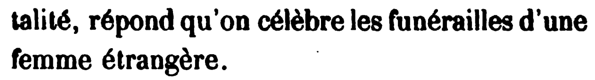
Admète, tu vois en quel état je suis réduite; avant de mourir, je veux te faire connaître mes dernières volontés. Animée d'un tendre respect, je meurs pour toi..... Prouve-moi ta reconnaissance; je t'en demanderai un prix, non pas égal, mais juste. Non moins que moi, tu aimes ces enfants, puisque tu es bon; laisse-les maîtres dans ce palais; ne leur donne point une marâtre; ne prends pas une femme

qui, dans sa jalousie, porterait la main sur eux. Ne fais pas cela, je t'en conjure... Mon fils a du moins son père pour le défendre ; il peut s'adresser à lui et recevoir ses conseils ; mais toi, ma fille, qui formera dignement ta jeunesse si tu rencontres une telle compagne près de celui qui t'a donné le jour ? — Ah! si elle allait imprimer sur toi quelque tache honteuse, flétrir ton hymen dans la fleur de ta vie ! — Hélas ! ta mère ne sera point là pour te choisir un époux ; tu ne l'auras pas près de toi pour t'encourager dans les douleurs de l'enfantement où la présence d'une mère est si consolante ; il faut que je meure, non pas demain, non pas dans quelques jours, mais maintenant... Tout à l'heure je vais compter parmi ceux qui ne sont plus ! Adieu, adieu, vivez heureux !

Elle meurt, en effet ; on l'emporte et le chœur fait entendre un chant de deuil.

Dans ce moment Hercule arrive, revêtu de sa peau de lion et la massue sur l'épaule. Il va enlever les chevaux de Diomède et s'arrête en passant chez son hôte, le roi Admète.

Les apprêts funèbres l'étonnent d'abord, il demande qui la mort a frappé ; mais Admète, qui craint que son malheur le chasse et qui veut remplir envers lui les devoirs de l'hospi-



talité, répond qu'on célèbre les funérailles d'une femme étrangère.

Hercule rassuré entre au palais, il s'assied à la table du festin, se couronne de lierre et chante joyeusement.

Un des serviteurs indigné le regarde en murmurant; Hercule, que le vin échauffe, l'appelle, lui tend une coupe et crie :

Viens ici, je veux te rendre sage. — Sais-tu, dis-moi, quelle est la nature des choses humaines!... Non, n'est-ce pas; au fait, d'où l'aurais-tu appris? — Écoute-moi donc. — Tu sauras que tous les hommes sont condamnés à mourir; aucun d'eux ne sait s'il vivra demain... En vertu de ces maximes, livre-toi au plaisir et bois... Regarde comme à toi la vie de chaque jour et le reste comme la propriété de la fortune... Franchis cette porte, prends une couronne et fais-moi raison.

Mais le serviteur répond que ce n'est pas l'heure des festins; il parle du malheur qui a frappé Admète, des funérailles qui se préparent; il prononce enfin le nom d'Alceste! Hercule, dont l'ivresse s'est dissipée à mesure, se lève à ce nom, jette sa coupe, arrache sa cou-

ronne et jure de faire voir quel fils Alcmène a donné à Jupiter.

Il sort en effet, tandis que les restes d'Alceste sont conduits à la tombe et qu'Admète demeuré seul se livre à son désespoir. Le chœur chante d'admirables strophes sur l'invincible empire de la nécessité et l'engage à s'y soumettre; enfin Hercule reparaît tenant par la main une femme voilée.

HERCULE.

Avec un ami on doit parler librement, Admète.... Me trouvant près de toi dans ton malheur, j'aurais cru mériter que tu misses mon amitié à l'épreuve ; cependant, tu ne m'as pas dit que c'était Alceste qu'on allait porter au sépulcre, et tu m'as donné l'hospitalité dans ton palais, comme s'il s'agissait de la mort d'une étrangère. J'ai couronné ma tête et j'ai fait des libations aux dieux dans ta demeure désolée. Aussi je me plains de toi. Cependant, je ne veux pas t'affliger, et je reviens pour te confier cette femme : prends-la jusqu'à ce que je sois de retour avec les chevaux thraces. Si je succombe (puissent les dieux écarter ce présage), je te la donne. C'est après un long combat qu'elle est tombée en ma puissance.

ADMÈTE.

Ce n'est ni par mépris ni par inimitié, Hercule, que

je t'ai caché le sort d'Alceste; mais j'aurais souffert de te voir chercher l'hospitalité dans une autre demeure. Quant à cette femme, charge de sa garde, je t'en conjure, quelque Thessalien plus heureux que moi... je ne pourrais, en la voyant à mon foyer, retenir mes larmes... O femme, tu ressembles à Alceste par la taille et la démarche... Au nom des dieux, éloigne-la de mes regards; ne me fais pas mourir de douleur. . . .

HERCULE.

L'amour pour les morts ne produit que les larmes. .... Un nouvel hymen te guérira. ·

ADMÈTE.

Ah! tais-toi; qu'oses-tu dire?... Plutôt mourir que de trahir Alceste.

HERCULE.

...Soit; mais tu recevras cette femme dans ta noble maison.

ADMÈTE.

Non, je t'en conjure, au nom de ton père Jupiter, qu'elle se retire.

HERCULE.

.... Je sais ce que je fais quand je te presse avec tant d'instances.

ADMÈTE, *aux serviteurs.*

Conduisez-la donc, puisqu'il faut la recevoir dans ce palais.

HERCULE.

Je ne la confierai pas à tes serviteurs.

ADMÈTE.

Alors introduis-la toi-même.

HERCULE.

C'est à toi que je veux la remettre.

ADMÈTE.

.... Ah! tu me fais violence!

HERCULE.

Allons, donne ta main et prends celle de l'étrangère....

ADMÈTE.

Je frémis malgré moi....

HERCULE.

La tiens-tu?

ADMÈTE.

Je la tiens.

HERCULE.

Garde-la donc et maintenant tu pourras dire que le fils de Jupiter est un hôte reconnaissant! (*Il lève le voile dont la femme est couverte*) regarde et vois si elle ressemble à Alceste....

ADMÈTE.

O dieux! que dire? quel prodige inespéré!... C'est

toi, épouse chérie... oui c'est ton visage, c'est Alceste tout entière... Je te possède encore, moi qui croyais ne plus te revoir.

HERCULE.

Oui, tu la possèdes ; puisse la jalousie des dieux t'épargner.

ADMÈTE.

O noble fils du grand Jupiter, sois heureux.... Mais comment l'as-tu ramenée des enfers à la lumière ?

HERCULE.

J'ai livré un combat au tyran des morts... sur le tombeau même où je l'ai saisie entre mes bras.

ADMÈTE.

Et pourquoi Alceste est-elle immobile et muette ?

HERCULE.

Tu ne pourras entendre sa voix que lorsqu'elle aura été purifiée de sa consécration aux divinités infernales. Mais fais-la entrer dans ta demeure et conserve toujours, Admète, ce religieux respect pour l'hospitalité.

Telle est cette pièce étrange, où la fantaisie de la légende antique se joint à la touchante expression des sentiments éternels. On y sent partout je ne sais quoi de surhumain et de mystérieux. Cette implacable divinité qui a

ouvert le drame, — la mort, — a en vain disparu dès la première scène, son ombre semble flotter sur toute la pièce; c'est le véritable ennemi, et, quand Hercule reparaît après l'avoir vaincue avec cette femme qui a gardé l'immobilité et le silence du tombeau, la surprise reste mêlée de je ne sais quel saisissement; il semble que l'ombre d'Alceste seule revient parmi les vivants et que son âme est restée aux sombres royaumes. — Le dénouement heureux consérve une sorte de terreur mystérieuse et mélancolique.

C'est là un ordre de sensations tout nouveau dans le théâtre antique et complétement inconnu avant Euripide.

Vous avez pu voir par nos citations combien son génie différait essentiellement de celui de ses prédécesseurs. Il n'a ni la grandeur presque gigantesque d'Eschyle, ni la noblesse idéale de Sophocle; on sent courir dans sa poésie le souffle d'une société plus raffinée et plus amollie; ses personnages appartiennent bien moins à la phase héroïque, mais ils se rattachent plus visiblement à l'humanité. Ils ont revêtu des senti-

ments plus mobiles, plus tendres. Sophocle disait :

— Je peins les hommes tels qu'ils devraient être ; Euripide les peint tels qu'ils sont.

Et c'est pour cela même qu'il nous intéresse plus vivement; que ses créations nous attachent comme la réalité vivante. Certes, nous admirons les marbres sublimes dans lesquels l'art antique semble avoir immobilisé la beauté; mais, faut-il l'avouer, nous éprouvons encore plus de sympathie pour le plus humble et le plus défiguré de nos semblables. Après tout, nous ne voyons dans le marbre que l'image taillée par le sculpteur; dans l'homme, nous sentons une âme parente de la nôtre, une œuvre de Dieu. Voilà pourquoi les héros d'Euripide nous retiennent davantage malgré leurs imperfections (ou peut-être à cause d'elles !) : nous les reconnaissons mieux comme de notre sang et de notre chair.

Puis, nous aimons cette intelligence qui devance son siècle pour proclamer tous les sentiments qui devaient triompher plus tard dans le monde moderne. Si chez Sophocle nous sen-

tons une supériorité devant laquelle nous nous inclinons, chez Euripide nous sentons un frère qui nous ouvre le cœur et auquel nous tendons la main.

C'est là ce qui n'a pas été assez senti par les critiques qui se sont occupés du théâtre grec. Laharpe, dans ses études superficielles sur l'antiquité, n'a examiné Euripide qu'au point de vue de notre littérature, et ne lui sait gré que de ce qu'il a inspiré à Racine. A. Schlegel le juge avec la partialité passionnée qu'il apporte dans toutes ses appréciations. Après avoir établi ce que c'est que l'essence de la tragédie d'après les pièces d'Eschyle et de Sophocle, il prouve que celles d'Euripide sont différentes, et en conclut leur condamnation. C'est le raisonnement de la brune qui se prenant pour le type de la beauté déclarerait toute femme laide, seulement parce qu'elle est blonde. Schlegel accuse en outre Euripide d'*impiété* parce qu'il attaque les dieux du paganisme, accusation qu'il pourrait étendre, comme nous l'avons vu, à Eschyle. Il se plaint de le trouver philosophe, esprit fort. L'écrivain catholique se fait païen

contre le tragique d'Athènes, et il est tout prêt à lui broyer la ciguë d'Anytus.

Au reste, le critique allemand abonde en contradictions. Ainsi, après avoir avancé qu'Euripide ne savait peindre que les douleurs corporelles (ce qui serait plus vrai, soit dit en passant, d'Eschyle et de Sophocle), il avoue plus loin qu'il excelle dans la peinture d'une âme malade. La vérité est que le tort sérieux du poëte de Phèdre est d'*être vivant* et de déranger le système d'A. Schlegel, qui veut que la tragédie soit un *bas-relief*.

Au reste, quelque jugement que l'on porte sur Euripide, il clôt la liste des grands poëtes tragiques de la Grèce. Le génie humain a une somme bornée d'idées; l'art un nombre de couleurs après lesquelles la palette se trouve épuisée. Les premiers venus en profitent; ils conquèrent les grands continents intellectuels comme les premiers navigateurs découvraient les mondes; ils les font espagnols, anglais ou français, et les nations qui arrivent plus tard n'ont plus rien à découvrir.

Ainsi Homère, les lyriques, Eschyle avaient

développé le côté épique ; Sophocle avait constitué le drame poétique; Euripide y introduisit la philosophie et lui donna un accent plus réel : — toutes les cordes de la lyre avaient été touchées ; il ne restait plus qu'à faire entendre les mêmes sons! — Je me trompe, il y avait encore la corde joyeuse et ironique, la corde de Démocrite ! Celle-là nous allons l'entendre résonner à son tour sous une main inimitable, sous la main d'Aristophane !



CHAPITRE VII.

Les pièces appelées satires ; le *Cyclope* d'Euripide. — Aristophane ; ses opinions. — Nature de ses comédies ; comment elles étaient la conséquence du gouvernement démocratique d'Athènes. — La parabase — Les *Guêpes*; ce qui les différencie des *Plaideurs* de Racine. — *Les Acharniens; la Paix; les Chevaliers*. Pourquoi le peuple d'Athènes supportait les attaques d'Aristophane. — *Les Oiseaux; Plutus, les Nuées*. En quoi le Socrate de cette pièce diffère de celui de l'histoire.— *L'Assemblée des femmes*. Systèmes sociaux que raille Aristophane; la république de Platon. — *Les Grenouilles*. — Caractère du talent d'Aristophane.

Dans notre dernière causerie, nous avons annoncé Aristophane et la comédie grecque ; mais avant d'y arriver, nous devons dire quelques mots d'une espèce d'intermède qui entrecoupait les représentations ; ce sont les pasto-

rales ou satires, ainsi nommées à cause du chœur toujours composé de ces divinités champêtres, aux pieds de bouc, dont les anciens avaient fait les bouffons de leur Olympe.

Chaque poëte qui concourait à Athènes pour les grands prix tragiques devait présenter aux juges deux tragédies et une satire. Cependant nous ne connaîtrions ce dernier genre que par quelques titres indiqués chez les anciens commentateurs, si un heureux hasard ne nous avait conservé *le Cyclope* d'Euripide.

Le sujet de cette pastorale est emprunté, comme c'était l'habitude, à la légende mythologique.

Celle-ci avait, en effet, deux faces distinctes, la face poétique, qui apparaissait dans l'épopée ou la tragédie, et la face burlesque, exclusivement destinée aux satires. Ces dernières mettaient en scène les petits dieux mal famés, les déesses équivoques, tout ce menu populaire du ciel qui, n'ayant ni temples ni prêtres sur la terre, pouvait être nargué impunément. Ils jouaient dans la pastorale le rôle ridicule que nous verrons jouer, dans les mystères du moyen

âge, aux anges cornus et à quelques saints paternes sans place dans le calendrier.

La pastorale d'Euripide n'est rien de plus qu'un épisode de l'Odyssée ; c'est l'aventure d'Ulysse et de ses compagnons dans la grotte du cyclope Polyphème.

Le dieu Silène a fait naufrage sur l'île du monstre avec la troupe de satires qui lui fait habituellement cortége. Polyphème leur a laissé la vie, à condition qu'ils s'occuperaient de traire ses troupeaux, de préparer ses fromages et de lui rendre tous les services que l'on peut attendre de dociles esclaves. Silène déplore sa servitude, mais ce qui l'afflige surtout, c'est d'oublier jusqu'à la couleur du vin. Pendant qu'il raconte ses infortunes sur un ton tragi-comique et que le chœur des satires chante et danse (car tous ses mouvements s'accomplissaient sous forme de gambades cadencées), on voit Ulysse débarquer avec ses compagnons.

Ils demandent à Silène le nom de la terre où ils se trouvent, et le vieillard leur apprend qu'ils sont en Sicile, dans le pays des cyclopes, dont le plus grand régal est la chair des étrangers

que la tempête jette sur leurs rivages. Ulysse se décide à repartir; mais après avoir demandé à Silène de lui vendre quelques-unes des brebis de son maître. Il offre en échange une outre de vin et Silène accepte avec empressement. Il a même commencé à boire et les compagnons d'Ulysse vont emmener le bétail, quand Polyphème paraît.

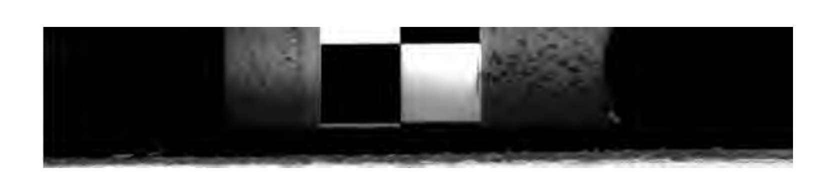
A la vue de ses brebis dont on a lié les pieds et que les Grecs emportent sur leurs épaules, il crie au voleur, et Silène, qui craint les résultats d'une explication, crie plus haut que lui. Il affirme que ces gens l'ont battu sans pitié parce qu'il ne voulait pas leur laisser prendre le bien de son maître.

LE CYCLOPE.

Comment, ils ne savent donc pas que je suis dieu et issu des dieux?

SILÈNE.

Je le leur ai dit; mais ils n'emportaient pas moins tes trésors; ils mangeaient ton fromage malgré moi; ils emmenaient tes agneaux; ils disaient qu'ils t'attacheraient toi-même à un carcan de trois coudées; qu'à ta vue et sous ton œil unique, ils t'arracheraient



les entrailles ; qu'ils te sillonneraient le dos à coups de fouet ; qu'ensuite ils te lieraient, te jetteraient sous les bancs de leur vaisseau et te vendraient pour travailler dans les carrières où pour faire tourner le moulin.

LE CYCLOPE.

Vraiment ? Va donc aiguiser mes couteaux, mes épées, mon sabre tranchant ; entasse des fagots et mets-y le feu. Je veux les égorger sur-le-champ et m'en régaler. Je mangerai les uns rôtis et les autres cuits à la marmite. Je suis las de ma nourriture champêtre ; j'ai assez mangé de lions et de cerfs, je veux un peu de chair humaine.

SILÈNE.

Des plats nouveaux sont toujours plus agréables, ô mon maître ! il y a si longtemps que tu n'as goûté à des étrangers.

ULYSSE.

Cyclope, écoute-moi à mon tour. C'est le besoin de vivres qui nous a fait sortir de notre vaisseau et venir vers ta caverne. Ce vieillard nous a vendu des agneaux pour une coupe de vin, et il nous les a livrés après avoir vidé la coupe, le tout de son plein gré ; il n'y a pas eu la moindre violence ; à présent il veut mentir parce qu'il a été surpris à vendre en cachette ce qui t'appartient.

SILÈNE.

Moi !... Puisses-tu périr mille fois !

ULYSSE.

Je dis la vérité.

SILÈNE, *au cyclope.*

Non, par Neptune ton père, ô cyclope, par le grand Triton, par Nérée, par Calypso, par les nymphes, par les flots sacrés et par toute la race des poissons, je le jure, ô mon charmant petit cyclope, mon cher petit maître, je n'ai pas vendu tes biens à ces étrangers.

LE CYCLOPE.

... Je veux interroger les coupables. — D'où venez-vous? de quel pays êtes-vous?

ULYSSE.

Nous sommes nés à Ithaque; nous venons d'Ilion que nous avons détruite, et, poussés par les vents et les tempêtes, nous avons été jetés sur tes bords...

LE CYCLOPE.

Est-ce vous qui, pour reprendre la perfide Hélène à son ravisseur êtes allés jusqu'à Troie?

ULYSSE.

Nous-mêmes, et nous avons supporté de rudes travaux.

LE CYCLOPE.

Voilà, certes, une honteuse expédition. Aller si loin pour une seule femme!

ULYSSE.

C'est l'ouvrage des divinités!... — Mais, ô noble fils

du dieu des mers, nous te supplions et nous te parlons en hommes libres... épargne-nous, ô roi, nous qui avons élevé des temples à ton père dans les parties les plus reculées de la Grèce... Assez longtemps la terre de Priam s'est abreuvée du sang des Grecs versé par la lance... Crois-moi, accorde-nous l'hospitalité; sois humain; l'abondance que le crime procure est une source de malheurs.

SILÈNE.

Cyclope! je te conseille de manger sa langue pour devenir beau parleur comme lui.

LE CYCLOPE.

Sache, chétif mortel, que l'abondance est le dieu des sages; tout le reste n'est que bruit et vanité. — Que m'importent à moi les temples élevés à mon père et la foudre de Jupiter? Je me moque de Jupiter! quand il s'amuse à verser la pluie du haut du ciel, je me mets à l'abri sous mon rocher, j'y mange un veau rôti, je vide une amphore de lait et je frappe sur mon ventre tendu pour imiter le bruit du tonnerre. Si Borée répand la neige à gros flocons je me couvre de fourrures, j'allume mon feu et je nargue la neige. La terre fait pousser l'herbe pour engraisser mes troupeaux, et je ne les immole jamais qu'au plus grand des dieux, à mon estomac! Boire, manger et ne s'inquiéter de rien, voilà le Jupiter des sages. Que ceux qui ont inventé des lois et embarrassé la vie humaine de mille soins inutiles soient à jamais maudits! Je ne cesserai point

pour leur plaire de me réjouir le cœur, et je ne vous en croquerai pas moins, mes amours ! — Vous me demandez les dons de l'hospitalité, vous les aurez ! Ce sera d'abord un bon feu et cette marmite de la maison de mes pères, qui vous tiendra chaud en vous faisant bouillir gentiment. Entrez donc dans ma caverne, allez à l'autel du dieu qui y règne et préparez-lui un bon festin.

Nous nous trompons fort, ou cet épicurisme bestial du cyclope était à l'adresse de toute une classe de gens *raisonnables* alors très-nombreux à Athènes, qui mettaient le bien-être matériel au-dessus de tout le reste, et vivaient fort à l'aise, sans croyances, sans patrie et sans devoirs. Le *Cyclope* d'Euripide ne ressemble pas mal au Dicéopolis d'Aristophane qui, dans la comédie des Acharniens, fait la paix avec Sparte pour son compte particulier et, tandis que l'Attique est en feu, s'occupe seulement de faire rôtir des grives et de préparer une andouille à la sauce d'anchois. Même dans la farce, Euripide reste le poëte idéaliste et patriotique; toutes ses aspirations le portent vers une société plus pure, qu'il semble pressentir et que le christianisme devait essayer à réaliser.

C'est à ce point de vue qu'il peut être regardé comme le poëte de l'avenir. Aristophane, au contraire, est celui du passé.

Nul n'appartient aussi complétement que lui à la société païenne. Il la reflète dans ses aspects, dans ses habitudes, dans tous ses instincts. C'est l'Athénien par excellence, non pas celui que tourmentent les besoins de l'âme et qui, en attendant la Bonne-Nouvelle, doit élever un autel au dieu inconnu; mais l'Athénien dont la vie se partage entre les festins, les cours des rhéteurs, les débats du pnyx et qui, riant de tout, exile de loin en loin un Thémistocle ou un Aristide, pour montrer que rien ne lui impose, pas même la gloire, pas même la vertu!

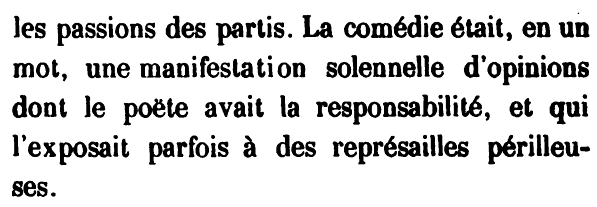
Aussi comprend-on sans peine que, pour faire connaître Athènes à Denys de Syracuse, Platon se soit contenté de lui envoyer les comédies d'Aristophane ; tout est là, en effet : c'est un miroir magique où vous voyez le peuple athénien agissant et parlant comme dans la réalité.

La comédie d'Aristophane n'a rien de commun avec la nôtre. Vous y chercheriez vainement une anecdote ou le développement d'un

caractère dans une aventure privée ; ses pièces ne sont que des satires mises en action, où les hommes connus du temps paraissent l'un après l'autre et sont livrés à la risée.

Ce rôle de la comédie primitive est expliqué par le gouvernement d'Athènes, et par les circonstances dans lesquelles les représentations avaient lieu.

Le gouvernement purement démocratique entraînait une liberté et une perpétuité de débats publics que nous avons peine à comprendre aujourd'hui. La lutte des opinions était constante, s'exprimait sous toutes les formes et en appelait à tous les moyens. Ajoutez que les représentations théâtrales n'avaient lieu qu'exceptionnellement, à certaines fêtes de l'année et excitaient d'autant plus la curiosité. C'était une occasion favorable pour faire appel à l'opinion, lui dénoncer les hommes et les actes qu'on trouvait dangereux à la république. Le poëte devenait un orateur qui remplissait une mission publique. Ses plaisanteries ou ses invectives restaient dans la mémoire ; on prenait copie des passages qui avaient plus particulièrement flatté



les passions des partis. La comédie était, en un mot, une manifestation solennelle d'opinions dont le poëte avait la responsabilité, et qui l'exposait parfois à des représailles périlleuses.

On peut donc dire qu'à Athènes le théâtre complétait la tribune; c'était la presse du temps; elle représentait, sous une forme plus littéraire et plus choisie, le *Punch* ou le *Charivari*.

On comprend dès lors que le plan de pareilles pièces ne pouvait avoir rien de commun avec le plan des nôtres. Un champ illimité était ouvert à la fantaisie satirique. Toutes les incarnations étaient admises. On voyait figurer, comme personnages, des grenouilles, des nuées, des oiseaux. Nos féeries ou nos *revues* de fin d'année pourraient tout au plus donner une idée de ces pamphlets dialogués, dans lesquels la seule règle était le caprice du poëte.

Celui-ci prenait même directement la parole vers le milieu de la pièce, dans une allocution récitée par le chœur et qu'on appelait *parabase*.

La *parabase* était l'expression sérieuse de la pensée de l'auteur. Il y expliquait ses intentions,

lorsque les alliés apportaient ...
Athènes, fut accusé d'avoir livré
risée des étrangers. Dans sa *para*
médie des *Acharniens*, il revient su
sation et prétend avoir enseign
alliées le *régime démocratique*, et
les Athéniens sur leurs intérêts en
ment la vérité.

Depuis que le poëte préside à nos ch
on ne l'a point encore vu se présenter
pour faire son éloge ; mais aujourd'hu
mis le calomnient auprès des volages
l'accusent de jouer la république et d
ple, il faut qu'il se justifie devant vous
vous rendre de grands services en vo
ne pas vous laisser tromper par les di
gers, ni séduire par la flatterie, et de

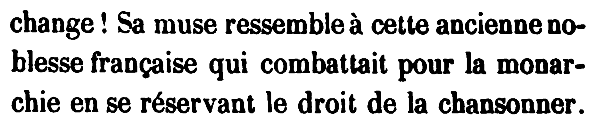
dressiez sur vos siéges. Qu'un autre, d'un ton flatteur, vînt dire : *la brillante Athènes*, il obtenait tout pour vous avoir ainsi assaisonnés comme des anchois ! — En vous détrompant, le poëte a donc bien mérité de vous, ainsi qu'en enseignant aux villes alliées le régime démocratique. Aussi ces peuples, lorsqu'ils vous apporteront leurs tributs, seront curieux de voir le poëte courageux qui n'a pas craint de dire la vérité aux Athéniens. Le bruit de sa hardiesse s'est même déjà répandu si loin, que le grand roi, questionnant un jour des députés de Lacédémone, après leur avoir demandé quel était le peuple le plus puissant sur mer, les interrogea au sujet du poëte et voulut savoir contre qui il lançait ses traits mordants. Il ajouta que la nation qui suivrait ses conseils surpasserait ses rivales et serait victorieuse dans les combats ! Aussi les Lacédémoniens, en vous proposant la paix, redemandent Égine, moins parce qu'ils désirent cette île, que pour dépouiller le poëte (*Aristophane avait ses biens à Égine*) ; mais vous ne l'abandonnerez pas. Il défendra toujours la justice dans ses comédies, il vous apprendra à être heureux, non en vous cajolant, non par des souplesses et des intrigues, non par la fraude et des adulations excessives, mais par des avis salutaires.

Vous le voyez, la *parabase* est un vrai plaidoyer dans lequel l'auteur n'oublie pas même de recommander ses affaires privées. Aristo-

antique différait du nôtre.

Nous avons déjà dit à quel part
notre poëte. Ennemi de la turb
cratie qui régnait alors à Athène
accepté sinon voulu la déplorab
Péloponèse, il en attaquait les c
violence dont nous vous ferons

Mais ces chefs n'étaient point
quels il fit la guerre. Défenseur
sionné du repos, il avait pour enn
voulait marcher en avant. Ses é
frappaient pas seulement Péric
mais Socrate et Euripide. Institu
croyances, littérature, tout lui s
rester à l'abri des innovations.
existait devait être par cela seu



change ! Sa muse ressemble à cette ancienne noblesse française qui combattait pour la monarchie en se réservant le droit de la chansonner.

Les pièces d'Aristophane étaient au nombre de cinquante-quatre ou quarante-quatre, les commentateurs ne sont point d'accord sur le chiffre ; il nous en reste onze que l'on peut partager en trois groupes principaux.

Premièrement, les pièces politiques, dans lesquelles il attaque le parti populaire et les hommes qui le gouvernent. Ces pièces sont : les *Guêpes*, les *Acharniens*, les *Chevaliers*, la *Paix*, *Lysistrata*.

Secondement, les pièces philosophiques, où il attaque les idées nouvelles sur la morale ou sur les institutions, et où il raille la société contemporaine ; telles que les *Nuées*, l'*Assemblée des femmes*, les *Oiseaux*, *Plutus*.

Troisièmement, les pièces de satire littéraire, où il railla les auteurs contemporains, et spécialement Euripide ; ce sont les *Thesmophories* et les *Grenouilles*.

Parmi les cinq pièces politiques dont nous avons cité les titres, il en est une, les *Guêpes*,

que Racine a imitée dans sa charmante comédie des *Plaideurs*, mais le poëte français, tout en empruntant un grand nombre de détails et d'intentions comiques à la pièce d'Aristophane, en a complétement changé la donnée.

Dans les *Plaideurs*, c'est un juge de profession que l'on met en scène, et la pièce ne peint que les ridicules ou les vices du barreau et des gens de robe.

Dans les *Guêpes*, au contraire, c'est tout le peuple athénien qui est en cause, et dont la manie de juger est tournée en raillerie. A Athènes, en effet, il n'existait point, comme chez nous, un corps de magistrats chargés de rendre la justice. Tous les citoyens pouvaient remplir ces fonctions. Les juges étaient nommés de trois ans en trois ans, par les tribus, puis répartis, par la voie du sort, dans les divers tribunaux. Leur nombre total était de six mille. Comme un salaire leur était accordé sur le trésor public, beaucoup de gens recherchaient ce titre de juge, qui leur permettait d'ailleurs de satisfaire leur goût pour la controverse et les débats oratoires. C'est cette manie, devenue générale,

qu'Aristophane attaque dans sa pièce des *Guêpes*, ainsi nommée à cause du chœur des juges qu'il représente sous la forme de mouches malfaisantes armées d'un aiguillon.

Trois des autres pièces politiques, *Lysistrata*, *La paix* et les *Acharniens*, ont un but unique : engager Athènes à terminer la désastreuse guerre du Péloponèse.

Dans la première (*Lysistrata*) les femmes se réunissent pour forcer leur mari à signer la paix ; mais la licence grecque s'est tellement donné carrière dans les inventions du poëte, que l'analyse même la plus abrégée de cette comédie nous serait impossible.

Les *Acharniens* sont d'un abord plus facile.

Le titre de la pièce est emprunté aux habitants d'*Acharne*, bourg situé près d'Athènes. Ruinés par les Lacédémoniens pendant la guerre du Péloponèse, ils ne veulent point entendre parler de paix et demandent vengeance.

Cependant, un citoyen d'Athènes, Dicéopolis, fatigué d'hostilités qui le réduisent à manquer de tout et ne pouvant décider l'assemblée à faire la paix, envoie à Lacédémone et conclut,

pour son compte, une trêve particulière de trente ans.

Dès lors tout lui arrive en abondance! On vient annoncer une invasion des ennemis; il ne s'en inquiète pas et prépare un festin, tandis que Lamachus, un des généraux du parti populaire, se dispose à partir pour le combat.

Une scène plaisante met en opposition les préparatifs militaires de l'un et les préparatifs pacifiques de l'autre.

LE HÉRAUT, *accourant par la droite.*

Lamachus! fatigues! combats!

LAMACHUS.

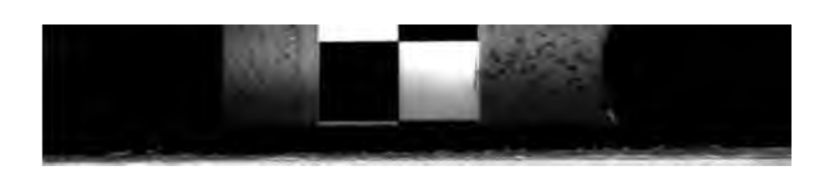
Qui fait tant de bruit à ma porte?...

LE HÉRAUT.

Les Stratéges t'ordonnent de partir sur-le-champ avec tes cohortes et tes aigrettes et d'aller garder la frontière, malgré la neige qui tombe. On a annoncé une invasion de brigands béotiens pendant la fête des coupes et des marmites.

LAMACHUS.

O Stratéges, plus nombreux qu'utiles! ne sera-t-il donc plus permis de se réjouir un seul jour?



UN MESSAGER, *accourant par la gauche.*

Dicéopolis !

DICÉOPOLIS.

Qu'y a-t-il?

LE MESSAGER.

Cours vite au festin avec une corbeille et une coupe, le prêtre de Bacchus t'invite ; on n'attend que toi pour se mettre à table. Tout est prêt, lits, tables, coussins, couronnes, parfums, desserts,... tu y trouveras toutes les délices...

LAMACHUS, *à droite.*

Malheureux que je suis !... — Esclave, apporte-moi mon sac de campagne.

DICÉOPOLIS, *à gauche.*

Esclave, vite ma corbeille de festin.

. . . .

LAMACHUS.

Mets là les plumes de mon casque.

DICÉOPOLIS.

Mets ici ces ramiers et ces grives.

LAMACHUS.

Que cette plume d'autruche est belle et blanche.

DICÉOPOLIS.

Comme cette chair de pigeon est ragoûtante et dorée.

LAMACHUS.

Donne-moi l'étui où est ma triple aigrette.

DICÉOPOLIS.

Donne-moi le civet de lièvre.

. . . .

LAMACHUS.

Esclave, décroche ma lance.

DICÉOPOLIS.

Esclave, débroche l'andouille.

. . . .

LAMACHUS.

Apporte ici l'orbe de mon bouclier à la Gorgone.

DICÉOPOLIS.

Apporte l'orbe de mon gâteau au fromage.

. . . .

LAMACHUS.

Verse un peu d'huile sur le bouclier.

DICÉOPOLIS.

Verse beaucoup de miel sur le gâteau.

. . . .

LAMACHUS.

Esclave, donne-moi ma cuirasse de bataille.

DICÉOPOLIS.

Esclave, donne-moi ma coupe.

LAMACHUS.

Avec cela je tiendrai tête aux ennemis.

DICÉOPOLIS.

Avec ceci je tiendrai tête aux buveurs.

. . . .

LE CHOEUR.

Allez gaîment tous deux au combat; mais quelles routes différentes vous suivez : l'un boira, couronné de fleurs, l'autre montera la garde, transi de froid.

Tous deux partent en effet, et, à la fin de la pièce, Lamachus revient blessé, tandis que Dicéopolis reparaît, la couronne de violettes au front, chantant un hymne à Bacchus et suivi de joueuses de flûte.

Dans la pièce intitulée *La paix*, un vigneron nommé Trygée monte au ciel sur un escargot pour demander raison à Jupiter des maux de la guerre.

Mais les dieux se sont retirés au plus haut du ciel, afin de ne pas voir les sottises des hommes. Mercure seul est resté *pour garder la vaisselle!* Trygée le séduit en lui donnant un jeune porc (Mercure est gourmand), et le dieu lui montre la guerre qui se prépare à piler dans un mortier toutes les villes de la Grèce, tandis

que la Paix gémit renfermée au fond d'une grotte.

Trygée convoque des citoyens de tous les pays et les excite à délivrer la captive. Ils arrivent pour aider à écarter les blocs de pierre qui ferment la grotte ; mais les Argiens s'y prennent mal volontairement ; les Béotiens font semblant de tirer et laissent tout en place ; enfin pourtant la Paix est délivrée ; Trygée l'emmène sur terre, il l'épouse, et la pièce se termine par un chœur de joie générale.

Mais de toutes ces comédies politiques, la plus audacieuse, sans aucun doute, est celle qui a pour titre les *Chevaliers*.

Aristophane y dévoile librement sa haine contre le gouvernement démocratique. — Nous ne devons pas oublier qu'au point de vue de l'histoire, ce qui va suivre n'est point un jugement : c'est une satire de parti, c'est-à-dire une observation exagérée jusqu'au mensonge. Aristophane parle du peuple athénien comme un ennemi, et ce peuple, dont on a tant de fois accusé l'intolérance, se sentit assez fort pour rire de ses épigrammes ! Nous verrons comment l'a-

ristocratie romaine accueillit celles de Nœvius, et qui, des plébéiens ou des grands, fit preuve, à ce sujet, de libéralisme et de bon goût.

Dans la comédie des *Chevaliers*, Aristophane représente le peuple athénien sous la figure d'un vieillard irrascible et radoteur, dont quelques misérables se disputent la bienveillance. Il a près de lui Démosthène et Nicias (les deux généraux qui avaient commandé l'expédition de Messine et pris la ville de Pylos) ; mais tous deux se plaignent d'avoir été supplanté dans l'esprit de leur maître par Cléon, le corroyeur ! Par bonheur, ils découvrent un oracle qui annonce que Cléon sera supplanté à son tour par un charcutier (c'était Hyperbolus, qui disputa en effet le pouvoir à Cléon) ; aussitôt ils en arrêtent un qui passe pour se rendre au marché.

DÉMOSTHÈNE, *l'arrêtant.*

Bienheureux marchand de boudins, approche, homme chéri, toi qui nous apparais comme le sauveur de la république.

LE CHARCUTIER.

Qu'y a-t-il ? que me voulez-vous ?

[redacted]

DÉMOSTHÈNE.

Viens apprendre de nous ton bonheur et ta haute fortune.

NICIAS.

Débarrasse-le de son établi, mets-le au courant de l'oracle ; pendant ce temps, j'irai surveiller Cléon (*Il sort*).

DÉMOSTHÈNE, *au charcutier*.

Allons, dépose d'abord tout cet attirail ; puis, adore la terre et les cieux.

LE CHARCUTIER.

Soit, de quoi s'agit-il ?

DÉMOSTHÈNE.

Homme fortuné ! homme riche ! ô toi qui aujourd'hui n'es rien et qui demain seras au faîte de la grandeur, ô chef de la bienheureuse Athènes !

LE CHARCUTIER, *mécontent*.

Au lieu de te moquer de moi, laisse-moi laver mes tripes et vendre mes saucisses.

DÉMOSTHÈNE.

Il est bien question de tripes ! regarde, vois-tu ce peuple nombreux (*Il montre les spectateurs*).

LE CHARCUTIER.

Je le vois.

DÉMOSTHÈNE.

Tu en seras le maître souverain, ainsi que du



marché, des ports et de l'assemblée. Tu fouleras aux pieds le sénat, tu destitueras les généraux, tu les chargeras de chaînes, tu les emprisonneras. . . . . .

LE CHARCUTIER.

Moi ?

DÉMOSTHÈNE.

Oui, toi, et tu ne vois pas encore tout.—Monte sur cet établi et regarde les îles d'alentour.

LE CHARCUTIER.

Je les vois, eh bien ?...

DÉMOSTHÈNE.

Tourne maintenant un œil vers la Carie et l'autre vers la Chalcédoine.

LE CHARCUTIER.

Tu veux donc que je louche ?

DÉMOSTHÈNE.

Non, mais voilà tout ce que tu vendras, — je veux dire tout ce que tu gouverneras.

LE CHARCUTIER.

Comment pourrais-je devenir un si grand personnage, moi, simple charcutier ?

DÉMOSTHÈNE.

N'es-tu pas un vaurien ? donc tu deviendras grand.

LE CHARCUTIER.

C'est que je ne me crois pas fait pour ce rang élevé.

DÉMOSTHÈNE.

Hein? Est-ce que tu aurais, par hasard, quelques bons sentiments? Serais-tu issu d'une honnête famille?

LE CHARCUTIER, *vivement.*

Non, j'en atteste les dieux! j'appartiens à la canaille!

DÉMOSTHÈNE.

Mortel fortuné! quelles heureuses qualités tu as reçues pour les affaires publiques!

LE CHARCUTIER.

Mais c'est que... je sais à peine lire, et très-mal.

DÉMOSTHÈNE.

Tu sais lire, ceci pourra te faire tort... quoique tu lises mal. Le gouvernement d'Athènes ne peut appartenir aux hommes instruits et de mœurs irréprochables, mais aux drôles et aux ignorants.

. . . .

LE CHARCUTIER.

N'importe, je me demande comment je serai capable de conduire la république.

DÉMOSTHÈNE.

Rien de plus facile; tu n'auras qu'à continuer ce que tu as toujours fait. Brouille les affaires comme tu mêles tes hachis, cajole les Athéniens en leur promettant une baisse sur les vivres. — N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour plaire? Voix terrible, esprit pervers,



rare impudence! Quelles autres qualités demande-t-on pour gouverner?... Les oracles te sont favorables; ceins ton front d'une couronne, sacrifie à la sottise et commence le combat contre ton adversaire.

Le charcutier se décide à disputer la place de favori à Cléon. Tous deux s'empressent près du vieux Démos (le peuple) et l'accablent de leurs protestations de dévouement. Le vieillard est là, prêtant tour à tour l'oreille à Cléon qu'il a à sa droite et au charcutier Hyperbolus qu'il a à sa gauche.

CLÉON.

Minerve, protectrice de cette ville, entends mes vœux; si je suis connu pour celui qui aime le mieux le peuple athénien, fais que je sois toujours, comme aujourd'hui, nourri au Prytanée à ne rien faire. Si, au contraire, je te hais, si je ne combats pas, même seul, pour ta défense, puissé-je être scié vif et ma peau être découpée en lanières.

LE CHARCUTIER.

Et moi, cher peuple, si je ne t'aime et ne te chéris, que je sois cuit et mis en pâté......

CLÉON.

O peuple! peut-il y avoir un citoyen qui t'aime plus

que moi? Tant que je t'ai dirigé j'ai accru ton trésor aux dépens de tout le monde......

LE CHARCUTIER.

O peuple! j'en ferai bien autant! Je te servirai aussi des pains que je volerai aux autres! — Mais je veux te prouver que l'affection de Cléon se réduit à se chauffer à tes dépens. — Ainsi, toi qui as défendu si vaillamment la patrie contre les Mèdes à Marathon et dont la victoire nous a valu tant d'exploits enfantés par notre langue, il te laisse durement assis sur la pierre; tandis que moi je t'apporte ce coussin cousu de mes propres mains. Lève-toi, ô mon cher peuple, et repose plus mollement ces membres qui ont tant fatigué à Salamine.

LE PEUPLE, *ravi.*

Ah! ah! — Qui es-tu, l'ami? Tu dois descendre de la race d'Harmodius. — Voilà une attention aimable et vraiment démocratique.

. . . .

CLÉON.

Mon bon ami, ne sois pas si crédule, ne crois pas trouver jamais un meilleur serviteur que moi. Seul, j'ai étouffé les conspirations, il ne se trame pas un complot dans la ville que je ne sonne aussitôt l'alarme.

LE CHARCUTIER.

Tu fais comme les pêcheurs d'anguille; quand l'eau



est calme, ils ne prennent rien ; mais quand ils ont agité la fange, la pêche est bonne. Tu profites de même à troubler la république. — Mais dis-moi une seule chose, toi qui vends tant de cuirs : as-tu jamais donné à ce peuple chéri de quoi lui faire une semelle de souliers.

LE PEUPLE.

Jamais!

LE CHARCUTIER.

Eh bien, moi, j'ai acheté pour toi cette paire de chaussures et je t'en fais présent.

LE PEUPLE.

Je déclare que nul citoyen n'a mieux mérité que toi de la patrie.

CLÉON.

N'est-il pas inouï qu'une paire de souliers puisse te faire oublier tous mes services?...

LE CHARCUTIER.

.... Tais-toi, malheureux qui vois ce vieillard sans tunique et qui ne lui as jamais donné pour l'hiver un vêtement à manches. — O cher peuple! je te donne celui-ci.

LE PEUPLE, *avec enthousiasme.*

Un vêtement à manches! Par les dieux! voilà une chose à laquelle Thémistocle n'a jamais pensé. Certainement le Pirée, dont il a eu l'idée, est une belle chose; mais j'aime autant la tunique à manches.

Cependant le bonhomme Démos hésite encore entre ses deux serviteurs, quand l'heure du dîner arrive ; un concours est ouvert entre Cléon et le charcutier, à qui montrera le plus de zèle envers leur maître. Tous deux se précipitent pour le servir.

CLÉON.

Tu vois, je suis le premier à apporter un siége.

LE CHARCUTIER.

Mais c'est moi qui ai apporté la table.

CLÉON.

Voici un petit gâteau fait avec ma farine de Pylos.

LE CHARCUTIER.

...... O peuple ! Minerve étend sur toi cette marmite pleine de sauce......

CLÉON.

Prends ce plat de poisson que te donne Pallas, l'épouvante des armées.

LE CHARCUTIER.

La fille du maître des dieux t'envoie cette viande cuite dans son jus......

CLÉON, *triomphant.*

Mais tu n'as pas de lièvre à offrir au maître, et moi j'en ai un !

LE CHARCUTIER, *à part.*

Ah! malheureux! où trouverai-je un lièvre?

CLÉON, *qui va servir le lièvre.*

Regarde *comme il est gras!...*

LE CHARCUTIER.

Je m'en moque... je vois des gens qui viennent vers nous...

CLÉON, *s'arrêtant.*

Quelles gens?

LE CHARCUTIER.

Des ambassadeurs avec des bourses pleines d'argent.

CLÉON, *déposant son plat et se retournant.*

Où donc? où donc?

LE CHARCUTIER, *enlevant le plat.*

Que t'importe? (*Au peuple*) Mon cher petit Démos, vois le beau lièvre que je t'apporte.

CLÉON, *se retournant.*

Comment?... Ah! coquin, tu me voles ce qui m'appartient.

LE CHARCUTIER.

Je fais comme toi à Pylos.

CLÉON, *au peuple.*

Mais j'ai eu de la peine pour attraper ce lièvre.....

LE PEUPLE, *durement.*

Va-t-en, je ne sais gré qu'à celui qui me l'a présenté.

LE CHARCUTIER.

Eh bien, mon bon peuple, ne veux-tu pas décider qui de nous est le meilleur serviteur ?

LE PEUPLE.

Par quel moyen prouver aux spectateurs que j'ai bien choisi entre vous deux ?

LE CHARCUTIER, *bas.*

Je vais te le dire. Va en silence fouiller dans le panier de Cléon et dans le mien.

LE PEUPLE.

Eh bien, voyons le tien !

LE CHARCUTIER, *le lui montrant.*

Tu vois qu'il est vide, bon petit père, je t'ai tout donné.

LE PEUPLE.

Voilà un panier patriotique.

LE CHARCUTIER.

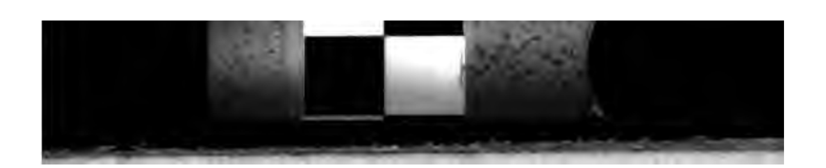
Visite donc aussi celui du corroyeur. — Vois-tu ?

LE PEUPLE.

Ah ! grands dieux ! comme il est plein ! Quel énorme gâteau il s'était réservé et il m'en donnait un tout petit.

LE CHARCUTIER.

C'est ce qu'il a toujours fait......



LE PEUPLE.

Ah ! scélérat, tu me volais !...

CLÉON, *majestueusement.*

Je volais pour le bien de l'État.

LE PEUPLE.

Dépose à l'instant cette couronne que je la place sur le front de ton rival.

Le charcutier s'en empare en jurant de rester toujours dévoué à la république des badauds (c'est d'Athènes qu'il parle) ; le chœur avertit le bonhomme Démos d'être plus sage.

O peuple ! ta puissance est grande, tous les hommes te craignent comme un maître ; mais tu es facile à séduire, tu aimes à être flatté et à être trompé; celui qui parle te fait toujours sa dupe et alors ton bon sens déménage.

Mais le malin vieillard répond en riant :

— Du bon sens !... — Vous n'en avez guère vous-même sous les cheveux, si vous pensez que je ne sais pas ce que je fais. J'extravague ainsi à dessein ; j'aime à boire tout le jour et à prendre pour chef un voleur que je nourris ; quand il s'est bien engraissé, je l'immole et je le mange !

Conclusion d'un comique terrible! — D'autant plus terrible que l'histoire se charge de commenter la plaisanterie et d'en faire une vérité.

Je crois inutile de relever ce qu'il y a d'invention et de verve dans toute cette satire; mais je m'arrête à sa hardiesse. Habitués à notre théâtre moderne, sur lequel les moindres attaques à l'opinion soulèvent des tempêtes, nous avons peine à nous figurer un peuple entier applaudissant au poëte qui le ridiculise, se laissant personnifier dans un vieillard égoïste et borné dont deux coquins se disputent la confiance; nous nous demandons comment une démocratie ombrageuse pouvait souffrir ces insultes directes et publiques! — mais en réfléchissant davantage au caractère national, on comprend cette apparente contradiction.

D'une susceptibilité habituellement querelleuse, l'Athénien changeait complétement d'humeur dès qu'il s'agissait d'art. Son esprit, saisi par l'œuvre, ne voyait rien autre chose. Assez sensible aux raffinements du langage pour murmurer à une phrase incorrecte ou rire d'un mot

mal prosodié, il s'abandonnait tout entier aux charmes d'une heureuse inspiration. Chez lui, le sens artiste dominait momentanément tous les autres, et, dans sa propre caricature, il ne remarquait que la grâce de la couleur ou la finesse du crayon. Il pardonnait plus facilement au poëte une épigramme qu'un mauvais vers.

Dans la comédie des *Oiseaux*, Aristophane suppose que deux citoyens d'Athènes ne pouvant plus supporter la méchanceté des hommes se réfugient parmi les oiseaux. Ils engagent ceux-ci à bâtir une ville aérienne, et l'on y voit bientôt arriver tous les aventuriers de la terre qui viennent chercher fortune dans la nouvelle cité; — ce qui est naturellement pour le poëte l'occasion de faire une revue satirique des vices ou des ridicules de ces concitoyens.

La plupart des détails appartiennent tellement au temps, et les allusions sont si nombreuses, que l'ensemble de la pièce reste obscur. On en devine à peine l'intention générale.

Le sens du *Plutus* est plus facile à saisir : c'est une sanglante satire contre les hommes et contre les dieux.

Chremyle, citoyen honnête et pauvre, est allé consulter l'oracle d'Apollon pour s'enrichir; le dieu lui dit d'emmener chez lui la première personne qu'il rencontrera en sortant du temple. — C'est un aveugle : — Chremyle le conduit à son logis et apprend là que cet aveugle est le dieu Plutus.

Il songe alors à le guérir de sa cécité, pour qu'il puisse désormais y voir et répandre ses dons à flots parmi les hommes. Mais tout à coup paraît une femme chétivement vêtue, à l'air robuste et austère; c'est la pauvreté, elle veut prouver à Chremyle, en vers admirables, qu'elle est la bienfaitrice des hommes; que c'est elle qui entretient leurs forces, affermit leur courage, excite leur activité; que si Plutus devient maître du monde tout ne peut manquer de s'alanguir et de se corrompre.

L'Athénien ne l'écoute pas; il conduit le dieu aveugle au temple d'Esculape où il recouvre la vue.

Aussitôt la richesse se répand sur la terre : les hommes, comblés de tout, n'offrent plus de sacrifices aux dieux; Mercure quitte l'O-

lympe pour venir proposer ses services à Chremyle, et les prêtres de Jupiter, qui meurent de faim, renversent de l'autel le fils de Saturne pour y substituer le dieu des richesses.

Il est difficile, vous le voyez, de porter plus loin le mépris pour les hommes et l'irrévérence pour la divinité. Cependant, nous allons entendre ce même Aristophane, accuser Socrate d'impiété, dans sa comédie des *Nuées*.

Cette pièce, dont tout le monde connaît au moins le titre, doit précisément sa réputation à la violence et à l'injustice de cette attaque. On a prétendu qu'elle avait été la première cause de l'accusation portée contre Socrate par Anytus, et qu'Aristophane avait, pour ainsi dire, préparé la ciguë au fils de Sophronisque. Cette opinion, émise à la légère, a été la première cause de la célébrité des *Nuées*, au moins chez les modernes, car à Athènes elle eut peu de succès; Aristophane l'avoue lui-même dans sa *parabase* en s'excusant de la donner une seconde fois.

La vérité est que la comédie des *Nuées* dut avoir une très-faible influence sur l'arrêt porté

contre Socrate. L'examen des dates prouve qu'elle fut jouée vingt-quatre ans avant cet arrêt, et, lorsqu'on le prononça, elle était sans doute oubliée.

Seulement il est certain qu'elle contribua, pour sa part, à semer des préventions mensongères, et qu'elle prépara ainsi les esprits à la condamnation.

La comédie d'Aristophane n'avait point besoin, au reste, de cette lugubre sanction, pour être remarquée ; c'est une protestation pleine de verve railleuse contre l'art des sophistes devenu florissant avec le pouvoir de la parole, et contre les nouveaux systèmes explicateurs des phénomènes naturels ; systèmes qui chassaient les dieux de l'Olympe.

Socrate représente tout cet esprit nouveau, parce qu'il était le plus célèbre philosophe de l'époque. Aristophane personnifie en lui l'habitude d'analyse et de discussion qui remet en question toutes les idées du passé, et il lui donne pour divinités les *Nuées*, comme symbole du vague et de l'obscurité reprochés à ces spéculations philosophiques.

Le héros de la pièce grecque n'est donc point celui que nous connaissons par l'histoire; c'est l'incarnation de toutes les innovations et de toutes les subtilités en vogue au siècle d'Aristophane, c'est l'éducateur dangereux qui détourne la jeunesse des vieilles routes tracées pour la jeter dans les voies confuses du raisonnement et lui apprendre à confondre le juste et l'injuste.

La dialectique subtile de Socrate donnait une apparence de vérité aux reproches du poëte comique. L'auditeur médiocrement intelligent ou médiocrement attentif pouvait prendre la forme un peu métaphysique de son argumentation pour de la sophistique, et voir un rhéteur habile là où il n'y avait qu'un profond philosophe.

La pièce des *Nuées* nous représente un bourgeois d'Athènes, Strepsiade, que son fils ruine par son goût pour les chevaux, et qui a des dettes qu'il ne voudrait point payer. Il va pour cela prendre des leçons de Socrate, qui doit lui enseigner une logique et une morale à l'usage des hommes nouveaux.

Il trouve le philosophe suspendu en l'air dans un panier.

STREPSIADE, *appelant*.

Socrate, mon petit Socrate!...

SOCRATE, *de son panier*.

Que me veux-tu, chétif mortel?

STREPSIADE.

Avant tout, dis-moi, je t'en conjure, ce que tu fais là?

SOCRATE.

Je marche dans les airs, je contemple le soleil.... Je ne pourrais jamais bien pénétrer les choses célestes si je ne suspendais mon esprit et si je ne mêlais la subtilité de mes pensées avec l'air similaire. Si je restais sur la terre pour contempler les régions supérieures, je ne découvrirais rien; car la terre attire à elle l'humidité de la pensée; c'est précisément aussi ce qui arrive au cresson...

STREPSIADE, *d'un air hébété*.

Comment!.. la pensée... attire l'humidité... sur le cresson! — Mais, je t'en prie, cher Socrate, descends; je viens pour prendre de tes leçons.

SOCRATE, *descendant de son panier*.

Qu'est-ce qui t'amène?



STREPSIADE.

Le désir d'apprendre à parler. Les usuriers me persécutent, me ruinent et saisissent mes biens.

SOCRATE.

Comment as-tu pu t'endetter sans t'en apercevoir?

STREPSIADE.

La maladie des chevaux, maladie dévorante, m'a ruiné. Mais enseigne-moi l'un de tes deux raisonnements, celui qui sert à ne pas payer; quel que prix que tu me demandes, je jure par les dieux de te satisfaire.

SOCRATE.

Par quels dieux jures-tu? Ceux que tu connais n'ont pas cours chez nous.

STREPSIADE.

Par quoi donc jurez-vous?

SOCRATE.

Veux-tu connaître parfaitement toutes les choses célestes?

STREPSIADE.

Mais, si cela se peut, ce n'est pas de refus.

SOCRATE.

Et converser avec les nuées, nos divinités?

STREPSIADE.

Assurément...

SOCRATE.

....Alors, écoute ma prière dans un religieux si-

lence. — Souverain maître, air immense qui enveloppes la terre de toutes parts, lumineux éther, et vous, vénérables déesses, nuées, mères de la foudre et des tonnerres, levez-vous, ô mes souveraines ; apparaissez au philosophe dans les hauteurs de l'empyrée.

STREPSIADE, *vivement.*

Non, non, n'appelles pas les nuées avant que j'aie mis ce manteau en double sur ma tête... je serais inondé... — Que je suis fâché d'être sorti sans bonnet !

SOCRATE.

Venez, ô nuées augustes, montrez-vous à ce mortel, soit que vous occupiez les cimes sacrées de l'Olympe battues par les neiges, soit que, dans les jardins de l'Océan votre père, vous formiez des danses sacrées en l'honneur des nymphes, soit qu'aux embouchures du Nil vous puisiez ses eaux dans des urnes d'or, soit enfin que vous résidiez aux Palus-Méotides ou sur le rocher neigeux de Mimas.

LE CHOEUR *des femmes représentant les nuées paraît au loin.*

Nuées éternelles, du sein retentissant de l'Océan notre père, élevons-nous en vapeurs légères et transparentes ; montons sur les sommets boisés des hautes montagnes, pour contempler au loin l'horizon montueux, la terre sacrée féconde en fruits, les fleuves sinueux et la mer bruyante. L'œil des cieux brille éternellement d'une éclatante lumière. Dissipons les



brouillards qui nous enveloppent, et montrons-nous à la terre dans notre immortelle beauté...

STREPSIADE.

Au nom de Jupiter! dis-moi, Socrate, quelles sont ces femmes qui ont fait entendre des chants si nobles?

SOCRATE.

Ce sont les *nuées*, divinités des hommes oisifs; elles nous donnent l'intelligence, le charlatanisme, la loquacité et la ruse...

STREPSIADE.

Mais, dis-moi, si elles sont véritablement des nuées, comment se fait-il qu'elles ressemblent à des femmes... je n'avais jamais vu des nuées avec des nez...

SOCRATE.

N'en as-tu jamais remarqué dans le ciel, qui ressemblaient à un centaure, à un léopard ou à un taureau?

STREPSIADE.

Sans doute.

SOCRATE.

Cela prouve qu'elles peuvent prendre toutes les formes.

. . . .

STREPSIADE.

Salut, ô déesses! si jamais vous avez rompu le silence pour quelque mortel, daignez me faire entendre votre céleste voix, ô reines toutes-puissantes!

LE CHOEUR DES NUÉES.

Salut, vieillard, homme des anciens jours, ardent à la poursuite de la sagesse ; et toi, pontife des niaiseries, dis-nous ce que tu veux. De tous les sophistes qui lisent dans les astres, tu es, avec Prodicus, celui que nous écoutons le plus volontiers ; celui-ci pour sa science et sa haute raison, toi pour ta démarche superbe, ton regard dédaigneux, ta patience à marcher pieds nuds, et ton air imposant.

STREPSIADE.

O terre ! quelle voix sainte et prodigieuse !

SOCRATE.

C'est qu'elles sont seules déesses, tout le reste n'est rien.

STREPSIADE.

Comment ! Jupiter olympien n'est donc pas un dieu ?

SOCRATE.

Quel Jupiter ? te moques-tu de moi ? il n'y a pas de Jupiter.

STREPSIADE.

Que dis-tu ? Mais alors qui donc fait pleuvoir ?

SOCRATE.

Ce sont elles ; as-tu jamais vu de pluies sans nuées ?

STREPSIADE.

Par Apollon, ta preuve est évidente... et, dis-moi, d'où vient le tonnerre ?

SOCRATE.

Toujours des nuées... lorsqu'elles sont pleines d'eau leur poids les emporte l'une sur l'autre, elles se choquent et crèvent avec fracas....

STREPSIADE.

Le moyen de croire cela ?

SOCRATE.

Tu vas le comprendre par ton propre exemple : Lorsque, aux fêtes des panathénées, tu as trop mangé et que tu éprouves quelque malaise, n'entends-tu pas gronder en toi certains bruits ?

STREPSIADE.

Oui, sans doute...

SOCRATE.

Eh bien ! si ton être chétif produit tout ce vacarme, juge de ce qui doit arriver dans l'immensité des airs.

STREPSIADE.

Mais d'où peut venir la foudre ?... C'est évidemment Jupiter qui la lance sur les parjures.

SOCRATE.

Pauvre niais ! vrai contemporain de Saturne ! S'il frappait les parjures, Simon, Cléonyme et Théorus ne seraient-ils pas foudroyés ?

STREPSIADE.

Qu'est-ce donc que la foudre ?

SOCRATE.

Quand un vent sec s'enferme dans les nuées, il les gonfle comme une vessie, les crève, s'échappe avec impétuosité et s'enflamme lui-même par la rapidité de son mouvement.

STREPSIADE.

Par ma foi, la même chose m'arriva à la fête de Jupiter. Je faisais griller pour toute ma famille le ventre d'une victime ; je ne pensai pas à le fendre, il se gonfla, finit par éclater et me lança tout au visage....

SOCRATE.

Promets donc de ne reconnaître désormais d'autres dieux que le chaos, les nuées et la sophistique.

STREPSIADE.

Jamais je ne parlerai aux autres, dussé-je en rencontrer sur mon chemin ; ils n'auront de moi ni sacrifices, ni libations, ni offrandes.

LE CHOEUR DES NUÉES.

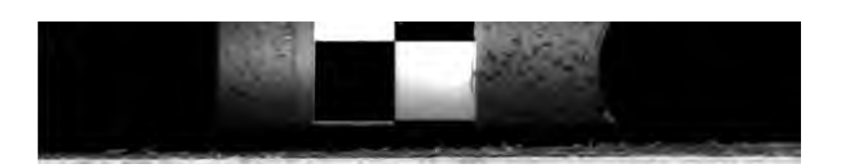
Maintenant demande avec confiance ce que tu veux de nous....

STREPSIADE.

O déesses ! ce que je sollicite est bien peu de chose ; faites seulement que je passe de cent stades tous les Grecs en éloquence.

LE CHOEUR DES NUÉES.

Nous te l'accordons ; désormais nul orateur, dans



l'assemblée du peuple, ne l'emportera sur toi par la beauté de ses harangues.

STREPSIADE.

Quant à de belles harangues, ce n'est pas là ce que je désire; je demande seulement à mettre de mon côté l'apparence du bon droit et à échapper à mes créanciers.

Socrate se charge de lui enseigner ce qu'il demande; mais le vieux bourgeois ne comprend rien aux subtilités du philosophe, qui s'emporte et renonce à instruire un pareil disciple. Strepsiade se décide alors à envoyer à sa place son fils Phidippide.

Le maître fait paraître devant celui-ci deux personnages qu'Aristophane appelle *le juste* et *l'injuste*, mais qui ne sont autres que la personnification du passé et du présent.

Le juste, c'est-à-dire le passé, explique magnifiquement à Phidippide comment on élevait autrefois la jeunesse athénienne.

Dans ce temps-là, les jeunes gens d'un même quartier se rendaient ensemble chez le maître; on les voyait passer dans les rues, en bon ordre et sans vêtement, alors même que la neige tombait comme la fa-

rine d'un tamis. On leur apprenait l'hymne : *redoutable Pallas, destructrice des villes....* et ils conservaient la grave harmonie des airs transmis par les aïeux.... Si quelqu'un d'entre eux s'avisait de rire ou de chanter avec de molles inflexions.... il était châtié comme ennemi des muses.... C'est cette éducation qui forma les guerriers de Marathon... N'hésite donc pas à me prendre pour guide ; tu apprendras à haïr les procès... à rougir des choses déshonnêtes, à t'indigner si l'on rit de ta pudeur, à te lever devant les vieillards... Tu iras à l'académie, te promener sous l'ombre des oliviers sacrés, une couronne de joncs fleuris dans tes cheveux, accompagné de quelque sage ami de ton âge ; et là, dans un doux loisir, tu aspireras la suave odeur qu'exhale le smilax et le peuplier blanc, aux belles matinées du printemps, lorsque le platane et l'ormeau confondent leur murmure.

A cette mâle et grande poésie, *l'injuste,* c'est-à-dire le présent, oppose des quolibets et des sophismes ; enfin pour prouver à son adversaire que ses arguments ne persuadent personne et qu'il n'a plus de disciples, il s'écrie :

L'INJUSTE.

Or çà, dis-moi, quelles espèces de gens sont les orateurs ?

LE JUSTE.

Des infâmes.

L'INJUSTE.

Et les auteurs tragiques?

LE JUSTE.

Des infâmes.

L'INJUSTE.

Et les démagogues?

LE JUSTE.

Des infâmes!

L'INJUSTE.

Maintenant examine les spectateurs; quelle est la majorité?

LE JUSTE.

Attends que je regarde.

L'INJUSTE.

Eh bien, que vois-tu?

LE JUSTE.

Partout des infâmes!...

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire maintenant?

LE JUSTE.

Je suis vaincu. O infâmes!... je vous en prie, recevez mon manteau; je passe dans votre camp.

Phidippide se laisse persuader à son tour.

Instruit par Socrate, il fournit à son père les moyens de ne pas payer ses dettes. Strepsiade est dans le ravissement! mais il reparaît bientôt en criant au meurtre, au parricide; c'est Phidippide qui, à propos d'un débat littéraire, le roue de coups de bâton, et comme il veut éclater en reproches, le disciple de Socrate lui prouve qu'un fils a le droit de battre son père et même sa mère.

Strepsiade, épouvanté, furieux, reconnaît qu'il a eu tort de vouloir faire enseigner la sophistique à son fils pour en profiter lui-même; il saisit une torche et brûle l'école de Socrate en s'écriant qu'il *venge les dieux!*

Dans cette rapide analyse, nous avons dû passer mille détails injurieux. Ainsi, dès le commencement de la pièce, Socrate vole le manteau de Strepsiade. — Le maître de Platon transformé en voleur d'habits; la victime d'Anytus désignée d'avance aux galères! — Certes, il y aurait là de quoi étonner si on ne savait à quelles calomnies peut conduire l'esprit de parti.

Ne voyons-nous pas plus tard les chrétiens

accusés de toutes les infamies servir aux sanglants caprices des empereurs romains, à l'applaudissement général de la Rome païenne ?

La postérité, dégagée des haines, a jugé sévèrement les calomnies d'Aristophane et l'a associé aux bourreaux de Socrate. — Éloquente leçon qui devrait servir à tous d'avertissement. Lorsque, dans les débats publics, la passion nous aveugle et nous fait accueillir ou répéter toute accusation qui déshonore nos adversaires, nous oublions que l'avenir nous jugera sans partialité et que l'injure imméritée restera à la charge, non de celui qui l'a subie, mais de celui qui l'a faite.

Après avoir flétri les philosophes innovateurs dans les *Nuées*, Aristophane se retourna vers les utopistes dans la comédie intitulée : *l'Assemblée des femmes*.

Les idées sur l'organisation d'une cité où de nouvelles bases sociales seraient posées et un nouveau rôle donné à chaque sexe, avaient commencé à agiter les esprits bien avant que Platon eût publié le programme de sa république imaginaire. Celle-ci, dont la conception a

été attribuée à Socrate par son disciple, n'était au fond qu'une réminiscence de l'organisation primitive de l'Égypte et de la législation de Lycurgue.

Platon suppose une société basée sur la distinction des castes, le *peuple*, les *guerriers*, les *magistrats*, division qui d'après lui correspond aux trois principales facultés humaines : les *instincts*, le *courage* et la *raison*.

Le *peuple* devait produire, les *guerriers* défendre la patrie, les *magistrats* gouverner par la loi. Seulement, ce n'était point comme en Égypte, la naissance qui réglait la place de chacun ; cette place était déterminée par la prédominance de ses facultés ; on ne naissait point dans une classe, on y prenait rang selon sa capacité. C'était un élément démocratique introduit dans le système égyptien.

Quant aux fonctions sociales, elles s'exerçaient sans distinction de sexe.

— On ne peut pas dire, objectait l'auteur de la république nouvelle, que les femmes ne sont point propres aux mêmes emplois que les hommes, parce qu'elles diffèrent d'eux en certaines

choses, les chauves diffèrent des chevelus, et, cependant chauves et chevelus peuvent exercer la même profession. En assignant les emplois, on ne peut tenir compte de la différence des natures que dans le rapport que ces natures ont avec les emplois eux-mêmes.

En conséquence, les jeunes filles recevaient la même éducation que les jeunes gens; elles s'exerçaient aux armes, et, en temps de guerre, devaient former l'arrière-garde. Les magistrats réglaient le nombre des mariages qui ne devaient se contracter qu'à vingt ans pour les femmes et à trente ans pour les hommes; chacun tirait au sort la femme qu'il devait obtenir; mais, afin que les plus vaillantes et les plus belles pussent tomber en partage aux plus braves et aux plus beaux, les magistrats avaient soin d'*aider le hasard*. Les laides et les chétifs restaient ainsi à l'état de surnumérariat éternel, sans espoir de sortir jamais de l'urne matrimoniale.

Au reste, le mariage lui-même n'avait rien d'exclusif, et le mari ne refusait point d'y admettre en tiers un compagnon d'armes.

Les enfants, élevés en commun, appelaient du nom de père et de mère tous ceux qui, par leur âge, pouvaient avoir quelques droits à ce titre. S'ils naissaient trop faibles ou contrefaits, les magistrats avaient soin de les supprimer en disant qu'*ils avaient disparu !*

Telle était, en gros, cette république modèle, dont le plan avait été développé avec la logique ingénieuse et la grâce séduisante ordinaire à Platon ; mais bien d'autres réformes sociales avaient été proposées. L'esprit d'innovation était dans l'air; toutes les excentricités émises de notre temps comme des découvertes avaient longuement occupé l'oisiveté athénienne. Le communisme icarien y avait ses adeptes, et la femme libre était depuis longtemps inventée.

Ce fut à cette insurrection de la fantaisie féminine contre l'ordre établi qu'Aristophane déclara particulièrement la guerre dans l'*Assemblée des femmes.*

Il suppose que les Athéniennes conduites par Praxagora, prennent les souliers et les manteaux de leurs maris pendant leur sommeil, qu'elles s'affublent de fausses barbes, se pré-



sentent dès le point du jour à l'assemblée, où elles se trouvent en majorité et font décréter le gouvernement des femmes!

Le discours de Praxagora est une parodie des harangues populaires du temps. Elle s'écrie :

L'intérêt de ce pays me touche autant que vous-mêmes; mais je souffre et je m'indigne de tous les désordres qui s'y commettent. Je le vois toujours dirigé par des chefs pervers, et si l'un d'eux est honnête homme une seule journée, il est scélérat pendant dix jours...... L'unique moyen de salut est de confier le gouvernement aux femmes...... En effet, Athènes serait sauvée si on ne cherchait pas les innovations; eh bien les femmes n'en essaient aucune! Elles lavent la laine dans l'eau chaude, à la manière antique; elles s'asseyent pour faire des grillades comme elles le faisaient autrefois; elles portent des fardeaux sur la tête, comme autrefois; elles pétrissent les gâteaux, comme autrefois; elles maltraitent leurs maris, comme autrefois....; elles fraudent sur les dépenses de la cuisine, comme autrefois! — — Laissons-les donc gouverner en toute liberté. Elles sont mères, elles auront à cœur d'épargner les soldats; elles sauront assurer les provisions. Qu'elles dirigent l'État et elles ne seront jamais trompées; elles sont trop habituées à tromper elles-mêmes.

Ce discours est applaudi et le gouvernement des femmes proclamé.

Alors Praxagora déclare que tout sera désormais en commun. — Voici le fragment de sa conversation avec son mari *Blépyrus* :

PRAXAGORA.

La pauvreté ne commandera plus aucune action; tout sera à tous ; pains, salaisons, gâteaux, tuniques, vin, couronnes, pois chiches.

. . . .

BLÉPYRUS.

Et si quelqu'un voit une jeune fille qui lui plaise?...

PRAXAGORA.

Il deviendra son mari....

BLÉPYRUS.

Mais tous iront à la plus belle....

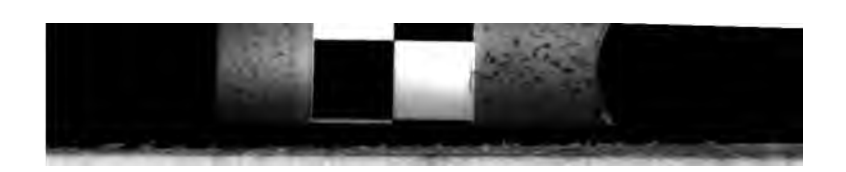
PRAXAGORA.

Les plus laides se tiendront auprès et il faudra d'abord les épouser.

. . . .

BLÉPYRUS.

Mais en vivant ainsi, comment chacun pourra-t-il reconnaître ses fils?



PRAXAGORA.

A quoi bon? Les enfants regarderont comme leurs pères tous ceux qui seront plus âgés qu'eux.

. . . .

BLÉPYRUS.

Il n'y aura plus de voleurs.

PRAXAGORA.

Qui volerait-on, puisqu'on aura sa part de toutes choses?

BLÉPYRUS.

On ne sera plus dépouillé dans la rue pendant la nuit?

PRAXAGORA.

.... Non, car tout le monde aura de quoi vivre. Si on vous dépouille, vous céderez vos habits de bonne grâce; pourquoi résister? Vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

. . . .

BLÉPYRUS.

Et les repas, où se feront-ils?

PRAXAGORA.

Les tribunaux et les portiques deviendront autant de salles à manger.

BLÉPYRUS.

Et à quoi servira la tribune aux harangues?

PRAXAGORA.

J'y placerai les cruches. . . . , , ...

BLÉPYRUS.

.... Et les urnes qui servent à tirer au sort, où les mettras-tu ?

PRAXAGORA.

Sur la place publique : là, debout près de la statue d'Harmodius, je tirerai tous les noms, jusqu'à ce que chacun sache à quelle lettre le sort l'envoie dîner. Le héraut criera à ceux qui auront le *B* de se rendre au portique basilique, à ceux qui auront le *C* de s'assembler où se vend la farine.

BLÉPYRUS.

Pour s'enfariner ?

PRAXAGORA.

Non, pour dîner.

Arrive ensuite un citoyen qui apporte ses biens pour les mettre en commun. Il en rencontre un autre qui résiste, qui refuse; il ne veut pas obéir au décret ! Mais on vient annoncer que le repas est servi pour tout le monde ! — Alors le récalcitrant déclare qu'il faut respecter la légalité ; il va prendre sa part du dîner

auquel il n'a rien apporté et mange de tout en déclarant qu'*un bon citoyen doit rendre à l'Etat tous les services qui dépendent de lui.*

Vous avez pu remarquer qu'à chaque pas, dans cette satire, on croit lire une page écrite hier. Il semble que le passé raille le présent ; ces citations, vieilles de deux mille ans, ont l'air d'allusions contemporaines, et l'on s'arrête parfois pour se demander si l'on est à Paris ou à Athènes !

C'est que la raison humaine reste toujours la même dans sa sagesse comme dans ses écarts ; navire balotté par les mêmes vents et les mêmes flots, c'est toujours de la même manière qu'elle arrive au port ou qu'elle fait naufrage, toutes les folies sont aussi vieilles que le monde ; elles datent du jour où il y a eu sur la terre des hommes qui ont pensé, souffert et désiré.

Il nous reste à parler des deux comédies de satire littéraire : les *Thesmophories* et les *Grenouilles.*

La première a peu d'intérêt. Elle est composée en grande partie de vers tragiques parodiés, espèce de travestissement dont les Grecs

pouvaient s'amuser, mais dont le comique nous échappe.

Aristophane suppose qu'Euripide est averti du complot que les femmes, réunies pendant les fêtes de Cérès, trament contre lui, afin de se venger de ses satires. Le poëte tragique effrayé, envoie son beau-père, déguisé en matrone, pour plaider sa cause ; mais il est reconnu et on va le sacrifier, quand Euripide arrive et obtient sa grâce, après avoir promis d'être plus discret à l'avenir.

Dans les *Grenouilles*, c'est Bacchus qui, fatigué des mauvaises pièces qu'on représente à ses fêtes, descend aux enfers pour y chercher un des anciens poëtes tragiques. Il demande à Hercule la route qui conduit au Ténare, et prend sa massue et sa peau de lion, afin de se présenter sous son nom, il a oublié que lors de son voyage dans les sombres royaumes, le fils d'Alcmène a enlevé Cerbère et maltraité les ministres de Pluton.

Rassuré par son déguisement, Bacchus part donc avec son esclave Xanthias, qui porte sa valise de voyage.

Bien que travesti en Hercule, il s'avance en tremblant, Xanthias se plaint du poids de la valise et demande à son maître d'en charger un mort. Il en passe précisément un dans ce moment porté par deux employés des pompes funèbres ; Bacchus l'appelle :

BACCHUS.

Holà ! hé ! c'est à toi que je parle ; dis-moi, veux-tu porter un petit paquet aux enfers ?

LE MORT, *se relevant.*

Comment est-il ?

BACCHUS, *le montrant.*

Le voici.

LE MORT.

Tu me donneras deux drachmes.

BACCHUS.

C'est trop cher.

LE MORT, *se recouchant.*

Porteurs, continuez votre route.

BACCHUS.

Attends un peu, nous pourrons nous arranger...... Tiens, voici neuf oboles !

LE MORT, *avec mépris.*

Porter ce paquet aux enfers pour neuf oboles ? J'aimerais mieux revivre.

XANTHIAS.

Est-il insolent ce drôle-là !... — Eh bien, j'irai moi-même.

BACCHUS.

Tu es un brave garçon ; allons, vite à la barque.

Mais Caron refuse de recevoir Xanthias qui est forcé de faire le tour du marais ; Bacchus entre dans le bateau et se met à ramer. Alors un chœur de grenouilles s'élève du milieu des roseaux et fait entendre un de ces chants suaves qu'Aristophane entremêle toujours à ses bouffonneries ; enfin le lac est traversé. Bacchus débarque et retrouve Xanthias. Il lui demande comment est la route qu'il a suivie.

XANTHIAS.

Ce n'est que ténèbres et que fange.

BACCHUS.

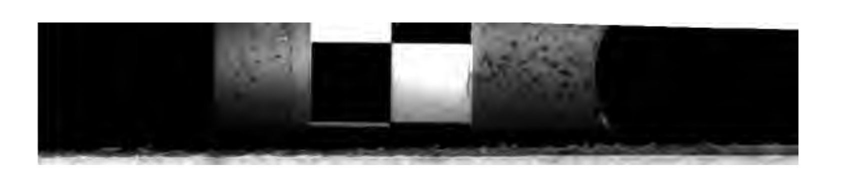
As-tu vu quelque part ces parricides, ces parjures dont Hercule nous parlait ?

XANTHIAS.

Et vous ?

BACCHUS, *regardant les spectateurs.*

Par Neptune, j'en vois encore à présent.—Ah çà ! que faut-il faire ?



XANTHIAS.

Le mieux est d'aller plus loin ; car c'est ici, au dire d'Hercule, que se tiennent les monstres horribles.

BACCHUS.

Quelle vexation pour lui ! Il débitait un tas de contes pour me faire peur ; — il sait que je suis brave ! — C'était par pure jalousie... Je voudrais maintenant faire quelque rencontre, trouver quelque occasion de signaler mon voyage.

XANTHIAS.

Ah ! grands dieux ! j'entends du bruit !

BACCHUS, *effrayé.*

Où cela ? où cela ?

XANTHIAS.

Par derrière.

BACCHUS, *vivement.*

Marche derrière.

XANTHIAS.

Non, c'est par devant.

BACCHUS, *plus vivement.*

Marche devant.

XANTHIAS.

Par Jupiter ! je vois un gros monstre.

BACCHUS.

Comment est-il ?

XANTHIAS.

.... Tantôt c'est un bœuf, tantôt un mulet, tantôt une femme charmante !

BACCHUS.

Une femme ! où est-elle ? je veux aller à sa rencontre.

XANTHIAS.

Ce n'est plus une femme, c'est un chien...

BACCHUS, *au prêtre de Bacchus qui assistait à la représentation.*

...O prêtre ! sauve-moi ; nous boirons ensemble.

XANTHIAS.

Rassure-toi, tout va bien.

Enfin ils arrivent à la porte des enfers et frappent.

XANTHIAS.

Frappez avec la vigueur d'Hercule, dont vous portez le costume.

BACCHUS, *frappant.*

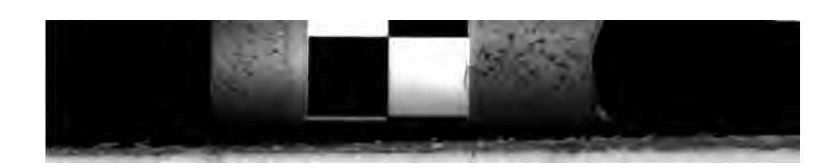
Holà ! garçon !

EAQUE.

Qui est là ?

BACCHUS.

Hercule le vigoureux.



EAQUE.

Comment, effronté, impudent, le plus scélérat des scélérats! tu oses venir ici après nous avoir enlevé notre Cerbère? Ah! cette fois, je te tiens! les noirs rochers du Styx vont t'enfermer; les chiens errants du Cocyte et l'hydre aux cent têtes déchireront tes entrailles; les murennes tartésiennes te dévoreront les poumons, les gorgones tithrasiennes déchireront tes reins, et je cours les chercher de ce pas.

. . . .

BACCHUS.

Ah! *je me sens certain mal...*

XANTHIAS.

Bah! je ne me soucie guère de ses menaces.

BACCHUS.

Je vois que tu es brave! alors prend la massue et la peau de lion, je porterai le paquet à mon tour.

XANTHIAS.

Soit... (*il prend la massue et la peau*). Regardez Hercule-Xanthias. Ai-je l'air d'un poltron? est-ce que je vous ressemble?

BACCHUS.

Non, certes, on te prendrait plutôt pour ce vaurien d'Hercule....

UNE SERVANTE DE PROSERPINE, *arrivant.*

Cher Hercule, est-ce toi? entre vite; dès que Pro-

serpine a su ton arrivée, elle a pétri des pains, elle a fait cuire plusieurs marmites de légumes et de purée ; elle a mis à la broche un bœuf tout entier et grillé des galettes. Entre donc.

XANTHIAS.

C'est bien de l'honneur, je te rends grâce.

. . . .

LA SERVANTE.

Oh ! je ne te laisserai pas aller. Proserpine a fait venir une joueuse de flûte et des danseuses.

XANTHIAS.

En vérité !... je te suis, ma fille.... (*à Bacchus*) esclave, porte la valise. (*La servante rentre.*)

BACCHUS.

Un moment. Est-ce que tu as pris au sérieux ce rôle d'Hercule, vaurien ? C'était une plaisanterie... reprends le paquet.

XANTHIAS.

Comment, vous me retirez ce que vous m'aviez donné !...

BACCHUS.

.... Vite, rends-moi cette peau de lion.... Ne va-t-il pas se croire réellement le fils d'Alcmène,... lui, un simple mortel, un vil esclave !

XANTHIAS, *rendant la peau et la massue.*

C'est bon ; voilà votre costume ; vous aurez peut-être un jour besoin de moi....



(*Entrent deux cabaretières de l'enfer.*)

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Plathane! Plathane! accours; voici ce coquin d'Hercule qui entra, il y a quelque temps, dans notre cabaret et nous avala seize pains.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Oui, vraiment, c'est bien lui.

XANTHIAS, *regardant Bacchus.*

Voilà qui va mal pour quelqu'un.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Et de plus vingt portions de viandes bouillies...

XANTHIAS, *regardant Hercule.*

Quelqu'un en portera la peine.

BACCHUS.

Femme, tu plaisantes, tu ne sais ce que tu dis.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Tu t'imaginais, parce que tu portes des cothurnes, que je ne te reconnaîtrais pas... Mais va, Plathane, appelle Cléon, notre protecteur.

DEUXIÈME CABARETIÈRE.

Et toi, tâche de trouver Hyperbolus...

PREMIÈRE CABARETIÈRE, *le menaçant à droite.*

...Ah! gueule vorace, que j'aurais de plaisir à briser ces mâchoires qui ont dévoré mes provisions.

DEUXIÈME CABARETIÈRE, *le menaçant à gauche.*

Et moi à te jeter dans le Barathrum.

PREMIÈRE CABARETIÈRE.

Je voudrais prendre une faux et te couper ce gosier par où ont passé mes pains cuits sous la cendre.

(*Les deux cabaretières sortent.*)

BACCHUS.

Oh! mon cher Xanthias, si tu savais combien je t'aime.

XANTHIAS.

Bien, bien, je vous vois venir; mais je ne veux pas redevenir Hercule.

BACCHUS.

Ne dis donc pas cela, mon gentil Xanthias.

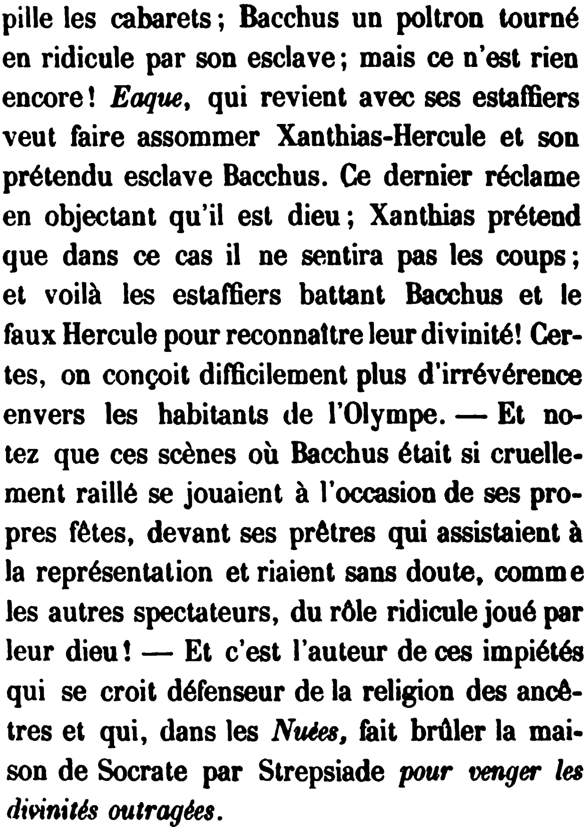
XANTHIAS, *ironiquement.*

Devenir le fils d'Alcmène, moi, un simple mortel, un vil esclave.

BACCHUS.

Je sais que tu es fâché et que tu as sujet de l'être... Mais si désormais je te reprends ce rôle, puissé-je périr, moi, ma femme, mes enfants et Archedemus (*un des chefs du parti populaire à Athènes*).

Vous voyez sous quel jour Aristophane présente les dieux du paganisme. Hercule est une espèce de soudard, gourmand et tapageur, qui



pille les cabarets ; Bacchus un poltron tourné en ridicule par son esclave ; mais ce n'est rien encore ! *Eaque*, qui revient avec ses estaffiers veut faire assommer Xanthias-Hercule et son prétendu esclave Bacchus. Ce dernier réclame en objectant qu'il est dieu ; Xanthias prétend que dans ce cas il ne sentira pas les coups ; et voilà les estaffiers battant Bacchus et le faux Hercule pour reconnaître leur divinité! Certes, on conçoit difficilement plus d'irrévérence envers les habitants de l'Olympe. — Et notez que ces scènes où Bacchus était si cruellement raillé se jouaient à l'occasion de ses propres fêtes, devant ses prêtres qui assistaient à la représentation et riaient sans doute, comme les autres spectateurs, du rôle ridicule joué par leur dieu ! — Et c'est l'auteur de ces impiétés qui se croit défenseur de la religion des ancêtres et qui, dans les *Nuées*, fait brûler la maison de Socrate par Strepsiade *pour venger les divinités outragées*.

C'est que malgré soi on est de son siècle ! c'est que l'on a beau défendre les idées dont le temps est passé, la raison proteste en nous.

— On peut bien vanter les Dragonnades et l'Inquisition dans un journal, mais on veut être libre de ne pas aller à la messe ; on exalte l'heureuse époque du pouvoir absolu, mais on se révolterait d'être envoyé à la Bastille. En créant les hommes pour vivre en société, Dieu a voulu qu'un mouvement commun les emportât sur la route du temps, et que l'arrière-garde elle-même ne fût jamais assez loin du corps d'armée pour lui devenir étrangère.

Nous nous sommes arrêtés longuement sur Aristophane ; nous tenions à vous faire connaître ce génie original et charmant auquel nul don n'a manqué.

Vous avez pu le voir, en effet, par le chœur des *Nuées*, la poésie gracieuse et élevée lui est aussi familière que la poésie satirique. Les chœurs de ses autres comédies prennent, tour à tour, le ton de l'ode, de l'églogue, de l'élégie. Ils font comprendre le vers de Platon, lorsqu'il dit :

Les grâces cherchant un sanctuaire indestructible trouvèrent l'esprit d'Aristophane.

Ils justifient également la préférence de saint

Chrysostôme, qui avait toujours sous son chevet un recueil des comédies de notre poëte.

Ce recueil est le dernier monument poétique d'Athènes. Après Aristophane, la muse se tait ou ne fait plus que balbutier. La guerre du Péloponèse a été fatale à la ville de Minerve. Vaincue par la confédération grecque, soumise à des tyrans, elle ne peut plus émettre d'opinion à la tribune ni au théâtre. — La liberté de la pensée est supprimée ; tout se trouble dans ce laboratoire intellectuel de la Grèce.

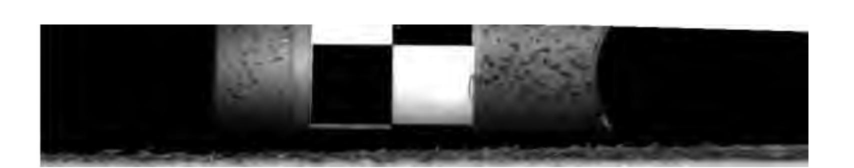
Aristophane est encore le premier qui cherche une nouvelle route. Obligé de renoncer à l'ancienne comédie, il en crée une nouvelle, la comédie anecdotique, celle qui s'est continuée jusqu'à nos jours. Son *Cocalus* ne nous est point parvenu, non plus que les pièces du même genre de ses successeurs ; mais nous pourrons en juger par les imitations qu'en ont laissées Plaute et Térence, dont nous aurons à nous occuper un peu plus tard.

Vous le voyez, ce rapide examen de la littérature grecque touche à son terme ; encore deux stations et nous aurons atteint cette fu-

neste limite où le génie d'une nation fléchit et où la nuit descend sur elle.

Ce déclin, nous vous l'avons déjà prédit et tout vous l'a annoncé. Athènes n'est plus la ville de Thémistocle et n'est pas encore celle de saint Paul ; désintéressée du passé, elle n'a pas compris l'avenir. Elle reste étonnée, indécise entre ces deux infinis. — La vieille civilisation s'agite sur sa tombe sans savoir préparer à la civilisation nouvelle un berceau.

Au reste, Athènes aura rempli sa tâche dans le grand travail humain ; elle peut disparaître, son nom ne périra pas ! Nous allons la voir encore, avant de se retirer de la scène du monde, créer les modèles de cette leçon donnée au genre humain qu'on appelle *l'histoire,* puis elle ira s'abîmer dans la gloire de Démosthène, qui semble destiné à faire l'oraison funèbre de la Grèce elle-même, en faisant celle des victimes de Chéronée.



CHAPITRE VIII.

Pourquoi les historiens se présentent tard dans l'histoire littéraire de la Grèce. — Hérodote ; sa naissance, ses goûts, ses voyages. — Son apparition aux jeux olympiques. — Ce que c'était que ces jeux. — La grande histoire d'Hérodote ; ce qu'on doit en penser. — Thucydide. — En quoi il diffère d'Hérodote. — Éducation de Xénophon ; nature de son talent. — Pourquoi il annonce une époque de décadence. — Tableau de la Grèce.

Nous avons vu précédemment les formes littéraires se succéder dans un ordre logique et pour ainsi dire nécessaire ; à la suite des lyriques et des épiques, auxquels suffisait la voix humaine accompagnée d'une lyre, sont venus les poëtes dramatiques dont l'œuvre demandait, pour se produire, plus de ressources matérielles, et satisfaisait à une civilisation plus exigeante.

En effet, après avoir entendu célébrer dans des chants les héros de la légende, on devait désirer les voir personnifiés, agissant et entourés de tous les accessoires qui les faisaient pour ainsi dire revivre. — L'invention du théâtre satisfaisait à ce désir ; — mais un autre besoin naissait en même temps, celui de connaître les hommes et les événements du passé dans leur vérité ! — La poésie y mêlait trop de fictions pour qu'on pût l'accepter comme un document certain, à côté des dramaturges de l'imagination, il fallait les dramaturges de la réalité. — Ce furent les historiens.

Ceux-ci arrivèrent nécessairement les derniers.

Tant que les peuples avaient été jeunes, ils s'étaient contentés des fables et de la tradition poétique. Pour trouver un homme qui pût écrire l'histoire et une nation qui pût la comprendre, il fallait de longues préparations.

Non-seulement cette nouvelle forme exigeait une certaine régularité dans les gouvernements, l'authenticité dans les actes, des relations de peuple à peuple, — conditions sans lesquelles

toute information devenait impossible ; — mais l'étude philosophique de l'homme, la connaissance des caractères nationaux, l'expérience des affaires et la science des législations, des mœurs, des religions, de la géographie, à défaut desquelles l'histoire n'est qu'une vaine chronique.

Pour satisfaire à une partie seulement de ces exigences, il fallait des sociétés très-avancées, et il n'y a point à s'étonner si le premier historien sérieux n'ait paru que vers le quatrième siècle avant Jésus-Christ.

Hérodote, car c'était lui, naquit à Halicarnasse en Carie (dans l'Asie Mineure). Il était neveu d'un poëte épique alors célèbre, nommé Panyasis.

Dès sa jeunesse il se montra curieux de connaître tout ce qui se rapportait à l'histoire des nations. L'unique moyen de s'en instruire était d'aller s'informer aux sources elles-mêmes ; les voyages étaient le seul mode d'enquête auquel on pût avoir recours. Un rempart invisible semblait séparer les peuples et empêchait toutes les communications. Les contrées lointaines

restaient enveloppées d'un prestige mystérieux; quiconque en arrivait semblait un être presque surnaturel. En Egypte, sur cette terre de la civilisation antique, on exposait les malades à la porte de leurs demeures, afin que les étrangers pussent indiquer en passant les moyens de guérison. Par cela seul qu'ils venaient de pays inconnus, on les supposait doués de merveilleuses lumières.

Hérodote se rendit aux bords du Nil et visita en détail le vieux royaume des Pharaons. Il prit note des lieux, et l'on s'aperçoit à l'exactitude de ses descriptions, constatée par les voyageurs modernes, de la scrupuleuse attention qu'il apporta à cette étude. Il recueillit également les traditions populaires, l'histoire des derniers princes d'Egypte et de la conquête des Perses.

Il visita ensuite la Libye jusqu'au détroit de Gibraltar, se rendit à Tyr, traversa la Palestine, vit Babylone et la Colchyde, pénétra chez quelques peuplades scythes, passa chez les Gètes; puis, poursuivant sa route vers la Thrace et la Macédoine, il descendit vers l'Epire et gagna la Grèce.

De retour à Halycarnasse, il espérait pouvoir mettre en ordre ses recherches ; mais il trouva en arrivant sa ville au pouvoir du tyran Lygdamis, dont le premier acte avait été de faire mourir l'oncle d'Hérodote, le poëte Panyasis.

Hérodote se réfugia à Samos, où il s'occupa en même temps de rédiger son histoire et de délivrer sa patrie. Une conspiration tramée avec les principaux citoyens d'Halycarnasse amena la chute du tyran.

Mais les vainqueurs se substituèrent à son pouvoir et se montrèrent encore plus durs que ne l'avait été Lygdamis. Hérodote, qui s'efforçait en vain de les ramener à de meilleurs sentiments, se trouva bientôt dans la douloureuse position faite aux hommes de cœur par toutes les révolutions. Le peuple le rendait responsable des excès commis par les gens de son parti, et, ceux-ci, fatigués de ses résistances, commençaient à le soupçonner de trahison. Il ne put échapper à ce double danger que par un exil volontaire, et il partit pour la Grèce.

Il y arriva au moment où l'on célébrait la 81[e] olympiade.

Ces réunions solennelles, où tous les peuples helléniques se donnaient rendez-vous et célébraient des jeux publics, n'étaient point seulement des fêtes, mais des institutions politiques. C'était surtout par elles qu'on avait conservé l'unité grecque. Elles prenaient différents noms, selon le lieu et la divinité qui y présidait. Il y avait ainsi les jeux *pythiques*, donnés à Delphes en l'honneur d'Apollon; les jeux *néméens*, donnés à Némée en l'honneur d'Hercule; les jeux *isthmiques*, donnés à Corinthe en l'honneur de Neptune; enfin, les plus célèbres de tous, les jeux *olympiques*, qui se célébraient à Olympie, ville de l'Elide, dans le Péloponèse.

Ces derniers jeux se renouvelaient tous les quatre ans, et ils avaient servi à mesurer le temps.

765 ans avant Jésus-Christ on avait commencé à compter par olympiades, c'est-à-dire par périodes de quatre années.

Pendant ces jeux, toutes les guerres étaient suspendues; le terrain d'Olympie était regardé comme sacré; il y avait défense d'y entrer en armes.

Les peuples de la Grèce s'étaient ainsi ménagé une occasion de s'entendre, de se voir. La célébration des jeux entretenaient chez eux une émulation de force et d'adresse; pour s'y préparer des gymnases avaient été établis partout, et ceux qui devaient y concourir avaient reçu un nom qui prouvait que leurs exercices n'étaient point regardés comme un vain amusement; on les appelait *athlètes*, d'un mot qui signifie *travail*.

Puis Olympie elle-même était comme le sanctuaire de la gloire des Grecs; tout y servait d'enseignement.

On y voyait des colonnes sur lesquelles étaient gravés les traités passés entre les peuples grecs. C'étaient d'éternels monuments de la bonne foi ou de la fausseté de chacun d'eux; elles se dressaient aux yeux de tous comme des reproches ou comme des glorifications.

Là s'élevait aussi le fameux temple de Jupiter, dans lequel se trouvait la statue de Phidias. Ses descendants étaient préposés à la garde de ce chef-d'œuvre et vivaient à l'abri de la gloire de leur ancêtre.

Les bois sacrés étaient pleins de monuments qui racontaient l'histoire de la Grèce, de statues en marbre ou en bronze, de chars attelés, que l'on avait consacrés aux dieux, aux héros ou aux vainqueurs des jeux olympiques.

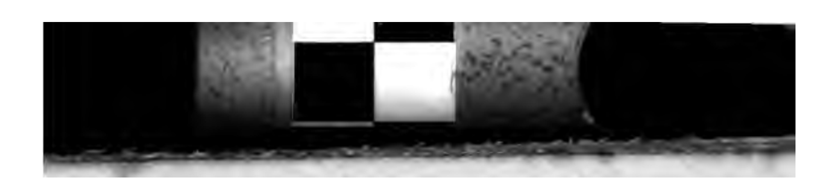
Arrêté devant chacun de ces simulacres, on se racontait l'un à l'autre l'histoire du lutteur dont ils rappelaient les souvenirs.

Celui-ci était Cléomède, qui n'avait point su rester maître de lui-même; il avait tué son adversaire, et, privé du prix qu'il espérait, il était devenu fou.

Cet autre était Théagène, *douze cents fois* vainqueur! — Un rival jaloux avait voulu arracher de dessus sa base la statue qu'on lui avait élevée à Thasos; la statue l'avait écrasé.

Ce troisième était Milon de Crotone qui, écoutant la leçon d'un philosophe pythagoricien, avait soutenu sur ses épaules la salle près de crouler, et avait ainsi donné aux auditeurs le temps de fuir.

Ce quatrième, Polydamas, qui avait étouffé un lion, dans ses bras, sur le mont Olympe.



On comprend quelles excitations pour les jeunes athlètes.

Puis les jeux eux-mêmes avaient un caractère de noblesse austère. Avant d'y être admis, les concurrents devaient jurer, sur les victimes sacrées, qu'ils se conduiraient en hommes d'honneur. Au moment où tous étaient rangés à l'entrée de l'arène, un héraut s'écriait :

Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers ou d'avoir mal vécu ?

Il y avait une attente solennelle ; le silence de la foule constatait que c'étaient des hommes libres et de bonne renommée.

Le vainqueur ne recevait qu'une simple couronne d'olivier, mais il était nourri aux dépens de la république, déchargé d'impôts, reçu en triomphe sur un char qui entrait par une brèche faite aux murailles de sa ville natale, chanté par les plus grands poëtes et immortalisé par la statuaire.

Et ne croyez pas que le concours fût seulement ouvert à la force, à l'agilité, au courage; il y avait aussi des luttes poétiques. Denys, tyran de Syracuse, envoya des récitateurs char-

gés de faire entendre ses vers; malheureusement les vers royaux parurent détestables; on les siffla et les récitateurs furent chassés d'Olympie.

Les jeux étaient, en outre, un moyen d'exhibitions générales, quelque chose comme nos grandes expositions modernes. On y voyait toutes les inventions nouvelles. Des peintres y apportaient leurs tableaux, des médecins y venaient avec les malades qu'ils avaient guéris, car il paraît qu'alors les médecins guérissaient déjà; des philosophes y exposaient leurs systèmes; et ce grand rendez-vous de toutes les intelligences n'était pas seulement une occasion de resserrer le lien fédéral de la Grèce, toujours prêt à se rompre, mais un puissant moyen de progrès et d'éducation publique.

Ce fut là que se présenta Hérodote avec ce qu'il avait écrit de son histoire.

Il annonça à la foule assemblée qu'il allait lire le récit de la grande expédition de Xerxès contre la Grèce.

Le souvenir n'en avait été consigné jusqu'alors que dans les entretiens des combattants et



dans quelques relations incomplètes ou confuses. La véritable histoire n'existait point encore. C'était donc, pour la multitude assemblée, quelque chose d'étrange et de nouveau.

Figurez-vous l'historien placé sur un lieu élevé et entouré de cette foule d'auditeurs, députés volontaires de tous les peuples de la Grèce; il déroule les pages qu'il tient à la main, annonce le combat des Thermopyles et commence, avec l'accent noble et mélodieux particulier aux Grecs de l'Asie.

Les Grecs avaient délibéré et leur résolution était prise quand Xerxès envoya un cavalier pour reconnaître leur nombre dans les défilés où ils s'étaient postés, et savoir à quoi ils s'occupaient; il avait entendu dire en Thessalie qu'un petit corps de troupes gardait ce passage, et qu'elles avaient à leur tête les Lacédémoniens commandés par Léonidas de la race d'Hercule.

Le cavalier qui s'approcha de l'armée l'examina avec soin; mais il ne put voir les bataillons campés derrière la muraille qui barrait la gorge de la montagne, et qu'on avait relevée; il aperçut seulement le poste placé en avant. C'étaient des Lacédémoniens : les uns se livraient aux exercices du gymnase, les au-

tres prenaient soin de leur chevelure. Ce spectacle l'étonna ; il les compta, puis repartit tranquillement, après avoir tout observé. On le méprisait tant qu'on ne prit point la peine de le poursuivre.

Le cavalier, de retour, raconta à Xerxès ce qu'il avait vu. Le roi ne put s'imaginer que ceci annonçât des gens prêts à donner la mort ou à la recevoir ; il envoya chercher Démarate, fils d'Ariston, qui était dans le camp, et l'interrogea sur les Lacédémoniens.

— O roi, répondit Démarate, je t'ai déjà parlé de ce peuple quand nous nous sommes mis en marche vers la Grèce, et tu t'es raillé de mes prévisions. Bien qu'il soit dangereux de dire la vérité à celui qui peut tout, écoute-moi. — Ces hommes sont venus pour te disputer le passage et ils s'y préparent. *La chevelure est le symbole de l'homme libre, et c'est pourquoi ils en prennent soin au moment où ils vont combattre pour leur liberté....*

Ces paroles ne persuadèrent point le roi ; il laissa passer quatre jours dans l'espoir que les Grecs prendraient la fuite ; le cinquième, enfin, comme ils ne se retiraient pas, Xerxès s'irrita de cette impudence et envoya contre eux un détachement de Mèdes, avec ordre de les lui amener tous prisonniers.

Les Mèdes fondirent impétueusement sur les Grecs, mais la plupart ne revinrent pas ! De nouvelles troupes suivirent et ne réussirent pas mieux. Le roi com-

prit alors qu'il avait dans son armée beaucoup d'hommes et peu de soldats...

Les Mèdes maltraités se retirèrent, et les Perses prirent leur place. C'étaient eux que le roi appelait les *immortels*, et que commandait Hydarnes. Ils allèrent à l'ennemi comme à une victoire certaine; mais lorsqu'ils en furent venus aux mains, ils n'eurent pas plus d'avantages que les Mèdes, parce que leurs piques étaient moins longues que celles des Grecs, et qu'ils combattaient dans un lieu étroit où ils ne pouvaient profiter de leur nombre....

On dit que le roi qui regardait le combat fut tellement effrayé pour son armée, qu'il s'élança trois fois du trône sur lequel il était assis. Tous les efforts des barbares furent inutiles ce jour-là, et ils ne réussirent pas mieux le lendemain. Ils croyaient que les Grecs, fatigués et couverts de blessures, ne pourraient plus lever les mains; mais, divisés par peuples et par bataillons, ils combattirent tour à tour, à l'exception des Phocidiens, qu'on avait placés sur la montagne pour en garder le sentier.

Les Perses découragés se retirèrent.

Le roi ne savait à quoi se décider, lorsque Éphialtes, Mélien de nation et fils d'Eurydème, vint le trouver dans l'espoir d'une riche récompense. Ce traître lui découvrit le sentier qui conduit par la montagne aux Thermopyles, et causa ainsi la perte des Grecs...

Xerxès ravi envoya Hydarnes pour suivre la route

indiquée. Celui-ci partit du camp à l'heure où l'on allume les flambeaux. Ce sentier, découvert par les Méliens, qui sont les habitants primitifs du pays... commence à l'Asope... il va vers le haut de la montagne et finit vers la ville d'Alpènes... c'est là qu'il est le plus étroit...

Les Perses ayant passé l'Asope... marchèrent toute la nuit. Ils avaient à droite les monts Œtéens, à gauche ceux des Trachiniens. Ils avaient déjà atteint le sommet de la montagne, lorsque l'aurore commença à paraître. On avait placé là, comme je l'ai déjà dit, mille Phocidiens pesamment armés, pour garder le sentier... Les Perses montaient... sans être aperçus; les chênes qui couvrent la montagne empêchaient de les voir. Le temps était calme, le bruit de leurs pieds sur les feuilles mortes les trahit; les Phocidiens coururent s'armer, et les barbares parurent presque aussitôt.

Ils furent surpris à la vue de cette troupe et Hydarnes, craignant que ce ne fussent des Lacédémoniens, interrogea Éphialtes; mais, instruit de la vérité, il rangea les Perses en bataille. Les Phocidiens, accablés d'une nuée de flèches s'enfuirent sur la cime des montagnes, où ils se préparèrent à combattre comme des gens dévoués à la mort. Mais Hydarnes et les Perses, guidés par Éphialtes, descendirent des hauteurs sans s'occuper d'eux.

Le devin Mégistias... apprit le premier aux Grecs



qui gardaient le passage, qu'ils devaient périr le lendemain au lever de l'aurore; des transfuges les avertirent ensuite du détour que faisaient les Perses; enfin le jour parut et les sentinelles accoururent des hauteurs...

Après avoir délibéré, Léonidas congédia les alliés, qui ne se retirèrent que par obéissance. Les Thébains et les Thespiens restèrent seuls; les premiers de force, Léonidas les retenait comme otages, les seconds de leur propre volonté. Ils déclarèrent qu'ils voulaient mourir avec Léonidas et les Spartiates. Ils étaient commandés par Démophile, fils de Diadromas.

Xerxès fit des libations, au lever du soleil;... puis il se mit en marche... Léonidas et les Grecs qui allaient à une mort certaine s'avancèrent beaucoup plus loin que les jours précédents, jusqu'à l'endroit le plus large du défilé... Les barbares tombaient en foule... Leurs officiers, postés aux derniers rangs, les poussaient vers l'ennemi, le fouet à la main... Beaucoup étaient précipités dans la mer ou périssaient sous les pieds de leurs compagnons. Les Grecs, sûrs de mourir sous les coups de ceux qui avaient tourné la montagne et *allaient les attaquer par derrière*, combattaient comme des gens qui ont donné leur vie. La plupart avaient leurs piques brisées et ne se servaient plus que de l'épée.

Léonidas fut tué en combattant parmi les plus braves... On se disputa longtemps son corps;... enfin les

siens l'emportèrent et maintinrent leur avantage jusqu'à l'arrivée des troupes conduites par Éphialtes.

La victoire changea alors de côté. Les Grecs regagnèrent l'endroit le plus étroit du défilé, passèrent la muraille, et, serrés l'un contre l'autre, ils s'arrêtèrent sur la colline où se voit aujourd'hui le lion de pierre érigé en l'honneur de Léonidas. Ceux à qui il restait encore des épées en frappèrent l'ennemi, les autres combattirent avec les mains nues et les dents... Tous furent enterrés sous un monceau de traits... *Les Thébains seuls avaient passé à l'ennemi.*

Quoique les Thespiens et les Lacédémoniens se fussent conduits en gens de cœur, on dit que Diocénès le Spartiate les surpassa tous... Avant la bataille, ayant entendu dire à un Trachinien que les barbares étaient assez nombreux pour obscurcir le soleil par la nuée de leurs flèches :

— Très-bien, notre hôte, répliqua-t-il; alors nous combattrons à l'ombre...

Tous les combattants furent enterrés à l'endroit où ils avaient péri ; on grava sur leur tombeau et sur le monument élevé à ceux qui étaient morts avant que Léonidas eût renvoyé les alliés, cette simple inscription :

Quatre mille Péloponésiens ont combattu dans ce défilé contre trois millions d'hommes.

La seconde inscription ne regarde que les Lacédémoniens :

Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois.

Figurez-vous, s'il est possible, l'émotion de la foule à ce récit si clair, si noble, si coloré, dans lequel semblait se retrouver quelque chose de l'accent d'Homère! — Et ces glorieux souvenirs étaient encore récents. Les descendants des héros qui avaient combattu et péri étaient là, mille bouches pouvaient confirmer ce qu'avançait l'historien; tous les noms prononcés par lui allaient retentir dans quelques cœurs; c'était la tradition elle-même qui avait pris une voix et qui, muse nouvelle, immortalisait les glorieuses annales de la Grèce.

Les cris et les applaudissements s'élevèrent jusqu'au ciel. Quand ils s'arrêtèrent, Hérodote reprit sa lecture. Cette fois il racontait le combat d'Artémisium, puis celui de Salamine; — après la gloire de Sparte venait la gloire d'Athènes.

Jamais pareil enthousiasme n'avait remué les Grecs aux réunions d'Olympie; c'était comme un nouveau sens qui se révélait à eux. Tous

demandaient à la fois le nom de ce merveilleux étranger qui venait d'élever à leur patrie un monument plus indestructible que le marbre et l'airain. — Ce nom, répété de bouche en bouche, devait retentir bientôt dans toutes les villes. Le matin Hérodote n'était qu'un inconnu, le soir, c'était la plus éclatante renommée de la Grèce.

Au milieu de ce transport général, un jeune homme fondait en larmes. Plus que tous les autres il avait été touché par le langage de la muse historique. Son père le conduisit à Hérodote, qui, frappé de son émotion, lui prédit de grandes destinées. Cette prédiction s'accomplit, car, sans le savoir, il venait d'innoculer le génie historique à celui qui devait le continuer ; non-seulement il avait créé l'histoire, mais il avait créé un historien. — Ce jeune homme était Thucydide.

Hérodote ne s'en tint pas à son triomphe des jeux olympiques. Il parcourut successivement toutes les villes de la Grèce, lisant des fragments de son histoire, qu'il soumettait ainsi au contrôle de ceux-là mêmes qui y avaient été

acteurs par leurs pères ou par eux-mêmes, compulsant les archives, interrogeant les monuments et les hommes.

Cette manière d'écrire les annales d'un peuple en consultant surtout la tradition vivante, a été beaucoup critiquée par ceux qui n'acceptent pour authentiques que les documents écrits et semblent croire que le mensonge ne peut se glisser sous un cachet officiel. C'est à cette école, qui ne cherche la vie des nations que dans les greffes et les archives, que nous devons l'histoire aride qui s'est perpétuée jusqu'à notre siècle. Grâce à elle, la France spécialement n'a eu, pendant longtemps, que des historiographes et pas d'historiens.

Sans doute nous connaissons les inconvénients de l'histoire écrite, comme celle d'Hérodote, au moyen des traditions locales. Faite à travers la sensation, elle en subit souvent les erreurs; mais il ne faut pas oublier que cette sensation elle-même est un des éléments que l'on doit faire connaître. L'histoire ne consiste pas seulement dans les événements d'une époque, mais dans ses sentiments, dans ses pas-

sions, dans ses préjugés. La manière dont un fait est compris par la foule constitue une partie de son importance historique. Réduire l'histoire à la logique, ce n'est rien moins que refaire le monde et le présenter, non tel qu'il est, mais comme nous voudrions qu'il fût.

Supposez, par exemple, qu'on racontât l'épisode de Jeanne d'Arc en écartant la tradition de ses visions, en ne disant rien des croyances populaires, en détruisant enfin la légende pour s'en tenir aux faits rationnels et certains. — Aura-t-on l'histoire du siècle et celle de l'héroïne? — Aura-t-on même la vérité? — Non, évidemment, car la vérité d'une époque se compose de ses ignorances et de ses erreurs aussi bien que de ses actes. Les nations ont aussi un corps et une âme ; les rêves même de celle-ci ont leur importance, car ils nous font connaître les individualités de la race et du temps.

Hérodote eut donc raison de mêler à son histoire les traditions fabuleuses; elles complètent le tableau et font, pour ainsi dire, revivre les sociétés qu'il veut nous raconter. Ainsi,

quand il dit qu'à Platée on vit un jeune inconnu combattre parmi les Grecs de manière à décider la victoire et que l'on pensa que c'était un dieu, ce fait ne nous révèle-t-il pas la disposition des esprits? Ne prouve-t-il pas que les Grecs eux-mêmes regardèrent leur victoire comme un miracle? Quel avantage y avait-il à passer sous silence cette légende? à la soumettre à une critique philosophique? à substituer au génie du temps le génie particulier de l'historien? La fable rapportée par Hérodote ne contribue-t-elle pas à nous faire mieux connaître les Grecs? — Et cette fable elle-même n'est-elle pas l'image d'une réalité? Oui, sans doute, des dieux combattaient pour la Grèce, — les mêmes dieux qui combattaient pour la Suisse, lorsqu'à force de courage et de dévouement elle reconquit son indépendance; les mêmes qui conduisaient les armées françaises à Jemmapes et à Valmy quand elles repoussèrent l'étranger du sol de la patrie.

Hérodote mit douze années à parcourir la Grèce pour perfectionner et compléter son histoire. Lorsqu'il vint la lire aux fêtes des *Pana-*

thénées, les Athéniens voulurent exercer l'hospitalité envers le grand historien d'une manière digne d'eux, et ils lui firent présent de dix talents (cinquante-quatre mille francs de notre monnaie).

Mais l'âge n'avait pas amorti chez Hérodote le goût des voyages. Apprenant que ses nouveaux hôtes envoyaient une colonie en Italie, à Thurium (ville bâtie sur les ruines de l'ancienne Sybaris), il se joignit à la troupe qui partait, s'établit dans la nouvelle cité et continua à y travailler jusqu'à sa mort.

Aucun historien ne nous a autant appris qu'Hérodote sur la géographie, sur les mœurs, sur les croyances et sur les événements chronologiques des peuples antiques. Nous devons à lui seul, parmi les écrivains profanes, tout ce que nous savons :

1° Sur l'origine, les progrès et la décadence des monarchies assyriennes, babyloniennes, mèdes et persiques.

2° Sur l'histoire de la Lydie et des conquêtes de Cyrus.

3° Sur la conquête de l'Égypte par Cam-

byse, sur la constitution géographique, les productions, les lois et les arts de cette contrée.

4° Sur les successeurs de Cyrus, — il nous a donné le récit de l'expédition de Darius chez les Scythes, avec la description de tous les pays du nord de l'Europe et de l'Asie, qui étaient alors connus.

Ceci forme, pour ainsi dire, l'avant-propos de la lutte des Perses contre les Grecs et appartient en propre à Hérodote. — Quant aux guerres médiques, d'autres les avaient racontées avant lui, mais il semble les avoir tous absorbés. — Les précédentes histoires sont venues s'engloutir dans la sienne, comme les fleuves qui, en se jetant dans la mer, y perdent jusqu'à leurs noms.

On l'a souvent attaqué pour ses fables et ses inexactitudes.

Au sujet des fables, nous avons déjà dit comment elles nous semblaient une partie importante de l'histoire, et nous croyons que ceux même qui s'en plaignent aiment mieux les trouver dans Hérodote que de les ignorer.

Quant à son inexactitude, c'est autre chose,

et nous croyons qu'elle a été fort exagérée. Chaque jour les découvertes de nos voyageurs modernes en font foi. Les savants qui accompagnaient l'expédition d'Egypte ont constaté que presque toutes les descriptions d'Hérodote étaient encore d'une saisissante vérité, et nous nous rappelons avoir entendu nous-même l'illustre Geoffroi St-Hilaire raconter comment il vérifia certains détails d'histoire naturelle regardés jusqu'alors comme des contes de nourrice. Il citait entre autres exemples des détails relatifs au crocodile.

— D'après Hérodote, nous disait-il, lorsque cet amphibie repose sa tête sur les bords du Nil pour humer l'air, un petit oiseau pénètre dans sa gueule et s'y joue en sûreté sans que le vorace animal fasse le moindre mouvement, de peur d'effrayer son hôte. On regardait ce récit comme un fable ridicule, et moi-même j'étais, je l'avoue, peu disposé à y ajouter foi ; mais quand je pus observer les crocodiles au bord du fleuve, je vis de mes propres yeux un petit oiseau (le pluvier, de Buffon) entrer dans leur gueule, y voleter librement, et les redoutables

amphibies demeurer immobiles, comme s'ils eussent craint de le déranger. En examinant de plus près, je reconnus que cette patience était intéressée, car l'oiseau débarrassait leur palais d'une foule d'insectes qui leur causait une gêne insupportable et que leur langue trop courte ne pouvait chasser.

En géographie on a également reproché à Hérodote des erreurs qui, à l'examen, se sont trouvé des vérités. Ainsi, Strabon le raillait d'avoir cru que la mer Caspienne fût une mer isolée et déclarait avec confiance que ce n'était qu'un golfe de la mer du Nord.

Seulement, il faut distinguer dans Hérodote ce qu'il a entendu dire de ce dont il a été témoin. Il croit trop facilement ce qu'on lui raconte, mais ses propres observations sont pleines de sagacité : il se laisse souvent tromper : lui ne nous trompe jamais.

Au reste, s'il a émis beaucoup d'erreurs, c'est qu'il a beaucoup rapporté ! Son livre est le répertoire le plus étendu qui nous reste, sur les connaissances de l'antiquité ; il complète Homère. — Il est facile de ne point errer,

lorsque, comme Thucydide, par exemple, on évite tout détail sur les lieux et sur les choses, et que l'on se contente de raconter les événements ou de faire parler les personnages de l'histoire contemporaine.

La mauvaise réputation faite à Hérodote est surtout due à Voltaire. Il avait dit, en parlant de lui : « *Ce père de l'histoire qui nous a fait tant de contes*, » et l'épigramme de l'auteur du siècle de Louis XIV a été regardée comme un jugement.

Nous avons vu, à propos de Sophocle, comment Voltaire connaissait l'antiquité et avec quelle légèreté il jugeait ce qu'il n'avait point étudié. Un de ses héritiers directs qui, à son exemple, sait parler agréablement de tout, M. Mérimée, a renouvelé dernièrement l'attaque contre Hérodote.

M. Mérimée prétend savoir plus au juste que l'historien d'Halicarnasse la manière dont on a combattu aux Thermopyles et à Platée. Il affirme que toute la supériorité des soldats de Léonidas et de Pausanias tenait à ce qu'ils connaissaient mieux que leurs adversaires l'*E*-

cole de peloton ! de patriotisme, d'enthousiasme, il n'en faut point parler ; ce sont des mensonges poétiques pour lesquels les historiens se sont donnés le mot. La preuve que les Perses n'avaient aucun moyen de résister aux Grecs, c'est qu'on a trouvé aux Thermopyles des flèches armées de pierres aiguisées, ce qui indique, d'après M. Mérimée, que les soldats de Xerxès n'avaient pas d'autres armes ! — C'est le raisonnement de l'antiquaire qui, trouvant dans quelques siècles, sur un de nos champs de bataille, une lance de cosaque, en conclurait que les Russes ne se servaient ni du fusil ni du canon.

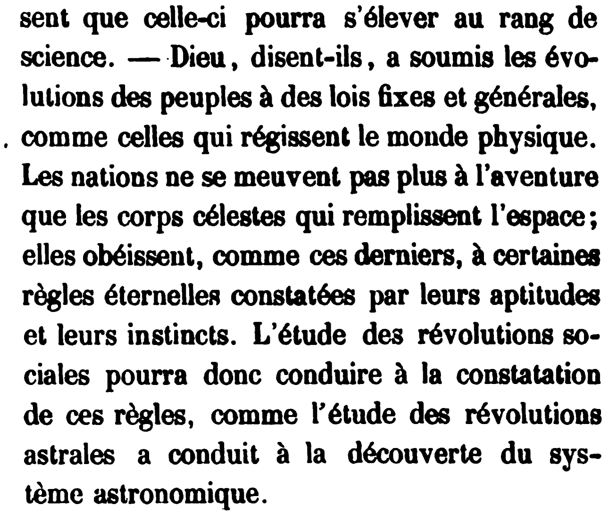
M. Mérimée ajoute qu'Hérodote lui-même ne s'est pas pris au sérieux, et qu'il se regardait si bien comme un poëte qu'il a donné à chacun des livres de son histoire le nom d'une muse !

D'abord, M. Mérimée oublie que les muses n'étaient pas seulement consacrées à la poésie et qu'elles présidaient à toutes les sciences et à tous les arts. — Ensuite, il fait abstraction d'une circonstance chronologique qui n'est pas sans importance, c'est que cette espèce de dé-

dicace de l'histoire d'Hérodote aux muses n'est point son œuvre, mais celle de ses admirateurs! Ceux-ci voulurent constater, par un symbole, l'universalité des connaissances de l'historien, et loin de penser qu'ils *abaissaient* ainsi son histoire au rang des poëmes, ils crurent exprimer qu'elle révélait le complet développement des facultés humaines.

Faut-il conclure de tout ceci que la manière d'Hérodote est un modèle à imiter par les modernes? — Non sans doute. — L'histoire racontant la vie entière d'une société doit s'élargir à mesure que cette vie s'agrandit elle-même. Un siècle ne peut en raconter un autre qu'avec ce qu'il sait. Chaque génération allume sur la route de l'humanité quelques nouveaux flambeaux dont la clarté s'étend du présent dans le passé. — La multiplicité et la facilité des rapports entre les races; les mille découvertes qui nous ont dévoilé la plupart des phénomènes de la nature; la connaissance plus nette de l'homme social; tout se réunit pour illuminer et pour étendre le domaine de l'histoire.

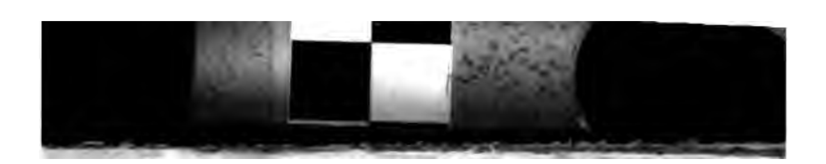
Quelques philosophes vont plus loin. Ils pen-



sent que celle-ci pourra s'élever au rang de science. — Dieu, disent-ils, a soumis les évolutions des peuples à des lois fixes et générales, comme celles qui régissent le monde physique. Les nations ne se meuvent pas plus à l'aventure que les corps célestes qui remplissent l'espace; elles obéissent, comme ces derniers, à certaines règles éternelles constatées par leurs aptitudes et leurs instincts. L'étude des révolutions sociales pourra donc conduire à la constatation de ces règles, comme l'étude des révolutions astrales a conduit à la découverte du système astronomique.

Nous énonçons ces idées sans les discuter; mais, quel que soit le jugement que l'on porte sur cette philosophie de l'histoire, il faut au moins reconnaître que l'observation attentive des temps et des hommes éclairera de plus en plus l'historien, et que, s'il ne peut arriver à une science véritable, soumise à des lois certaines comme l'astronomie, il arrivera du moins à une sorte de science conjecturale, comme la médecine, suffisante pour déduire les causes de l'examen des symptômes.

Il ne pouvait être question de rien de pareil au temps d'Hérodote. Il inventait, pour ainsi dire, l'histoire, et, dans cette première tentative, il devait rassembler un peu confusément tout ce qui se rattachait aux peuples qu'il voulait faire connaître. Aussi son récit a-t-il le caractère d'une grave causerie. Non-seulement il y rapporte tout ce qu'il sait, mais il y introduit l'exposition de sa politique et de sa philosophie; l'histoire est pour lui un thème qu'il embellit de tous les enseignements que lui fournissent la mémoire ou la raison. Ainsi il raconte l'aventure de Solon chez Crésus (aventure apocryphe qu'il emprunte à la tradition), uniquement pour développer ses idées sur la sagesse et le bonheur. Il suppose, après la mort de Smerdis, un débat entre les seigneurs perses au sujet de la forme à donner au gouvernement, dans le seul but d'exprimer ses propres principes sur l'organisation des États. En cela, il fait ce que font tous les poëtes et tous les philosophes de l'antiquité. Dans ces sociétés moins compliquées que les nôtres, la science et l'art ne s'étaient point aussi nettement divisés en por-



tions distinctes ; les spécialistes n'avaient pas envahi le domaine de l'idée; tout était dans tout, et avant d'être un dramaturge, un historien, un épique, on était un sage, c'est-à-dire un homme. De là cette confusion entre les genres qui nous frappe plus ou moins dans les grands écrivains de la Grèce et de Rome; cette tendance dogmatique, cette disposition à aborder tous les sujets. Chez Hérodote, elle est plus visible peut-être que chez aucun autre. Il n'évite aucun développement, il multiplie les détails, il ouvre à chaque instant une longue parenthèse pour compléter une explication qui laisse voir un coin de quelque nouvel horizon. C'est un homme qui a beaucoup appris et qui raconte avec une abondance pleine de charme. Je ne sais quelle noble bonhomie respire dans l'ensemble de son récit; tout s'y presse, tout s'y entremêle sans disgrâce. On l'a appelé l'Homère de l'histoire et il a mérité ce nom par la souplesse, l'ampleur et la sérénité de son génie. Lisez, par exemple, cette description du passage de l'Hellespont par l'armée de Xerxès.

Les Perses se préparent à passer le détroit; mais ils attendirent que le soleil parût à l'orient des cieux. Ils brûlèrent alors sur le pont beaucoup de parfums, et le chemin fut jonché de branches de myrte. Xerxès, qui arriva lui-même, fit avec une coupe d'or des libations à la mer, il pria le soleil d'écarter les obstacles qui pourraient l'empêcher de conquérir l'Europe, et, sa prière finie, il jeta la coupe dans les flots avec une cratère d'or et un glaive persique, soit qu'il en fît don au soleil, soit qu'il voulût apaiser, par ces offrandes, l'Hellespont qu'il avait fait fustiger autrefois.

Cette cérémonie achevée, on fit passer sur le pont tournée vers le Pont-Euxin toute l'infanterie et toute la cavalerie, sur l'autre, qui regardait la mer Égée, les bêtes de somme et les gens de service. Dix mille Perses marchèrent les premiers, la tête ceinte d'une couronne; après eux venait un corps de troupes composé de toutes les nations. Il n'en passa pas davantage ce jour-là.

Le lendemain, les cavaliers et les soldats qui portaient leurs piques la pointe vers la terre, traversèrent les premiers. Après eux venait le char du soleil, traîné par les chevaux sacrés; puis Xerxès lui-même, accompagné des porteurs de lances et de mille cavaliers. Il était suivi du reste de l'armée. La flotte se détacha alors également du rivage et gagna l'autre bord.

Quand il eut touché la terre d'Europe, le roi regarda

défiler son armée sous les coups de fouet, ce qui dura pendant sept jours et sept nuits sans aucun relâche. On prétend qu'un habitant des bords de l'Hellespont, qui contemplait ce spectacle, s'écria :

— O Jupiter ! pourquoi, sous la forme d'un Perse et sous le nom de Xerxès, traînes-tu à ta suite tant d'hommes pour détruire la Grèce, quand tu pouvais le faire seul, et rien qu'en le voulant !

N'est-ce pas un grand spectacle que celui de cette armée de dix-huit cent mille hommes traversant la mer *sous les coups de fouet*, sur un pont jonché de branches de myrte et devant les yeux du roi qui la regarde du haut d'un trône de marbre dressé au haut de la colline ? Et comme le récit se termine bien sur cette réflexion de l'Hellespontin effrayé, qui regarde Xerxès comme la personnification de Jupiter lui-même.

La page suivante donne le dénombrement de l'armée persane et la description des costumes et des armes. On croit lire un des beaux passages de l'*Iliade*, avec plus de rapidité dans la narration et plus de précision dans les détails.

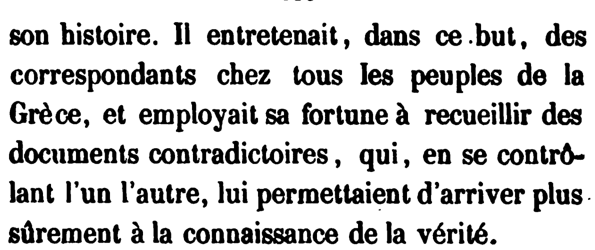
L'histoire d'Hérodote s'arrête à la bataille de

Mycale, livrée en Carie, et où les Grecs achevèrent la défaite des Perses.

Elle se termine donc avec les guerres médiques. Thucydide la continue et raconte les vingt et une premières années de la guerre du Péloponèse, qui dura vingt-huit ans.

Nous avons dit comment il s'était révélé à Olympie, en entendant la lecture faite par Hérodote, et quelles avaient été les prédictions de ce dernier.

Thucydide était né à *Halimonte,* bourg de l'Attique. Il descendait par sa mère de Miltiade, le vainqueur de Marathon, et par son père d'Olarus, roi de Thrace. Élève d'Anaxagore, il puisa dans ses enseignements le mépris pour les superstitions païennes et cette tendance à la philosophie rationaliste qui se trahit partout dans son histoire. Il se maria en Thrace, où il reçut pour dot une mine d'or qui lui donnait d'immenses revenus. Riche et allié par le sang à Pisistrate, il se rattacha naturellement au parti aristocratique d'Athènes. Cependant il demeura longtemps étranger aux affaires publiques, uniquement occupé de réunir les éléments de



son histoire. Il entretenait, dans ce but, des correspondants chez tous les peuples de la Grèce, et employait sa fortune à recueillir des documents contradictoires, qui, en se contrôlant l'un l'autre, lui permettaient d'arriver plus sûrement à la connaissance de la vérité.

Il se trouva enfin mêlé lui-même aux événements qu'il s'était d'abord contenté de raconter. Nommé général par les Athéniens et envoyé à la défense des mines de l'île de Thasos, il ne put empêcher le général lacédémonien Brasidas de prendre la ville d'Amphipolis (en Macédoine). Les Athéniens, irrités d'un désastre qu'ils attribuaient à sa négligence, l'exilèrent. Cléon, un des chefs du parti populaire, que nous avons vu attaqué avec tant de violence par Aristophane, fut le principal auteur de sa disgrâce.

Cet exil, douloureux pour l'homme, fut profitable à l'historien. Il lui permit de vivre successivement chez les différentes nations belligérantes et de recueillir plus exactement les principaux faits de la guerre.

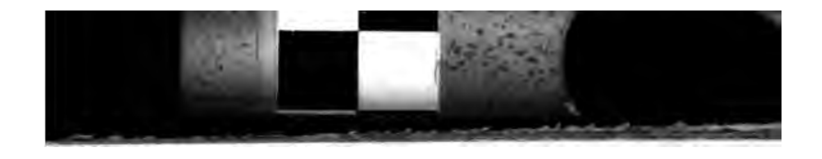
Il fut rappelé à Athènes après un exil de

vingt ans, mais on ne sait point au juste s'il profita de ce rappel. La fin de sa vie reste couverte d'un voile. Quelques biographes disent qu'il mourut de mort violente, les uns dans sa patrie, les autres en Thrace.

Son histoire est partagée en huit livres, dont le dernier ne paraît être qu'une esquisse; on a même prétendu qu'il n'était pas de lui et on l'a successivement attribué à Théopompe et à Xénophon.

Quoi qu'il en soit, l'histoire de Thucydide est composée d'après un système complétement différent de celui adopté par Hérodote. Écrivain philosophe, Thucydide s'occupe moins de détailler les faits que de rechercher leurs causes. Il analyse les caractères, explique les raisons et les sentiments, fait, en un mot, la psychologie de l'histoire.

Aussi, au lieu de raconter les actes de ses personnages, les fait-il parler longuement et expliquer eux-mêmes les motifs de chaque décision ou de chaque événement. Ayant à rendre compte d'une époque de débats privés entre les républiques grecques, il a senti le besoin



de mettre en scène les acteurs, de les faire parler. Ces discours ne sont donc en réalité qu'une forme; au lieu de raconter les causes, il les fait déduire aux personnages eux-mêmes. Il avoue, au reste, dès les premières pages de son histoire, la méthode qu'il a suivie.

Rendre de mémoire et dans les termes précis les discours qui furent tenus lorsqu'on se préparait à la guerre, c'est ce qui était difficile pour moi-même, quand je les avais entendus, et pour ceux qui m'en rendaient compte, de quelque part qu'ils les eussent appris. Je les ai rapportés d'après ce qu'il me semblait que les orateurs avaient dû dire dans les circonstances où ils parlaient, me tenant, pour le fond, aussi près que possible de ce qui avait été dit en réalité.

Il est donc bien entendu que le plus souvent c'est Thucydide qui parle au nom de ses personnages.

Cette méthode, adoptée plus tard par toute une école d'historiens, a quelques avantages compensés par de sérieux inconvénients.

Les avantages sont :

D'abord la précision et la finesse de l'analyse. Dans ces discussions oratoires, tous les



arguments sont tour à tour présentés et combattus; c'est un débat où les deux parties prennent successivement la parole.

Secondement, le mouvement et l'éloquence. — Ces discours directs permettent tout, depuis la logique familière jusqu'au lyrisme. Ils s'entrecoupent de dialogues, d'exclamations. — C'est la tragédie transportée dans l'histoire.

Mais les inconvénients l'emportent de beaucoup sur les avantages.

Le premier, et le plus grave, est la disette de tous les renseignements qui ne peuvent trouver place dans le débat oratoire. Géographie, anecdotes, mœurs, biographies, tout disparaît; l'histoire n'est plus qu'un *Forum* où des orateurs se répondent; le reste de la vie des peuples demeure voilé.

Puis, à la longue, cette perpétuelle plaidoirie fatigue. Ces harangues sévères et arrangées exigent une attention qui se lasse. On voudrait sortir quelquefois du monde officiel pour entrer dans l'intimité des nations. Après avoir lu, rien ne reste dans la mémoire qu'un cliquetis confus d'arguments contradictoires.

Aussi Thucydide est-il bien plus un modèle pour les orateurs que pour les historiens. Les anciens regardaient son livre comme l'école de l'éloquence. Démosthène le copia, dit-on, huit fois, et en savait toutes les harangues par cœur.

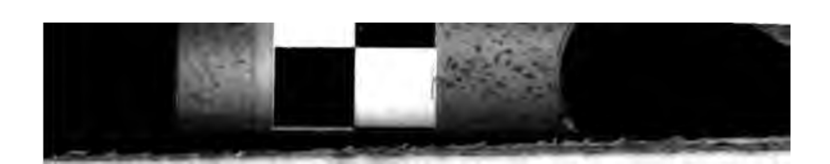
Cependant, il faut le reconnaître, il y a, dans l'histoire de Thucydide un sens politique très-haut, une raison un peu froide, mais sûre, et une réserve qui donne à tout ce qu'il rapporte un remarquable caractère d'authenticité. On sent qu'il se place au-dessus des événements dans la sphère pure des idées, et que de là il juge les choses et les hommes avec une austérité sereine.

Parfois même sa gravité se détend et laisse glisser un sourire sur ses traits un peu sombres. C'est ce qu'on a remarqué par exemple dans le récit de la ridicule entreprise de Cylon, qui, sur la foi d'un oracle, voulut s'emparer de la tyrannie à Athènes. Les anciens disaient, à propos de ce passage et de quelques autres du même genre : — *Ici le lion a ri!*

Le plus beau des livres de Thucydide est le

septième, où il raconte les désastres des Athéniens en Sicile. Il est impossible de mieux rendre compte des causes, des circonstances, des résultats ; l'homme politique et l'homme de guerre se montrent tour à tour avec une égale supériorité.

Nous voudrions pouvoir le citer ; renfermé dans un espace trop étroit, nous devons nous contenter d'ouvrir le volume et de vous donner le premier discours qui tombe sous nos yeux. C'est celui des députés corinthiens à l'assemblée des Spartiates, lorsqu'ils veulent exciter ceux-ci à la guerre contre Athènes. Il suffira pour vous faire connaître la manière de Thucydide, autant toutefois que le peut une traduction ; car, de tous les auteurs anciens, le continuateur d'Hérodote est, sans aucun doute, celui qui a le plus à souffrir d'une pareille transmission. Outre le laconisme presque énigmatique de sa forme, que notre langue ne peut reproduire, il s'était fait un style à lui, qui constitue, dans le grec même, un véritable langage. Non-seulement il ressuscite des mots anciens, transporte dans la prose les expressions habituellement réservées



à la poésie, et brise, à chaque instant, l'harmonie de la phrase ; mais il renverse l'ordre des mots, afin de reproduire, dans sa forme, le désordre des faits ou des idées. Il recherche la rudesse, les chutes inattendues ; tout enfin, chez lui, tend à la force et à l'originalité par les voies les plus hasardeuses. Le moyen de faire comprendre un pareil style dans notre langue qui pousse la religion de la clarté, de l'exactitude et de la sobriété jusqu'à la superstition ? Ne vous étonnez donc pas si vous ne trouvez dans la version française que le fantôme de Thucydide. Le peintre ne peut se servir que de ce qu'il a sur sa palette et ce n'est point notre faute si les riches couleurs du grec ne peuvent être reproduites chez nous que par une grisaille.

Vous savez à quelle occasion les Corinthiens avaient envoyé des députés à Lacédémone. Ils se plaignaient de ce que les Athéniens eussent rompu la trêve jurée entre les peuples de la Grèce, en assiégeant Potidée, colonie corinthienne qu'habitaient un grand nombre de Péloponésiens. Alliés eux-mêmes de Sparte, ils re-

prochaient en outre à celle-ci de laisser dépouiller des peuples qui faisaient une partie de sa force et qu'on ne pouvait ruiner sans amoindrir sa puissance.

D'autres députations avaient déjà parlé; les Corinthiens se présentèrent les derniers et lorsque les discours des alliés avaient déjà aigri les Spartiates contre Athènes.

Leur orateur parla ainsi :

O Lacédémoniens, seuls entre tous les Grecs, vous aimez à temporiser. Quand on a besoin de vos forces, au lieu de secours vous offrez des délais! Pour vous opposer à l'accroissement de vos ennemis, vous attendez qu'il soit accompli. On vous dit infaillibles dans votre politique, et les faits prouvent toujours le contraire. — Quand les Mèdes, partis des extrémités du monde, arrivèrent dans le Péloponèse, il se trouva que vous n'étiez point prêts à les combattre, comme il eût été digne de vous; et maintenant que les Athéniens vous menacent, eux qui sont à quelques journées, vous ne songez point à les arrêter; vous remettez à vous défendre lorsqu'ils seront arrivés, et à les repousser quand leurs forces auront doublé.

Vous ne pouvez cependant ignorer que les barbares durent à eux-mêmes la plus grande partie de leurs malheurs, et que si nous l'avons souvent emporté sur

les Athéniens, nous le devons à leurs fautes et non à votre secours. Ceux qui l'ont espéré sans se mettre en défense ont tous succombé! — Nous vous rappelons cela, ô Lacédémoniens, non comme des ennemis, mais comme des amis qui avertissent. On n'accuse que ceux qu'on hait, mais on peut faire des représentations à ceux qu'on aime.

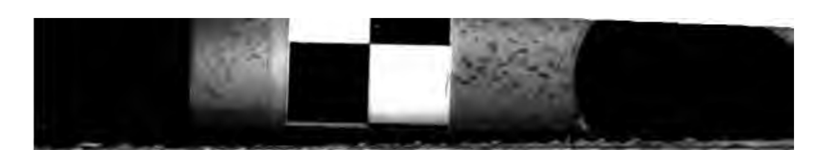
D'ailleurs, si quelqu'un a le droit de se plaindre, n'est-ce point nous, surtout quand nous vous voyons insensibles aux plus grands intérêts, aujourd'hui mis en question, et lorsque vous semblez n'avoir jamais réfléchi à ce que sont ces Athéniens que vous aurez à combattre, et combien ils diffèrent de vous.

Amoureux de nouveautés, ils sont prompts à concevoir et à exécuter ce qu'ils ont conçu. Vous, Lacédémoniens, vous ne savez que conserver ce qui vous appartient, et vous n'aidez jamais aux événements dans les circonstances difficiles. Les Athéniens ont une audace qui dépasse leurs forces; ils vont toujours dans le péril plus loin qu'ils n'en avaient l'intention, et quand tout les menace, ils conservent l'espérance! — Vous, au contraire, vous restez toujours au-dessous de ce que vous pourriez; aucune précaution ne vous donne confiance, et vous ne croyez jamais pouvoir sortir du danger. Ils sont toujours en mouvement, vous toujours en attente; ils aiment à se répandre au dehors, tandis que vous demeurez attachés à vos foyers. En sortant de leurs murailles ils croient ac-

quérir quelque chose ; en quittant vos demeures, vous croyez exposer ce que vous possédez. L'emportent-ils sur leurs ennemis, ils s'avancent tant qu'ils ont de force ; sont-ils vaincus, vous les voyez à peine inquiets. Pour le service de la république, ils hasardent leur vie comme si elle leur était étrangère ; ils semblent n'avoir en propre que la pensée, et toujours elle conçoit de nouveaux desseins au profit de la patrie.

S'ils ne réussissent pas dans un projet, ils se regardent comme dépouillés de ce qui leur appartenait ; s'ils saisissent l'objet de leur ambition, ils croient avoir peu fait, en comparaison de ce qui leur reste à faire. Leur arrive-t-il de manquer une entreprise, ils forment une autre espérance et la réalisent. Ce qui est conçu est aussitôt accompli ! — Tout cela se fait au milieu des fatigues et des dangers. Leur vie entière est une agitation tourmentée. Ils jouissent peu de ce qu'ils ont, parce qu'ils sont toujours occupés d'acquérir. *Ils n'observent point, comme vous, les moindres jours de fêtes.* La fête des Athéniens est de remplir la tâche qu'ils se sont imposée. Pour eux, le malheur est une inaction paisible, la joie une activité laborieuse. On peut les peindre d'un seul trait, en disant qu'ils sont nés pour ignorer le repos et pour le ravir aux autres !

O Lacédémoniens, tel est le peuple que vous avez pour ennemi, et vous temporisez ! Vous ne croyez pas qu'il suffise à la tranquillité d'une nation d'être



juste dans toutes ses entreprises, et de se montrer déterminée à repousser toute insulte ; vous faites consister la justice à ne pas chagriner les autres et à ne pas vous exposer à quelques dommages, même pour votre propre défense. — Une pareille conduite pourrait à peine vous réussir avec des voisins qui vous ressembleraient ; mais, dans les circonstances actuelles, votre politique, comparée à celle des Athéniens, est d'une simplicité par trop antique. Il en est des affaires comme des arts ; on doit suivre tous les changements et profiter de tous les progrès. — Des usages invariables sont bons pour une république au repos ; mais quand il faut affronter un grand nombre de périls, on doit savoir leur opposer un grand nombre de ressources.

.... Il est temps enfin que votre lenteur ait son terme. Secourez dès à présent les Grecs, surtout ceux de Potidée, et ne tardez pas à vous jeter sur l'Attique. N'abandonnez pas à vos plus mortels ennemis des hommes que vous aimez et qui vous sont unis par une commune origine ; ne nous forcez pas nous-mêmes à nous tourner, par désespoir, vers quelque autre alliance ; si nous y étions réduits, nous ne serions coupables ni devant les dieux vengeurs du serment, ni devant les hommes justes, car celui que l'on force, en l'abandonnant, à chercher de nouveaux amis, ne trahit point les traités ; ils ne sont trahis que par ceux qui le laissent sans secours après avoir juré de le défendre.

Cette éloquence est sans doute un peu rude ; elle n'en convenait que mieux à un auditoire spartiate. — Quand Thucydide fait parler ses personnages à Athènes, le langage change et il ne néglige aucune précaution oratoire.

Vous avez pu remarquer dans ce discours un portrait du peuple athénien digne de Tacite ou de Montesquieu, pour le fond, et de La Bruyère pour la forme.

C'est cette finesse et cette profondeur d'aperçus, cette abondance d'arguments qui faisaient dire à un des membres les plus distingués du parlement d'Angleterre, qu'il ne pouvait se discuter dans la chambre aucune question sur laquelle on ne trouvât des lumières dans Thucydide.

Son grand sens politique en avait fait l'auteur favori d'Alphonse V, roi d'Aragon, et de Charles-Quint, qui portait partout avec lui un Thucydide, qu'il ne lisait pourtant que dans la traduction française de Seyssel.

On a prétendu que l'histoire de Thucydide était restée inconnue, et qu'un hasard en ayant fait tomber une copie entre les mains de Xéno-

phon, il sauva ce chef-d'œuvre de la destruction et de l'oubli.

Les biographes ne nous ont rien appris sur la famille de Xénophon. Nous savons seulement qu'il était Athénien, et remarquable par sa beauté et son air modeste. Un jour qu'il traversait une place d'Athènes, un homme vêtu pauvrement et qui marchait les pieds nus l'arrêta avec son bâton.

— Sais-tu, lui dit-il, où l'on achète les choses nécessaires à la vie?

Sans doute, répondit Xénophon en rougissant, on les achète au marché.

— Et la sagesse? ajouta l'inconnu.

Xénophon hésita.

— Viens avec moi, tu le sauras, dit Socrate, car c'était lui, et il emmena Xénophon, qui devint un de ses disciples.

Tous deux servirent ensemble dans les premières expéditions de la guerre du Péloponèse. Ils étaient à *Potidée,* à *Amphipolis*, à *Délium.* Dans cette dernière affaire, Xénophon, entraîné par les fuyards, fut renversé de son cheval et blessé. Socrate le porta sur ses épaules pen-

dant plusieurs stades, jusqu'à ce qu'il l'eût mis à l'abri du danger.

Ces campagnes et plusieurs autres lui apprirent tout ce qui concernait l'art militaire du temps, et en firent un tacticien consommé.

Pris par les Thébains, il profita de sa captivité pour écrire son premier traité, intitulé : *le Banquet,* et dans lequel il exposait les principes de Socrate sur l'amour.

Il composa ensuite son second dialogue, intitulé : *Hiéron.*

Il suppose que Hiéron, tyran de Syracuse, explique toutes les douleurs du pouvoir suprême, et que Simonide, le poëte, lui indique le moyen de bien user de ce pouvoir.

Ce fut par suite de ses rapports avec les Thébains, qu'un Béotien, nommé *Proxène*, l'enrôla parmi les Grecs que le jeune Cyrus attirait en Asie pour disputer la couronne à son frère Artaxercès. Vous connaissez les résultats de cette expédition. A la bataille de Cunaxa, les treize mille Grecs commandés par Cléarque furent vainqueurs à l'aile où ils combattaient : mais le

reste de l'armée de Cyrus fut mis en fuite et lui-même périt de la main de son frère Artaxercès.

Le satrape Tissapherne attira près de lui Cléarque et les autres chefs grecs sous prétexte de faire la paix, mais tous furent égorgés par trahison. Les treize mille Grecs, réduits à dix mille, nommèrent quatre nouveaux chefs, parmi lesquels se trouva Xénophon, et commencèrent la fameuse retraite que ce dernier a immortalisée dans son livre de *l'Anabase*, où il la raconte en détail.

Les dix mille furent huit mois à se rendre du Tigre au Pont-Euxin, à travers des nations ennemies et des pays inconnus. Arrivés en Thrace, ils trouvèrent un corps de Spartiates commandé par Tymbron, qui combattait les Perses et travaillait à mettre Seuthès sur le trône. Les dix mille les y aidèrent, au grand déplaisir des Athéniens, qui venaient de faire alliance avec le grand roi.

La part qu'avait prise Xénophon à cette glorieuse retraite fit proclamer son nom aux jeux olympiques : mais il fut froidement reçu à Athè-

nes, où sa participation aux hostilités contre le roi de Perse était vue d'un mauvais œil.

Pendant son absence, Socrate avait été condamné à boire la ciguë. Il écrivit les *Dits mémorables* et l'*Apologie* pour réhabiliter sa mémoire.

Cette réhabilitation avait été, au reste, tentée par Euripide, même avant la mort de Socrate et en prévision du sort qui l'attendait. Le grand poëte tragique avait fait représenter un *palamède*, dans lequel il personnifiait Socrate succombant aux intrigues et aux calomnies d'Ulysse, qui représentait Mélitus et ses partisans. L'allusion fut à peine comprise lors de l'apparition de la pièce; mais plus tard, après la mort de Socrate, et lorsqu'on commença à le regretter, l'œuvre d'Euripide fut remise au théâtre, et au moment où le chœur s'écrie : « Grecs, vous avez mis à mort l'oiseau des Muses, le meilleur de vous tous et qui n'avait jamais nui à personne, » tous les spectateurs poussèrent un cri et beaucoup fondirent en larmes.

On n'en était point encore arrivé là au retour de Xénophon; ses sympathies pour le fils de Sophronisque ne pouvaient être une recom-

mandation près du peuple. Une autre amitié excitait d'ailleurs les soupçons. C'était celle qui le liait à Agésilas, roi de Sparte! L'aristocratie athénienne ne cachait pas ses prédilections pour Lacédémone, qu'elle préférait à sa propre patrie. Fatiguée de la turbulente démocratie athénienne, elle enviait la forte organisation de Sparte, où une classe privilégiée exploitait sans résistance un peuple entier! Xénophon partageait toutes ces idées, et lorsque Agésilas partit pour son expédition contre les Perses, il le rejoignit, malgré la défense des Athéniens, qui le bannirent pour cause de *laconisme*.

A son retour, il trouva la guerre rallumée en Grèce. Thèbes et Athènes s'étaient coalisées contre Sparte; Xénophon eut le malheur de préférer sa patrie de choix à sa patrie natale, et combattit contre ses concitoyens à Coronnée. Obligé de se retirer à Lacédémone, il y reçut une maison située à Scillonte, des terres et une troupe d'ilotes pour les cultiver. Ce fut là qu'il écrivit l'*Anabase* (retraite des dix mille), les *Helléniques*, qui forment la suite de l'histoire de Thucydide, la *Cyropédie*, espèce de

traité de politique et d'éducation auquel Cyrus donne seulement son nom, et que l'on peut regarder comme le Télémaque de la littérature grecque; enfin les *Cynégétiques* ou traité sur la chasse.

Ce fut seulement au bout de trente ans qu'il fut rappelé de son bannissement; mais il ne voulut pas retourner à Athènes et alla habiter Corinthe.

Il y apprit la ligue des Athéniens et des Spartiates contre les Thébains. — Cette fois ses devoirs se trouvaient d'accord avec ses affections. Il envoya ses deux fils combattre dans l'armée alliée. Tous deux se trouvèrent à Mantinée. Xénophon, le front couronné de feuillages, célébrait un sacrifice, lorsqu'on vint lui apprendre le résultat de la bataille et la mort d'un de ses fils! — Il pâlit et ôte la couronne de son front. — On ajoute que son fils est tombé après avoir frappé à mort Épaminondas, le général ennemi. — Il remet sa couronne en disant :

— Je savais que mon fils était mortel!

Et il achève le sacrifice.

Il écrivit dans sa vieillesse son *Traité des revenus de l'Attique*, et mourut sans être retourné à Athènes.

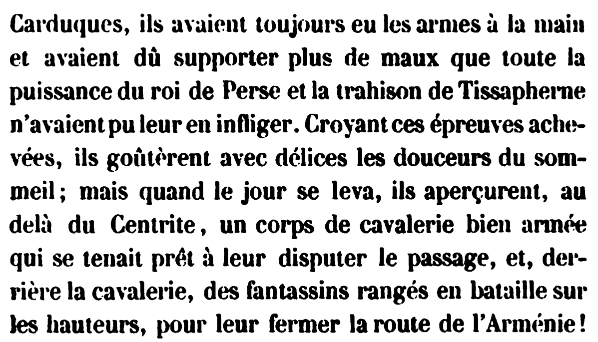
Comme philosophe, Xénophon nous a laissé un reflet plein de charme de son maître Socrate. On sent qu'il le reproduit plus exactement que Platon, qu'il lui donne moins de son propre fond. Comme historien, il est inférieur à ses devanciers.

Hérodote embrasse tout dans son tableau historique de l'Égypte, de la Perse et de la Grèce ; il semble lever le voile qui couvre le monde antique. Thucydide observe avec une sagacité merveilleuse, explique les événements par les causes humaines. Xénophon raconte un peu à l'aventure et attribue tout à la décision des dieux. Il accepte, il se soumet ; le pourquoi des choses ne l'inquiète jamais. Son charme est dans une élégance tempérée, une honnêteté sincère et une douceur qui l'a fait surnommer l'*Abeille attique*. Ses observations sont toujours sages, souvent ingénieuses, mais la forme est petite ; c'est pour lui que les critiques anciens ont inventé l'expression de *style menu*. Cepen-

dant la vérité un peu minutieuse de sa narration attache le lecteur; c'est moins le ton de l'histoire que celui de mémoires historiques; mais il y a dans cette forme quelque chose d'intime, de gracieux et de facile qui donne à ses récits un charme tout particulier.

On le sent particulièrement dans l'*Anabase*, où le calme un peu monotone de l'historien se trouve échauffé par les souvenirs du général. Il fait suivre pas à pas cette incroyable retraite, pendant laquelle les Grecs eurent à vaincre, tout à la fois, les lieux, les éléments et les hommes. Quelques passages suffiront pour vous donner idée de ce récit et de la forme historique de Xénophon. Il s'agit du passage des Grecs chez les Carduques, dont les montagnes semblaient leur opposer un obstacle insurmontable.

Ce jour même, on s'arrêta dans les villages qui dominent la plaine arrosée par le Centrite, qui sépare l'Arménie du pays des Carduques. Le fleuve est à environ sept stades de leurs montagnes. Les vivres qu'on y trouva et le souvenir de ce qu'ils avaient souffert rendit ce cantonnement agréable aux Grecs, car pendant les sept jours employés à traverser le pays des



Carduques, ils avaient toujours eu les armes à la main et avaient dû supporter plus de maux que toute la puissance du roi de Perse et la trahison de Tissapherne n'avaient pu leur en infliger. Croyant ces épreuves achevées, ils goûtèrent avec délices les douceurs du sommeil; mais quand le jour se leva, ils aperçurent, au delà du Centrite, un corps de cavalerie bien armée qui se tenait prêt à leur disputer le passage, et, derrière la cavalerie, des fantassins rangés en bataille sur les hauteurs, pour leur fermer la route de l'Arménie!

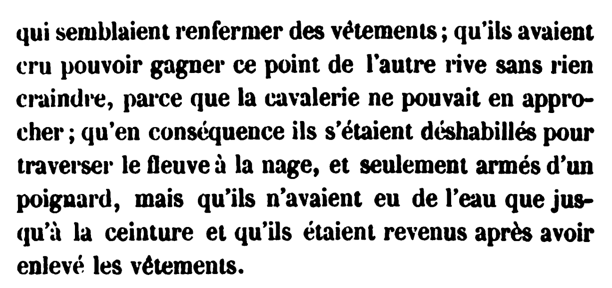
C'étaient les habitants de ce dernier pays, des Mardoniens et des Chaldéens, à la solde d'Orontas et d'Artuque. On parlait des Chaldéens comme d'un peuple libre et guerrier. Ils étaient armés de piques et portaient de grands boucliers d'osier. Les hauteurs qu'ils défendaient étaient éloignées du fleuve de trois ou quatre plèthres; on ne voyait qu'un chemin qui y montât, et il semblait fait de main d'homme.

Ce fut vis-à-vis que les Grecs tentèrent le passage; mais ils reconnurent qu'ils auraient de l'eau plus haut que la poitrine, que le courant était rapide et le lit du fleuve garni de cailloux glissants. On ne pouvait essayer de passer tout armé sans que le courant vous emportât, et si l'on voulait porter ses armes au-dessus de sa tête, on restait exposé sans défense aux flèches et aux traits des ennemis. Il fallut donc se retirer et camper sur la rive.

Dans ce moment même, on s'aperçut que la monta-

gne sur laquelle les Grecs avaient campé la nuit précédente était couverte de Carduques armés! A cette vue, l'armée tomba dans le découragement; elle savait la difficulté de traverser le fleuve, regardait les troupes rassemblées sur l'autre rive pour lui couper le passage, et les Carduques postés à l'arrière pour les prendre à dos au moment où ils se mettraient en marche. On demeura donc ce jour et le suivant sans savoir à quoi se décider; mais Xénophon eut un songe: il rêva que ses pieds étaient pris dans des entraves qui se rompaient d'elles-mêmes et le laissaient libre de ses mouvements! Au jour naissant, il alla trouver Chirisophe pour l'encourager en lui racontant ce qu'il avait vu en rêve.

Chirisophe s'en réjouit, et tous les généraux présents se hâtèrent de sacrifier en attendant le jour. Dès les premières victimes, les entrailles donnèrent des signes favorables. Les généraux et les officiers ordonnèrent alors aux soldats de prendre leur repas. Pendant que Xénophon était à table, deux jeunes Grecs accoururent vers lui (car tout le monde savait qu'on pouvait le déranger de son dîner ou de son sommeil, lorsqu'il s'agissait des intérêts de l'armée); ils lui dirent qu'en ramassant des broussailles sèches pour faire du feu, ils avaient vu au delà du Centrite, entre des rochers qui descendaient jusqu'au lit du fleuve, un vieillard, sa femme et de jeunes esclaves, déposer dans les anfractuosités des espèces de sacs



qui semblaient renfermer des vêtements; qu'ils avaient cru pouvoir gagner ce point de l'autre rive sans rien craindre, parce que la cavalerie ne pouvait en approcher; qu'en conséquence ils s'étaient déshabillés pour traverser le fleuve à la nage, et seulement armés d'un poignard, mais qu'ils n'avaient eu de l'eau que jusqu'à la ceinture et qu'ils étaient revenus après avoir enlevé les vêtements.

Aussitôt Xénophon fit des libations aux dieux et ordonna de verser du vin aux deux jeunes Grecs, afin qu'ils en pussent faire également; il conjura les divinités tutélaires qui lui avaient envoyé le songe et indiqué le gué, de vouloir bien confirmer par le succès des présages si favorables; puis, ce devoir religieux accompli, il mena les jeunes gens à Chirisophe, à qui ils répétèrent leur rapport. Après l'avoir entendu, celui-ci fit, à son tour, des libations, puis, ayant donné ordre à toute l'armée de plier bagage, on assembla les chefs pour délibérer sur les moyens de traverser le fleuve sans perte, de repousser les ennemis qui gardaient l'autre rive et de ne pas être entamés par ceux qu'on laissait derrière soi. Il fut décidé que Chirisophe marcherait à la tête pour traverser le Centrite, suivi de la moitié des troupes, et que les équipages et les esclaves passeraient le gué entre les deux corps.

Ces mesures prises, on se mit en marche. Les deux jeunes Grecs servaient de guides. L'armée longeait le

fleuve qu'elle avait à sa gauche. Elle parcourut ainsi à peu près quatre stades pour arriver au gué.

Pendant la marche, la cavalerie ennemie suivait tous les mouvements des Grecs sur la rive opposée. Arrivé au gué, on posa les armes à terre ; puis Chirisophe le premier, la tête ceinte d'une couronne, quitta ses habits, reprit ses armes et donna ordre aux soldats d'en faire autant. Il dit aux officiers de disposer les cohortes par colonnes et de les faire passer, les unes à droite, les autres à gauche. Pendant ce temps, les sacrificateurs immolaient des victimes sur la rive, tandis que les ennemis faisaient pleuvoir une grêle de pierres et de flèches, dont aucune ne nous atteignait. Les sacrifices ayant été favorables, les soldats entonnèrent tous le *pæan* et poussèrent des cris de guerre auxquels répondirent toutes les femmes ; car beaucoup de Grecs avaient emmené celles qu'ils aimaient.

Chirisophe entra dans le fleuve avec sa division. Xénophon, à la tête des soldats les plus agiles de l'arrière-garde, courut au passage placé en face des montagnes d'Arménie, comme s'il eût voulu y traverser le fleuve et envelopper la cavalerie qui en avait longé le bord. Celle-ci, voyant que les soldats de Chirisophe passaient le gué sans obstacle et que ceux de Xénophon menaçaient de les tourner, se mit à fuir vers le chemin qui conduisait aux hauteurs....

Quand il vit que tout allait bien sur l'autre rive,

Xénophon regagna rapidement le gué que passait l'armée, car on voyait déjà les Carduques descendre dans la plaine pour tomber sur les dernières troupes qui traverseraient.... Les bagages des Grecs et leur suite passaient encore, lorsque Xénophon, faisant exécuter à ses troupes une demi-conversion à gauche, fit face aux Carduques... Il leur ordonne, dès que les pierres lancées par les frondes ennemies arriveraient jusqu'à eux et retentiraient sur leurs boucliers, d'entonner le *pœan* et de fondre sur les Carduques. Aussitôt qu'ils les auraient mis en fuite et que des bords du fleuve la trompette sonnerait la charge, ils devaient exécuter un demi-tour à droite, courir de toutes leurs forces, les serre-files en tête de la ligne, et passer le gué, chaque division marchant droit devant elle, afin de ne point s'embarrasser mutuellement.

— On regardera, leur dit-il, comme le meilleur soldat, celui qui gagnera le premier la rive opposée...

Les Carduques voyant qu'il restait peu de troupes à l'arrière-garde.... attaquèrent hardiment avec leurs arcs et leurs frondes ; mais les Grecs coururent sur eux en chantant l'hymne du combat, et ils ne purent soutenir le choc... Alors la trompette sonne ! A ce bruit guerrier l'ennemi fuit encore plus vite, tandis que les Grecs, au lieu de le poursuivre, se retournent, courent à toutes jambes et traversent le fleuve !... On voyait encore fuir la plus grande partie des barbares, quand les soldats de Xénophon parvinrent à l'autre rive.

Mais le froid surprend les dix mille dans les plaines de l'Arménie, et les soumet aux plus cruelles tortures. Le vent, la faim, la difficulté de la marche au milieu des neiges épuisent les forces et les courages.

« Lorsqu'on s'endormait chaussé, les courroies entraient dans le pied ; les sandales, durcies par la gelée, s'y attachaient, car on les avait faites de cuir de bœuf récemment écorché, les vieilles se trouvant usées. — Il y eut, par suite, des traîneurs. Ceux-ci ayant aperçu un endroit que la neige ne blanchissait point, jugèrent qu'elle s'y était fondue (ce qui était l'effet d'une source voisine), tournèrent leurs pas de ce côté et s'y assirent en déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin.

Xénophon, toujours à la tête de l'arrière-garde, n'en fut pas plutôt averti, qu'il accourut et employa tous les moyens pour les décider à se remettre en marche ; il les supplia de ne point s'arrêter ; les avertit qu'un corps de l'armée ennemie était proche ; il finit par s'emporter.

— Qu'on nous égorge ! répondirent-ils ; mais nous ne pouvons faire un pas de plus !

On jugea que le meilleur parti à prendre était d'inspirer, s'il se pouvait, un tel effroi aux ennemis, qu'ils n'osassent point attaquer ces malheureux. Il faisait une nuit très-noire ; les barbares s'avançaient à grand

bruit, se disputant ce qu'ils avaient pillé; l'arrière-garde, qui était en bon état, courut les attaquer, tandis que les traîneurs poussaient des cris en frappant de leurs piques sur les boucliers. Les ennemis épouvantés se précipitèrent dans le vallon à travers la neige, et on ne les entendit plus.

Xénophon promit aux malades de leur envoyer le lendemain du secours, puis continua sa marche. Il n'avait pas fait quatre stades qu'il trouva d'autres soldats étendus sur la neige et couverts de leurs manteaux; aucune garde ne les protégeait. Xénophon les força de se relever. Ils lui dirent que l'avant-garde avait aussi fait halte.

Il se remit en marche, en faisant partir les plus vigoureux des Peltastes pour examiner ce qui arrêtait la marche. Ils lui rapportèrent que toute l'armée était arrêtée et se reposait. Les troupes de Xénophon bivouaquèrent, en conséquence, où elles se trouvaient, sans allumer de feu, sans manger, à peine gardées! Au point du jour, Xénophon envoya les plus jeunes soldats aux traîneurs, pour les forcer à se lever et à partir. Au même instant arrivèrent des envoyés de Chirisophe qui venaient s'informer de l'état de l'arrière-garde. Celle-ci les reçut avec joie, leur remit les malades et partit elle-même. Moins de vingt stades plus loin, elle se trouva dans le village où campait Chirisophe. Les soldats de ce dernier étaient à table, couronnés de guirlandes de foin sec, et se faisant ser-

vir par des enfants arméniens vêtus d'habillements barbares. Il fallait leur montrer par signes ce qu'ils avaient à faire, comme si on se fût adressé à des sourds. »

Ce fut là qu'on délibéra de nouveau sur la manière de franchir une montagne gardée par les ennemis. En racontant le débat, Xénophon lui conserve sa liberté soldatesque et sa gaîté railleuse ; on croit assister à un de ces conseils de guerre tenus autour des feux du bivouac et la coupe à la main. C'est Xénophon lui-même qui parle le premier. Il engage à profiter de la nuit pour traverser la montagne, et à s'aider d'une fausse attaque ; puis il ajoute plaisamment :

« — Mais pourquoi parler de feintes et de fraudes devant un Lacédémonien (*Chirisophe était de Sparte*) ; vous tous, citoyens de la classe des égaux, n'avez-vous pas la réputation d'être formés au larçin dès l'enfance ? Les vols ne sont point prohibés par vos lois ; loin d'être déshonorants, ce sont pour vous de belles actions. On vous exerce à les commettre avec adresse et secret, en condamnant au fouet quiconque se laisse surprendre. Tâche donc, Chirisophe, de nous prouver que tu as profité de l'éducation reçue, et prends garde que nous ne soyons surpris à voler la monta-

gne de l'ennemi, de peur qu'il ne nous donne les étrivières !

— J'ai entendu dire, répliqua Chirisophe, que vous autres Athéniens, vous étiez très-adroits à voler le trésor de l'État, et que, malgré le danger que court le voleur, ce sont les plus distingués de votre république qui s'en mêlent, s'il est vrai toutefois que vous élisiez pour magistrats les plus distingués ! Tu as donc comme moi une belle occasion de prouver que tu as profité de ton éducation.

— Je suis prêt, répliqua Xénophon, et, dès que nous aurons soupé, j'offre d'aller, avec les troupes de l'arrière-garde, m'emparer des hauteurs. »

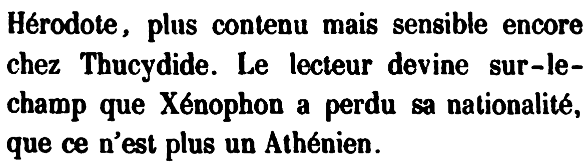
Tout réussit aux deux généraux, qui atteignent enfin avec leur armée les provinces du Pont-Euxin.

« On arriva, le cinquième jour, à la montagne sacrée nommée Thechès. Les premiers qui gravirent jusqu'au sommet aperçurent la mer et jetèrent de grands cris. Xénophon qui les entendit, ainsi que l'arrière-garde, crut que de nouveaux ennemis se présentaient en tête, car la queue était harcelée par les peuples dont on avait brûlé le pays.... Ces clameurs augmentaient à mesure qu'on approchait ; de nouveaux soldats se joignaient, en courant, à ceux qui criaient ; leur nombre allait croissant, le bruit redoublait, et Xénophon

crut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire. Il monte à cheval, prend avec lui Lycius et la cavalerie grecque, en longeant le flanc de la colonne pour donner du secours; mais bientôt il entend les soldats qui criaient: *la mer! la mer!* en se félicitant mutuellement.

Alors, arrière-garde, équipages, cavaliers, tout s'élance au sommet de la montagne. Quand les Grecs y furent tous arrivés, ils se mirent à s'embrasser, les larmes aux yeux; ils sautaient au cou de leurs généraux et de leurs officiers. Aussitôt, sans qu'on ait jamais su par l'ordre de qui, les soldats apportent des pierres et en élèvent un grand tertre; ils le couvrent des boucliers de cuir ou d'osier pris aux ennemis. Le guide lui-même mettait les boucliers en pièces et exhortait les Grecs à l'imiter. Ils renvoyèrent ensuite ce barbare, qui reçut un cheval, une coupe d'argent, un habillement à la perse et dix dariques. Il demanda surtout des anneaux et en obtint de beaucoup de soldats. Ensuite il montra un village où l'on pouvait camper, attendit jusqu'au soir, et quand la nuit fut sombre, il se sépara de l'armée et disparut. »

Ces citations sont plus que suffisantes pour faire comprendre le genre de mérite de Xénophon. Ce qui lui manque, c'est l'ampleur éloquente qui frappe dans ses prédécesseurs; c'est surtout le souffle patriotique, si puissant chez



Hérodote, plus contenu mais sensible encore chez Thucydide. Le lecteur devine sur-le-champ que Xénophon a perdu sa nationalité, que ce n'est plus un Athénien.

Sa conduite, au reste, ne le prouve que trop, et c'est là un grave symptôme qui nous annonce que nous touchons à la fin de la brillante période d'Athènes. Quand les citoyens les plus éclairés d'une république aiment mieux l'étranger que leur patrie, le jour suprême de celle-ci approche. Or, le *laconisme* de Xénophon n'était point, à Athènes, un fait isolé. Les riches, les écrivains et les grands finissaient presque toujours par chercher au loin un refuge contre la jalousie inquiète de ce peuple, trop spirituel et trop souvent trompé pour être confiant.

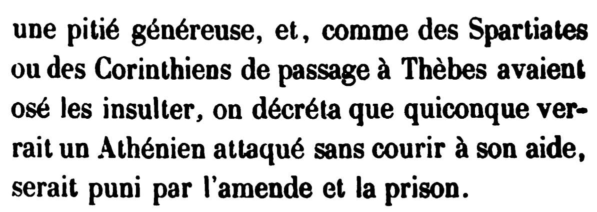
Ainsi les classes allaient se séparant de plus en plus. Où il n'y aurait dû avoir qu'un peuple, il s'en trouvait deux, dont l'un conspirait avec l'étranger, au moins par ses vœux. Athènes était ainsi malade du mal qui devait la tuer, car lorsque le sol natal cesse d'être pour tous le sol préféré, lorsque, pour défendre la fron-

tière, ce seuil sacré de la grande famille, tous n'ont pas le même bras, le même esprit et le même cœur, les sages peuvent marquer d'avance la place où la nation trouvera sa tombe.

Celle d'Athènes semblait pourtant difficile à creuser; en vain la Grèce presque entière y avait mis la main, elle en ressortit pâle et brisée, mais encore vivante.

Les trente tyrans établis dans ses murs par les Spartiates y avaient fait mourir plus de citoyens, en huit mois de paix, qu'on n'en avait vu périr pendant trente années de guerre. — C'est Xénophon qui le dit, et on ne peut le soupçonner de partialité en faveur du parti vaincu. — Un des tyrans, Théramène, voulut parler d'humanité, ses collègues l'envoyèrent à la mort.

Tous ceux qui avaient pu échapper à la proscription s'étaient réfugiés à Thèbes. Un changement favorable commençait à se faire dans la cité béotienne. Grâce à Pélopidas et à Épaminondas, son intelligence s'était ouverte, son cœur s'était élevé. On accueillit les proscrits avec



une pitié généreuse, et, comme des Spartiates ou des Corinthiens de passage à Thèbes avaient osé les insulter, on décréta que quiconque verrait un Athénien attaqué sans courir à son aide, serait puni par l'amende et la prison.

Ainsi Athènes profitait de son malheur. Depuis qu'elle n'excitait plus l'envie, toutes les sympathies lui étaient revenues.

Un des réfugiés, Trasybule, le même qui avait déjà délivré Athènes des quatre cents tyrans dont elle avait quelque temps subi l'oppression, réunit des proscrits, les arma et la délivra des trente scélérats qui la gouvernaient.

Mais Athènes demeura faible et ruinée. On lui avait enlevé ses flottes, on avait démoli ses murailles et emporté tout l'or et tout l'argent qu'on avait pu découvrir. Désormais Sparte commandait à la Grèce sans partage. Ses généraux avaient appris le chemin de l'Asie Mineure et y faisaient la guerre au grand roi. Tout pliait devant elle, quand Thèbes se refusa à une plus longue soumission, et osa tenter la lutte contre la despotique souveraine.

Grâce à Épaminondas, cette lutte fut une lon-

gue suite de désastres pour les Lacédémoniens. Il fit voir aux femmes de Sparte ce qu'elles se vantaient de ne point connaître, la fumée d'un camp ennemi, et força, comme il le dit, leur laconisme hautain à allonger ses phrases.

Après Mantinée, le prestige de Lacédémone tombe brusquement ; chaque ville recouvre son indépendance ; les alliés se détachent des deux grandes cités qui s'étaient si longtemps partagé l'influence; la Grèce, désormais divisée en vingt intérêts distincts, n'a plus rien de l'unité qui avait fait sa force; la confédération est remplacée par des villes jalouses qui s'agitent dans le vide.

Toutes ont, d'ailleurs, perdu les qualités qui avaient fait leur gloire.

Sparte, dont on vantait la probité et le désintéressement, s'est corrompue en pillant Athènes. Son général, Gylippe, chargé d'envoyer l'or dans des sacs de cuir refermés, découd les sacs et enlève une partie de la somme ; les magistrats qui gouvernaient Sparte gardent le reste sous prétexte de le réserver pour les affaires d'État.

Corinthe n'est plus que le honteux refuge des

vices de la Grèce. Tous les plaisirs s'y vendent, mais assez chèrement pour donner lieu au proverbe qu'*il n'est point permis à tout le monde d'aller à Corinthe.*

Thèbes, sortie un instant de sa rusticité, y est bientôt retombée. Après la mort de Pélopidas et d'Épaminondas, elle se retrouve béotienne. Comme on l'a dit, « l'aigle a perdu ses ailes et est redevenu un oiseau de basse-cour. » — Aussi le vice y prend-il le plus bestial de tous les caractères. Ailleurs c'est l'avarice, la sensualité, l'orgueil ; ici c'est la gourmandise ! Il s'établit des confréries qu'enrichissent des dons ou des legs, et dont la seule mission est de préparer des festins monstrueux. Certains Thébains sont membres de plus de confréries qu'il n'y a de jours dans la semaine, et, pour ne pas perdre leurs priviléges, ils dînent deux fois ! — La république thébaine n'est désormais qu'un vaste réfectoire où l'on mange et où l'on digère.

Quant à Athènes, elle aussi s'éteint ! — Nous avons déjà vu comment elle s'était amollie dans la prospérité ; comment les citoyens riches s'étaient insensiblement dénationalisés, et com-

ment les citoyens pauvres étaient devenus les ennemis de tout ce qui s'élevait par la fortune, l'intelligence ou le courage. Il faut ajouter qu'on ne croit plus à la justice. Le peuple a abusé trop souvent de son pouvoir en exilant ses grands hommes ; ces leçons d'iniquité ont profité. Un général athénien, Iphicrate, menacé d'une condamnation, fait entourer l'assemblée par ses anciens soldats armés de poignards et est ainsi acquitté !

Puis Athènes a perdu le sentiment sérieux des choses, l'ironie y a éteint l'admiration : on rit de tout. —Signe terrible que ce scepticisme d'esprit qui nous permet une affreuse impartialité entre le beau et le laid, entre le mal et le bien !

Enfin Athènes n'a plus le sens moral. On y juge les hommes indépendamment de leur vertu, d'après leurs talents. On oublie les crimes d'Alcibiade pour admirer seulement ses facultés brillantes, et ces facultés mêmes conduisent la république à sa ruine.

La Grèce entière est donc énervée et vieillie. La civilisation a besoin de nouveaux soldats pour continuer ses conquêtes.

C'est la marche ordinaire dans l'histoire. Les peuples font leur temps comme les hommes, et les instincts qui ont besoin d'être représentés dans le monde, le sont successivement par différentes nations. Quand l'une a épuisé sa virilité, elle fait place à une autre qui prend sa mission.

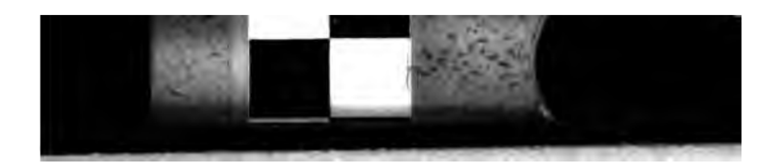
Les Grecs avaient travaillé au développement de l'intelligence humaine dans toute sa force et toute sa liberté ; ils lui avaient trouvé un instrument admirable, la langue la plus parfaite qui eût été inventée ; ils avaient popularisé les sciences, jusqu'alors renfermées dans les sanctuaires de Memphis, perfectionné tous les arts, dégagé l'esprit humain d'une partie des erreurs païennes et cherché, en politique, la véritable solution, c'est-à-dire l'équilibre de l'autorité et de la liberté ; mais ils s'étaient épuisés à accomplir cette œuvre et à la défendre contre les barbares ; il fallait maintenant qu'une race plus jeune, moins fatiguée, prît en main le travail accompli. — Ces trésors intellectuels, amassés par la Grèce, il fallait en faire largesse au monde ! — Ce fut la Macédoine qui se chargea de cette mission.

La Macédoine, d'origine dorienne, avait conservé des rapports continuels avec la Grèce; ses rois étaient les hôtes intellectuels d'Athènes; les poëtes et les historiens grecs vivaient à leurs cours; toutes les lumières de la Grèce s'y reflétaient.

Mais, chez les Macédoniens, le sang barbare s'était mêlé au sang dorien; il y avait introduit un élément de simplicité et, par suite, de force. — A toutes les époques de civilisation extrême, il vient ainsi un moment où les sociétés trop raffinées ont besoin de se renouveler par les races plus naïves; c'est, dans l'ordre politique, le même phénomène que celui qui se produit dans l'ordre hygiénique, lorsque des citadins énervés par les jouissances du luxe vont se refaire aux champs, dans la vie simple et rude du laboureur.

Il fallait seulement un homme qui préparât cette évolution et qui assignât à la Macédoine l'œuvre de continuation et d'expansion qu'elle était appelée à remplir.

Cet homme se trouva : c'était Philippe, prince du sang royal, élevé à Thèbes par Épaminon-



das. — Demi-hellène, demi-barbare, il allia, pour ainsi dire, en lui les deux races, et forma un faisceau de leurs qualités diverses. Il prépara enfin la mission de son fils Alexandre, qui devait prendre la Minerve athénienne pour l'asseoir sur une cavale de Thrace et la lancer à la conquête du monde!

Philippe avait vingt-deux ans lorsqu'il apprit la mort de son frère. Il s'échappe aussitôt de Thèbes, arrive à Pella, se fait reconnaître roi et applique immédiatement à son royaume les grands principes de gouvernement qu'il avait appris d'Épaminondas.

D'abord, au caprice il substitue la justice! le plus obscur de ses sujets peut venir lui réclamer son droit. On connaît l'anecdote de cette femme qu'il condamna au sortir d'un banquet.

— J'en appelle à Philippe à jeun! s'écrie-t-elle.

Et Philippe, loin de s'emporter, examina de nouveau l'affaire, et réforma son jugement.

Il s'occupa, en outre, de l'organisation d'une armée. Il avait vu à Thèbes le bataillon sacré auquel Épaminondas avait dû ses victoires sur

les Spartiates ; il forma, sur son modèle, une troupe d'élite qu'il nomma la phalange. — Il soumit ensuite les différents peuples voisins qui pouvaient compléter son armée. La Thessalie lui donna des cavaliers, l'Illyrie des gens de traits.

Enfin il travailla à grossir son trésor, sûr que dans cette société grecque, vieillissante et corrompue, l'intérêt guidait le plus grand nombre, et que, lorsqu'on ne se donnait pas, c'est qu'on voulait être acheté. —L'oracle lui-même l'avait confirmé dans cette conviction, en lui répondant qu'*il serait invincible s'il combattait avec une armure d'argent.*

Les frontières de la Macédoine étaient occupées par des colonies grecques, surtout athéniennes ; ces colonies s'insurgeaient à chaque instant contre la mère-patrie : c'étaient Amphipolis, Potidée ! — Philippe propose aux Athéniens de les faire rentrer dans le devoir, et, en effet, il s'en empare ; mais il les garde ! — Il découvrit près de Potidée une mine d'or qu'il fit exploiter. Lorsqu'il se fut assuré de sa richesse, il s'écria :



— *Maintenant la Grèce est à moi, car j'ai de quoi la payer!*

Tout semblait le favoriser. Les Phocéens, qui avaient labouré des terres appartenant au temple de Delphes, avaient rallumé, à propos de ce sacrilége, une guerre générale. Philippe laissa les Grecs se déchirer et s'affaiblir; enfin, le moment venu, il se déclara contre les Phocéens, prit une ville qui leur était alliée, *Méthone*, et marcha vers les Thermopyles, afin de s'emparer de cette porte de la Grèce. Mais les Athéniens, avertis par un de leurs orateurs, accoururent, gardèrent le passage, et Philippe fut forcé de s'en retourner.

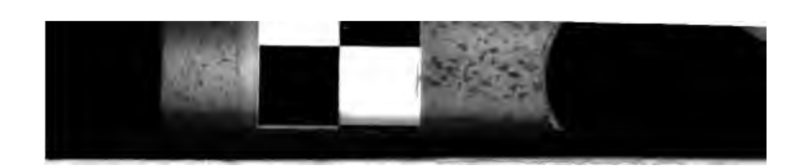
L'homme qui venait de faire avorter ainsi tous ses plans, devait lui susciter bien d'autres obstacles et retarder seul, pendant plusieurs années, sa marche victorieuse.—C'était Démosthène.

FIN DU TOME PREMIER.





TABLE DES MATIÈRES.



CHAPITRE VI.

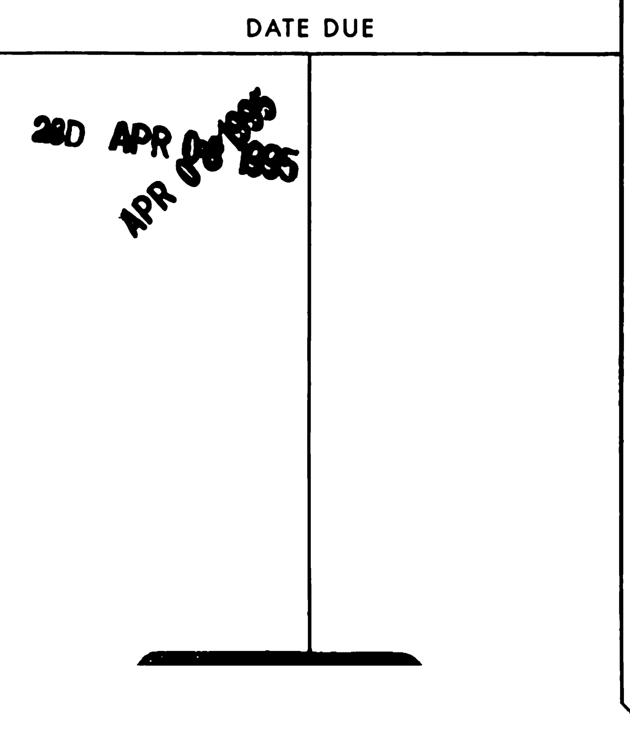
CHAPITRE VII.



CHAPITRE VIII.




Stanford University Libraries
3 6105 005 102 137


STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493
All books may be recalled after 7 days
DATE DUE
28D APR 08 1995
APR 08 1995